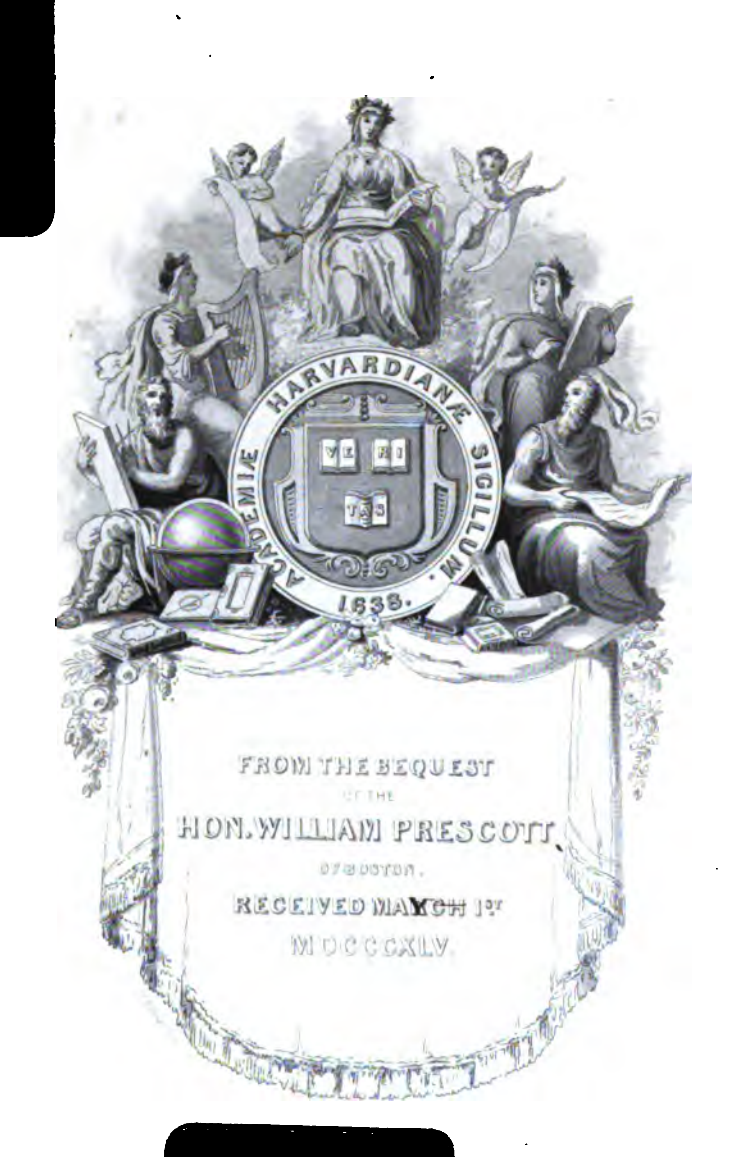

WIDENER LIBRARY
HX G1EQ L


HARVARDIANÆ
ACADEMIÆ
SIGILLUM
VE RI
TAS
1638.
FROM THE BEQUEST
OF THE
HON. WILLIAM PRESCOTT,
OF BOSTON,
RECEIVED MAY 1st
MDCCCXLV.

VOYAGE

AUX ILES

DE TÉNÉRIFFE,

LA TRINITÉ, SAINT-THOMAS,

SAINTE-CROIX ET PORTO-RICCO,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS,

Depuis le 30 Septembre 1796 jusqu'au 7 Juin 1798, sous la Direction du Capitaine Baudin, pour faire des Recherches et des Collections relatives à l'Histoire Naturelle;

CONTENANT

Des *Observations* sur le Climat, le Sol, la Population, l'Agriculture, les Productions de ces Iles, le Caractère, les Mœurs et le Commerce de leurs Habitants.

PAR ANDRÉ-PIERRE LEDRU,

L'un des Naturalistes de l'Expédition, Membre de la Société des Arts du Mans, de l'Académie Celtique de Paris, du Musée de Tours, Ex-Professeur de Législation près l'Ecole Centrale de la Sarthe.

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE NOTES ET D'ADDITIONS,

PAR M. SONNINI.

Avec une très-belle Carte gravée par J. B. Tardieu, d'après Lopez.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

1810.


Arthur Bertrand

AVANT-PROPOS,

PAR M. SONNINI.

Ce n'était pas un médiocre embarras que de trouver le moyen d'interposer mon nom dans un Ouvrage dont je ne suis ni l'Éditeur, ni le Réviseur, ni le Commentateur; en un mot, de me présenter où je ne suis point attendu, et où je parais n'avoir rien à faire. Aucune vue ambitieuse n'a provoqué cette sorte d'introduction; personne moins que moi n'aime à s'ingérer des affaires des autres; et si je prends part à celles de M. Le Dru, ce n'est assurément pas dans l'intention de les rendre meilleures : elles sont en trop bon ordre pour ne pas être montrées à découvert et sans le secours d'autrui. Mais M. Le Dru n'habite pas Paris; il y avait besoin de quelqu'un qui suivît l'impression de son Manuscrit, qui en revît les épreuves, qui enfin en accélérât la pu-

blication. Il était tout naturel qu'un voyageur s'adressât à un voyageur, et je m'applaudis d'avoir mérité la préférence. J'ai pensé que ce serait m'en rendre digne, et en même temps donner à l'Auteur des preuves d'estime et de dévouement, que de joindre au voyage dont la publication m'a été confiée, quelques notes et quelques additions propres, non pas à en augmenter l'intérêt, mais à le rendre plus complet. Ces notes et ces additions, qui se distinguent du reste de l'Ouvrage par ma signature dont elles sont accompagnées, consistent en quelques observations nouvelles sur les pays que M. Le Dru a parcourus, sur la zoologie de ces mêmes contrées, et sur quelques autres sujets en petit nombre. Je dois déclarer, au surplus, que je n'ai pas changé une syllabe au manuscrit : c'est un dépôt auquel je ne me suis point permis de toucher, et qui d'ailleurs n'avait nul besoin d'être corrigé.

INTRODUCTION.

Objet du Voyage.—Lettres du Ministre de la Marine.—Instructions données aux Naturalistes de l'Expédition.—Sauf-conduit accordé par l'Amirauté anglaise.—Lettres de l'Auteur à sa Mère et à M. de Jussieu.—Noms des Officiers et des Naturalistes embarqués.—Réduction en Monnaies, Mesures et Poids français, des Monnaies, Mesures et Poids étrangers, cités dans cet Ouvrage.

Le capitaine N. Baudin servait dans la marine française, lorsque la paix de 1783 développa en lui un goût décidé pour les expéditions scientifiques. Curieux de parcourir, comme observateur naturaliste, l'Océan qu'il avait tant de fois sillonné comme militaire (1), il exécuta, de 1786 à 1789, aux frais de la maison d'Autriche, un premier voyage à la mer du Sud, d'où il rapporta beaucoup de

(1) *Voyez* à la fin de cette *Introduction* quelques détails au sujet du capitaine Baudin. (S.).

plantes vivantes qui ornent maintenant le jardin impérial de Schœnbrunn.

Baudin entreprit, pour le même objet, une seconde expédition, de 1793 à 1795. Il appareilla de Trieste sur la frégate *la Jardinière*, et visita la Chine; les îles de la Sonde, la presqu'île de l'Inde, le Cap de Bonne-Espérance, etc. Mais à son retour, il fut battu par une tempête, et forcé de relâcher en Amérique, à l'île espagnole de la Trinité, pour y déposer les restes d'une collection précieuse d'histoire naturelle, sauvés du naufrage; savoir, 195 espèces de plantes vivantes, une grande quantité de coquilles, madrépores, pétrifications, minéraux, poissons, insectes, quadrupèdes, oiseaux empaillés, etc.

Rentré en France le 8 juin 1796, Baudin offrit ces différents objets au Gouvernement. Le Directoire, en acceptant ce don, fit armer au Havre la flûte *la Belle-Angélique*, du port de 800 tonneaux, et arrêta que le capitaine Baudin en prendrait le commandement pour aller aux Antilles, recueillir lui-même sa collection. Il lui associa quatre naturalistes qui devaient le seconder dans cette opération, et s'occuper de recherches relatives au même objet. Les professeurs du Muséum d'Histoire

Naturelle, furent chargés par le ministre de la Marine de choisir ces collaborateurs. J'obtins alors l'avantage d'être membre de cette expédition, en qualité de botaniste. Diverses circonstances dont je rendrai compte, ont donné à notre voyage une autre direction que celle qui avait été fixée par le Gouvernement. Une tempête nous jeta sur les îles Canaries. Les Anglais, possesseurs de la Trinité lorsque nous abordâmes dans cette île, ne nous permirent pas d'y demeurer plus de huit jours. Enfin le capitaine, qui ne voulait pas revenir des Antilles en Europe sans avoir justifié la confiance du Directoire, et, pour ainsi dire, les mains vides, se détermina à relâcher successivement aux îles danoises et à Porto-Ricco.

Avant d'entrer en matière, je dois indiquer au lecteur les sources où j'ai puisé plusieurs détails qui ne sont point le résultat de mes propres observations. Dans toutes les îles où j'ai porté mes pas, je me suis empressé de rechercher les personnes instruites, de converser, de me lier avec elles. Plusieurs m'ont fourni des matériaux précieux sur l'histoire naturelle et l'économie politique des colonies dont j'entreprends d'esquisser le ta-

bleau. Parmi ces hommes estimables, je désignerai ceux que la reconnaissance ou l'amitié me rendent plus particulièrement chers. Ce sont : à Ténériffe, MM. Clerget, commissaire des relations commerciales de France aux Canaries ; le marquis de Villanueva, gentilhomme de la chambre du roi ; le médecin Domingo Savignon ; Cambreleng et Cologau, issus de négociants français ;—à la Trinité, M. Desson de Saint-Aignan, colon français ;—à Saint-Thomas, M. Michel, commissaire français des relations commerciales ; —à Sainte-Croix, M. de Malleville, gouverneur général des Antilles danoises ; M. West, botaniste distingué, et M. Ch. Vanderbourg, homme de lettres connu par plusieurs productions estimables ;—à Porto-Ricco, MM. Paris, commissaire commercial, et Raiffer, médecin français.

Je dois à M. le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne en France, de très-bonnes cartes des Canaries et de Porto-Ricco, par Thomas Lopez ; et à M. Cavanilles, botaniste célèbre, l'histoire des Canaries, par Clavijo, et celle de Porto-Ricco, par Soto-Mayor. M. Buache, premier hydrographe de la marine, a bien voulu me communiquer la carte

de Sainte-Croix, publiée par Oxholm, à Copenhague, en 1799.

Pour éviter des répétitions inutiles, j'avertis que les degrés de latitude et de longitude mentionnés dans cet ouvrage, sans autre indication, sont des degrés de latitude septentrionale, et de longitude occidentale du méridien de Paris. Les mesures itinéraires sont calculées en lieues marines de 20 au degré, comprenant chacune 2850 toises, ou 5554,75 mètres. Les positions géographiques étant un objet de la plus haute importance, toutes celles que j'indique sont appuyées sur des autorités respectables. Témoin de plusieurs abus, j'ai dû les signaler et indiquer les réformes que réclamaient certaines branches d'administration publique; mais j'ai soigneusement évité de souiller ma plume en me permettant, comme l'ont fait plusieurs écrivains, des sarcasmes et des épigrammes contre le caractère des Espagnols, les ministres et les cérémonies de leur culte. J'ai dédaigné ce genre peu délicat, trop voisin de la satire, et qui eût blessé la reconnaissance autant que la justice.

Un historien impartial ne doit jamais employer, dans le tableau général d'un peuple,

des couleurs qui ne conviennent qu'à quelques individus. Je sais que les colonies fondées par les Européens, ne sont pas toutes sur la même ligne, en lumières, en industrie, en idées libérales. Les causes de cette différence tiennent à l'histoire générale des progrès de l'esprit humain, et à la durée de certaines institutions favorables ou nuisibles au développement de la raison.

Cependant, chez tous les peuples civilisés, la majorité des citoyens est nécessairement vertueuse (1); s'il en était autrement, leur organisation sociale serait bientôt dissoute. Les imputations injurieuses qui tendent à flétrir la masse d'une nation, tombent donc à faux, et ne prouvent que la méchanceté du critique.

Les habitants de Ténériffe, comme ceux de Porto-Ricco, ne le cèdent en morale à aucun peuple connu, et l'emportent sur plusieurs par l'amitié sincère et l'hospitalité généreuse qui les caractérisent. Ils partagent d'ailleurs, avec les Espagnols de la métropole, deux qualités précieuses qui distinguent éminem-

(1) C'est-à-dire composée d'hommes qui pratiquent des actions utiles à eux-mêmes et à la société.

ment ceux-ci..... : la sobriété et l'observation religieuse de leur parole. Or, que de crimes publics....., que de désordres domestiques n'entraîne pas, chez d'autres nations, l'habitude de l'intempérance et de la perfidie!

Depuis mon retour en Europe, Ténériffe a été visitée une seconde fois par le capitaine Baudin; et l'un des savants attachés à cette nouvelle expédition, M. Bory de Saint-Vincent, a publié des *Essais sur les îles Fortunées* (1). Cet ouvrage est surtout recommandable par l'histoire des Guanches, premiers habitants des Canaries, et par la description géographique de ces îles. Cependant, je n'ai pas cru que le travail de M. Bory dût me dispenser de publier mes idées sur le même objet. La statistique d'un pays intéressant par son climat, ses productions, et par l'aménité de ses habitants, présente un large tableau qui peut exercer le crayon de plusieurs peintres. Telle est la marche des sciences : elles forment un édifice immense dont les fondements datent des premiers âges du monde, et que chaque génération agrandit successivement.

---

(1) *In*-4°, chez Baudouin, an XI.

LETTRE

Du Ministre de la Marine et des Colonies, au Citoyen JUSSIEU, Directeur du Muséum national d'Histoire naturelle.

Paris, 26 Fructidor an 4
(12 Septembre 1796).

JE vous préviens, citoyen, que j'ai agréé les quatre naturalistes et le chirurgien que vous m'avez présentés pour s'embarquer avec le citoyen Baudin, sur la flûte la Belle-Angélique, *destinée à se rendre du Havre à l'île de la Trinité espagnole, pour y chercher des objets de botanique et d'histoire naturelle. Je ne doute pas que ces jeunes gens, dans lesquels vous avez démêlé l'amour des sciences, et dont vous connaissez déjà les talents, ne secondent parfaitement le citoyen Baudin, et ne concourent puissamment au succès d'une expédition qui doit en étendre la sphère.*

Mais vous jugerez sans doute nécessaire de guider les pas de ces naturalistes dans les recherches qu'ils vont être chargés de faire, et je vous invite, à cet effet, à leur

donner des instructions sur les différentes parties d'histoire naturelle qu'ils devront plus particulièrement cultiver. Conformément à votre demande, j'ai fixé les traitements des citoyens Le Dru et Mauger à 3000 *liv. par an, et celui du citoyen Anselme Riedlé à* 1600 *liv. Ces citoyens recevront une avance de trois mois de leurs appointements, pour les mettre en état de faire les dispositions nécessaires à leur voyage.*

Signé *TRUGUET*.

LETTRE DU MÊME

A L'AUTEUR.

Paris, 26 Fructidor an 4
(12 Septembre 1796).

Je vous annonce, citoyen, que, d'après le compte qui m'a été rendu de vos talents par le citoyen Jussieu, directeur du Muséum d'Histoire Naturelle, je vous ai choisi pour être embarqué, comme naturaliste, sur la flûte la Belle-Angélique, *destinée à se rendre à la Trinité espagnole. Vous vous occuperez, d'après les instructions que j'engage ce savant naturaliste à vous donner, et sous la direction du citoyen Baudin, capitaine de ce bâtiment, de la recherche des objets de botanique et d'histoire naturelle, et de la formation des collections qui devront enrichir le Muséum national. Je ne doute pas qu'au zèle qui vous anime pour les sciences, vous ne joigniez encore cet esprit de conciliation qui doit régner*

entre tous ceux qui vont coopérer à cette entreprise, et j'espère que le citoyen Baudin n'aura à me rendre que des comptes satisfaisants de vos efforts, pour justifier la confiance du citoyen Jussieu et la mienne.

Signé TRUGUET.

INSTRUCTIONS

Rédigées par M. de Jussieu pour les Naturalistes de l'Expédition.

Un voyage se prépare pour l'histoire naturelle. Des hommes, versés dans cette science, sont nommés par le gouvernement français, pour aller recueillir en Amérique, près l'embouchure de l'Orénoque, les divers objets qu'offre ce sol peu connu des naturalistes. Ils partent sur un vaisseau commandé par le capitaine Baudin, qui a passé une partie de sa vie à faire des recherches du même genre, et qui met sa gloire à enrichir les galeries, les jardins et la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle. Les professeurs de ce muséum, qui ont proposé ce voyage au gouvernement, qui en ont redigé le plan, qui en ont sollicité l'exécution, qui ont choisi les coopérateurs du capitaine Baudin, sont en même temps chargés de rédiger pour eux un corps d'instructions qui les mettent dans le cas de suivre chacun leur partie dans tous ses dé-

tails ; de ne rien omettre de tout ce qui peut intéresser la science, et de tirer le plus grand avantage de leurs excursions savantes.

Les voyageurs nommés sont les citoyens Le Dru, botaniste; Mauger, zoologiste; et Riedlé, jardinier : ils ont encore, pour les seconder, les citoyens Tuffet, officier de santé du vaisseau; et Advenier jeune, élève de l'école des mines.

Le capitaine prévoyant et habitué à ce genre de voyage, a eu soin de se pourvoir de tous les objets et matériaux nécessaires pour le succès de son entreprise.

Les voyageurs nommés sont bien pénétrés de la nature de leur mission; et il n'est pas besoin de stimuler leur zèle, puisqu'ils ont été choisis d'après la connaissance de leurs dispositions. Il convient cependant de leur indiquer les devoirs communs, et les devoirs particuliers. Ce ne sera pas leur imposer une obligation rigoureuse que de leur recommander, en premier lieu, la concorde, une grande union, et une disposition habituelle à s'aider mutuellement dans leurs parties respectives. Ils conserveront cette amitié précieuse, en se concertant toujours avec le capitaine Baudin qui, ayant sur les recher-

ches d'histoire naturelle, une expérience acquise par plusieurs voyages entrepris pour le même objet, leur donnera les meilleurs documents, et les mettra sur la voie de ce genre de recherches. C'est de là que dépend principalement le succès de l'entreprise. Ils emploieront le temps de la traversée à étudier les livres qu'ils auront sous la main, à préparer les cahiers et matériaux pour la dessication des plantes, les boîtes ou filets pour les insectes. Ils observeront les animaux marins qu'ils auront occasion de voir, ainsi que ceux qui habitent les rivages, ou qui accompagnent quelquefois les vaisseaux. Ils ne négligeront pas la famille intéressante des zoophytes, et tiendront un journal de description de chaque objet. Indépendamment de ce journal, ils sont invités à en faire un autre, dans lequel ils consigneront, jour par jour, tous les événements et l'histoire de leur voyage, en y joignant les observations de toute espèce qu'ils seront à portée de faire.

Si, dans le cours de la traversée, ils ont occasion de prendre terre en quelque lieu, ils ne la laisseront pas échapper, et ils se réuniront tous pour récolter en peu de temps beaucoup d'objets.

Dès qu'ils seront arrivés à l'île de la Trinité, qui est le terme principal de leur voyage, ils se hâteront de prendre des renseignements sur les moyens de mettre tous les moments à profit, sur les cantons les plus fertiles en productions naturelles. Ils auront grand soin de se concilier les administrateurs et les habitants, et de leur bien prouver qu'il n'est question dans l'entreprise que du progrès des sciences, de la recherche des productions naturelles de l'île : recherche qui, loin de préjudicier, peut tourner au profit de la colonie, puisque les découvertes dans les sciences offrent toujours des avantages réels.

Pour qu'aucune des parties de l'histoire naturelle ne soit négligée, chacun doit s'attacher à celle qui lui est propre.

Le citoyen Le Dru insistera particulièrement sur les végétaux. Il dessèchera des échantillons des plantes qui lui paraîtront nouvelles, c'est-à-dire presque toutes celles qu'il rencontrera. Il les réunira en herbiers, et joindra à chacune une étiquette, portant le nom et le numéro correspondant au numéro de son journal... Comme il sera pressé par le temps, je lui conseille d'abréger ses descrip-

tions, en n'écrivant que les caractères fugitifs qui disparaissent avec la vie de la plante, en négligeant ceux qui subsistent sur l'individu sec, et peuvent être étudiés long-temps après. Il sera plus intéressant d'insister sur le nom vulgaire du pays, le lieu, le sol, l'exposition, la hauteur, le port, la propriété et l'usage. Il examinera si ces végétaux suintent naturellement, ou par incision des sucs particuliers; il caractérisera ces sucs s'il le peut, et il en recueillera avec soin une portion, qu'il désignera toujours avec le même nom et le même numéro. Toute la famille des guttifères offre des sucs; celles des térébinthes, des euphorbes, des conifères, certaines rosacées en offrent aussi; mais ces sucs sont de différente nature, selon la famille.

Le temps et l'heure de la floraison seront bons à observer pour composer le calendrier et l'horloge de flore : ainsi il indiquera sur l'étiquette de chaque espèce récoltée, le jour où il l'aura recueillie. Il dira si la plante est du nombre de celles dont les feuilles se ferment le soir, et souvent le màtin, ou si cette propriété plus sensible se manifeste dans le jour, comme dans la sensitive.

Comme l'intérêt de la science exige que les

objets d'étude soient multipliés, pour être répartis en divers lieux à la portée des étudiants, on exhorte le botaniste à multiplier les échantillons de la même espèce. Il les prendra en divers états, et aura soin surtout de les avoir en fruit. L'expérience a appris que les graines cueillies en France sur les individus secs des herbiers, lèvent mieux que celles qui ont été cueillies dans le pays, et mises dans des cornets de papier. Cela se conçoit aisément. La graine dans l'herbier a pompé insensiblement le reste de sève existant dans l'individu; elle a acquis la maturité convenable, et s'est de plus conservée par cette nutrition prolongée dans un état de fraîcheur. Les graines enfermées dans des cornets, n'ont pas le même avantage : elles sont souvent moins mûres, plus desséchées, et cela se remarque surtout dans celles qui ont un très-petit embryon renfermé dans un grand périsperme; dans les rubiacées, par exemple, dont les graines lèvent rarement en France, si on n'a pas pris la précaution de les conserver fraîches, en les mettant dans quelque fruit pulpeux, dont il faut cependant prévenir la décomposition acide.

Il faudra recueillir des bois de toutes les

espèces d'arbres, coupés par tronçons, et surtout de ceux qui paraîtront propres pour les arts.

L'on examinera toutes les cultures usitées dans les lieux parcourus, et leurs avantages, la nature du terrain propre à chacune, et les précautions des cultivateurs pour récolter les graines.

Pour l'étude des plantes, et même pour fixer les notions sur la nature et la saveur des fruits domestiques bons à manger, il serait bon d'en rapporter en carafe, qui fussent assez frais pour pouvoir encore être mangés. Divers moyens sont indiqués; le principal et le plus simple, qui a déjà réussi presque complétement, serait de placer les fruits à conserver dans une petite barrique bien fermée, de la placer dans une plus grande également close, et d'insinuer entre les deux de l'eau, avec l'attention d'en ajouter de nouvelle, à mesure qu'il s'en échapperait. L'eau de mer paraît peut-être suffisante pour cette épreuve.

Le jardinier devra seconder le botaniste dans toutes ses recherches : il sera plus particulièrement chargé de la récolte des graines, et des moyens de leur conservation. Il dirigera, sous la conduite du capitaine, la cons-

truction des caisses propres à rapporter des plantes vivantes : il rassemblera, d'après l'indication du botaniste, les plantes qu'il conviendra d'apporter vivantes ; il choisira les pieds les plus propres à se conserver, et s'attachera particulièrement aux jeunes individus qui sont d'une conservation et d'un transport plus faciles ; il les arrangera avec soin dans les caisses, et leur donnera une terre analogue à celle de leur sol naturel. Il semèra dans ces caisses ou dans d'autres, en partant et à diverses époques de la traversée, des graines qui germeront dans la route. Il surveillera dans la traversée toutes les plantes vivantes ; il les arrosera à temps convenable, et veillera à ce qu'il soit embarqué une quantité d'eau douce suffisante pour ces arrosements. Il calculera cette quantité sur les besoins journaliers et sur la longueur du voyage : dans les relâches il sollicitera le renouvellement de la provision, pour n'être pas pris au dépourvu. A son arrivée au port, il n'abandonnera point les plantes ; il les suivra sur les bateaux qui les transporteront au Muséum, en remontant la Seine ; il demandera que ces bateaux soient d'une capacité telle que, suffisants pour contenir toutes les collections à transporter, ils

puissent également remonter sous les divers ponts de Paris, jusque devant la porte du Muséum, sans déplacement des objets.

Le citoyen Mauger, zoologiste, rassemblera les animaux de toutes les classes, surtout ceux qui lui paraîtront nouveaux, et dont il multipliera les individus pour les raisons énoncées précédemment; il les préparera et les disposera, d'après les notions connues sur la manière de conserver les animaux pour les collections. Lorsqu'il séparera les peaux pour leur donner l'apprêt convenable, il abandonnera les corps à l'anatomiste, qui en fera l'emploi convenable. Avant cette séparation, il engagera ceux de ses collègues qui savent dessiner, à prendre au crayon la forme et l'attitude de l'animal, pour que l'on puisse, sur ces figures, monter ces animaux dans les laboratoires du Muséum, d'une manière la plus approchante de la vérité. Il consignera sur un journal, sous des numéros correspondants, les remarques principales qu'il aura faites sur le pays, les mœurs, l'habitude, la forme, la grandeur, la couleur et l'organisation extérieure de chaque animal, surtout de ceux qui sont plus remarquables. Il mettra séparément ceux qu'il aura pris dans

divers cantons, et aura soin d'écrire sur la caisse qui renfermera la récolte de chaque canton, l'indication particulière du lieu, pour que l'on ne confonde pas les pays.

Indépendamment des animaux destinés pour les cabinets d'histoire naturelle, il en rassemblera encore de vivants, surtout de ceux qui pourront plus facilement subsister dans nos climats, et il insistera particulièrement sur les animaux de basse-cour, pour l'utilité générale, et sur ceux qui ont une organisation singulière pour l'avantage de la science, et sur ceux qui ont une belle forme et des couleurs agréables. Il se concertera avec le capitaine sur les moyens de les transporter en France sans accidents ; il les soignera dans la traversée, et se fera adjoindre des hommes intelligents pour l'aider dans cette occupation ; ses compagnons seront invités à le seconder dans ce point. Ces soins feront diversion à l'ennui et à la monotonie des occupations, pendant un voyage sur mer.

Le citoyen Tuffet doit principalement s'occuper de la conservation et de la santé de l'équipage et du traitement des malades. Il invitera ses compagnons à être sobres à bord, à ne pas

manger trop par désœuvrement, à être plus circonspects encore à leur arrivée en Amérique, à être modérés dans les premiers jours sur l'usage des fruits nouveaux pour eux. Il leur dira que fréquemment de malheureux Européens ont été victimes de leur sensualité et de leur intempérance, et ont péri peu de jours après leur arrivée. Il leur rappellera qu'ils doivent se conserver pour remplir mieux la mission qui leur est confiée, et qu'ils doivent compte d'eux-mêmes au gouvernement et aux savants, qui attendent d'eux les moyens de reculer les limites de la science. Tous ces moyens seront souvent aussi présentés par le capitaine qui est pénétré de l'entreprise, et qui doit écarter tous les obstacles capables de la faire avorter.

Comme anatomiste, le citoyen Tuffet a encore d'autres fonctions à remplir. Il est invité d'abord à seconder le zoologiste dans ses recherches et dans ses préparations. De plus, il est chargé spécialement de la dissection des animaux, de la préparation des squelettes, de la conservation de certaines parties dans l'eau-de-vie, de la description de celles qu'on ne peut conserver et qu'il est important de connaître; en un mot de tout ce

qui concerne l'organisation intérieure des animaux.

Le citoyen Advenier, minéralogiste, ayant reçu des administrateurs de l'école des mines une instruction très-bien rédigée, on ne peut que l'engager à s'y conformer exactement. Il ramassera des minéraux en nombre suffisant, pour que le Muséum puisse partager avec cette école le produit de ses recherches. Les instructions générales données ici pour ses compagnons de voyage, lui sont également communes ; il sera chargé spécialement de tout ce qui concerne la minéralogie. Ses collaborateurs l'aideront dans ses recherches, et il les secondera aussi de son côté.

C'est le capitaine qui doit être le chef de l'entreprise, le point central : c'est lui qui doit décider les lieux qui seront parcourus, les époques où ils seront visités, qui doit présider à tous les préparatifs pour les courses, qui doit surveiller en général la conservation de toutes les collections, et s'occuper de tous les moyens de transport. On s'en rapporte sur ce point à son zèle et à son expérience.

SAUF-CONDUIT

ACCORDÉ PAR L'AMIRAUTÉ ANGLAISE.

Sir Joseph Bancks, président de la Société royale de Londres, avait été invité par les Professeurs du Muséum de Paris, à solliciter du Gouvernement anglais, une autorisation nécessaire pour notre expédition. Ce savant, protecteur zélé des sciences, adressa au Ministre de la Marine le *sauf-conduit* dont je donne ici la traduction.

M. Charretier, agent des Français prisonniers de guerre à Londres, nous ayant représenté, par ordre des personnes qui exercent en France les pouvoirs du Gouvernement, *qu'il existe à l'île espagnole de la Trinité, une collection importante de curiosités naturelles appartenante à un Français nommé Baudin, qui l'a recueillie après beaucoup de recherches en différents voyages de long cours; que ledit Baudin désire transporter cette collection, de la*

Trinité en France, sur un navire dont il doit prendre le commandement, nommé la Belle-Angélique, *du port de* 7 *à* 800 *tonneaux, et armé au Havre pour cet objet; que l'équipage de ce navire consistera en* 50 *hommes, outre un botaniste, un naturaliste et un jardinier, qui seront embarqués pour avoir soin des articles de la collection, et veiller à leur conservation;*

M. Charretier ayant en même temps demandé une permission pour autoriser ledit capitaine de navire à exécuter le voyage projeté du Havre à la Trinité, et à revenir de cette île en France, avec garantie de tout retard ou insulte de la part des croiseurs de sa Majesté, qu'il pourrait rencontrer, pourvu qu'il remplisse les termes ci-dessus mentionnés de sa mission, et qu'il ne se livre à aucune spéculation mercantile, ni à aucun autre objet qu'à celui précédemment énoncé : Nous, faisant droit à ladite requête, ordonnons par ces présentes, à tous capitaines et commandants de navires et vaisseaux de guerre de sa Majesté, qui pourraient rencontrer ledit bâtiment, de ne lui faire aucune insulte,

ni de ne lui apporter aucun retard, mais de lui permettre de continuer librement sa route.

Donné sous notre seing et le sceau du bureau de l'Amirauté, ce 28 *juin* 1796.

(Suit la signature des lords de l'Amirauté.)

A MA MÈRE.

Le Havre, 28 Septembre 1796.

L'IDÉE seule de vous écrire fait palpiter mon cœur. Puisse ma plume vous transmettre l'expression de tous les sentiments qu'il me dicte pour vous! Au moment où vous lirez cette Lettre, je serai porté par les vents et les flots vers le Nouveau-Monde, pour y aller remplir la mission dont le Gouvernement m'a chargé. Certes, en commençant l'importante et pénible carrière qui s'ouvre devant moi, j'ai moins consulté mes connaissances en histoire naturelle, que mon zèle pour cette charmante étude.

Je ne me dissimule point les fatigues, les dangers même, inséparables d'une longue navigation. L'élément terrible auquel j'ose confier ma frêle existence peut devenir mon tombeau. Si j'échappe aux tempêtes, je serai peut-être victime du climat brûlant sous lequel je dois vivre pendant plusieurs mois: cependant mon courage n'en est point ébranlé; je sais qu'un citoyen doit sacrifier son repos, sa santé, sa vie même, lorsqu'il travaille pour l'utilité publique et le progrès des connaissances humaines. Ainsi pensaient

les naturalistes célèbres qui m'ont précédé dans la carrière des voyages. Je suis loin de posséder les talents et le génie qui les caractérisaient; mais j'ai, comme eux, l'amour de la science, le désir d'en augmenter les richesses, et d'offrir un jour à ma patrie le résultat de mes recherches.

Tels sont les sentiments que j'éprouve en me séparant, pour deux ou trois ans, de tout ce que j'ai de plus cher au monde...... de ma famille, de mes amis, de ma patrie....... Quels noms je viens de prononcer! Ils réveillent toute ma sensibilité.

Si le ciel me ramène heureusement au port, avec quelle joie je reverrai la France.... les lieux qui m'ont vu naître..... et vous surtout, tendre Mère, vous dont le souvenir sera ma plus douce consolation sur les mers et au milieu des nations étrangères que je dois visiter!

Sous un mois je serai rendu en Amérique; et chaque jour, à sept heures trois quarts du matin, l'image de la plus chérie des mères sera présente à ma mémoire; alors, que celle de votre fils occupe vos pensées à midi précis, et nos cœurs s'entendront au même instant!

AU CITOYEN JUSSIEU,

Membre de l'Institut National, Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle.

Le Havre, 29 Septembre 1796.

LA confiance que vous m'avez accordée en m'admettant au nombre des naturalistes que le Gouvernement vous a chargé de choisir, pour les envoyer dans le Nouveau-Monde, m'impose une obligation bien douce à remplir, celle de vous témoigner ma reconnaissance. Heureux si je pouvais justifier votre choix par la réunion des talents qu'il exige!....

Les instructions que vous avez rédigées pour notre voyage, et dans lesquelles on trouve les connaissances qui caractérisent le savant auteur du Genera Plantarum, *me dirigeront dans mes recherches et mes herborisations aux Antilles.*

Salut et respect.

Noms des Officiers et des Naturalistes embarqués sur le Navire la Belle-Angélique.

			Nés a
Nicolas	Baudin,	Capitaine de vaiss. chef de l'expéd.	L'île de Ré.
Pierre	La Roche,	Enseigne de vaiss.	St.-Malo.
Jean-Baptiste	Baussard,	*Id.*	Honfleur.
Benjamin	Gaumond,	*Id.*	*Id.*
Jean-Bap. Joseph	Angoumard,	*Id.*	Le Havre.
Jacques-Victor	Le François,	Aide-commissaire.	*Id.*
Valent. Hilarion	Tuffet,	Officier de santé.	St.-Maixent.
Michel-Ignace	Fortin,	Pilote.	Le Havre.
René	Maugé,	Zoologiste.	Près Fontainebleau.
André-Pierre	Le Dru,	Botaniste.	Chantenai près le Mans.
Anselme	Riedlé,	Jardinier.	Yrsée, près Ausbourg.
Alexand. Philip.	Advenier,	Minéralogiste.	Paris.
Antoine	Gonzalès,	Peintre.	Madrid.
Benjam. Stanisl.	Le Villain,	Amateur d'hist. naturelle.	Le Havre.
J. Louis	Hogard,	*Id.*	Paris.
Louis	Le Gros,	*Id.* et ingénieur.	La Rochelle.

Nota. Le nombre total des officiers, naturalistes, matelots, mousses, etc., embarqués pour l'expédition, était de 108.

RÉDUCTION en Monnaies, Mesures et Poids français, des Monnaies, Mesures et Poids étrangers cités dans cet Ouvrage.

LES calculs métrologiques des auteurs les plus estimés, ne présentent point cette uniformité et cette précision nécessaires dans des matières dont l'exactitude fait tout le mérite. J'ai en vain essayé de concilier Baudeau (1), Peuchet (2), Guthrie (3), Catteau (4), les rédacteurs de l'Annuaire impérial (5), etc., qui s'accordent rarement sur la valeur des mesures, monnaies ou poids étrangers rapportés à ceux de France (6). Au reste, la

(1) Dictionnaire de Commerce, dans l'Encyclopédie Méthodique, 1783, 4°.

(2) Dictionnaire de la Géographie commerçante, an 7; 5 vol. in-4°.

(3) Nouvelle Géographie universelle, traduite par Noël, an 7, tome 3.

(4) Tableau des Etats danois, 3 vol. in-8°, Paris, 1802.

(5) In-16, 1808.

(6) Exemple. — Vare de Castille, 31 pouces 3 lignes de France, selon Peuchet, et 5 pieds 5 pouces 6 lignes, suivant Baudeau.

table ci-jointe est appuyée sur les autorités qui m'ont paru mériter la préférence. J'ai surtout consulté la Métrologie de Biornerod, insérée dans la Géographie de MM. Mentelle et Malte-Brun, tom. 9.

Acre, mesure agraire d'Europe et d'Amérique =160 perches carrées qui représentent 1 arpent 444 toises et 16 pieds de Paris (1) = 10 $\frac{1}{2}$ hectares.

Arrobe, mesure espagnole, de capacité=16 $\frac{4}{5}$ pintes de Paris, ou 16 litres environ (Peuchet). L'arrobe, poids, vaut en Castille 27 livres; en Aragon 36; en France, on l'évalue à 25 (Tessier, Biornerod).

Ecu danois : = 3 francs 95 cent. (Catteau); 3 francs 26 cent. (Biornerod).

Fanégue. Ce mot a trois acceptions différentes : il désigne des mesures de surface, de capacité et de poids. La première contient 40 brasses carrées, chacune de deux vares et $\frac{1}{5}$; chaque vare est d'environ 30 pouces de France. La brasse courante est de 65 pouces. Ainsi la fanégue, considérée comme mesure de surface, équivaut, à peu près, à 71 mètres carrés.

---

(1) Tessier. Dictionnaire d'Agriculture, Encyclopédie, au mot *Arpent*.

La seconde = 4 boisseaux ½ de Paris, chacun de 8 pouces de hauteur sur 10 de diamètre.

Suivant Biornerod, aux Canaries, la fanégue, mesure de matières sèches, = 3,600 pouces cubes.

La fanégue, poids, n'a pas de valeur uniforme aux Canaries. Le terme moyen est 100 liv. Biornerod l'évalue à 93 liv. 97 = 4 ½ myriagrammes.

Gallon, mesure de liquides en Angleterre. = 4 pintes de Paris (Baudeau) = 4 litres 66.

Maravedis, petite monnaie de cuivre = 1 cent. 58. Ainsi, 2 maravedis = 3 cent. 16; 5 maravedis, 7 cent. 90 — Et 10 maravedis, 5 cent. 80 = 3 sous de France.

Quartos, monnaie d'Espagne, = 3 cent. 16. Ainsi, 2 quartos, = 6 cent. 32; — 5 quart. = 15 cent. 80; — 10 quart. = 31 cent. 60, ou, en nombre rond, 6 sous ½.

Piastre, depuis 1772, = 5 francs 29 cent. (Annuaire) — 5 fr. 27 (Biornerod.)

Pied danois = 139 lignes ½ = 11 pouces 7 lig. ½ (Biornerod.)

Réal de plata, de 16 quartos ou 34 maravedis, = 0 fr. 51 cent. 18 (Biornerod.) 0, 52 cent. (Annuaire).

Réal de vellon = 26 cent. (Annuaire), 27 (Biornerod.)

Rixdaler, à 6 marcs danois chaque = 5 francs 55 cent. (Annuaire); 5 fr. 52 cent. (Biornerod). Le marc vaut 95 cent.

Scheling danois = 5 cent. ou 1 sous de France (Catteau.)

Vare, = 30 pouces; Borda l'évalue à 30 pouces 1 ligne, et Peuchet à 31 pouces 3 lignes $\frac{9}{10}$. Suivant Bjornerod, la vare de Cadix = 375 $\frac{8}{9}$ lignes; celle des Canaries, = 377,5 lignes, et celle de Ténériffe, 379 $\frac{1}{2}$ = 31 pouces $\frac{1}{2}$.

Suivant Mentelle et Malte-Brun (Géogr. Mathémat., tome 15), les monnaies de compte en usage aux Canaries sont :

Peso de 80 quartos courant.	=4 fr.	09 47
Réal de plata de 10 quartos. . . .	»	51 18
Réal courant de 8 quartos.	»	40 95

NOTES

Sur le Capitaine BAUDIN, *suivies de quelques Remarques sur les Voyages scientifiques en général; par M.* SONNINI.

Les louanges que M. Le Dru prodigue au capitaine Baudin forment, il faut en convenir, un contraste frappant avec les récits et les plaintes de plusieurs savants qui ont voyagé, comme M. Le Dru, sous la direction de cet officier. Sans parler des griefs que l'on a pu reçueillir de la bouche de ces intéressants voyageurs, qui n'a pas lu les singuliers détails publiés par l'un d'eux, M. Bory de Saint-Vincent, naturaliste en chef dans l'une de ces expéditions (1)? Qui n'a pas souri de pitié à la narration des preuves d'ignorance et d'incapacité de Baudin, rapportées par cet habile et zélé naturaliste? Je me contenterai de rappeler un des traits qui m'a paru le plus extraordinaire, et qui, s'il n'était attesté par des témoins dignes de foi, se refuserait à toute croyance.

(1) Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique, fait par ordre du gouvernement, etc.; 3 volumes in-8°, avec un atlas in-4°. Paris, chez Arthus-Bertrand.

L'astronome de l'expédition, dit M. Bory de Saint-Vincent, ayant besoin d'une aiguille aimantée, s'adressa au commandant, qui fit apporter la boîte aux aiguilles magnétiques. L'humidité de l'air y avait pénétré; l'acier se trouvait un peu rouillé, et la vertu de l'aimant paraissait sensiblement diminuée. Comme l'astronome se désolait de ce contre-temps : « Que voulez-vous, lui dit Baudin » pour le consoler, toutes les fournitures que fait » le gouvernement sont de la plus grande mes- » quinerie. Si l'on eût fait les choses comme je » le désirais, on nous aurait donné des aiguilles » d'argent au lieu d'acier » (1). Une pareille réponse, dont le plus grossier patron de barque rougirait, suffirait seule pour juger que le marin auquel on l'attribue était peu digne de la mission importante qui lui avait été confiée.

Ma plume se refuse à tracer des imputations d'un caractère bien autrement grave, répétées contre le capitaine Baudin; elle n'ira point troubler ses cendres encore chaudes, et j'aime mieux imiter le silence du savant rédacteur du *Voyage de découvertes dans les mers australes* (2). Dans

(1) Voyage cité, tome I, page 151.

(2) Ce magnifique Voyage, dont le public éclairé attend la continuation avec impatience, est rédigé par le savant et modeste M. Péron. Il se trouve, de même que le précédent, chez Arthus-Bertrand.

cette relation, le chef de l'expédition n'est pas même nommé une seule fois ; et cette réticence, unique dans les fastes des voyages, est plus expressive, et en même temps plus dure et plus humiliante pour celui qui en est l'objet, que des pages de plaintes et d'accusations.

Soit que le capitaine Baudin n'ait pas eu l'occasion, dans son voyage à la Trinité, de se montrer sous des points de vue aussi défavorables que dans les voyages suivants, soit que le caractère de douceur et d'indulgence dont M. Le Dru est heureusement doué, ait détourné son attention d'objets étrangers à ses occupations et qui auraient pu lui paraître trop désagréables, il est certain que ce savant tient, au sujet de Baudin, un langage absolument opposé à celui de ses successeurs dans la même carrière ; mais quelle qu'ait été la cause de l'opinion de M. Le Dru, ceux qui le connaissent ne douteront point qu'en s'expliquant comme il l'a fait, il n'ait cru satisfaire à la plus rigoureuse justice.

Cependant les dispositions favorables de M. Le Dru pour le commandant de l'expédition dont il faisait partie, l'ont entraîné trop loin, et je ne dois pas dissimuler une erreur historique dans laquelle il est tombé. Jamais Baudin n'a servi dans la marine militaire ou royale, ainsi que M. Le Dru le croit. Avant la révolution, il a été attaché à la marine marchande, il a même navigué sous dif-

férents pavillons; on l'a vu commander des bâtiments de commerce à Gênes, à Livourne, à Trieste, et partout laisser des souvenirs dont les traces auraient pu être plus brillantes.

Ceci m'amène naturellement à dire quelques mots sur les expéditions maritimes auxquelles les savans s'associent. Cette association était peu nombreuse autrefois, et sur ce point on ne voyait pas régner l'espèce de prodigalité à laquelle les progrès des sciences ont depuis servi de motif ou de prétexte. Pour faire le tour du monde, M. de Bougainville n'avait d'autre naturaliste que Commerson; il est vrai que cet observateur infatigable savait, pour ainsi dire, se multiplier dans ses recherches, et se rendre digne de seconder les grands travaux du plus illustre de nos navigateurs.

Je puis me tromper, mais je ne pense pas que le grand nombre d'observateurs, dans les voyages de découvertes, soit d'une utilité réelle, et qu'un *anthropologiste* ne puisse pas être, en même temps, un *zoologiste*. Cette division à l'infini des diverses parties de l'histoire naturelle, a pris naissance au milieu de la division ou plutôt de la confusion des pouvoirs politiques, et il me semble qu'elle n'est nullement nécessaire. J'ajouterai qu'à mon avis elle est accompagnée de plusieurs inconvéniens, indépendamment de la gêne et de l'embarras qu'elle ne manque pas d'augmenter dans des vaisseaux déjà encombrés d'hommes et de

choses indispensables pour une longue navigation.

En effet, quelque vif que l'on suppose l'intérêt dont les observateurs sont animés pour l'avancement des sciences, il ne parvient pas toujours à étouffer tous les élans d'un amour-propre, d'autant plus susceptible que l'on croit avoir plus de motifs de s'estimer davantage, ou, en d'autres termes, que l'on se regarde comme plus savant. D'un autre côté, une ambition, louable sans doute, fait désirer d'étendre le domaine de la science que l'on est destiné à agrandir; et comme les lignes de démarcation entre les tâches diverses, réparties entre tous, sont à peine indiquées, loin d'être rigoureusement tracées, il en résulte des empiétemens continuels sur l'apanage d'autrui; on cherche à se mettre le plus qu'on le peut en évidence, dût-on repousser les autres pour se faire place. On donne la plus haute importance à ses propres travaux, ce qui équivaut à peu près à rabaisser celle des travaux de ses compagnons. La plus légère marque de préférence paraît une humiliation. Les réclamations se succèdent et s'enveniment; la mésintelligence s'établit dans des circonstances où l'union serait le plus nécessaire, tant pour l'agrément, ou, pour mieux dire, la consolation d'une vie de privations et de fatigues, que pour le succès de l'expédition. Cette mésintelligence si funeste, d'où naît une foule de maux, se déclare d'autant plus promptement que l'on se réunit sans se con-

naître, et que les esprits ont plus de dispositions qu'ailleurs à s'aigrir par les chagrins, les contre-temps, les souffrances inséparables de ces sortes d'entreprises, et que les sujets de distraction y sont plus rares. La moindre contrariété, le refus le plus raisonnable deviennent à des yeux prévenus des signes incontestables de mauvaise volonté, de jalousie, de haine. Une fois que ces préventions sont formées, elles ne s'effacent plus; elles prennent, au contraire, de profondes racines, et l'on finit par se déclarer les ennemis de gens que, sur un autre théâtre, l'on eût estimés et peut-être chéris.

Je n'ai garde de présenter ces réflexions, qu'une longue expérience m'a suggérées, comme devant s'appliquer à tous les voyages maritimes dans lesquels sont rassemblés des éléments divers; il peut y avoir quelques exceptions, mais j'avoue que je ne les connais pas.

Une autre observation que je présenterai avec plus d'assurance, parce que j'ai été long-temps à portée d'en sentir tous les avantages, a rapport au choix des personnes chargées de recueillir les faits ainsi que les objets qui intéressent les sciences, dans les expéditions de long cours. Mon opinion à cet égard est formée depuis les premiers instans que j'ai consacrés aux voyages, c'est-à-dire depuis environ quarante ans, et je remarque avec plaisir qu'elle est partagée par un officier d'un grand

mérite et d'une expérience consommée. M. de Rosel, le compagnon de mon ancien et malheureux ami le chevalier d'Entrecasteaux, vient d'exprimer le même vœu que j'ai toujours émis, de voir confier les recherches relatives aux sciences à des officiers de la marine (1). L'habitude de la mer et des opérations très-variées qu'elle exige ne s'acquiert que par un long exercice; c'est une connaissance dans laquelle on reste long-temps novice, et dont néanmoins dépend le succès d'une multitude d'expéditions secondaires qui tournent à la gloire de l'expédition principale. La science la plus étendue ne constitue pas le marin : celui qui ne l'est pas manque de la pratique nécessaire, lorsqu'il est question de se confier à un élément dangereux que tout l'art des navigateurs ne parvient pas toujours à maîtriser, et l'étonnement, l'embarras, les incommodités, les hésitations, tous les inconvénients de l'inexpérience demeurent long-temps son partage. Si à ces inconvénients, qui dérivent naturellement de la nouvelle situation où il est tout-à-coup transporté, le savant joint ceux qu'une fausse présomption fait naître; si, enorgueilli de son savoir et de son honorable mission, il dédaigne de consulter dans les circonstances où toute théorie doit céder à l'expérience; si, au contraire, il se déclare exigeant au lieu de montrer de la condescendance,

---

(1) Voyage à la recherche de La Pérouse.

alors de grands désagréments l'attendent, et il en suscite d'aussi sérieux aux autres. On le verra harceler continuellement les officiers du vaisseau pour en obtenir des choses impraticables. Tantôt il voudrait qu'on relâchât sur une côte inabordable, tantôt que l'on mît en panne au moment où il est important de forcer de voiles pour doubler un cap ou éviter un rescif; tantôt que le canot fût lancé à la mer, tandis que les circonstances s'opposent à cette manœuvre; tantôt enfin il fait d'autres demandes auxquelles il est également impossible d'obtempérer. Il ne tarde pas à se plaindre amèrement de refus qu'il attribue à une jalouse malveillance; il se rend fatiguant, importun, et la Discorde qui plane sans cesse au-dessus de toutes les réunions humaines, saisit avec empressement l'occasion d'établir son empire déchirant au milieu d'hommes qu'une communauté de peines, de dangers, de hasards, disposait à une intimité réciproque.

En chargeant des découvertes réclamées par les sciences, quelques officiers attachés au service de la marine, tous ces inconvénients disparaissent. Le marin militaire est en possession de la confiance et de l'amitié de ses camarades; il ne les tourmente pas de demandes indiscrètes, et il connaît comme eux les circonstances qui sont le plus favorables aux recherches et aux observations. Les secours lui sont prodigués et il n'éprouve point de

contrariétés, parce qu'il sait ne point s'y exposer. S'il s'éloigne du vaisseau, il connaît les dangers, et il use de toutes les ressources que son art lui suggère. L'équipage qu'il commande obéit à ses ordres et lui témoigne le respect et le dévouement dont son grade et l'habitude ont fait une loi. Tout se fait mieux parce que tout se fait d'accord. L'État trouverait dans cet arrangement de l'économie, la facilité du service, et un moyen efficace de faire naître une noble émulation parmi les jeunes officiers qui se livreraient à des études dont ils attendraient des missions propres à établir leur renommée dans la double carrière qu'ils auraient embrassée.

VOYAGE

AUX ILES

DE TÉNÉRIFFE, LA TRINITÉ,

SAINT-THOMAS,

SAINTE-CROIX ET PORTO-RICCO.

PREMIÈRE PARTIE,

CONTENANT LE VOYAGE A TÉNÉRIFFE, ET UN ESSAI SUR LA MINÉRALOGIE ET LA ZOOLOGIE DE CETTE ILE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ du Havre.—Vue des Côtes d'Angleterre. — Spectacle sublime. — Tempête affreuse. — Route vers les Canaries. — Relâche à Sainte-Croix de Ténériffe.

DEPUIS un mois le capitaine Baudin pressait au Havre les préparatifs nécessaires pour notre expédition. Après avoir terminé l'armement

de *la Belle-Angélique*, il saisit l'époque des marées de la pleine lune pour donner l'ordre du départ. Le 30 septembre 1796, nous levâmes l'ancre à 10 heures du matin. Sortis du port, le capitaine mit en panne pour faire l'appel des hommes inscrits sur le rôle d'équipage. Cette opération terminée, nousci nglâmes vers le N. E. ¼ N.

Le lendemain nous vîmes distinctement, à 1 lieue environ de distance, les côtes d'Angleterre, qui se dessinaient agréablement sur les bords de la mer, entre Plymouth et le cap Lézard.

Un dauphin (1) long de 4 à 5 mètres, semble nous suivre, et paraît fréquemment à 30 pas du gouvernail. L'eau jaillit de ses évents, toutes les fois qu'il lève la tête au-dessus des ondes; alors il fait entendre un bruit très-sensible, d'où ces sortes de mammifères ont reçu le nom de *souffleurs*. Les rayons du soleil, réfléchis sur le corps du dauphin, au travers de l'onde verdâtre, y dessinent les plus brillantes couleurs d'or, de violet, d'é-

(1) *Delphinus, delphis* Linn. Voyez les notes à la fin de ce chapitre.

meraude, et leurs reflets varient à chaque mouvement du cétacé.

Notre marche rapide, et la sérénité de l'atmosphère, me permettent d'admirer un spectacle sublime, qu'on ne peut bien observer qu'en pleine mer, celui du balancement apparent des cieux, occasionné par le tanguage, c'est-à-dire par le mouvement du vaisseau de l'arrière à l'avant. Tandis que la proue enlevée par d'énormes vagues, et portée sur leur dos, s'élève avec elles, une partie du ciel semble se précipiter dans l'abîme : parvenu au sommet des flots, l'avant du navire glisse avec rapidité sur le côté opposé; alors le navigateur croit tomber dans une mer entr'ouverte; l'horizon paraît s'élancer du sein des ondes, et s'élever avec la plus grande vitesse. Cette oscillation devient plus majestueuse lorsque le balancement du tanguage se combine avec celui du roulis; la nuit, surtout, les astres, la lune, les nuages, semblent décrire autour du vaisseau une ellipse inclinée; tout le ciel paraît en mouvement. C'est alors que l'homme, sensible aux beautés de la nature, élève son ame jusqu'à la Divinité; ce balancement des cieux lui rappelle les révolu-

tions périodiques des mondes que l'Eternel a lancés dans l'espace et dans les orbites parcourus suivant des lois dictées par la sagesse suprême, et qui règlent l'ordre invariable des jours et des saisons.

Jusqu'au 18 octobre nous n'avions éprouvé aucun événement fâcheux (1). Quelques ruptures dans nos manœuvres avaient été facilement réparées. La marche du vaisseau assez aisée, et le voisinage du tropique, promettaient une heureuse navigation ; cependant nous touchions au moment d'essuyer une des plus furieuses tempêtes qui ait jamais soulevé l'Océan. Nous étions alors entre les îles Açores et Madère (2). Le vent de N. E. qui depuis trois jours nous favorisait, saute brusquement à l'est, avec une violence que nous n'avions pas encore ressentie. Tout à coup la mer extrêmement enflée, bat l'arrière et les flancs du navire. L'agitation des voiles fortement tendues, et le mugissement des ondes, pro-

---

(1) Dans un temps où le goût des sciences est généralement répandu, j'ai cru inutile d'expliquer les termes de marine dont je me suis servi.

(2) Au 34° $\frac{1}{2}$ de latitude, et au 27° de longitude; nous gouvernions au S. O. $\frac{1}{4}$ O.

duisaient un sifflement semblable à celui que font entendre nos forêts, lorsque l'aquilon secoue la cime des arbres, et porte au loin le bruit d'une tourmente lugubre.

Le soleil était encore sous l'horizon, et déjà l'ouragan accompagné de pluie et de grêle avait cassé l'amure de la grande voile, et une partie des haubans du grand mât aussitôt on dégréa les perroquets, et nous courûmes rapidement vent-arrière. A 1 heure après midi, les vents devenus plus violents déchirèrent la misaine. Ce malheur provint de l'imprudence du timonier qui, tenant la barre du gouvernail, fit mal à propos un élan sur tribord. La grande voile, qu'on n'eut pas le temps d'amurer, fut aussi déchirée avec un bruit perçant qui imitait les éclats du tonnerre.

Cependant la mer de plus en plus menaçante, nous força de carguer le reste des voiles, excepté le petit foc. Des avaries fréquentes dans le gréement ébranlaient déjà la mâture. A 3 heures l'ouragan brisa la draille du petit foc ; alors le navire pouvant sans obstacles lancer sur un bord et sur l'autre, recevait en travers des coups violents. En vain le pilote s'efforçait de le ramener, vent-

arrière, la mer plus forte le ballottait à son gré.

A 6 heures on mit bas la vergue d'artimon, pour alléger ce mât, et on assujettit les autres vergues avec de forts palans de roulis, pour éviter de nouvelles ruptures. Malgré ces précautions nos dangers, loin de diminuer pendant la nuit, augmentèrent dans une progression effrayante; le navire placé en travers, obéissait à l'impulsion irrégulière des lames qui rompirent le grand mât de hune: suspendu par ses cordages, et balancé le long du bord, ce mât brisa plusieurs objets avant qu'on pût arrêter son oscillation; en tombant il blessa deux matelots.

Mais ces malheurs n'étaient que le prélude d'un plus grand, qui faillit nous abîmer dans les flots. Le bâtiment sans voiles pouvait à peine se soutenir en équilibre au milieu de l'onde, dont les lames le battaient en flanc; leurs coups redoublés l'ébranlaient dans toutes ses parties, et nous imprimaient des commotions pareilles à celles qu'on éprouve lors d'un tremblement de terre. Dans cette position cruelle, le gouvernail, seul moyen de direction qui nous restât, ne put résister long-temps à la violence des flots. A 9 heures

meraude, et leurs reflets varient à chaque mouvement du cétaté.

Notre marche rapide (14 octobre), et la sérénité de l'atmosphère, me permettent d'admirer un spectacle sublime, qu'on ne peut bien observer qu'en pleine mer, celui du balancement apparent des cieux, occasionné par le tangage, c'est-à-dire par le mouvement du vaisseau de l'arrière à l'avant. Tandis que la proue soulevée par d'énormes vagues, et portée sur leur dos, s'élève avec elles, une partie du ciel semble se précipiter dans l'abîme : parvenu au sommet des flots, l'avant du navire glisse avec rapidité sur le côté opposé ; alors le navigateur croit tomber dans une mer entr'ouverte ; l'horizon paraît s'élancer du sein des ondes, et s'élever avec la plus grande vitesse. Cette oscillation devient plus majestueuse lorsque le balancement du tangage se combine avec celui du roulis ; la nuit, surtout, les astres, la lune, les nuages, semblent décrire autour du vaisseau une ellipse inclinée ; tout le ciel paraît en mouvement. C'est alors que l'homme, sensible aux beautés de la nature, élève son ame jusqu'à la Divinité ; ce balancement des cieux lui rappelle les révolutions périodiques des mon-

des que l'Eternel a lancés dans l'espace, et dont les orbites parcourus suivant des lois dictées par la sagesse suprême, règlent l'ordre invariable des jours et des saisons.

Jusqu'au 18 octobre nous n'avions éprouvé aucun événement fâcheux (1). Quelques ruptures dans nos manœuvres avaient été facilement réparées. La marche du vaisseau assez aisée, et le voisinage du tropique, promettaient une heureuse navigation ; cependant nous touchions au moment d'essuyer une des plus furieuses tempêtes qui ait jamais soulevé l'Océan. Nous étions alors entre les îles Açores et Madère (2). Le vent de N. E. qui depuis trois jours nous favorisait, saute brusquement à l'est, avec une violence que nous n'avions pas encore ressentie. Tout à coup, la mer extrêmement enflée bat l'arrière et les flancs du navire. L'agitation des voiles fortement tendues, et le mugissement des ondes, pro-

---

(1) Dans un temps où le goût des sciences est généralement répandu, j'ai cru inutile d'expliquer les termes de marine dont je me suis servi.

(2) Au 34° ½ de latitude, et au 27e de longitude ; nous gouvernions au S. O. ¼ O.

pérant plus réussir dans cette opération, se détermina à faire palanquer un côté du gouvernail, et à passer ainsi la nuit, en travers à la lame, en faisant pomper sans cesse..... Mais, deux heures après, l'ouragan brisa la dernière sauve-garde.... Alors le gouvernail, jouet d'une mer en fureur, frappa de nouveau l'étambord. Ses coups précipités, ceux des flots qui s'élançaient sur le navire, et pouvaient l'entr'ouvrir à chaque instant, nous faisaient frémir.... nous présentaient l'image de la mort avec toutes ses horreurs....

Le vent était si violent qu'il portait les ondes à une hauteur prodigieuse, et dispersait, au loin, leur sommet réduit en globules aussi blancs que la neige. De grosses lames tombaient fréquemment sur le pont; plusieurs même, rapidement élancées, passaient d'un bord à l'autre, et causaient de nouvelles avaries : tantôt les vagues, subitement brisées, nous plongeaient dans une vallée profonde; tantôt une nouvelle montagne s'élevant à nos côtés, menaçait de nous engloutir.... Nous passâmes ainsi 14 heures exposés au plus grand des dangers.... En proie à des transes affreuses, qu'il est impossible d'exprimer,....

que la nuit paraît longue à la crainte qui veille (1) !

Le 20 octobre, au matin, la tempête rompit le petit mât de hune, le petit perroquet de misaine. L'artimon était le seul qui restât intact; mais, à 2 heures, tous ses grée-

---

(1) J'étais sur le pont depuis le commencement de la tempête, et j'y suis resté pendant soixante heures, à côté même du capitaine, le corps attaché à un des haubans, pour résister aux violentes oscillations du roulis, et la tête ceinte d'un triple bandeau, pour parer aux coups provenant de la chute des poulies ou des cordages. Dans cette situation j'observais en silence le spectacle terrible de l'homme aux prises avec les éléments. Une manœuvre mal exécutée, une nouvelle voie d'eau dans la cale..., le plus léger incident pouvait être le signal de notre perte.... Que de réflexions sinistres !... que d'idées sombres m'assiégeaient alors ! Cependant mon courage n'a pas été un seul instant ébranlé : la confiance que m'inspirait le capitaine, et l'espoir de survivre au danger, l'ont toujours emporté dans mon ame sur la crainte de la mort. Plusieurs de mes collègues, blottis dans leurs hamacs, y éprouvaient des agitations plus violentes que les miennes : si nous devions périr, notre sort devenait commun; mais si le Ciel daignait nous ramener au port, je ne me serais jamais consolé de n'avoir pas osé voir cet effrayant tableau.

ments de tribord furent emportés. Il y avait alors dans la hune deux matelots qui en descendirent précipitamment : à peine étaient-ils sur le pont que le mât, fortement ébranlé, après s'être balancé sur nos têtes, se rompit au niveau de la dunette, et tomba dans la mer; quelques haubans le retenaient encore, le charpentier les coupa à coups de hache : alors l'artimon, dégagé, s'éloigna rapidement, emportant avec lui la hune et ses cordages. Pendant cette scène terrible, qui dura trois minutes, nos visages exprimaient les symptômes du désespoir;.... chacun pouvait lire ses propres sentiments sur la figure de son voisin.... Si l'artimon eût tombé dans une direction parallèle à celle du bâtiment, il eût probablement rompu le grand bas mât, et la chute simultanée de ces deux lourdes colonnes aurait peut-être entraîné la perte du vaisseau.... . . . . . .

Telle fut le dernier désastre causé par une tempête qui, pendant 80 heures, nous avait conduits mille fois aux portes du tombeau. Tant que nous en fûmes les tristes jouets, tous les officiers montrèrent un courage et une activité dignes des plus grands éloges. Mais rien n'égale le zèle que déploya Baudin,

Au milieu des plus grands dangers, son exemple animait l'équipage, son sang-froid inspirait la confiance, et les ordres qu'il donnait, avec la plus grande précision, étaient toujours ceux que sollicitait l'urgence critique du moment. Quoique blessé grièvement à la tête, quoique privé de nourriture et de sommeil, il était insensible à ses propres besoins, et ne s'occupait que des nôtres. Son expérience et ses talents nous ont arraché aux horreurs du naufrage. Enfin, à 4 heures du soir, le vent s'affaiblit beaucoup en tournant au nord, et, quoique la mer fût encore extrêmement agitée, nous profitâmes de cet heureux changement pour faire quelques réparations, et appareiller deux voiles de perroquet.

La Belle-Angélique, sans mâts, sans grandes voiles, sans gouvernail, incapable de soutenir un nouveau coup de vent, n'était plus en état de nous conduire en Amérique : cette considération détermina le capitaine à cingler au S. E. vers les îles Canaries, pour s'y radouber.

Une visite générale, faite à l'intérieur et au dehors du bâtiment, mit en évidence les dangers dont nous étions menacés, tant que

nous n'aurions pas relâché dans un port quelconque. En effet, la mèche du gouvernail était rompue en trois endroits, l'avant du navire ébranlé; toutes les pièces de l'arrière étaient largues, et saillaient d'un pouce sur la rablure; plusieurs bordages avaient perdu leurs chevilles, et la plupart des coutures, leurs étoupes. Le résultat de cette visite fut de nous convaincre que nous aurions inévitablement péri, si la tempête eût encore duré 12 heures.

Le 24 octobre, à midi, nous étions au 28° 50' de latitude, et au 21° 45' de longitude, calculés le matin sur une distance du soleil à la lune.

Depuis deux jours, notre marche était ralentie par les courants qu'on rencontre quelquefois au S. O. de Madère, et qui nous reportaient en arrière. Enfin, le 25 octobre au matin, nous découvrîmes, à la distance de 2 lieues, l'île de Palme, l'une des Canaries. Les brouillards qui couronnaient cette île, et que l'aurore colorait du plus bel incarnat, disparurent peu à peu aux premiers rayons de l'astre du jour. Bientôt nous distinguâmes le gisement des terres. Ici la côte, terminée par une coupe perpendiculaire,

opposé aux flots de la mer une longue muraille de rochers à pic : là, des collines, dessinées en pente douce, se profilent du sommet des montagnes jusqu'aux bords de l'Océan. Une large zone de nuages, aussi blancs que la neige, cernait l'île, et semblait la partager en deux masses distinctes, dont l'inférieure avait pour base le niveau même des ondes ; et l'autre, appuyée sur le nuage, se terminait en forme de deux montagnes d'égale élévation. Ce phénomène dura jusqu'au soir.

Il est impossible d'exprimer la joie que nous éprouvâmes tous à la vue des Canaries. Il était 5 heures et demie du matin. Les deux tiers de l'équipage, excédés de fatigue, dormaient encore.... Tout à coup le cri de *terre* se fait entendre : aussitôt chacun s'élance de son lit, vole sur le gaillard, et tressaille d'aise, en voyant une île qui devenait pour nous la planche après le naufrage. Imaginez 108 marins, la plupart jeunes et novices, à 500 lieues de leur patrie, à peine échappés aux fureurs d'une horrible tempête ; joignez-y la certitude que leur navire, brisé de la poupe à la proue, s'abîmera dans les flots au premier coup de vent ; imaginez, dis-je, une sem-

blable position, et vous aurez une légère idée des transports que nous ressentîmes à la vue d'une terre que nous pouvions atteindre en deux heures.

Quoique Palme ne fût pas le but de notre navigation, cependant le voisinage de cette île, et l'espoir de relâcher bientôt à Ténériffe, la plus riche et la plus commerçante des Canaries, nous firent verser des larmes de joie.

Le 26 on reconnut à l'E. l'île de Gomère, coupée de hachures nombreuses, et au S. O. celle de Fer.

Le 27 nous vîmes l'île de Canarie, dont la côte occidentale dominée par une montagne pointue, ressemblait à une longue muraille surmontée d'un clocher.

Le 28 au soir la sérénité de l'atmosphère me permit d'apercevoir, au N. E., le pic de Ténériffe, dont la tête était couronnée de neiges qui réfléchissaient les rayons du soleil (1).

---

(1) On a taxé d'exagération les voyageurs qui ont prétendu qu'on pouvait reconnaître le pic de Ténériffe à 40 lieues de distance et plus; ce phénomène est cependant fondé sur les lois de la physique et de la trigonométrie, qui nous apprennent qu'un corps élevé de 3710 mètres au-dessus de l'horizon (c'est la hauteur

Le 29 on louvoya bord sur bord, dans le canal qui sépare Gomère de Ténériffe, et tout

---

du pic, calculée par Borda), est visible, sous un angle de 5 degrés, pour un observateur placé à 22 milles de distance, ou plus exactement, à 22′ 8″ de degré terrestre; et sous un angle de 30′, si l'observateur est à 97′ 52″ (environ 98 milles). On sait qu'une minute de degré terrestre est égale à un mille ou à un tiers de lieue marine.

« On ne peut plus voir le pic, dit Borda, lorsqu'on en est éloigné à la distance de 129 milles ou 43 lieues; mais on suppose l'œil de l'observateur placé au niveau de la mer : si l'œil est élevé de vingt toises au-dessus de ce niveau, il ne cessera de voir le pic qu'à la distance de 47 lieues; à celle de 48 lieues ⅔ s'il est élevé de 40 toises; à 50 lieues si l'élévation est de soixante toises; à 51 lieues si elle est de 80 toises; enfin si l'élévation de l'œil est de 100 toises, on ne cessera de voir le pic qu'à la distance de 52 lieues » (Voyage, I, 1380).

Le géographe Thomas Lopez dit qu'on peut le découvrir à environ 41 lieues, chacune de 20 au degré.

Le voyageur Le Marchand atteste aussi qu'on peut reconnaître le pic à 42 lieues de distance de dessus le pont d'un vaisseau, et à 35 si on se place à l'horizon.

Le père Feuillée prétend l'avoir aperçu, en 1724, du canal qui sépare Lancerote de Fortaventure; mais Borda soutient que le fait n'est pas possible (*ibid.*).

Enfin M. Malte-Brun, dans les notes savantes dont il vient d'enrichir la traduction du *Voyage de Barrow*

l'art du pilote ne put empêcher le navire, entraîné par des courants, de dériver au S. O. Jamais navigation ne fut plus ennuyeuse : nous n'étions plus qu'à 4 lieues N. O. de Ténériffe; cependant, tantôt des vents contraires nous reportaient en arrière; tantôt nous tombions en calme plat, tandis qu'un courant opiniâtre poussait le bâtiment à la côte, et nous exposait au danger d'y échouer (1).

Le 4 novembre, pour éviter ce danger, le capitaine fit mettre un canot à la mer. Un officier, le pilote et quatre rameurs y descendirent, avec ordre de s'avancer le plus près de terre qu'il serait possible, et d'y sonder la profondeur de l'Océan. Il fit ensuite arborer pavillon tricolore, et l'assura d'un coup de canon. Nous n'étions plus alors qu'à 2 lieues du port l'Orotave. La côte entière de Ténériffe, depuis Garachico jusqu'à Tegine, se déroulait à nos yeux, et offrait un tableau pittoresque de vignobles, de forêts, de rochers et de villages. Après 3 heures d'absence, nos hommes revinrent avec le

---

à la Cochinchine (tom. 1, pag. 47), adopte l'opinion que le pic est visible à 100 milles de distance, ou 41 lieues de 25 au degré.

(1) Il existe, entre Madère et Ténériffe, des courants

commandant du port l'Orotave, qui s'était mis en mer au coup de canon, pour nous apporter du secours. Cet officier, rendu à bord, apprit au capitaine que l'ouragan dont nous avions failli d'être les victimes, s'était fait sentir le même jour dans l'île d'une manière désastreuse, qu'il y avait renversé des maisons, déraciné des arbres, et ravagé plusieurs cultures. Il repartit après avoir laissé sur *la Belle-Angélique* un pilote côtier, chargé de la conduire au port de Sainte-Croix de Ténériffe, où nous jetâmes enfin l'ancre le 6 novembre au matin.

A la vue d'un pavillon français, le capitaine du port vint nous visiter. Sensible à nos malheurs, cet officier promit tous les secours qui dépendaient de son ministère. Je comptai, dans la rade de Sainte-Croix, onze bâtiments marchands, savoir, quatre américains, trois espagnols, un danois et trois anglais. Ces derniers avaient été confisqués par ordre de la cour de Madrid depuis la déclaration de guerre. A deux heures le capitaine, mes collègues et moi nous descendîmes à terre, et allâmes saluer le citoyen Clerget, commissaire

qui portent constamment au sud. (Borda, académ. des scienc., 1773, page 318, 4°).

des relations commerciales de la France. Baudin visita ensuite D. Antonio Guttières, gouverneur général des îles Canaries, résidant à Sainte-Croix; le commandant de la place, le capitaine du port, les membres de l'état-major, etc. Partout il fut reçu avec les égards dus à l'agent d'une nation amie et alliée. Quelques jours après il loua pour lui et pour les membres de l'expédition, à raison de 45 fr. par mois, une maison commode et spacieuse où nous fîmes transporter nos effets (1).

---

(1) Le 10, je reçus du capitaine la lettre suivante :

A bord de la flûte *la Belle-Angélique*, en rade de Sainte-Croix, île de Ténériffe, le 20 Brumaire an 5 (10 Novembre 1796.)

AU CITOYEN LE DRU, BOTANISTE.

«Les événements malheureux que nous avons éprouvés à la mer, et dont les détails vous sont aussi bien connus qu'à moi-même, m'ayant obligé de suspendre la route que je devais tenir pour chercher un lieu propre à pouvoir mettre le bâtiment en état de se rendre à notre destination, j'ai choisi l'île de Ténériffe comme l'endroit le plus convenable à nos travaux particuliers, et le seul peut-être où je conservais l'espoir d'arriver, dans la triste situation où l'ouragan du 26 au 30 vendémiaire avait réduit notre bâtiment.

» Cette circonstance, qui retarde de beaucoup la mission que nous avons à remplir, pouvant néanmoins

A peine fûmes-nous installés dans notre nouvelle demeure, que les voisins vinrent nous offrir généreusement différents objets que nous n'avions pas encore eu le temps d'acheter. Parmi les habitants de cette ville qui nous ont rendu de grands services, je dois surtout distinguer MM. Casalon et Cambreleng, négociants, dont j'ai déjà parlé. Je me plais à leur payer ce tribut d'une juste reconnaissance.

---

contribuer à augmenter nos recherches en botanique et autres objets d'histoire naturelle, je vous engage à profiter de cette relâche pour visiter en tout ou en partie une île qui, quoique fréquentée par beaucoup de voyageurs, ne laisse pas que d'offrir des choses intéressantes pour les sciences en général. Les découvertes que vous pourrez faire seront une espèce d'indemnité aux dépenses que notre séjour ici va occasionner à la république; ainsi il est de notre devoir à tous de ne rien négliger pour tirer parti de la circonstance où nous nous trouvons.

» Je pense également que, pour le plus grand succès de vos recherches, il est à propos que ceux que le gouvernement a désignés pour vous seconder soient en votre compagnie; en conséquence ils recevront l'ordre de vous suivre, afin que chacun, en sa partie, s'occupe avec soin et activité de celle qui le concerne. Comme la nature de vos travaux ne vous permet pas de séjourner à bord, je me suis procuré à terre un emplacement

Nota. Les ouvrages à consulter sur les Canaries sont ceux des écrivains Viana, 1604.— Nunez de La Pena, 1676.—Perez del Christo, 1779.—Clavijo, 1772 et années suivantes.— Raynal, 1780.

Des voyageurs Bontier et Le Verrier, aumôniers du conquérant Bethencourt, et qui l'accompagnèrent dans son expédition de 1402

---

d'autant mieux convenable à vos occupations, qu'éloignés du tumulte et des importuns, vous y pourrez suivre vos opérations sans gêne.

» C'est donc désormais à vous tous, citoyens, de vous occuper le plus promptement possible des moyens de faire des découvertes heureuses ou utiles; et j'espère que le succès de vos courses vous dédommagera complètement des fatigues qui en doivent être le résultat, et que je partagerai avec vous toutes les fois que mes occupations me le permettront.

» Vous ne devez pas ignorer que, séjournant à terre, vous vous trouvez soumis à la police du pays que vous allez habiter; mais votre bonne conduite vous mettra toujours à l'abri des inconvénients qui y sont attachés; et en respectant les mœurs et les usages du peuple parmi lequel vous allez vivre, vous n'aurez aucun désagrément à éprouver.

Salut et fraternité,

N. Baudin.

P. S. Je vous prie de communiquer ma lettre aux citoyens Maugé, Advenier et Riedlé.

à 1425 (in-8°, Paris, solis, 1630). — Cada-Mosto, Hawkins, Scory, Prats, etc., cités par Prevost et La Harpe dans l'Histoire générale des Voyages.—Le Maire et Dancourt, 1695.—Adanson, 1749. —Glats, 1764 (1).—Fleurieu, 1769. — Borda, 1771. — Cook, 1776 (2). — Kinderley, 1777 (3). — La Pérouse, 1785. — Van - Couver, 1790. — La Billardière, 1792. — Macartney et Barrow, 1793.—Bory Saint-Vincent, 1801.

Les meilleures cartes de cet archipel sont celles de Fleurieu (4), 1772. — Jefferys, 1775 (5). —Borda, 1776. — Thomas Lopez,

---

(1) History of the discovery, and conquest of the Canary islands. London, 1764, in-4°. Cet ouvrage n'a point été traduit en français.

Voyez Journ. des Sav., 1765, février.

(2) Cet illustre navigateur relâcha à Ténériffe le 1er août 1776, et y demeura quatre jours.

(3) Letters from the Island of Ténérife, etc., 1777, 8°.

(4) M. de Fleurieu voyageait par ordre du roi pour éprouver en mer les horloges marines de Berthoud. Sa carte réduite des Canaries est dressée sur une échelle trop petite.

(5) The West-Indian atlas, by Thomas Jefferys, 1775, in-fol. Sa carte des Canaries est faite sur les

en 4 feuilles; Madrid, 1779. — De Bonne, pour l'Encyclopédie Méthod., 1787. — La carte de l'océan Atlantique, au dépôt de la marine, 1792. — Celle de Bory Saint-Vincent (1).

Mais les cartes de Mercator, 1623, — Samson, 1656 (2), — Dapper, 1686, — Van Keulen, 1720 (3) et années suivantes, — Feuillée, 1724, — La Caille, 1746 (4), — Bellin, Neptune Français, 1753, et Petit Atlas maritime,

---

Mémoires de Glats; cependant elle est plus exacte que celle qui fut donnée en 1764 par ce voyageur; mais on peut lui reprocher d'avoir trop alongé la pointe N. E. de l'île Canarie. Les positions de Sainte-Croix et de la Laguna sont peu exactes, etc.

(1) Essais sur les îles Fortunées, in-4°, chez Baudouin, an 11.

(2) Il place la Laguna au sud de Sainte-Croix, et cette dernière ville au pied du pic.

(3) Atlas, in-fol., Amsterdam, n° 8.

(4) Copiée sur la carte de Feuillée. Académie des sciences, *ib.*

1764 (1), — Glats, 1764 (2), — d'Apres de Mannevilette, 1775 (3), — Bonne, pour l'atlas de Raynal, 1780, sont inexactes.

Quelques Notes sur le Dauphin, par M. Sonnini.

L'espèce de *dauphin* dont parle M. Ledru est le *dauphin ordinaire*, que les Grecs appelaient *delphis* ou *delphin*, nom que les habitants actuels de la Grèce ont conservé sans beaucoup d'altération dans celui de *delphinas*. La plupart des nations de l'Europe ont adopté la même dénomination, avec des modifications plus ou moins légères. Enfin, c'est le *delphinus delphis* de Linnæus et le *delphinus corpore oblongo subtereti, rostro longo cuto* d'Artedi.

L'on jugerait mal des formes du dauphin par celles que les peintres ont données et donnent encore à cette espèce de cétacé dans leurs tableaux et dans

---

(1) Ce géographe place la Laguna trop au sud dans l'intérieur des terres, et le pic trop au nord.

(2) Copiée par Clavijo, tome 1, 1772.

(3) Dressée sur une échelle trop petite dans son Neptune oriental, 1775, n° 4.

leurs ornements. L'imagination seule a dessiné ces formes que la nature désavoue. Le dauphin ne diffère pas beaucoup, à l'extérieur, de la plupart des poissons; il se distingue des autres cétacés par son museau plat et pointu que termine une espèce de long bec, par ses dents en cylindres aigus, par la nageoire de son dos, très-élevée et récourbée en arrière; enfin, par la figure de son corps, qui approche de l'ovale. Du reste, cet animal a sur le front une ouverture en forme de croissant, à laquelle aboutissent les deux évents d'où il fait jaillir l'eau; la langue crénelée; la queue horizontale, avec une nageoire partagée en deux cornes (1); une nageoire ovale, placée de chaque côté de la poitrine; la peau lisse et épaisse. Sa taille ordinaire est de dix pieds de longueur et de deux d'épaisseur au milieu du corps, c'est-à-dire à la partie le plus renflée.

Le dauphin se rencontre dans presque toutes les mers, tantôt seul, tantôt en troupes nombreuses. Unis par une sorte d'attachement mutuel, les individus qui composent ces cohortes humides agissent de concert pour l'attaque et pour la dé-

---

(1) Ovide a très-bien rendu cette forme de la nageoire de la queue du dauphin :

Falcata novissima cauda est.

Et plus loin :

Qualia dimidiae sinuantur cornua lunae.

fense, et se prêtent secours dans les dangers et les accidents. Quoique très-voraces, leur caractère n'est point farouche; ils montrent même des dispositions à la familiarité, et on les voit approcher sans défiance des vaisseaux, aussi bien que des hommes assemblés pour leur faire la guerre.

De tous les animaux dont se compose la classe des cétacés, et peut-être de tous ceux qui habitent les profondeurs de l'Océan, le dauphin est le plus intelligent; aussi a-t-il, proportion gardée, le cerveau le plus volumineux. Les historiens et les naturalistes de l'antiquité ont rempli leurs écrits de faits très-singuliers, et presque merveilleux, attribués à cet animal; et peut-être les naturalistes modernes ont-ils eu tort de les rejeter tous comme les fruits d'une imagination déréglée. On ne peut refuser aux anciens l'esprit d'observation; ils s'occupaient plus de recueillir des faits que de discuter sur des points de théorie, et il n'est guère possible de supposer que tant d'anecdotes, racontées par tant de philosophes et de graves écrivains au sujet du dauphin, soient entièrement dénuées de fondement, et que leurs récits, quelque fabuleux qu'ils paraissent, ne renferment pas souvent des vérités. Les Grecs modernes ont conservé la tradition de leurs ancêtres sur les qualités aimables du dauphin; ils en racontent des traits aussi extraordinaires et non moins touchants; et il faut convenir que si ce ne sont là que des rêves, ce

sont du moins des rêves agréables et attachants qui, suivant l'expression de Buffon, valent bien de tristes vérités.

CHAPITRE II.

Digression sur les Canaries en général.— —Température.—Population.—Gouvernement.

Les Canaries, connues des anciens sous le nom d'*Iles Fortunées*, sont au nombre de sept; savoir : Palme, Fer, Gomère, Ténériffe, Canarie, Fortaventure et Lancerote (1). Elles furent fréquentées par les Phéniciens et par les Carthaginois, qui s'y établirent : mais les Romains, en détruisant la puissance de leurs rivaux, arrêtèrent la navigation de la côte occidentale de l'Afrique, et les Canaries restèrent ignorées du reste du monde jusqu'en

(1) Non compris cinq îlots peu importants qui sont, Lobos au nord de Fortaventure, Roquete, Alegranza, Montana-Clara, et Graciosa au nord de Lancerote.

1344, temps auquel La Corda, comte de Clermont, équipa une flotte sous la protection d'Alphonse IV, roi d'Aragon, pour aller conquérir et convertir ces îles dont le pape Clément VI lui avait donné l'investiture. Ce prince mourut sans avoir exécuté son projet. L'honneur en était réservé au célèbre Jean de Bethencourt, gentilhomme normand, qui appareilla de la Rochelle le 1er mai 1402, sur une flottille équipée à ses frais, et s'empara trois mois après de Lancerote. Il soumit successivement Fortaventure, Gomère, Fer, et revint mourir en France en 1425. Canarie, Palme, Ténériffe défendirent long-temps leur indépendance : elles ne subirent le joug qu'en 1483, 92 et 96.

Ces îles, qui appartiennent à l'Espagne, sont situées entre les 27° 39' et 29° 26' 30" de latitude, et entre les 15° 40' 30" et 20° 30' de longitude. Elles présentent une surface longue d'environ 105 lieues, large de 64, et dont la circonférence peut être évaluée à 280. Placées à 20 lieues des côtes d'Afrique, et à 190 de celles d'Europe, les Canaries occupent en longitude un espace de 4° 49' 30", et en latitude de 1° 47' 30".

On y compte 14 villes et 551 villages ou

hameaux (1), 72 églises paroissiales, 92 bénéfices cures, 11 colléges, 10 hôpitaux et 36 forteresses.

Leurs distances respectives et leurs dimensions, calculées en lieues marines sur les cartes de Thomas Lopez et Borda, offrent les résultats suivants (2) :

---

(1) Savoir, 192 à Ténériffe; 172 à Canarie; 50 à Palme; 49 à Gomère; 38 à Lancerote; 33 à Fortaventure, et 31 à Fer.

(2) Ces positions ont été prises le compas à la main; ainsi elles ne présentent qu'un aperçu bien éloigné d'une précision rigoureuse.

DISTANCES.							DIMENSIONS.		
							LONGUEUR.	LARGEUR.	CIRCONFÉR.
CANARIES							14 ½	13	45
FORTAVENTURE	26						27	8 ¾	66
FER	29	66 ½					6 ¼	6	19
GOMÈRE	18 ½	55	8				7 ½	6	20
LANCEROTE	45	4 ¾	85	71			14 ¼	7 ½	38
PALME	29	65	12 ½	9	80		12	8 ½	28
TÉNÉRIFFE	8	41	15	3	54	11	24	15	65

Clavijo donne aux Canaries 90 lieues de longueur, 52 de largeur, 250 de circonférence et 697 de surface; il les place entre les 28 et 30° de latitude, et entre les 1 et 5° de

longitude orientale du méridien de l'île de Ler.

Aux Canaries la température de l'atmosphère varie fréquemment; on y passe subitement de la chaleur la plus intense au froid le plus piquant. En général, l'air est agréablement tempéré sur les lieux un peu élevés, mais très-échauffé sur les côtes. Lorsque les vents d'est ou de sud-est sont trop continus, ces îles éprouvent des sécheresses excessives.

La chaleur du 26 juillet 1704 fut si brûlante, qu'elle fit couler la résine des sapins employés aux portes et fenêtres, et tarit toutes les sources.

Les vents violents amènent aussi des ouragans terribles. Celui du 25 octobre 1722 occasionna les plus grands ravages, renversa des maisons, déracina des arbres. Ces malheurs se renouvelèrent le 13 mai 1763 et le 27 avril 1768. Les vents du nord qui règnent communément au commencement de l'hiver, sont accompagnés de brouillards fort humides.

On évalue, année commune, les récoltes de ces îles, en blé, orge et seigle, à 523,790 fanégues, et leur consommation à 519,607 : ainsi l'excédant est de 4,183 fanégues. Le prix

moyen du froment y est assez ordinairement de 40 réaux de vellon la fanégue. Quand il est porté à une valeur plus considérable, l'archipel éprouve un déficit proportionné à l'augmentation du prix; mais lorsqu'il est inférieur à ce taux, les récoltes ont surpassé les besoins de la consommation.

En 1678, les Canaries comptaient 105,637 habitants; en 1745, 136,192; en 1768, d'après le calcul de Raynal, cette population était de 157,342 habitants, y compris 508 ecclésiastiques, 922 moines et 746 religieuses. 29,800 de ces citoyens étaient enrégimentés en milices nationales; savoir : 16,000 à Ténériffe, 4,400 à Canarie, 3,200 à Palme, 2,000 à Fortaventure, 1,900 à Lancerote, 1,600 à Gomère et 700 à Fer, indépendamment des troupes de ligne que le gouvernement y entretient en temps de guerre.

La population des Canaries, en 1768, calculée par Clavijo, présente :

A Canarie..........	41,082 habitants.
A Fer............	4,022
A Fortaventure......	8,863
A Gomère..........	6,645

A Lancerote........	9,705	habitants.
A Palme...........	19,195	
A Ténériffe.........	66,354	
Total......	155,866	habitants.

Ce résultat, comparé à celui de Raynal (157,342), donne une différence de 1476 en moins.

En 1790, leur population était de 174,026 habitants, savoir :

A Canarie.........	50,000	habitants.
A Fer...........	5,000	
A Fortaventure.....	9,000	
A Gomère........	7,426	
A Lancerote.......	10,000	
A Palme..........	22,600	
A Ténériffe........	70,000	
Total....	174,026	hab. (1).

(1) La population actuelle de ces îles est, selon

		MACARTNEY.	BORY SAINT-VINCENT.
à	Canarie....	40,000......	41,082
	Fer......	1,500......	4,022
	Fortaventure.	10,000......	8,600
	Gomère....	7,000......	7,000
	Lancerote...	8,000......	9,500
	Palme.....	30,000......	20,096
	Ténériffe...	100,000......	67,399
	TOTAL...	196,500......	157,699

Je préfère mon calcul à celui de ces voyageurs,

Cette population augmenterait plus rapidement si l'espoir, trop souvent trompé, d'une fortune brillante, ne conduisait chaque année plusieurs Canariens dans les colonies espagnoles du Nouveau-Monde, d'où la plupart ne reviennent pas.

Les indigènes ne forment point une race pure, c'est-à-dire, exempte du mélange avec les nations étrangères : le sang des Maures a souvent coulé dans leurs veines. Avant la conquête, ces Africains entretenaient avec les Guanches un commerce d'amitié ; mais depuis la destruction de ces paisibles insulaires, massacrés inhumainement par les Européens (1), ils ont souvent essayé de s'établir aux Canaries, persuadés que ces îles leur appartenaient aussi légitimement qu'aux oppresseurs de leurs anciens amis. En 1569, 1586, 1618 et 1749, ils débarquèrent à Lancerote ; en 1593, à Fortaventure ; en 1618, à Gomère et à Palme ; en 1749, sur les côtes occidentales de Ténériffe. Tantôt vaincus,

---

l'ayant rédigé sur des documents authentiques qui m'ont été communiqués par M. de Villanueva.

(1) Clavijo, tome 2, page 270.

tantôt vainqueurs, les uns sont retournés en Afrique, les autres se sont fixés aux Canaries par les liens du mariage. Cependant le préjugé a toujours dédaigné ces alliances mélangées, et les habitants qui se glorifient d'être issus d'une race pure ne voudraient pas se lier avec les autres, qu'ils regardent comme abâtardies.

Le gouverneur de ces îles a le titre de commandant général. Il réside ordinairement à Santa-Cruz de Ténériffe, et juge toutes les affaires militaires, dont on peut cependant appeler à Madrid. Ses appointements fixes sont de 9,000 piastres. Son état-major est composé d'un auditeur, d'un lieutenant de roi, d'un major de place et d'un commissaire des guerres.

Dans les communes un peu importantes, la justice est administrée par un alcade, qui, en matière criminelle, commence l'instruction du procès et s'assure de la personne des prévenus; en matière civile, il juge en dernier ressort jusqu'à la somme de 350 francs. L'audience supérieure est établie à Canarie. On suit dans ces îles les lois de la Castille : comme provinces, elles sont annexées à l'Andalousie. Canarie, Ténériffe et Palme sont réputées

îles royales; le domaine utile des quatre autres a été aliéné (mais non leur domaine direct).

CHAPITRE III.

Coup d'œil sur les îles de Canarie.—Fer.—Fortaventure.—Gomère.—Lancerote.—Palme.

CANARIE (1) jouit, par sa grande élévation au-dessus des ondes, d'une température délicieuse et presque toujours égale. Elle produit de la soie, du vin de médiocre qualité, dont une partie est bue dans le pays et l'autre convertie en eau-de-vie; des haricots blancs d'un goût agréable, dont elle fait commerce avec les autres îles et avec Cadix; du sucre très-

(1) Latitude de la pointe nord, 28° 13'.—Latitude de la pointe du sud, 27° 45'.—Longit. de la pointe orient., 17° 43'.—Longit. de la pointe occident., 18° 11'. (Borda, et carte générale de l'océan Atlantique, au dépôt de la marine, 1792.)

Suivant Bonne (Encyclopédie méth., Atlas), longit. orientale, 17° 41'; longit. occidentale, 18° 9'.

estimé, qu'elle récolte au bout de deux ans, et qui occupe 14 fabriques; du miel, de la cire, de la laine, du coton, des olives et beaucoup de sel, dont une partie s'emploie à saler le poisson, que les Canariens vont pêcher sur la côte occidentale de l'Afrique.

D'après le recensement fait en 1793, par ordre du magistrat, cette île rapporte annuellement environ 39,680 fanégues de froment, et 30,973 d'orge; au total 70,653. La consommation est de 58,959, savoir :

18,250 (en froment) par la capitale;

24,620 par le reste de l'île;

16,089 pour les semences : restent 11,694 fanégues de grains, livrées au commerce. Cependant le peuple ne vit, en général, que de maïs, dont les récoltes surpassent celles du froment et de l'orge. Des villages entiers ne connaissent guère le pain de blé que comme un objet de luxe. Quelques cantons, favorisés d'une grande fertilité, obtiennent deux récoltes de froment, l'une en février, l'autre en juin. Celui que l'on cultive le plus est le *trigo-morisco* (1).

---

(1) Froment de Barbarie. *Lam.*, Dictionnaire Botanique, art. *Froment*, n° 1, Let. P.

La population de Canarie était, en 1678, de 20,468 habitants; en 1733, de 30,710; en 1742, de 33,864; en 1768, de 41,082; et en 1790, de 50,000. On en compte 9,440 dans la capitale nommée *Palmas* (1), siége de l'évêché, de l'audience supérieure, d'un grand alcade, et du tribunal de l'inquisition. Cette ville a un port dont le mouillage est bon; mais des rochers cachés sous l'eau en rendent l'accès dangereux.

L'île est d'une forme à peu près ronde: on la regarde comme la plus fertile et la mieux arrosée des Canaries. Elle a beaucoup d'excellente terre, qui a du fond, et dans la composition de laquelle l'argile paraît entrer en plus grande proportion. Elle nourrit plus de bestiaux que Ténériffe; ses moutons sont plus forts et donnent une meilleure toison: cependant elle n'est ni aussi peuplée ni aussi cultivée qu'elle pourrait l'être (2). En 1776, une compagnie de cavalerie, trois régiments

(1) Latit., 17° 46'.—Longit., 28° 6'. (Carte des Canaries, au dépôt de la marine.)

(2) État de l'agriculture des îles Canaries, par Tessier (Mémoires de l'Institut, scienc. mathém. et phys., tome I, an 6.)

d'infanterie, et deux compagnies d'artillerie, au total 4,640 hommes, en formaient la garnison : ils étaient répartis dans onze forts ou redoutes.

L'île de Fer (1), la plus occidentale de l'ancien continent, et d'une forme à peu près triangulaire, est habitée par un peuple sobre et laborieux, qui, n'ayant point sous les yeux le tableau corrupteur de villes opulentes, a conservé des mœurs simples. Son sol montueux et volcanisé est privé de rivières et n'a que peu de sources, qui tarissent quelquefois pendant l'été. Les vents y sont presque toujours au nord, d'où il arrive que cette île est fréquemment couverte de brouillards : c'est pour cela que les Canariens la nomment *terre noire.*

Défendue par la nature et par le courage

---

(1) Latit. de la pointe N., 27° 51' 30''.—Latit. de la pointe S., 27° 39'.=Longit. à l'est, 20° 17'.—Longit. à l'ouest, 20° 30'. (Borda, et carte de l'Océan, au dépôt.)

Milieu de l'île, longit., 20° 21' 5''.—Latit., 27° 44' 7'' ½. (Bonne.)

Suivant la Connaissance des Temps, an 15 la pointe de l'ouest gît par 27° 45' de latit.

de ses habitants, elle n'a ni troupes réglées ni fortifications. En 1678, la population de Fer était de 3,297 habitants; en 1745, de 3,687; en 1768, de 4,022; et en 1790, de 5,000.

On y recueille peu de grains, beaucoup d'orseille, et on y fabrique annuellement pour 80 à 100 mille réaux d'*eau-de-vie*, qu'on tire du vin et des figues. Les pâturages nourrissent une grande quantité de bestiaux; et les forêts, des cerfs et des chevreuils. On y trouve aussi des perdrix rouges, des outardes et des faisans. La capitale nommée Valverde, est dans l'intérieur des terres, au nord-est, sur un sol élevé et entouré de précipices. Le port, où abordent les vaisseaux, n'est qu'une bourgade peu importante (1).

Fortaventure (2) avait, en 1744, une po-

---

(1) Latit., 27° 47' 20". (Borda, et Connaissance des Temps, an 15). Latit., 27° 47' 3".— Longit., 20° 19'. (Bonne.)

(2) Latit. du N., 28° 46'.—Latit. du S.-O., 28° 4'.=Longit. de l'est, 16° 12' 30"—Longit. de l'ouest, 16° 51' 30". (Borda, carte de l'Océan, au dépôt, et Connaiss. des Temps, an 15.)

Longit. est, 16° 7'.—Longit. ouest, 16° 49' 5".

pulation de 7,380 habitans; en 1768, de 8,863; et en 1790, de 9,000. La capitale, nommée *Bethencuria*, est une ville pauvre qui, en 1773, ne comptait que cent maisons. Cette île recueille annuellement environ 150,000 fanégues de blé (1) et d'orge. Elle en consomme 80,000 : le reste est livré au commerce pour le besoin des autres îles. Le peu de coton qu'on y cultive serait susceptible d'une grande augmentation, si le gouvernement favorisait davantage cette production indigène. Les habitants recueillent sur leurs côtes sablonneuses une grande quantité de soude, dont on retire des cendres très-estimées. En 1798, Téneriffe seule en acheta 49,373 fanégues, qui furent chargées dans le port de Naos à Lancerote.

Quand Fortaventure est suffisamment arrosée par les pluies, ses récoltes sont très-abon-

---

—Longit. de la pointe N., 16° 10' 5". — Longit. de la pointe sud, 16° 37'. = Latit. ouest, 28° 4'. — Latit. nord, 28° 46'. — Latit. sud, 28° 3'. (Bonne.)

(1) C'est la variété connue sous le nom de *Trigo aris negro*, ou froment à balles et barbes violettes. Lam., Dict. 2, Encyclop. méth.

dantes, et elle exporte le superflu de ses denrées; mais lorsque son sol privé de rivières, et qui n'a qu'un petit nombre de sources, est trop desséché, il devient d'une affreuse stérilité : alors une partie des habitants mourant de faim, est obligée de s'expatrier. Cet événement eut lieu de 1768 à 1771. Le ciel, durant cet intervalle, ne versa aucune pluie sur Fortaventure. La plupart des habitants, pour éviter la mort, se réfugièrent à Canarie, à Ténériffe et à Palme, qui s'empressèrent de leur donner l'hospitalité. Don Lopez de Heredia, gouverneur, et don Juan Servera, évêque de cet archipel, se distinguèrent à cette époque désastreuse par leur bienfaisance envers ces malheureux. Le premier fit venir d'Espagne et de Maroc, une grande quantité de blé. Tous les jours il distribuait près de 1,500 rations de vivres aux pauvres réfugiés. L'île de Palme nourrit environ 3,000 d'entre eux. La ville de Laguna, capitale de Ténériffe, en accueillit un grand nombre, et partagea toutes ses ressources avec eux.

« Il y a des vignes à Fortaventure, mais » elles y sont mal soignées; on ne leur donne » qu'une seule façon par an. Le vin, qui n'a

» pas grande qualité, se consomme dans le
» pays. On y compte 1,000 à 1,200 bêtes à
» cornes, 7 à 800 chameaux (1), 3 à 400
» ânes, 5 à 6,000 moutons, et 8 à 10,000
» chèvres. La plupart des moutons sont pêle-
» mêle, errant le long des côtes et dans les
» terres incultes. Chaque particulier marque
» les siens aux oreilles. On les rassemble une
» fois l'année en présence d'un inspecteur
» nommé *vedor*, pour reconnaître les mar-
» ques. Les propriétaires prennent ce qu'ils
» en veulent pour tuer ou pour vendre, et les
» autres ont la permission de se promener
» jusqu'à l'année suivante. »

« On file à Fortaventure un peu de lin,
» que des négociants de Ténériffe font venir
» d'Amsterdam et de Hambourg; la laine des
» moutons du pays s'y emploie en couver-
» tures et étoffes grossières, dont les gens de
» la campagne s'habillent. Les habitants, faute
» de bois, brûlent des tiges d'euphorbes. »
(*Tessier.*)

---

(1) A Fortaventure et à Lancerote, les chameaux servent aux labours et aux charrois. On sale leur chair comme celle du porc.

Gomère (1) est très-montueuse et a beaucoup de forêts, dont les intervalles renferment quelques vallées délicieuses, où l'on trouve des lauriers, des dattiers, des citronniers. Elle produit annuellement environ 2,000 kilogrammes de laine, autant de soie, et 3,000 kilolitres de vin. Les fabriques de laines sont établies à Saint-Sébastien, sa capitale, petite ville maritime située à la pointe orientale, dans une position agréable, fertile, et avec un bon port (2).

Cette île recueille environ 200 fanégues de maïs, 300 de haricots, et 13,770 de froment ou d'orge, en tout 14,470. Les semences diminuent cette quantité de 2,631; restent 11,839 fanégues pour une population que le recensement de 1790 évalue à 7,426 habitants. Chacun d'eux n'a donc, l'un portant l'autre, qu'une fanégue et demie à consom-

(1) Latitude de la pointe N., 28° 13'.— Latit. de la pointe S., 28° 1' 30".—Longitude de l'est, 19° 28'.—Longit. de l'ouest, 19° 44'. (Carte des Canaries, au dépôt.)

(2) Latit., 28° 5' 40".—Longit., 19° 28'. (Borda, carte de l'Oc. au dép., et Connaiss. des Temps, an 15.) Latit., 28° 5' 7".—Longit., 19° 26'. (Bonne.)

mer, quantité bien insuffisante. La plupart des habitants sont pauvres; ils se nourrissent de racine de fougère (1), de pommes de terre et de gofio. Le gofio se prépare en faisant griller légèrement sur un plat de terre, soit du froment, soit de l'orge, du seigle ou du maïs; on réduit en farine, dans un petit moulin à bras, ces grains ainsi torréfiés. Le Canarien mange le gofio dans l'état de farine, ou après l'avoir pétri en boulettes humectées soit d'eau, soit de lait, de bouillon ou de miel.

Quelques cantons fertiles et bien arrosés produisent une assez grande quantité de noix, de poires, de figues, de citrons, de patates, de mûres, d'ignames, d'oignons, de lin, de miel et de cire. Les récoltes y sont plus tardives que dans les autres îles, ce qui provient de la hauteur des montagnes, et de la profondeur des vallées.

On trouve dans l'île des oies, des pigeons, des cailles, des perdrix, des cerfs, des chevreuils; il y a environ 600 ânes, 500 bêtes de charge, 6,000 têtes de gros et menu bétail. En 1678, la population de Gomère était de 4,373 habitants; en 1688, de 4,661; en 1745,

---

(1) *Pteris aquilina* Lin.

de 6,251; en 1768, de 6,645; en 1774, de 7,536; et en 1790, elle n'était que de 7,426 habitants.

On sait que Christophe Colomb, parti d'Espagne, en 1492, pour découvrir le Nouveau-Monde, relâcha à Gomère, et y fit radouber ses vaisseaux.

Lancerote (1) avait, en 1744, une popula-

---

(1) Latit. du N., 29° 25' 30". — Latit. du S., 28° 51'. — Longit. de l'est, 15° 51'. — Longit. de l'ouest, 16° 6' 30". (Borda, carte de l'Oc., au dépôt.) — Longit. à l'est, 15° 44". — A l'ouest, 16° 10". — Au N., 15° 47". — Au S., 16° 4' 5". — Latit. à l'est, 29° 14' — A l'ouest, 28° 55". — Au N., 29° 15'. — Au S., 28° 51". (Bonne.)

La *Connaissance des Temps*, an 15, place la pointe est à 29° 14' latit., et à 15° 46' longit.

Borda détermine ainsi la position des îlots qui sont au nord de Lancerote.

		LATITUDE.			LONGITUDE.		
Alégranza.	milieu.	29°	25'	30"	15°	51'	
Clara. . . .	milieu.	29	19		15	52	
Graciosa,	N. Est.	29	18		15	49	
pointe. .	S. Ouest.	29	14		15	52	30"
Roquette de l'est. . .		29	17	30	15	40	30
Lobos, entre Forta-venture et Lancerote, est (milieu de l'île).		28	46		16	19	

tion de 7,210 habitants ; en 1768, de 9,705 ; et en 1790, de 10,000. La capitale, nommée *Téguise* (1), était composée, en 1773, de 200 maisons. Le nombre des villages et hameaux est d'environ 50. Les ports d'Arecife et de Naos (2), au sud-est, sont les plus sûrs de tous ceux des Canaries : la plupart des vaisseaux de l'Orotave et de Sainte-Croix vont y passer l'hivernage. Cette île produit du vin de médiocre qualité, qu'on réduit presque tout en eau-de-vie pour l'Amérique ; des pommes de terre, et toutes sortes de bons légumes, dont elle vend une grande quantité à Ténériffe.

En 1792, elle recueillit 28,440 fanègues de blé, 127,021 d'orge ; total 155,461. Les besoins en consommèrent 10,000 de blé et 50,000 d'orge : le reste (95,461 fanègues) fut livré au commerce. Les chameaux, les mulets, les ânes sont très-communs à Lancerote, qui nourrit aussi des chevaux, dont les meilleurs se vendent 100 à 150 piastres. Ils sont origi-

(1) Latit., 29° 4'.—Longit., 15° 53'. Carte des Can. au dépôt.

(2) Latit., 28° 5'.—Longit., 15° 55'. Carte des Can. au dépôt.

naires de Barbarie. Les campagnes, dépouillées des forêts qui en faisaient autrefois l'ornement, et privées de rivières, sont quelquefois affligées de sécheresses qui les stérilisent et réduisent alors les habitants à la plus grande misère.

La nuit du 1[er] septembre 1730, à la suite d'un tremblement de terre, l'île éprouva la fureur d'un volcan, dont les laves enflammées détruisirent neuf villages, et couvrirent de sable le territoire de treize autres. Le bruit des irruptions était si intense, qu'on l'entendait de Ténériffe, à cinquante-quatre lieues de distance. La plupart des habitants se réfugièrent à Fortaventure. « Ces volcans ont ré- » pandu un sable, en beaucoup d'endroits » mêlé de cendres, de l'épaisseur de quatre » ou cinq pieds. Les habitants le percent jus- » qu'à ce qu'ils trouvent la terre, et ils y plan- » tent des ceps de vignes, qui croissent et » s'étendent admirablement. On a vu sou- » vent un seul pied produire de quoi faire » une demi-pipe de vin, c'est-à-dire, deux » cent quarante pintes de Paris. » (*Tessier.*)

Palme (1), dont le centre est très montueux, n'est fertile et peuplée que sur les côtes. Elle produit de bons légumes, beaucoup de vin, dont une partie est convertie en eau-de-vie; une grande quantité d'amandes, environ 3,000 arrobes de sucre, du miel, de la cire et de la soie qui alimente quelques fabriques du pays. Elle recueille aussi annuellement environ 44,350 fanégues de froment, orge et seigle. Les semences diminuent cette quantité de 6,652 : restent, pour les besoins du pays, 37,698 fanégues. Or, sa population est de 22,600 habitants, qui, à raison de trois fanégues par individu, peuvent en consommer 67,800 : l'île éprouve donc un déficit en grains de 30,102 fanégues. En 1678, sa population était de 13,892 habitants; en 1742, de 17,580; et en 1768, de 19,195. On n'y trouve, dit Clavijo, ni bêtes fauves, ni perdrix, ni lièvres. Dans les années de disette, le peuple

(1) Latit. du N., 28° 3". — Latit. du S., 28° 29' 30".—Longit. de l'est, 20° 4'—Longit. de l'ouest, 20° 22' 30". (Carte des Can., au dépôt.)

Milieu de l'île.—Latit., 28° 41' 4".—Longit., 20° 13' 5". (Bonne.)

s'y nourrit, comme à Gomère, de racines de fougère.

La capitale, nommée *Santa-Cruz de la Palmas*, est située au fond d'une baie, à l'est, sur les bords de l'Océan. Le port de Tazacorte (1), à l'ouest, offre un mouillage assez sûr. Entrecoupée de montagnes dont les sommets sont couverts de neiges éternelles, Palme a été ravagée à différentes époques par des volcans dont les traces existent encore. Les habitants n'oublieront jamais l'éruption de 1585, ni celles de 1646 et 1677, accompagnées de tremblements de terre.

---

(1) Latit., 28° 38'.—Longit., 20° 18'. (Borda, carte de l'Océan, et Connaiss. des Temps, an 15.) Selon Bonne, longit., 20° 16'.

CHAPITRE IV.

Description de Ténériffe. — Tableau de la ville de Sainte-Croix. — Monuments. — Églises. — Moines. — Théâtre. — Fortifications. — Rade.

Ténériffe (1) est la plus grande et la plus riche des Canaries. Son produit le plus abon-

(1) Latitude nord, ou de la pointe *Hidalgo*, 28° 37', suivant la carte des Canaries, au dépôt; —28° 42'; selon Thomas Lopez; et 28° 36', suivant Bory-Saint-Vincent.

Latitude sud, ou de *Playa de las Galletas*, 28° 1', carte des Canaries, au dépôt. —27° 53', Thom. Lop.

Longitude orientale, ou de la pointe de *Nago*, 18° 26' 30". Carte *id.* —18° 17' 20", Thomas Lopez.

Longitude occident. ou de la pointe de *Teno*, 19° 17' 30". Carte *id.* —19° 18' 30", Thomas Lop.

La plus grande longueur de cette île, depuis la

dant, dit Clavijo (1), est en vins de malvoisie et de vidogne. Elle recueille beaucoup de froment, d'orge, de maïs et d'autres grains, mais qui ne suffisent pas à sa consommation; du miel, de la cire, de l'orseille, et nourrit beaucoup de bestiaux. On y trouve un grand nombre de fruits délicieux, des cannes à sucre, des ignames, des orangers, des citrons, des châtaignes, des amandes, des dattes. Elle fournit beaucoup de soie, qui alimente les fabriques du pays, et recueille aussi un peu de lin; mais le chanvre lui est inconnu. La viande y est saine, celle de mouton est exquise. Le poisson pêché au nord de cette île est d'une bonne qualité. On ne voit à Ténériffe ni bêtes fauves ni reptile vénimeux.

Les montagnes sont revêtues de pins, de cyprès, de dragonniers, de cèdres, de lauriers, et leur sommet très-élevé est couvert de neiges pendant l'hiver. Le pic fameux les

---

pointe d'*Anaga* au nord-est, jusqu'à *Playa de las Galletas*, au sud, est d'environ 24 lieues.

Sa plus grande largeur, du cap *Teno*, le plus occidental, à celui de *Abona*, au sud-est, est de 15 lieues, et sa circonférence de 65.

(1) Historia de las islas de Canaria. 3, 520.

domine toutes. Le sol, excepté la partie du sud, est arrosé par des fontaines et des torrents, dont les eaux se rendent à la mer.

Ténériffe jeta un grand éclat vers le milieu du seizième siècle. Fernandez de Lugo, qui l'avait prise sur les Guanches à la fin du quinzième siècle, sut utiliser cette importante conquête. Il y favorisa l'agriculture, le commerce, la navigation. Une heureuse prospérité fut le fruit de ses soins. Les Portugais et d'autres peuples fréquentèrent les ports de la colonie naissante. On y vit bientôt établir des fabriques d'étoffes tissues avec les laines du pays, une fonderie de canons, un atelier de poudre.

Sous les successeurs de Fernandez, mort en 1525, on continua des travaux heureusement commencés. Les chemins furent aplanis, les rues pavées, les champs enrichis de plantations, les forêts aménagées; l'éducation des bestiaux, la pêche, le commerce avec les Indes..... tout prit une grande activité. Bientôt la paroisse de Taganana devint fameuse par ses jardins potagers; Garachico par son commerce; Tegueste, Rambla et Ycod le devinrent par leurs vignobles; Tacoronte, Chasna et Arico pour leurs grains; la Matanza, la

Victoria pour l'abondance de leurs fruits; Dante, Buenavista et Santiago, pour leurs bestiaux.

En 1678, la population de Ténériffe était de 49,112 habitants; en 1733, de 58,618; en 1745, de 60,218, dont 215 ecclésiastiques; en 1753, de 64,000; en 1768, de 66,354; et en 1790, de 70,000. Le calcul de Kindersley (96,000 habitants) est exagéré.

On y compte 4 villes, 192 villages et hameaux, 33 paroisses, 44 bénéfices-cures, 25 couvents d'hommes, 10 de religieuses et 6 hôpitaux. Cette île a pour défense, outre les rochers presque inaccessibles qui la cernent, vingt forts, redoutes ou batteries, savoir, un à Candelaria, un à Adexe, deux à Garachico, trois au port Lorotave, et treize à Santa-Cruz.

Nous esquisserons rapidement le tableau physique et économique de cette importante colonie; nous indiquerons les sources de sa prospérité et les améliorations que réclament son agriculture, son commerce et son administration intérieure.

Tableau de la ville de Sainte-Croix.

Sainte-Croix est bâtie un peu en arc de cercle au bord de la mer, sur une langue de terre sablonneuse, et au pied d'une chaîne de montagnes qui s'étendent du nord-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Cette ville, la plus importante de Ténériffe pour ses richesses et sa population, a environ 1,364 mètres de longueur sur 680 de largeur. Quatre rues principales, larges, propres et bien aérées, qui la traversent du nord au sud, sont coupées à angle droit par dix autres plus petites, qui se prolongent de l'est à l'ouest.

Le ciel y est ordinairement beau, l'air calme et sec; mais les chaleurs sont très-fortes en juillet, août et septembre. Son sol est arrosé par les pluies depuis décembre jusqu'en avril. Le thermomètre de Réaumur varie fréquemment à Sainte-Croix; mais on ne le voit presque jamais au-dessous de 15° ni au-dessus de 27°. On y compte 8 à 900 maisons, la plupart construites en pierre, à deux étages, et peintes en blanc avec de la chaux de coquillages. Elles n'ont qu'une cheminée, celle de la cuisine. Les fenêtres sont sans vitrages: on les ferme avec des jalousies, que les femmes

élèvent fort souvent, lorsque la curiosité ou quelque autre motif les engage à se laisser apercevoir. Les gens riches ont ordinairement sur leurs maisons un myrador, ou belvéder, d'où la vue découvre un vaste horizon. Des briques lourdes, creusées en gouttières, forment la couverture de celles qui ne sont pas terminées en toit plat. En général les maisons, à Ténériffe, sont construites et distribuées comme celles des provinces méridionales de la métropole. Le pavé des rues est peu commode; ce sont de petits galets aplatis de laves noires, posés sur leur tranchant: ceux des trottoirs imitent, par la variété de leurs couleurs artistement rapprochées, une sorte de mosaïque. Dans quelques rues écartées, on marche sur des laves brutes extrêmement rudes, et qui rendent impossible l'usage des voitures.

On évalue la population de Sainte-Croix à 8,390 habitants, qu'on peut partager en trois classes : la première est composée des magistrats, des riches propriétaires, et des négociants, dont la plupart sont étrangers; la seconde renferme ceux qui jouissent d'une médiocre fortune, tels que les marchands en détail et les artisans; la troisième classe, plus

nombreuse que les deux autres ensemble, compte les mendiants, dont la fainéantise et l'importunité sont également révoltantes.

La garnison et le clergé ne sont pas compris dans ce tableau.

Cette ville est la résidence du gouverneur, de deux administrateurs généraux des revenus publics dans cet archipel, des membres de la contadorerie principale, du tribunal de commerce des Indes, et d'un subdélégué de l'intendance générale de marine.

Sainte-Croix a deux jolies promenades: l'une est la place même du môle, dont je parlerai bientôt; l'autre, l'*Almeyda* ou mail, décorée de fontaines en marbre blanc et de plantations agréables. La grande place, située plus avant dans la ville, est ornée d'une fontaine de lave noire, en forme de coupe, et d'un obélisque en marbre blanc dédié à Notre-Dame de Candelaria. L'origine de ce dernier monument est appuyée sur une tradition populaire qui soutiendrait difficilement la discussion d'une saine critique. Les moines ont persuadé aux Canariens qu'il y a environ quatre-cents ans, les rois Guanches de Guimar, avertis par des bergers de l'apparition miraculeuse d'une femme dont l'éclat et la

beauté annonçaient quelque divinité descendue du ciel, se transportèrent au lieu indiqué (près Candelaria, village de Ténériffe). L'un de ces rois, pour éprouver si c'était une mortelle ou une déesse, tira de sa poche un instrument tranchant, et se mit en mesure de lui couper les doigts. L'opération terminée, il reconnut qu'il avait mutilé sa propre main. Un autre ayant ramassé des pierres pour les lui jeter, perdit tout à coup l'usage de son bras.

Les moines, pour conserver la mémoire de ce miracle, ont fait ériger, en 1778, le monument dont voici la description. Une pyramide quadrangulaire, qui soutient une statue de la Vierge, s'élève du milieu d'un socle dont les angles sont ornés de génies représentant les saisons; quatre statues, en pied, des rois Guanches, les yeux élevés vers Marie, lui font hommage des cendres de leurs ancêtres, représentées par des ossements qu'ils tiennent à la main. Le costume de ces rois est assez bizarre: ils sont chaussés à la romaine, vêtus d'un manteau court, à poil, et couronnés de lauriers. On lit, sur chaque face de la pyramide, une longue inscription en langue castillane. Ce monument, haut de dix

mètres, et exécuté à Gênes, est d'une bonne composition, quoique d'un mauvais goût.

Les églises de Sainte-Croix sont spacieuses, décorées de tableaux et de dorures. Ces ornements seraient plus agréables s'ils étaient moins prodigués. L'église paroissiale est enrichie de vases d'or incrustés de pierreries, d'un autel revêtu de lames d'argent ciselé, et de douze lampes du même métal suspendues à la voûte. Son clergé, qui est nombreux, revêt dans l'exercice de ses fonctions des vêtements magnifiques.

Pourquoi conserve-t-on ici l'usage détestable de convertir en cimetière le temple de la divinité? Le pavage n'est qu'une suite continuelle de tombeaux, les uns couverts de simples briques, les autres de marbres orgueilleux.

Toutes les peintures de cette église sont, excepté deux, au-dessous du médiocre. La première représente la nativité du Christ: ce fut pendant la nuit que les bergers vinrent adorer Jésus naissant. L'artiste a profité de cette circonstance pour éclairer le fond de la crèche. La lumière, réfléchie sur les anges et les bergers, produit le meilleur effet. Ce tableau fut exécuté, en 1773, par Juan de Miranda, peintre

canarien. La seconde a pour sujet le jugement des ames du purgatoire. Plusieurs condamnés, le corps rôti, chargé de chaînes, et déchiré par des serpents, élèvent leurs mains vers le ciel occupé par des saints, qui tiennent conseil sur la destinée de ces malheureux. Au milieu des juges, on voit saint Michel tenant une balance dont les plateaux, inégalement suspendus, contiennent chacun un papier roulé. Les magistrats qui composent ce singulier tribunal sont des évêques, des prêtres, des moines : on ne voit parmi eux ni pères de famille, ni laboureurs, ni pauvres. Quoi qu'il en soit, ce tableau, sans nom d'auteur et sans date, est estimé pour le coloris des chairs et l'expression des têtes.

Les dominicains n'ont pas ici la même prépondérance qu'en Espagne ; ils sont éclipsés par les franciscains, leurs rivaux, qui, quoique moins riches, sont plus achalandés, et occupent un couvent d'une plus belle apparence. L'église des premiers n'a de remarquable qu'un tableau de J. C. peint par Dionisio-Coraz, en 1776 (1). On en voit un autre,

(1) Les statues de cette église sont couvertes de vêtements en étoffes, qui retracent le costume bizarre des différents siècles.

dans les dortoirs de la maison, dont le sujet est piquant : il représente 70 têtes, environ, de saints, de docteurs, papes, évêques, rois et autres personnages célèbres qui ont endossé l'habit de St. Dominique, ou qui ont été les protecteurs de son ordre. Parmi ces têtes singulières, on voit figurer celle de Marie-Thérèse, morte en 1683, de Louis, dauphin mort en 1711, du duc de Bourgogne, 1712; de Louis XIV, 1715; et de Louis XV, peint à la fleur de son âge (1).

---

(1) La manie d'endosser l'habit de moine, au lit de la mort, était très-commune au 12[e] siècle, dit Millot; de là vient que les moines comptent dans leurs fastes tant de princes, de seigneurs, de femmes illustres. (Élém. de l'Hist. de France, tome I, page 260.)

L'empereur Lothaire, mort en 855, s'était fait inscrire frère des religieux du monastère de Saint-Martin, près de Metz, pour avoir part à leurs prières et à leurs bonnes œuvres, ce qui était fort en usage en ce temps-là. Son père Louis-le-Débonnaire, et son frère Louis-le-Germanique, s'étaient fait inscrire de même au monastère de Saint-Denis. Goldast et d'Achery ont donné de ces sortes de catalogues, où les princes se trouvaient inscrits

La bibliothèque des dominicains, composée de 4 à 500 volumes, ne contient que des traités de théologie scholastique, tels que ceux de Thomas d'Aquin, avec ses nombreux et obscurs commentateurs, Scot, les *Salmaticenses*, de vieux sermonaires, etc. Les seuls bons ouvrages qu'elle renferme sont l'Histoire Ecclésiastique, du père Alexandre; les Variations, par Bossuet, traduites en espagnol; les OEuvres de Benoît XIV; le Théâtre critique du père Feyoo; un traité de physique, en latin, par le père Schottin, dominicain, Rome, 1772, 2 vol. in-8°; enfin, une belle édition de la Bible, en espagnol, avec le texte de la Vulgate, et des notes savantes, par le père Philippe de St.-Miguel, Valence, 1791, 4 vol. in-4°.

Cette ville possède un théâtre très-fréquenté, et où l'on trouve quelquefois une société intéressante. J'y allai un jour avec le

---

avec les moines comme avec leurs frères. (Mon. de la Monar. franç., par Montfaucon, page 301, t. I.)

Les franciscains ont aussi le catalogue des protecteurs de leur institut. Voyez : *de Origine Seraphicæ religionis franciscanæ*, *Aut.* Franc. de Gonzague. *Romæ*, 1587, *in-fol.*

capitaine Baudin. Nous nous plaçâmes de manière à voir commodément les acteurs et les spectateurs. La plupart des musiciens ne savaient pas lire, et n'exécutèrent que de mémoire cinq à six morceaux, qui faisaient toute leur science. Les rôles de femmes furent remplis par des hommes déguisés. Rien n'était plus ridicule que de voir des figures à menton barbu, ou d'entendre des voix fortes et rudes sous le costume d'une actrice amoureuse.

J'étais placé à ce spectacle près de deux négociants marocquains de Mogador, venus à Ténériffe pour solliciter du gouverneur la permission d'établir une maison de commerce aux Canaries. Ces Africains avaient une longue barbe, le teint cuivré, les jambes nues, et un turban roulé autour de la tête; un large manteau de laine tissue avec du poil de chameau, était replié autour de leur corps, et descendait jusqu'aux talons.

Les fortifications de Sainte-Croix, sans être régulières et nombreuses, sont avantageusement placées, bien entretenues et garnies de grosse artillerie. En vain un ennemi audacieux s'emparerait de l'une d'elles, la possession d'un fort ne lui assurerait pas celle des autres, qui le harcèleraient vivement et

l'obligeraient à la retraite par le feu croisé de leurs batteries, formant une ligne redoutable au bord de l'Océan. Au nord et au sud, la ville est défendue par deux châteaux ou redoutes, distants l'un de l'autre de 2,720 mètres; mais celui de Passo-Alto, au nord, bâti au pied de rochers très-élevés, qui saillent en plusieurs endroits, pourrait être incommodé par la chute de ces mêmes rochers, que le canon ennemi ferait facilement ébouler. En 1706, l'amiral anglais Genings s'efforça en vain de battre la place avec une escadre de treize vaisseaux de ligne. Foudroyé lui-même par des batteries cachées, il fut obligé de se retirer.

L'expédition récemment tentée (en juillet 1797) par Nelson, avec une escadre de quatre vaisseaux, trois frégates, et autres bâtimens de guerre, pour enlever le galion de la compagnie des Philippines, qui était mouillé sous la protection des forts, n'a pas été moins fatale à la marine anglaise. Trois cents hommes de débarquement ont été coulés avec les chaloupes qui les portaient à terre; et l'amiral a eu le bras droit emporté.

La garnison est composée d'un régiment de 500 hommes, infanterie de ligne, et d'une compagnie de 100 artilleurs.

La rade, située au nord-est de l'île (1), est à l'abri des vents du nord-nord-est et de l'ouest-nord-ouest; mais lorsque ceux du nord ou du sud soufflent, les bâtiments se trouvent en danger, et leurs communications avec la terre deviennent très-difficiles.

Comme la mer bat partout en pleine côte, les Espagnols ont construit, sur un plateau de laves granitiques, un môle assez commode (2) pour faciliter le débarquement, et défendu par une batterie de six canons de fort calibre.

Quand on vient de la rade à terre, il faut, aussitôt qu'on est débarqué sur ce môle, renvoyer les canots au large; sinon,

(1) Cet article sur la rade de Sainte-Croix m'a été communiqué par le capitaine Baudin.

(2) Latitude, 28° 28' 30".—Longitude, 18° 36'. (Borda, carte de l'Océan, au dépôt de la marine; Connaiss. des Temps, an 15.)

Latit., 28° 25' 5".—Longit., 18° 34'. (Bonne.)

Latit., 28° 27' 30". — Longit., 18° 36' 30". (Voyage de La Pérouse autour du monde, rédigé par Millet-Mureau, an 6, tome 2, page 20.)

Latit., 28° 29' 35".—Longit., 18° 36'. (Relation du Voyage à la recherche de La Pérouse, par La Billardière, an 8, tome I.)

le ressac de la mer contre les marches pratiquées dans l'angle de la jetée, pour servir au débarquement, les aurait bientôt brisés. Les vaisseaux qui viennent à Sainte-Croix, après avoir doublé la pointe d'*Anaga*, au nord-est de l'île, doivent serrer la terre le plus près possible, afin d'éviter de louvoyer pour gagner le mouillage, parce que les vents soufflent assez généralement du nord-est au nord-ouest, au moins pendant l'hivernage. On courrait risque, en manœuvrant différemment, de tomber sous le vent, et d'être plusieurs jours avant d'arriver (1).

Dans quelques endroits, le fond est de roche; c'est pourquoi les vaisseaux ne doivent laisser tomber leur ancre du nord-ouest que quand ils ont doublé la forteresse la plus à l'est, et qu'elle reste au nord-est du compas, à la distance d'un quart de lieue. Dans cette position, on trouve à 25 brasses de profondeur un bon fond de sable noir vaseux, et les ancres y seraient de bonne tenue, si la

(1) D'octobre en mars, les vents sont très-inconstants à Sainte-Croix, et souvent dangereux pour les bâtiments mouillés dans la rade, où ils courent risque d'être jetés à la côte. Le voyageur Glatz en cite (page 235) un exemple terrible.

pente vers la haute mer était moins considérable. La deuxième ancre, portée au sud-est, se trouvera par 30 à 35 brasses, même fond; mais il faut mettre au moins un câble entier dehors, afin de pouvoir tenir ferme, et que le vaisseau soit bien affourché. En effet, quand les vents sont sud-est ou sud, la mer devient promptement grosse et houleuse. On a coutume, après s'être affourché, de pomoyer ses câbles jusqu'aux deux tiers de leur touée, et de placer dessus, de distance en distance, des barriques vides, bien étanchées, qui forment autant de bouées propres à les suspendre. A ce moyen, ils ne raguent pas sur le fond, et ne courent point risque d'être endommagés.

« La mer est haute à trois heures aux jours de nouvelle et pleine lune; elle monte de douze pieds dans les syzigies, et de six dans les quadratures. » (Fleurieu, 1-288) (1).

---

(1) Déclinaison de l'aiguille aimantée dans la rade de Sainte-Croix, 14° 41' 20" ouest, et inclinaison de l'extrémité septent. de l'aiguille, 61° 52' 30". (3e Voyage de Cook; Paris, 1785, 4°, tome I, page 25.)

Borda donne à la variation de la boussole, dans

Les gros bâtiments ont de la difficulté à se réparer à Sainte-Croix, cette ville ne leur offrant aucun chantier bien approvisionné où ils puissent trouver des mâtures, des voiles et des cordages de rechange; mais ils peuvent s'y procurer de l'eau, du vin, des fruits, des légumes, des bœufs, des moutons, des porcs, de la volaille et du poisson salé, le tout d'une bonne qualité. Tels sont l'abondance et le bon marché des denrées qu'on trouve à Sainte-Croix, que, suivant le conseil de trois illustres voyageurs (1), les vaisseaux européens qui entreprennent de longs voyages devraient relâcher à Ténériffe plutôt qu'à Madère.

---

la rade de Sainte-Croix, 15° 30' du nord à l'ouest du pôle. (Voyag., t. I, p. 72.) Staunton, 17° 35". (Voyage de Macartney en Chine; Paris, Arthus-Bertrand, an 7, t. I.)

Et Van Couver, 16° 38". (Voyage, etc., t. I, 4°, p. 34.)

(1) Cook, troisième Voyage, tome I, p. 21.

Macartney, Voyage en Chine, tome I, p. 121.

La Billardière, Voyage à la recherche de La Pérouse, tome I, p. 31.

CHAPITRE V.

Voyage à la Laguna.—Notice sur cette capitale.—Culte.—Monastères.—Bibliothèques.—Montagnes et Ravins qui l'environnent.

La route qui conduit de Sainte-Croix à la Laguna, capitale de l'île, est longue de deux lieues, tortueuse, montante et pénible. On voit à gauche de cette route, la plus fréquentée de Ténériffe, quelques portions de terre cultivées, mais la plupart sont encombrées de pierres qui rendent les labours très-difficiles. L'horizon se termine brusquement, à droite, par des montagnes dénuées d'arbres, et couvertes d'euphorbes; à leur pied croissent en abondance le cactus-opuntia, le ficus-carica, l'agave-americа, etc.; les feuilles de cette dernière plante, creusées en gouttière, servent à couvrir la chaumière des pauvres. Chemin faisant, on passe sous le canon d'une forteresse nouvellement construite sur des rochers, et dont la prise serait très-difficile.

Je cherchai en vain à la Laguna une hôtel-

lerie pour m'y reposer : cette ville n'en possède aucune. J'allai ensuite saluer le marquis de Villanueva, qui m'offrit généreusement sa maison (1).

---

(1) M. de Villanueva, gentilhomme de la chambre du roi, issu d'une famille illustre établie aux îles Canaries depuis trois cents ans, et alliée aux anciens rois de Léon (1), est un des plus riches et des plus distingués propriétaires de cet archipel. Ses voyages en Italie, en Espagne, en Angleterre, en France, ont perfectionné son éducation. Bon époux, bon père, sa maison est l'hospice des malheureux. Sans faste, sans orgueil, son abord est facile, et son langage sincère. Possesseur d'une bibliothèque de 2000 volumes, où l'on trouve les meilleurs livres français, il réunit à cet avantage celui de parler correctement notre langue. J'ai formé avec cet excellent citoyen une liaison intime; et les services qu'il m'a rendus pendant mon séjour à Ténériffe, m'ont fait éprouver combien il est avantageux pour un étranger de trouver loin de sa patrie cette hospitalité bienfaisante qui ajoute un grand prix à l'amitié.

(1) Memorial de los meritos y servicios de los marqueses de Villanueva del Prado, en Canarias. Madrid. H. Pacheco, 1789, 16 pag. in-fol.

La Laguna (1) fut affligée, en 1582, d'une peste qui fit périr la moitié de ses habitants. Ce fléau lui fut communiqué par le capitaine Lazaro-Moreno, arrivé du Levant avec des tapis empestés. En 1697, un incendie consuma une partie de ses maisons.

La population de cette ville, y compris celle des campagnes qui en dépendent, était, en 1776, de 8,796 habitants : elle n'est guère aujourd'hui que de 8,000. Cette diminution provient de l'émigration fréquente des citadins, la plupart pauvres et non propriétaires, qui abandonnent une cité sans industrie pour chercher une existence plus aisée à Sainte-Croix, ou sur les côtes de Caracas, en Amérique. Son commerce consistait autrefois en vins, en eau-de-vie. La Laguna était alors peuplée, riche, florissante ; sa prospérité dura jusqu'en 1706 : à cette époque, Guarachico, le port le plus fréquenté de l'île, fut détruit par une éruption volcanique. Sainte-Croix, qui n'était qu'une anse de pêcheurs, devint

---

(1) Longitude, 18° 39' 30", selon Feuillée.— Latit., 28° 28' 30" ½, selon Tomas Lopez. Suivant Bonne, longit., 18° 29'.—Latit., 18° 37 5".

bientôt une relâche pour les navires mouillés précédemment dans la rade de Garachico. La Laguna ne put soutenir la concurrence avec la nouvelle ville, qui avait pour elle l'avantage d'une heureuse position, et son commerce y passa tout entier. Cette triste capitale est aujourd'hui la résidence d'une partie de la noblesse de l'île, de quelques négocians retirés du commerce, et des tribunaux supérieurs. Une autre cause contribue à la dépeupler : on y compte plus de 200 ecclésiastiques séculiers ou réguliers, qui jouissent des meilleures terres de l'île, et n'en tirent cependant pas la moitié des produits qu'elles fourniraient à des propriétaires plus actifs.

Les rues de la Laguna sont assez droites, plus larges que celles de Sainte-Croix, et ses places publiques sont ornées de fontaines d'où jaillissent des eaux limpides fournies par un aqueduc en bois. Cette ville, la plus élevée de l'île au-dessus du niveau de la mer, jouit d'une atmosphère très-humide : de-là ce grand nombre de plantes grasses et de fougères qui en tapissent les murailles. Depuis décembre jusqu'en mars, on éprouve ici un froid d'autant plus vif, que l'usage des cheminées de société y est inconnu. Il y tombe

souvent de la pluie, mais qui n'est pas de longue durée; on voit alors le sommet des montagnes couvert de vapeurs qui descendent dans la plaine, en suivant la direction des vents; mais ces vapeurs se fondent et disparaissent à mesure qu'elles s'avancent vers la mer.

La Laguna est bâtie près d'un lac qui lui a donné son nom. Ce lac, d'environ 30 hectares, n'est couvert que dans la saison des pluies. Les bords forment un pâturage communal, où je n'ai vu que de maigres bestiaux, parce que l'herbe naissante est livrée trop tôt à la dent avide des troupeaux, qui ne lui donnent pas le temps de croître. On pourrait, en creusant à peu de frais des rigoles, dessécher cet amas d'eau, et convertir le sol en champs ou en prairies fertiles.

La Laguna nourrit quatre couvents d'hommes, qui comptaient, en 1776, 180 moines, et deux monastères de femmes, qui, en 1745, renfermaient environ 170 religieuses. Au reste le nombre de ces cénobites était bien plus considérable au commencement du dix-huitième siècle. Mais, grâces aux progrès des lumières, l'esprit monacal s'éteint aux Canaries comme dans l'Europe. Parmi les minis-

tres des autels, je citerai avec éloge les pasteurs des deux églises paroissiales, comme éclairés, tolérants, probes, chéris des pauvres qu'ils soulagent, et jouissant d'une grande considération.

La plus belle église de cette ville est celle de Notre-Dame des Remèdes. La chaire en marbre, exécutée à Gênes en 1767, est un chef-d'œuvre de sculpture : c'est une corbeille ornée de figures allégoriques, et soutenue par un ange debout sur un socle.

Mais l'homme sensible gémit dans ce temple à la vue de trois tableaux scandaleux. Les deux premiers offrent seize têtes d'hérétiques condamnés par l'inquisition (1). De ces vic-

(1) L'inquisition fut établie à Ténériffe vers l'an 1532. On lit dans la plupart des églises le catalogue imprimé des livres défendus par cet odieux tribunal, et condamnés comme hérétiques, blasphématoires, scandaleux.

J'ai copié sur les lieux cette liste curieuse d'ouvrages mis à l'index, dont quelques-uns, production de l'éloquence et du génie, contiennent les vrais principes de la morale :

Montesquieu.—Esprit des Lois, 1756, 4°.

times, quatre sont livrées aux flammes, pour crime supposé de mahométisme, de magie, de judaïsme; un Guanche de Ténériffe, en 1557; un Maure, en 1576; et deux Portugais, l'un en 1526, et l'autre en 1559 : l'inscription

---

Brissot. — Théorie des Lois criminelles; Berlin, 1781.
Picard. —Cérémonies religieuses, 1783, 4 vol. in-fol.
Condillac.—Cours d'Études; 12 vol. in-8°.
Filangieri. — Science de la Législation, 1782, 6 vol.
Racine.—Abrégé de l'Histoire ecclésiastique.
Marmontel.—Contes Moraux, 1756, 2 vol.
Lanjuinais. — Le Monarque accompli, 1776, 3 vol.
Smith.—Causes de la Grandeur et Richesses des nations, 1788, 2 vol. in-8°.
Paw. — Recherches Philosophiques sur les Américains. Londres, 1771, 3 vol.
Necker. — Importance des Opinions religieuses; 8°.
Laporte.—Voyageur Français, 28 vol.
Burke.—Réflexions sur la Révolution française.
Voltaire.—Œuvres complètes.
— Nouveau Voyage en Espagne, 1777-1778; Londres, 1782, 2 vol. in-8.

annonce que ces malheureux ont été brûlés à Palmas, capitale de Canarie. L'autre tableau n'est pas moins révoltant : un hérétique à genoux, avec l'expression de la plus vive douleur, présente le livre contenant ses erreurs à un saint de l'ordre des carmes, qui le saisit par les cheveux et lui enfonce un poignard dans le cœur, tandis qu'un autre moine, le casque en tête, donne le signal de l'exécution. A leurs pieds, un Maure à genoux demande grâce à ces bourreaux. On voit dans le fond du tableau un vaisseau à trois mâts portant plusieurs moines, témoins de ce massacre.

Je n'ai point vu en France de culte aussi pompeux, ni d'églises aussi richement ornées qu'à la Laguna. J'étais dans cette ville le 8 décembre, c'était un jour de fête pour la paroisse de la Conception ; j'assistai à la cérémonie religieuse. Les murs du temple étaient tapissés en satin rouge ; les marches du sanctuaire, celles de l'autel, et le tabernacle, haut de huit mètres, étaient revêtus de lames d'argent ciselé qui réfléchissaient la lumière de 800 cierges, soutenus par des candelabres d'argent. Il y avait à l'entrée du sanctuaire un autel dressé avec la même pompe, sur lequel était posée la statue de Marie, une lune

d'or à ses pieds, la tête ornée d'une couronne en diamants, et costumée comme la Madonne de Lorette, en robe de drap d'or, qui la couvrait depuis le cou jusqu'aux pieds; ajoutez à ce tableau des vases en vermeil, enrichis de pierreries, soixante prêtres vêtus d'étoffes d'or ou d'argent, vingt-cinq à trente des principaux habitants couverts de manteaux de satin, assis sur des banquettes de velours, un peuple immense, une musique assez bonne qui exécutait les chefs-d'œuvre de l'Italie, et vous aurez une esquisse du culte extérieur de la Laguna, dans les grandes solennités. La chaire, exécutée en bois par un artiste français au commencement du siècle dernier, est remarquable par l'élégance du dessin et la correction du ciseau.

Lorsque j'allai visiter le couvent des dominicains, je m'arrêtai un instant devant une peinture assez bizarre placée dans les cloîtres : saint Dominique, aux pieds de Marie, reçoit dans sa bouche le lait que la Vierge fait jaillir de son sein découvert. Je demandai ensuite à voir la bibliothèque, qu'on m'avait vantée comme la meilleure de Ténériffe. Elle renferme environ 12,000 volumes, parmi lesquels j'en comptai à peine 500 qui

méritent d'être conservés; ce sont les ouvrages de Petau, Poujot, N. Alexandre, Calmet, Vence, Massillon, Bourdaloue, Bossuet, Millot, Marsy, quelques bonnes éditions des Pères de l'Eglise par les bénédictins. J'appris qu'il y avait d'autres livres cachés dans la maison, et mis à l'index, entre autres l'histoire ecclésiastique de Fleury; je ne pus obtenir la permission de les voir.

La bibliothèque des augustins ne m'a offert d'intéressant que les ouvrages de Virgile, Tacite, Pline, Sannazad et Calmet : tous les autres, au nombre d'environ 300, ne sont propres qu'à perpétuer les idées scholastiques du treizième siècle.

Le couvent de Saint-Diégo-del-Monte, occupé par des franciscains, à un quart de lieue de la ville, n'offre de curieux qu'un sarcophage en marbre blanc, placé dans l'église en 1648. Ce monument représente don Juan de Ayala, fondateur du monastère, à genoux sur un pupître, et tenant un livre ouvert. Son chapeau rond et relevé d'un côté, ses moustaches, sa fraise, son manteau court et son armure, désignent un de ces preux chevaliers espagnols du dix-septième siècle.

Parmi les montagnes qui cernent la plaine

de la Laguna, on distingue celle de la Table, ainsi nommée parce qu'elle imite un trapèze cubique. Elle est située au nord, à une demi-lieue de cette ville, sur la route de Tegine. Du sommet de cette montagne, qui produit abondamment le lavendula-stœchas, l'œil embrasse un bel horizon. De ce point, où j'aimais à gravir, je voyais au sud-ouest les riches campagnes de Tacoronte, et le pic de Ténériffe élevant sa tête jusqu'aux nues. A mes pieds se déployait une plaine d'une lieüe de largeur sur deux environ de longueur, dont le sol fertile et arrosé produit tous les grains de l'Europe; au nord, une forêt de lauriers; à l'ouest, la vallée de Tegueste couverte de vignobles et de troupeaux; au sud, la Laguna, bâtie en demi-cercle sur les bords du lac.

On trouve à l'est de cette ville, près de la route qui conduit à Sainte-Croix, des montagnes et des ravins curieux pour un naturaliste. Le fond de ceux-ci est pierreux et à sec dix mois de l'année; il renferme cependant quelques espaces isolés, couverts de terre végétale, où l'on pourrait planter des arbres à fruits. Sur les flancs des montagnes, un peuple plus industrieux cultiverait avec succès la vigne et

la luzerne; leur sommet produit des pâturages assez abondants, où les propriétaires voisins envoient chaque jour paître leurs bestiaux. Plusieurs inconvénients résultent de cet usage: 1° ces bestiaux, privés de boisson pendant huit à dix heures, mangent peu et digèrent mal: de-là leur extrême maigreur; 2° leurs pieds détruisent plus d'herbes que leurs dents n'en moissonnent; 3° leurs fientes sont promptement desséchées, et ne forment aucun engrais. Il serait plus avantageux de convertir ces pâturages en prairies, et de les faucher, comme en Europe; à ce moyen, les chevaux, les vaches, nourris dans l'étable à l'abri des feux d'un soleil brûlant, acquerraient plus de force, plus d'embompoint, et fourniraient un engrais précieux pour la stercoration des terres.

Le ravin ou barranco qui se prolonge de la Laguna à l'Océan, est un des plus remarquables de l'île. Profond, anguleux, et sillonné par un torrent continuel qui forme çà et là d'agréables chutes d'eau, il se dirige entre deux hautes murailles de rochers anfractueux et irrégulièrement entassés. On trouve vers le milieu de ce barranco une des plus belles cascades du globe. Le torrent qui

la forme vient du chemin aboutissant à Sainte-Croix. Parvenu au bord du ravin, il s'y précipite à une profondeur de plus de soixante mètres, se brise sur les rochers qui en tapissent le fond, bouillonne et jaillit à une distance considérable.

CHAPITRE VI.

Voyage à Tégueste et à Tégine. — Route de Sainte-Croix à Candelaria et à Guimar. — Fêtes religieuses.

Tégueste est situé sur les bords de la mer, à deux lieues et à l'ouest de la Laguna. Après avoir suivi pendant une heure la route qui conduit à Tacoronte, on la quitte pour descendre dans une vallée à droite. Ce nouveau chemin est très-mauvais et présente de nombreux précipices creusés par les torrents. Tégueste, dont la population était en 1776 de 846 habitants, jouit d'une température délicieuse. Je vis un grand nombre de dragoniers (1) disséminés dans ses campagnes.

Autrefois la résine qu'on extrait du dragonier, était un objet de commerce important

---

(1) *Dracena draco* Lin.

pour Ténériffe; mais les habitants ayant négligé de remplacer, en jeunes plantations, les vieux arbres épuisés par des écoulements trop fréquents, cette source sera bientôt tarie. Il n'existe peut-être pas 50 dragoniers dans l'île.

Le village de Tégine, bâti au nord et à une demi-lieue de Tégueste, serait plus considérable si les maisons en étaient moins éparses : on y comptait, en 1776, 911 habitants. Son territoire, comme celui de Tégueste, est fertile, et couvert de moissons et de vignobles. J'y ai vu plus d'arbres fruitiers que dans aucun autre lieu de l'île.

La route de Tégine à la Laguna côtoye un ravin profond, effrayant même en quelques endroits, et présentant d'agréables cascades : les côtés sont tapissés d'une multitude de végétaux que le botaniste le plus téméraire n'oserait tenter de cueillir.

Le village de Candelaria est fameux dans l'île par une fête qu'on y célèbre tous les ans, le 2 février, et qui y attire un concours nombreux de dévots. La curiosité m'y conduisit la veille, avec M. Clerget, mes collègues et deux autres Français. Nous prîmes pour notre service, pendant ce voyage, un conducteur et six mules.

La route de Sainte-Croix à Candelaria

est une des plus pénibles de l'île, jusqu'à ce qu'elle ait atteint celle de la Laguna, réparée tous les ans, à grands frais, par ordre du corrégidor de cette dernière ville, obligé d'assister à la fête. Les campagnes que nous parcourûmes sont d'une extrême aridité : on n'y trouve pas un arbre, et à peine rencontre-t-on deux mauvaises chaumières. Il a fallu des travaux immenses pour mettre en culture une partie de ce sol brûlé, et pour enclorre chaque propriété d'un mur informe de pierres, sans liaison. Nous rencontrâmes des bandes nombreuses de Canariens qui allaient à la fête; ils s'annonçaient de loin par des chants monotones. Ces groupes de pélerins étaient un peu différents des théories charmantes de la Grèce, dont parle Anacharsis (1), qui se rendaient autrefois aux cérémonies religieuses de Delphes et d'Olympie.

Candelaria (2) est situé dans la partie orientale de l'île, au bord de la mer, sur une côte sablonneuse, à quatre lieues et au sud-ouest de

(1) Voyage en Grèce, tome 2, in-8°, p. 442; tome 6, p. 412.

(2) Latitude au fort, 28° 19' 54" (Tomas Lopez). —28° 20' (carte du dépôt). —28° 19' 40" (Bory Saint-Vincent).

Sainte-Croix. Son territoire renfermait, en 1776, une population de 1895 habitants. Les hommes y sont la plupart pêcheurs. Il n'y a point d'hôtellerie dans ce village. Nous louâmes une chambre garnie.

Je partis le lendemain avec mes compagnons de voyage pour Guimar, gros bourg, à deux lieues et demie au sud de Candelaria. La route plus pénible que celle de Sainte-Croix, traverse une campagne aussi nue et aussi aride, bornée à gauche par l'Océan, à droite par une chaîne de très-hautes montagnes, couvertes de sapins, et de neige en quelques endroits.

Après une heure de marche, nous traversâmes un lit de lave grise, très-dure, qui part du sommet de la montagne, en dessine les flancs, et se prolonge jusqu'à la mer, dans un cours de trois lieues sur une largeur de 20 à 30 mètres. Cette lave fut vomie en 1705 (1) par un volcan dont le cratère subsiste encore au sommet de la montagne, qui a souffert en cet endroit un affaissement considérable. Cette éruption désastreuse consuma les cannes à sucre, qui faisaient la richesse de Guimar.

(1) Depuis le 25 décembre 1704 jusqu'au 27 mars 1705.

Sur leurs cendres, les habitants semèrent d'abord du blé, dont ils n'obtinrent que de faibles récoltes. Enfin, depuis quarante ans ils ont substitué à cette culture celle de la vigne; et le succès a tellement couronné leurs essais, que Guimar, naguère pauvre et peu connu, a vu promptement tripler ses richesses et sa population. Ce bourg, bâti à cinq quarts de lieue de la mer, compte un grand nombre de maisons nouvellement construites, et s'agrandit tous les jours. La population entière de son territoire est au moins de 3,600 personnes. On y trouve beaucoup de figuiers.

De retour à Candélaria, le jour même j'allai avec M. Clerget rendre visite au corrégidor, qui nous retint à dîné. Le repas fut somptueux; j'y comptai 46 convives. Le soir, nous nous promenâmes dans le village. L'ancienne église, consacrée au culte de Marie, était richement ornée : elle fut détruite, il y a plusieurs années, par un incendie. Les dominicains ont obtenu la permission de faire, aux Canaries, une quête générale pour sa reconstruction. Cette dépense coûtera peut-être 300,000 francs à ces îles qui n'ont que de mauvaises routes, des aqueducs en bois, et

dont les plus riches laboureurs jouissent à peine de la moitié des bâtiments nécessaires à la culture des terres.

Le gouvernement espagnol sacrifie tous les ans 500 piastres pour la cérémonie de Candelaria. Pourquoi le corrégidor, dépositaire de cette somme, n'en emploie-t-il pas une partie à couvrir les campagnes d'arbres fruitiers, et à retenir les eaux nécessaires aux arrosements d'été?

En attendant l'érection du nouveau temple, les dominicains ont fait construire une chapelle creusée en partie dans le roc. Nous trouvâmes aux environs un concours nombreux de pélerins, plus occupés de plaisirs que de dévotion : les uns dansaient et chantaient au son de la guitare, d'autres buvaient dans des cabarets; quelques paysans, plus dévots que les autres, se traînaient sur les genoux, un cierge et un chapelet à la main, depuis la porte extérieure du couvent jusqu'à l'autel de la sainte : là, un moine s'emparait du cierge, et recevait sur une patène l'argent que la piété lui offrait. Parmi ces dévots, je vis une jeune femme d'une figure intéressante, et dont le costume annonçait l'aisance, se traînant ainsi sur ses genoux; elle tenait par la main un

enfant de quatre à cinq ans, qui marchait à ses côtés. Je la suivis jusqu'aux pieds des autels, où elle brûla plusieurs petits cierges.

A six heures, le commissaire français nous conduisit au rafraîchissement donné par le corrégidor; j'y trouvai une compagnie nombreuse et choisie. Les femmes étaient réunies ensemble au fond du salon, les hommes à l'entrée. Bientôt entrèrent les moines, qui passaient de l'autel à la table; lorsqu'ils furent sortis, le corrégidor donna le signal du plaisir. Nous vîmes alors quelques danses espagnoles et canariennes exécutées avec autant de grâces que de légèreté.

CHAPITRE VII.

Voyage à l'Orotave.—Tableau pittoresque de cette ville et des environs.—Dracena, arbre extraordinaire. — Le port l'Orotave.—Jardin botanique.—Retour à la Laguna.—Plaisirs et fêtes du Carnaval.

Le 12 février 1797, nous partîmes de la Laguna pour l'Orotave, MM. de Villanueva, le comte de Saint-André, son ami, Le Gros et moi, accompagnés de sept domestiques. Après une marche de deux heures au travers d'une plaine fertile et bien cultivée en froment, nous entrâmes dans la forêt Del-Agua-de-Gracias, et suivîmes jusqu'à sa source l'aqueduc en bois qui conduit l'eau au village de Taraconte. J'ai parcouru plusieurs forêts de France; dans aucune je n'ai vu de site plus agréable et plus frais que celui où nous mîmes pied à terre pour dîner : c'était au fond d'un ravin ombragé par des lauriers et des bruyères en arbres dont le tronc et la hauteur attestaient la vétusté; à leurs pieds coulait l'eau fraîche et limpide d'un ruisseau, tantôt avec un doux murmure, tantôt en se précipitant

de la cime des rochers. Assis sur ses bords, nous respirions une fraîcheur délicieuse. Les provisions apportées par le prévoyant marquis nous procurèrent un excellent repas. De longues feuilles de fougère étendues à terre formaient une nappe autour de laquelle nous nous rangeâmes pour boire à longs traits la malvoisie, que la soif et le lieu même rendaient plus agréable encore. Nous partîmes tard de ce lieu ; et, malgré la vitesse de nos chevaux, la nuit était fort avancée lorsque nous arrivâmes à notre destination, tant la route est pénible et tortueuse.

Entre le port de l'Orotave et la ville du même nom, M. de Villanueva possède une maison spacieuse nommée *Durasno*. C'est là que nous descendîmes hier. Ce matin, au levé du soleil, j'en parcours les environs, et je ne peux me lasser d'admirer la beauté du paysage : quel ciel ! quel climat ! Une douce chaleur vivifie la campagne ; ici des vignobles bien cultivés attestent l'industrie et la richesse des habitants ; là, des jardins ornés de jasmins, de rosiers, de grenadiers, d'amandiers en fleurs, de citronniers, d'orangers en fleurs et en fruits, répandent dans l'atmosphère un parfum délicieux.

La Villa-Orotava (1), élevée de 318 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, est située à une lieue du port, et à 6 de la Laguna. Cette cité semble au premier aspect déserte, sans industrie et sans commerce; l'herbe croît dans la plupart des rues. On n'y trouve d'autres établissements publics que deux écoles de grammaire élémentaire, payées avec les biens des ci-devant jésuites. Elle a d'ailleurs deux paroisses et cinq couvents. Sa population, qui était en 1776 de 5711 habitants, compte quelques familles anciennes de l'île et plusieurs riches propriétaires qui vendent leurs vins aux négociants du port. Chacun reste chez soi, visite rarement son voisin; les femmes ne sortent presque jamais : tels sont à peu près les mœurs et le caractère des habitants de la Villa-Orotava.

Cependant la nature a tout fait pour eux; il n'existe pas sur le globe de climat plus beau, de température plus douce. Toutes les maisons, bâties en amphithéâtre sur un terrain incliné, jouissent d'une perspective char-

(1) Longitude, 18° 54'.—Latit., 28° 23' 40" (Feuillée). Tomas Lopez place Orotava à 28° 30' latit.—Bonne, à 18° 53' de longit., et 28° 25' de latit.

mante, et dominent une plaine fertile couverte de vignobles, de verdure et de jardins; au nord-ouest, la vue plonge sur les jolies maisons du port,... delà sur l'Océan, qui bat sans cesse la côte avec un bruit qu'on prendrait quelquefois pour celui du canon. Au sud-est, une chaîne de hautes montagnes couvertes de bois, termine l'horizon; au sud-ouest, le pic, distant à peine de quatre lieues, élève sa tête couverte de neige, et présente successivement différents phénomènes : tantôt le sommet brille d'une lumière argentée, tandis que le reste de la plaine est voilé par des nuages; tantôt il est couvert de brouillards épais qui s'élèvent, s'abaissent et se croisent, suivant la direction des vents, tandis que cette même plaine jouit d'un air serein. Une eau pure, descendue des montagnes et conduite dans un canal en pierre, arrose les principales rues de l'Orotave. Cette eau met en mouvement plusieurs moulins dans la ville même, et se dirige ensuite dans un aqueduc en bois, qui porte au jardin de botanique, établi à *Durasno*, les arrosements nécessaires. Je connais plusieurs beaux sites de la France, les côtes méridionales de l'Angleterre; j'ai parcouru les bords du Rhin, la Belgique, la Hollande; j'ai vécu pendant un an sur le sol

favorisé des Antilles; mais s'il me fallait abandonner les lieux qui m'ont vu naître et chercher une autre patrie,... c'est aux îles Fortunées, c'est à l'Orotave que j'irais terminer ma carrière (1).

Après midi, je visitai, avec M. Joseph de Bethancourt (2), les principaux jardins de la

---

(1) « Il est impossible de trouver un lieu situé d'une manière plus charmante, plus romantique. Les maisons sont basses, mais d'une propreté remarquable, et toutes bâties en pierres blanches. Dans les rues coule d'un côté un ruisseau d'eau douce et limpide qui, jaillissant d'une source abondante, passe sur un gravier pierreux et fait entendre dans sa course le plus doux murmure.

Des montagnes élevées sur des montagnes, couronnées de bois embellis du plus beau feuillage, touchant presqu'à un ciel peint de mille couleurs, et le pic étonnant dont le sommet forme le dernier plan de ce superbe tableau, offrent à l'œil la vue la plus rare et la plus magnifique, etc. » (Voyage à Botany-Bay, par Barrington; Paris, an 6, page 17.)

(2) Cet Espagnol, qui prétend appartenir à la famille du fameux Bethancourt, conquérant des Canaries, est un des hommes les plus instruits et les plus aimables de l'île. Ami des arts, et spécialement de l'architecture, il a voyagé en France, en Angleterre, en Espagne; il possède une riche biblio-

ville ; je vis dans celui de M. Franchy un dragonier, le plus beau de toutes les îles Canaries, et peut-être du globe; cet arbre a vingt mètres de hauteur, treize de circonférence dans sa partie moyenne, et vingt-quatre à sa base; le tronc, haut de six mètres, se divise en douze branches, entre lesquelles on a dressé une table à manger où peuvent s'asseoir à l'aise quatorze convives. Cet arbre extraordinaire existait déjà lors de la conquête de Ténériffe, il y a trois cents ans. Lorsque les Espagnols détruisirent les forêts de cette partie de l'île pour y construire leurs habitations, ils respectèrent ce dragonier; les plus anciens titres de la ville le citent comme un point fixe qui sert de bornes à quelques propriétés foncières : il est d'une belle apparence, d'une végétation vigoureuse, et peut durer encore cent cinquante à deux cents ans.

J'allai ensuite dans un autre jardin exami-

---

thèque, parle notre langue assez correctement, et est membre de plusieurs sociétés littéraires de l'Europe. J'ai vu chez lui une collection précieuse de tableaux de Rubens, Wandik, l'Espagnolet et Miranda.

ner un châtaignier dont le tronc a treize mètres de circonférence, et dont la tête, plus ample et plus touffue qu'aucune de celles que j'aie jamais vues, porte tous les ans des fruits abondants.

Les murs de la villa sont revêtus de fougères et de plantes grasses qui fleurissent un mois plus tôt que les mêmes espèces qu'on voit à la Laguna. Cette différence de température entre deux cités voisines provient de leur élévation inégale au-dessus du niveau de l'Océan.

On trouve au port de l'Orotave (1) les mœurs et le ton des bonnes sociétés de l'Europe. Cette ville, la plus commerçante après Sainte-Croix, la mieux bâtie et la plus agréablement située de l'île, avait, en 1789, une population de 4465 habitants; elle en compte aujourd'hui 5000. Sept à huit négociants étrangers y font presque seuls le commerce et amassent rapidement une fortune considérable.

Il y a plusieurs couvents, mais pas un collége; seulement quelques moines enseignent

---

(1) Latitude, 28° 25'; longit., 18° 55'. (Connaissance des Temps, an 15.)

la lecture et l'écriture moyennant une légere rétribution.

Le vent du nord règne ordinairement au port et lui procure une température agréable; mais celui du nord-ouest lui est très-contraire: aussitôt qu'il souffle, les vaisseaux se mettent au large pour éviter d'être jetés à la côte, bordée de resoifs et de rochers contre lesquels la mer brise sans cesse avec fureur. Cependant, quoique cette rade soit mauvaise, aucun bâtiment n'y a péri jusqu'à ce jour parce que tous ceux qui la fréquentent ont soin de s'y procurer un pilote côtier qui reste à bord jusqu'à leur départ, et les conduit au large dès qu'il voit apparence de mauvais temps (1).

Le gouvernement espagnol, possesseur des plus belles contrées du globe, est le seul,

---

(1) « La rade d'Orotave est entièrement découverte, et la houle frappe le rivage avec tant de violence, qu'un canot peut rarement tenter d'y aborder. Les vagues, en se brisant, couvrent quelquefois le toit des maisons qui sont à peu de distance du bord de la mer. On est communément obligé de faire flotter les pipes de vin qu'on embarque dans ce port. » (Voyage de Macartney en Chine, tome I, page 149.)

peut-être, qui puisse réunir, sous une latitude favorable, les végétaux les plus précieux des tropiques, pour les acclimater successivement dans les zones tempérées.

Ténériffe offrait, par sa position, par la variété de son sol et la température de son climat, un site propre à cette transmigration. Le jardin royal de botanique formé depuis dix ans à Durasno, est l'établissement le plus utile de l'île. Il occupe un espace de six hectares. La construction des murs de clôture, des bâtiments, des bassins, le défrichement du sol, les plantations et autres dépenses ont déjà coûté 25 mille piastres. M. de Villanueva, directeur de ce bel établissement, a payé lui-même une partie de cette somme, et en a fait généreusement don à sa patrie. J'ai rédigé, à son invitation, le catalogue des plantes qu'on y cultive, et tracé sur le terrain, de concert avec M. Le Gros, le plan des vingt-quatre classes du système sexuel de Linné. Lorsque les plantations récemment formées auront acquis un accroissement sensible, Durasno pourra fournir aux régions tempérées de l'Europe les végétaux précieux que la nature semble avoir exclusivement accordés aux climats fortunés des tropiques.

Déjà le cocotier, le chou-palmiste, le bananier, l'avocatier, le papayer, y croissent en pleine terre. Outre ces arbres, on y cultive cent autres espèces de plantes ou d'arbustes, parmi lesquelles j'indiquerai seulement celles qui sont particulières à la zone torride, au Cap de Bonne-Espérance, ou à la Nouvelle-Hollande. Ce sont :

L'Amaryllis, fleur en croix,	*Amaryllis formosissima* L.
Balisier d'Inde,	*Canna Indica* L.
Proté argenté,	*Protea argentea* L.
Proté conifère,	*Protea conifera* L.
Wolkameria sans épines,	*Wolkameria inermis* L.
Morelle du Pérou,	*Solanum peruvianum* L.
Asclépiade géante,	*Asclepias gigantea* L.
Asclépiade de Curaçaó,	*Asclepias Curassavica* L.
Rosage à grandes fleurs,	*Rhododendron maximum* L.
Bruyère à baies,	*Eryca baccans* Andr.
Geranion à fleurs en cœur,	*Pelargonium cordatum* Ait.
Geranion tachant,	*Pelargonium inquinans* Ait.
Geranion ombiliqué,	*Pelargonium pettarum* Ait.
Mauve du Cap,	*Malva Capensis* L.
Abutilon arbrisseau,	*Sida frutescens* Cav.

Abutilon à feuilles en rhombe,	*Sida rhombifolia* L.
Ketmie-mauvisque,	*Hibiscus malvaviscus* L.
Ketmie changeante,	*Hibiscus mutabilis* L.
Anone réticulée (1),	*Anona reticulata* L.
Héliocarpe d'Amérique,	*Heliocarpus Americana* L.
Ficoïde calamiforme,	*Mesembrianthemum calamiforme* L.
Ficoïde barbu,	*M. Barbatum* L.
Ficoïde bicolore,	*M. bicolorum* L.
Goyavier blanc;	*Psydium pyriferum* L.
Jambosier à feuilles longues,	*Eugenia jambos* L.
Myrte de Ceylan,	*Myrtus Zeylanica* L.
Acacie à fleurs pourpres,	*Mimosa purpurea* L.
Acacie chaste,	*M. casta* L.
Acacie sensitive,	*M. pudica* L.
Acacie de Fernambouc,	*M. Fernambuca* L.
Acacie de Farnèse,	*M. Farnesiana* L.
Acacie oblique,	*M. obliqua* Smith.
Poncillade élégante,	*Poinciana pulcherrima* L.
Casse puante,	*Cassia occidentalis* L.
Casse à gousses plates,	*C. planisiliqua* L.
Casse multiglanduleuse,	*C. multiglandulosa* Jacq.

(1) Cet arbre, originaire de l'Amérique méridionale, ne croît point spontanément à Ténériffe, comme l'indique M. Bory, n° 307 de sa *Flore*.

Casse à feuilles de sensitive,	*C. mimosoïdes* L.
Dolic ligneux,	*Dolichos lignosus* L.
Kennedie monophylle,	*Kennedia monophylla* Vent.
Kennedie rouge,	*K. rubicunda* Vent.
Nissole ferrugineuse,	*Nissolia quinata* Aubl.
Daviesi à tige nue,	*Daviesia denudata* Vent. *Putteneajuncea* Wild.
Celastre paniculé,	*Celastrus pyracanthus* L.
Grenadille quadrangulaire,	*Passiflora quadrangularis* L.
Cyprès-faux genévrier.	*Cupressus juniperoïdes* L.

La route de l'Orotave à la Laguna est très-pénible jusqu'à Tacoronte, et présente fréquemment des ravins creusés par les torrents; mais le voyageur est bien dédommagé par les points de vue charmants qu'il découvre : on passe successivement dans le bourg de Santa-Ursula, dont le territoire contient environ 1,220 habitants; dans celui de la Victoria, ainsi nommé d'une victoire que les Espagnols y remportèrent sur les Guanches, en 1495. Sa population, y comprise celle des campagnes, était, en 1776, de 1,575 habitants.

Le village de la Matanza ou du Massacre,

que nous trouvâmes ensuite, est fameux dans l'histoire de Ténériffe, par la défaite des Espagnols que les Guanches y taillèrent en pièces, en 1494. On évalue sa population à 1,200 personnes.

Après cinq heures de marche, nous arrivâmes à Tacoronte. Ce village est le plus riche de l'île : on désirerait que les maisons du bourg fussent plus rapprochées. Bâti au bord de l'Océan, et au pied d'une colline dont les vignobles s'étendent jusqu'à l'Orotave, il est difficile de trouver une position plus heureuse. En 1776, sa population était de 3,521 habitants. La plaine fertile qui s'étend depuis Tacoronte jusqu'à la Laguna, et dont la terre végétale a 10 ou 15 décimètres de profondeur, pourrait produire, à la fois, des moissons et des arbres fruitiers. Le voyageur agricole qui parcourt cette belle contrée, regrette de n'y pas rencontrer des allées de pommiers à cidre.

Le plaisir rend heureux tous les hommes sensibles, lorsqu'il les conduit au bonheur, sur les traces de la vertu. La vie, trop souvent abreuvée de chagrins et de douleurs, serait insupportable, si les jeux et les ris d'une aimable société n'embellissaient quelquefois notre existence.

Le dieu Comus compte des adorateurs dans toutes les parties du globe, sous les frimas du nord, comme sous les feux du midi; et les époques consacrées par l'usage, pour agiter les hochets de la folie, y sont fêtées avec un empressement général.

C'est à vous, sexe charmant, que l'homme doit son bonheur. Vous partagez avec lui les peines de cette vie, et contribuez à en augmenter les douceurs. La nature a versé dans votre ame tous les dons du sentiment. Loin de vous, l'homme se dessèche et languit; à vos pieds, il sent doubler son existence. Votre sourire électrise ses sens. Les grâces et la beauté sont votre parure, et cette exquise sensibilité qui vous caractérise répand un charme secret sur tout ce qui vous entoure.

Mes amis de l'Orotave m'avaient invité à revenir chez eux passer les jours du Carnaval. Je partis de Sainte-Croix, le 26 février, à pied, pour botaniser à mon aise, et, chemin faisant, je descendis chez le curé de la Matangá, qui m'accueillit généreusement; le lendemain, je me rendis de bonne heure au port, chez M. Little, négociant anglais, qui m'avait offert sa maison. Le soir, mon hôte me conduisit dans une société brillante, chez sir Burry, négociant irlandais. A huit heures,

nous reçûmes la visite de trente jeunes Canariens, richement costumés, qui représentaient l'arrivée de Sancho dans l'île de Barataria. Cette scène,* tirée de Cervantes, fut jouée avec la plus grande vérité, tant pour le costume, que pour le ton et le langage des preux chevaliers du seizième siècle. Après plusieurs ballets espagnols, accompagnés d'une bonne musique, on servit. Le repas fut aussi gai qu'il pouvait l'être dans une réunion de cinquante convives, excités par la bonne chère, la malvoisie, et tout le cortége des ris et des plaisirs.

Le lendemain, la société se réunit chez M. Cologan, négociant français; et nos aimables Dom Quichote de la veille, transformés en agas, en visirs, en pachas, nous retracèrent toute la pompe qu'on voit briller à la cour du Grand-Seigneur.

Le dernier acte d'une comédie en est ordinairement le plus plaisant. Le troisième jour, la société rassemblée chez sir Faveno, ex-consul anglais, se livra à tous les ébats d'une aimable folie, rendue plus gaie et plus bruyante encore par l'arrivée des dieux qui voulurent s'associer à nos jeux et partager nos plaisirs. Chacun d'eux était décoré des

attributs de l'art dont il est l'inventeur. Le caducée de Mercure désignait le dieu du commerce ; Cérès, ceinte d'une guirlande d'épis, et tenant une faucille à la main, annonçait le plus doux, le plus utile des arts; la lyre d'Apollon faisait connaître le dieu du Parnasse ; un casque d'or, un bouclier d'acier, des armes brillantes, signalaient le dieu terrible des combats. Toutes ces divinités oublièrent bientôt l'olympe auprès des jolies mortelles qui embellissaient la fête; et cette heureuse union du ciel et de la terre, rappelait l'âge d'or, qui vit Jupiter et Vénus descendre du séjour des immortels, pour venir, dans les bosquets consacrés à l'amour, respirer la volupté avec Latone et Adonis. On sent tout ce que cette ingénieuse féerie dut répandre d'agrément dans la société...... Nous nous séparâmes bien avant dans la nuit, après avoir célébré le culte de Terpsichore, et chanté avec enthousiasme quelques-uns de ces hymnes fameux qui, tant de fois, ont conduit les Français à la victoire.

Aimables convives de l'Orotave, je conserve, dans ma patrie, le souvenir des fêtes que j'ai partagées avec vous : et, lorsqu'au sein de ma famille, je célèbre chaque année l'anni-

versaire de ces jours d'allégresse, une douce illusion me reporte au milieu de mes amis Little, Barry, Cologan, Faveno et Bethancourt.

CHAPITRE VIII.

Coup d'œil sur les autres villes et villages de Ténériffe, entr'autres sur Taganana, — Realejo, — Garrachico, — Buena-Vista, — Adexe, — Villaflor.

La partie septentrionale de Ténériffe est couverte de rochers, de forêts, et sillonnée, dans toutes les directions, par des milliers de ravins, plus ou moins profonds. Au nord-est sont deux faibles villages, le val de Saint-André et Taganana. Le premier (1) compte 429 habitants qui vivent de poisson salé, de gofio, et cultivent quelques vignobles.

Le territoire du deuxième, habité par 716 Canariens, est renommé pour ses jardins potagers. Les sinuosités multipliées de la route

(1) A 2 lieues de Sainte-Croix.

qui conduit de Taganana à la Laguna (1), au milieu des forêts et autour des montagnes taillées en forme d'escalier, la rendent une des plus pittoresques de l'île.

La côte nord-ouest de Ténériffe, depuis Tegine jusqu'à Buena-Vista, forme la partie la plus riche et la plus agréable de l'île. La nature semble avoir pris plaisir à favoriser cette langue de terre, longue d'environ 12 lieues.

Nous avons déjà parlé de Tegueste, de Tacoronte et des deux Orotaves : nous dirons un mot des autres communes qui se trouvent sur cette côte.

Le *Bas-Realejo* (2) est situé au bord de la mer, sur le penchant d'une colline. Température douce, ciel pur, eaux salubres et abondantes, riches vignobles, jolies maisons de campagne, tout concourt à rendre délicieux le séjour de cette commune qui, en 1776, comptait 2,151 habitants.

Le *Haut-Realejo*, à une petite distance de celui du bas, jouit des mêmes avantages.

---

(1) Quatre lieues de distance.

(2) A une lieue du port l'Orotave, et à 7 de la Laguna.

Son territoire, habité en 1776 par 2,441 personnes, est fertile en légumes, en fruits et en vins.

Saint-Jean de la Rembla, à sept quarts de lieue de Realejo, est renommé pour ses vins de malvoisie : on évalue sa population à 1,482 habitants.

La fontaine de la Guanche, bâtie sur une éminence qui domine *la Rembla*, éprouve une température plus froide que celle des plaines environnantes. Son territoire, habité par 1,135 personnes, produit beaucoup de patates d'un goût très-agréable.

Ycod (1) est situé dans une vallée riche en vignobles, et bien arrosée. On y recueille de la soie qui alimente quelques manufactures de gants et de bas destinés pour l'Amérique méridionale. Sa population, évaluée à 4,468 habitants, est une pépinière de marins.

Garachico (2) était au dix-septième siècle un des ports les plus riches et les plus fré-

(1) A 10 lieues de la Laguna, et une demie de l'Océan.

(2) A 11 lieues de la Laguna.—Longit., 19° 7'; latit., 28° 21', selon Bory Saint-Vincent, et 28° 18' 40", suivant T. Lopès.

quentés des Canaries. Une population nombreuse, un commerce florissant, animaient cette ville maintenant presque déserte.

En 1645, le 11 décembre, elle éprouva une inondation extraordinaire qui rasa soixante maisons. Quarante embarcations furent submergées, et plusieurs habitants périrent sous les eaux; mais la cause immédiate de la ruine de *Garachico* est l'éruption d'un volcan qui, en 1706, ravagea ses campagnes, incendia ses maisons et combla son port (1). Aujourd'hui, on y compte à peine 1,600 habitants.

Dante et *Tanque*, voisins de Garachico, sont deux misérables villages que le volcan de 1706 a frappés de stérilité. La population du premier est de 395 habitants, et celle du second d'environ 850.

Le village de *Silos* contraste agréablement avec les déserts arides qui le touchent à l'est. Son sol, assez bien arrosé, produit des vins, des fruits, quelques cannes à sucre, contient des salines, et nourrit 965 habitants.

---

(1) M. Cordier, ingénieur des mines, nous apprend que les laves vomies par le volcan parcoururent cinq lieues en seize heures. (Journal de Phys., messid. an 12.)

Buena - Vista termine la côte du nord-ouest de Ténériffe, et jouit d'une vue magnifique sur une plaine que Cérès et Bacchus ont pris plaisir à embellir. En 1776, son territoire comptait 1,376 habitants.

La région sud-ouest et sud, est la plus volcanisée, la plus montueuse et la moins peuplée. Les laves vomies par le pic semblent avoir coulé plus abondamment vers cette partie de l'île. Depuis la pointe de *Teno* au nord de cette région, jusqu'à celle de *las Galetas* au sud, la côte entière est hérissée de montagnes calcinées, dont quelques-unes présentent l'aspect d'une affreuse nudité. On ne trouve, dans cet intervalle, que trois villages, *Saint-Jacques*, *Guia* et *Adexe*. La position du premier lui procure une température ordinairement froide. Sur son sol brûlé, végètent 687 habitants. On en compte 975 dans le deuxième, remarquable par les traces encore existantes d'anciens volcans qui en ont ravagé les campagnes.

Adexe (1), peu important aujourd'hui, l'était beaucoup au seizième siècle, par sa

---

(1) Latit., 28° 9'.—Longit., 19° 8'. (Carte du dépôt.)

population et ses sucreries, qui occupaient 1,000 ouvriers. De nos jours, son territoire, assez fertile, produit annuellement environ 5,000 fanégues de froment, 1,200 arrobes de sucre, et nourrit quelques chameaux. L'élévation d'Adexe au-dessus du niveau de l'Océan, lui procure une belle vue, et une température moyenne entre celles de la Laguna et de l'Orotave. En 1776 on évaluait sa population à 857 habitants. Ces trois communes entretiennent quelques relations commerciales avec *Gomère*. Le port d'*Adexe*, peu distant du village de ce nom, et celui de *los Christianos*, plus au sud, servent de débouché aux productions de cette partie de l'île.

Chasna, nommé aussi *Villaflor*, est à deux lieues d'*Adexe*, douze de *la Laguna*, et à trois de l'Océan. C'est l'habitation la plus élevée et la plus froide de Ténériffe : l'hiver y est souvent rigoureux, et couvre ce village de neiges abondantes. Le sol est néanmoins d'une grande fertilité : il rapporte quelquefois cent à cent vingt pour un. *Chasna* est renommé pour la bonté de ses eaux minérales. Les montagnes environnantes sont revêtues de forêts de pins, qui se prolongent jusqu'au pied du pic. En 1776, la population

de cette commune était de 2,586 habitants.

Granadilla, voisin de *Villaflor*, partage sa fertilité, et jouit d'une température plus douce, parce qu'il est moins élevé. On évalue sa population à 1,408 habitants; son sol nourrit beaucoup de troupeaux.

La côte orientale de *Ténériffe* se prolonge, en remontant vers le nord, d'environ dix-neuf lieues, depuis la montagne Rouge jusqu'à la pointe d'*Anaga*. Elle est moins riche et moins peuplée que celle du nord-ouest: on y trouve *Arico*, *Guimar*, *Candelaria*, *Sainte-Croix* et le *Val-de-Saint-André*. Nous avons parlé des quatre derniers, nous dirons un mot du premier.

Le territoire d'Arico (1), quoique volcanisé sur tous les points de sa surface, est couvert en plusieurs endroits de riches vignobles. Sa population, qui n'était que de 1,859 habitants en 1776, s'est accrue sensiblement depuis cette époque.

---

(1) A une lieue de l'Océan et neuf de la Laguna.

CHAPITRE IX.

Agriculture. — Productions. — Vignes. — Aqueducs de Ténériffe.

Les hommes ont trop long-temps fait un échange funeste de leurs passions, de leurs préjugés, de leurs vices : trop souvent leurs querelles sanglantes ont ravagé la terre destinée à se couvrir pour eux de moissons nourricières ; il est temps qu'une communication réciproque des bienfaits de la nature, compense les maux qu'enfantent l'orgueil et la tyrannie. Si les peuples, même les plus civilisés, employaient à fertiliser leur sol, à dessécher leurs marais, à utiliser leurs montagnes, autant de zèle et d'activité qu'ils en mettent à s'entre-détruire, l'agriculture, ce premier de tous les arts, serait pour eux une source féconde de prospérité.

C'est elle, en effet, qui fournit à l'homme les aliments les plus sains ; à la médecine, les remèdes les plus sûrs ; aux manufactures et aux arts, la plupart des matières qu'ils emploient : c'est elle qui rendit autrefois la Si-

cile le grenier du peuple romain. La Chine lui doit plus de 150 millions d'habitants, et l'Angleterre une augmentation d'un quart dans sa population depuis cinquante ans. En un mot, l'agriculture fait la force intérieure des États, et y attire les richesses du dehors. Son heureuse influence n'est pas bornée aux seuls végétaux indigènes, toutes les régions du globe deviennent ses tributaires : l'habitant du nord voit croître dans son champ des plantes que la nature avait placées sous les feux du midi ; et les arbres des zones glaciales s'acclimatent entre les tropiques. L'histoire nous apprend que les richesses territoriales de chaque pays seraient peu nombreuses, si elles consistaient dans les seuls végétaux qui lui sont indigènes. Ténériffe n'aurait ni la plupart des légumes et plantes potagères qu'elle a reçus d'Europe, ni quelques fruits tirés de l'Afrique et des Indes, ni la pomme de terre originaire d'Amérique. Cependant cette île n'atteindra jamais le degré de prospérité dont la nature la rendue susceptible, tant que ses habitants ne dirigeront pas toute leur attention vers l'agriculture. On en jugera par l'extrait suivant d'un mémoire déjà cité de M. Tessier, membre de l'Institut

national, sur l'agriculture des îles Canaries, en particulier sur celle de Ténériffe, et par les notes que j'ai ajoutées au texte de ce savant agronome.

« Il commence à pleuvoir aux îles Canaries à la fin de novembre, mais ce n'est » que par intervalles; et la saison des pluies » ne va pas au-delà du mois de mars (1). » Cette saison s'appelle l'hiver, quoiqu'il n'y » gèle presque jamais, et qu'on n'y voie » tomber de la neige que sur les montagnes, » particulièrement sur le pic de Ténériffe. » Là, elle se conserve depuis novembre jus» qu'en mai et juin; et ce n'est guère qu'en

(1) Ces pluies causent quelquefois de grands ravages. L'eau, descendue par torrents du sommet des montagnes, en sillonne les flancs, déracine les arbres, précipite au fond des ravins des rochers énormes, dont elle entraîne les fragments à la mer, avec les plantes et la terre végétale qui les nourrissait. Cependant ces inondations amènent l'abondance et la fertilité. Le sol de Ténériffe, desséché par un soleil brûlant et presque perpendiculaire, serait d'une affreuse stérilité, si des pluies fécondes ne l'arrosaient, surtout en février et en mars.

» juillet et août que l'on peut en faire le
» voyage.

» On cultive pour la nourriture des hommes
» du froment, très-peu de seigle, beaucoup
» d'orge et de maïs, des pommes de terre,
» des haricots et des pois chiches, dits *gar-*
» *bansos*. La récolte la plus considérable est
» celle du maïs : on y sème au moins autant
» d'orge que de froment (1). Pour les ani-

(1) On trouve en outre sur les rochers le figuier; dans les plaines consacrées aux cultures, l'olivier, la vigne, le dattier; dans les jardins, l'oranger, le citronnier, le pêcher, le néflier, l'amandier, le bananier, le papayer, le pommier, le poirier, le cerisier, le prunier, le cognassier, le grenadier, l'abricotier. Cependant le sol varié de Ténériffe est susceptible de produire un grand nombre d'autres végétaux qui augmenteraient les ressources alimentaires du peuple, entre autres le froment de Pologne et le riz. Cette dernière plante farineuse, que la main bienfaisante de la nature a répandue avec profusion dans plusieurs contrées du globe, sert de nourriture à la majeure partie des habitants de l'Inde, de la Perse, de la Chine, des îles de la mer du Sud, des côtes septentrionales de l'Afrique, et la culture en est, depuis long-temps, adoptée dans les régions mé-

» maux, quelques lupins, des pois, des len-
» tilles, du sorgho, des fèves, des féveroles,
» et très-peu d'avoine. En général, ils vivent
» de paille de froment bien conservée; de
» feuilles de maïs et des herbes qu'ils trou-
» vent dans la campagne : on leur donne aussi
» de l'orge en grain.

» On voit dans ces îles de magnifiques co-
» tonniers, que les habitants ne prennent pas
» la peine de soigner. Il y a donc possibilité
» d'y établir ce beau genre de culture. On
» en peut dire autant de la canne à sucre

---

ridionales de l'Europe, où elle fait une branche de commerce.

Le riz, fixé à la terre pendant sept mois, doit en passer quatre à sec et trois dans l'eau. Tout porte à croire que cette précieuse graminée réussirait dans la plaine fertile de la Laguna, où l'on peut réunir la quantité d'eau nécessaire aux arrosements périodiques des rizières; on ferait ensuite écouler facilement cette eau, lorsque la maturité du riz demanderait le desséchement du sol. Le gouvernement espagnol peut d'ailleurs exporter de la Cochinchine un riz sec d'une qualité égale au riz ordinaire, et qui végète avec la plus grande facilité sans le secours des arrosements.

» qu'on y a plantée dans quelques parties (1).
» Le froment et l'orge se cultivent dans
» l'île, de temps immémorial. On soupçonne
» qu'ils y étaient connus lorsque les Espa-
» gnols la conquirent. Quant au seigle, au
» maïs, aux pois-chiches et aux pommes de
» terre, on les y a apportés plus récemment
» et successivement. On croit qu'il n'y a pas
» plus de trente à quarante ans que l'impor-
» tation des pommes de terre, aujourd'hui
» presque la principale nourriture des habi-
» tants, y a été faite (2). Excepté le froment,

---

(1) «La canne à sucre n'était connue qu'en Asie et en Afrique avant le 12e siècle. A cette époque, on en enrichit la Sicile, d'où elle passa dans les provinces méridionales de l'Espagne. Elle fut depuis naturalisée à Madère et aux Canaries : c'est de ces îles qu'on la tira pour la porter dans le Nouveau-Monde.» (Raynal, livre 11.)

Ténériffe cultivait autrefois, dans les beaux jours de sa prospérité, une grande quantité de cannes. Maintenant *Adexe* et *Silos* sont les seules communes de l'île où l'on en trouve encore. Le sucre qu'elles donnent est consommé par les habitants qui le préfèrent à celui des Antilles.

(2) Ténériffe est partagé en deux districts pour l'affermage de ses dixmes, et chaque district en

» l'orge et le seigle, les plantes économiques » ne sont élevées qu'aux environs des habi- » tations; on ne les étend guère à plus d'une » lieue des villes.

» Indépendamment des plantes qu'on cul- » tive en grand nombre, on cultive dans les » jardins des choux-pommes, des choux- » fleurs, des oignons, dont on embarque » une partie pour l'Amérique, des patates (1), » quatre espèces de calebasses et des melons » d'eau (2).

---

trente adjudications différentes. La Laguna et l'Orotave en sont les points centraux. La dixme des pommes de terre se loue ordinairement 80,000 liv., ce qui ne supposerait le produit total en pommes de terre que de 800,000 liv.; mais il faut observer que les adjudicataires ont des risques à courir, et de grands frais de perception à payer; ainsi on peut dire que cette dixme représente un produit réel de 1,200,000 liv. On fait chaque année deux récoltes en pommes de terre.

(1) La meilleure espèce a été exportée de *Malaga*. Elle donne quelquefois des racines du poids de six à neuf kilogrammes.

(2) On cultive en outre dans les jardins l'épinard, le fraisier, la scorsonère, la laitue, la chicorée, la rave, le navet, le melon ordinaire, la

» Une grande partie de Ténériffe étant
» pays de montagnes, ou sol de pierres, il
» y a bien du terrain qui ne produit rien (1).

---

bette, la carotte, le haricot, la mâche, le cresson alenois, la pimprenelle, la capucine, l'artichaut, le pourpier, le piment, la tomate, l'absynthe, le persil, le céleri ; mais on y chercherait en vain l'asperge ordinaire, les panais, le framboisier, le groseillier blanc, le groseillier noir, le cormier, etc. En général, ces jardins sont mal tenus et ne produisent pas la moitié des légumes que leur sol fertile pourrait donner. Ils sont ordinairement pourvus d'une citerne large et profonde qui reçoit les eaux pluviales destinées aux arrosements. A l'Orotave, les jardins sont mieux cultivés que dans les autres cités de la colonie ; ceux de MM. *Francky*, *Cologan* et *Little* m'ont offert des allées riantes et spacieuses propres à la promenade, des berceaux, des bosquets, dont la fraîcheur, l'ombrage et la verdure inspirent à l'homme sensible une revêrie délicieuse.

(1) Les provinces septentrionales de la Chine sont entrecoupées, comme Ténériffe, de ravins profonds et d'énormes montagnes ; cependant l'industrie d'une nation populeuse a su maîtriser la nature et couvrir le sol de riches moissons, en remplissant de terre végétale tous les angles rentrants des

» On croit que, compensation faite des bonnes
» et des mauvaises années, l'île récolterait de
» quoi se nourrir, et que les vivres y seraient
» à bon marché (1), si les commandants gé-
» néraux, pour gagner une piécette ou vingt
» sous, par fanégue de froment, ne don-

rochers, et en donnant aux eaux des torrents un écoulement facile. Les Canariens devraient imiter cet exemple.

(1) Cet article me paraît inexact ; Ténériffe ne recueille pas annuellement la moitié des grains nécessaires à sa consommation. Une de ses meilleures récoltes en froment, celle de 1777, n'a produit que 89,556 fanégues ; or, les besoins de l'île s'élèvent à 225,000, savoir, 210,000 pour les habitants, à raison de trois fanégues par individu, et 15,000 pour les semences. Elle éprouve donc un déficit annuel de 135,444 fanégues. Les pommes de terre offrent aux habitants une ressource précieuse contre l'insuffisance de leurs récoltes en blé ; ils tirent aussi de Lancerote et de Fortaventure les autres grains et légumes nécessaires à leur consommation ; mais en temps de guerre, ils sont menacés de la famine. On sait qu'en 1748 et 1749, Ténériffe éprouva les horreurs de la disette, parce qu'une escadre anglaise bloquait les ports de cette île.

» naient des permissions d'exporter. Loin » que ces permissions fussent nuisibles, si » les Canariens étaient industrieux, ce serait » un moyen de tirer un meilleur parti de » leurs terres. Déjà on s'est aperçu que, dans » un moment de gêne, les Américains et des » négociants de *Mogador* et de *Cadix*, y » apportaient des chargements de farine et » de froment; rien n'était plus propre à faire » baisser le prix et à établir l'équilibre.

» Au nord de Ténériffe il y a des monta- » gnes où l'on va journellement faire du » charbon et couper du bois pour le chauf- » fage. Il paraît qu'il n'y a aucun ordre éta- » bli dans l'aménagement de ces forêts, et » qu'elles se dépeuplent, tant parce qu'on » détruit sans replanter, que par les incen- » dies fréquents dus aux charbonniers (1).

---

(1) On sait combien les arbres sont nécessaires à la fécondité des terres : leurs racines empêchent l'éboulement du sol qui recouvre les montagnes. La décomposition successive de leurs feuilles augmente graduellement la couche de terre végétale ; leurs cimes, élancées dans les airs, purifient l'atmosphère, et fixent autour d'elles les nuages qui, se résolvant en pluie, portent dans nos cam-

» Du côté du pic, au sud de l'île, les mon-
» tagnes produisent des pins très-résineux,
» que les habitants nomment *tea*. On en fait
» des solives, des planches; on s'en sert pour

---

pagnes la verdure et la fertilité. Enfin, le bois sert à tous nos usages. L'histoire de l'agriculture apprend que les peuples qui ont détruit leurs forêts ont bientôt ressenti les funestes effets de cette imprudence; là où croissaient de gras pâturages, d'abondantes moissons, végètent maintenant des mousses et des lichens, sur un sable aride, alternativement brûlé par le soleil ou sillonné par des torrents. Les habitants de Ténériffe doivent craindre un pareil sort, s'ils ne s'empressent de couvrir d'arbres les rochers de l'île, et d'empêcher la dégradation des forêts. Pourquoi les montagnes qui se prolongent de Sainte-Croix à Saint-André et à Guimar ne produiraient-elles pas les mêmes arbres que celles de Taganana, dont la roche est absolument la même?

Les forêts des environs de la Laguna sont tous les jours ravagées par un peuple ignorant qui détruit sans replanter, et qui arrache même les racines les plus vivaces. Il est temps qu'une administration sage réprime cet abus et s'occupe à multiplier le nombre des arbres sur les lieux qui en sont susceptibles.

» allumer le feu, pour les pêches de nuit, » pour s'éclairer dans les maisons; on en tire » du brai, qu'on envoie à Cadix. Ces arbres » s'épuisent aussi, et il est à craindre que, » dans trente ans, l'île ne possède plus de » bois.

» Les bêtes qui travaillent sont nourries » de paille hachée en été, et d'herbes en » hiver. A Ténériffe, les mulets sont passa- » bles, et les ânes petits, mais d'une grande » résistance. Les bêtes à laine y ont toutes » des cornes; les plus fortes pèsent cinquante » livres; elles ont deux pieds et demi de hau- » teur. La toison, qu'on ne tond qu'une fois » par an, pèse quatre livres à quatre livres » et demie, sans être lavée; elle se réduit » à moitié, quand elle est lavée et dé- » graissée.

» Ténériffe manque d'eau en été, ce qui » nuit infiniment à la culture des grains et » des plantes à fourrages (1). Mais croit-on

(1) La plaine de la Laguna est, peut-être, la seule portion de l'île qui soit susceptible d'être convertie en prairie naturelle, lorsqu'on aura desséché son sol, en donnant aux eaux stagnantes l'écoulement nécessaire; mais dans les autres can-

» qu'on ne pourrait avec intelligence y mé-
» nager pour le temps de la sécheresse, une
» partie de l'eau qui tombe abondamment
» dans la saison des pluies, comme on fait
» en Égypte, où l'on profite du déborde-
» ment du Nil, pour conserver de quoi faire
» des irrigations salutaires ? »

Les vignes forment la branche la plus féconde des produits et de la prospérité de Ténériffe. Elles sont en grande partie situées au nord-ouest et au sud, depuis Tégine jusqu'à Buenavista, et aux environs d'Adexe et de Guimar.

---

tons, l'agriculture et la multiplication des bestiaux n'atteindront le degré de prospérité auquel elles peuvent prétendre, que par l'usage des prairies artificielles, généralement adoptées dans toutes les régions agricoles de l'Europe.

Les plantes qui forment ordinairement ces prairies, savoir, le trèfle, la luzerne, le sainfoin, la vesce, etc., s'acclimateraient d'autant plus aisément à Ténériffe, qu'on trouve fréquemment sur ses montagnes cinq espèces de trèfle qui y croissent naturellement, savoir, le *repens*, le *pratense*, le *strictum*, le *scabrum*, le *fragiferum* Lin.

Voici la méthode de culture généralement adoptée. On leur donne tous les ans cinq labours : 1° en novembre et décembre on remue profondément la terre pour la disposer à recevoir les pluies fécondantes de janvier, et pour faire périr les mauvaises herbes ; l'usage de fumer est inconnu. 2° On les taille en février, pour fixer la sève dans les bons ceps ; et on fait ce travail en janvier, lorsque les vents du sud ont régné précédemment, parce qu'ils accélèrent le développement des bourgeons. 3° Immédiatement après cette dernière opération, on lie la vigne à des treillages d'un mètre et demi de hauteur, et on y attache les sarments qui doivent porter du fruit, afin de leur donner un appui solide contre les vents. 4° En mai, on sarcle soigneusement la vigne, et on la nettoye de toutes les herbes parasites qui consomment une partie des sucs, et lui procurent une maladie connue en France sous le nom de *teigne.* 5° La dernière opération consiste à éclaircir les rangs, à étendre les branches fécondes, et à les disposer de manière que toutes jouissent de l'action vivifiante du soleil. Les vendanges se font ordinairement en juillet et août. Le raisin cueilli est porté au pressoir construit à peu près comme

ceux de France. Là, on le foule; et lorsque le premier suc a coulé, le vigneron entoure la motte avec une corde de jonc; il la couvre de madriers fortement pressés par une vis, afin d'exprimer de la grappe toute la liqueur qu'elle contient.

Les propriétaires mêlent souvent avec leur vin une quantité d'eau-de-vie suffisante pour l'éclaircir, en augmenter la force, le conserver long-temps; et quelquefois du vin rouge pour le colorer. On fait à Ténériffe deux espèces de vins, la *malvoisie* et le *vidogne*. Le premier, originaire de *Malvasia*, petite île située près la côte orientale de la *Morée*, se prépare avec la grappe qu'on a laissée sur le cep, après l'époque de sa maturité, pour être rôtie et desséchée par le soleil. Il est sucré, agréable à boire, et se conserve long-temps. Autrefois les Anglais en exportaient une grande quantité; aujourd'hui les propriétaires n'en font que pour leur usage. Il se vend 8 à 900 francs le kilolitre, ce qui porte le prix de ce vin à 5 ou 600 francs la pipe de Paris, contenant 680 pintes, et chaque pinte à environ 80 centimes. Le vidogne, tiré d'un gros raisin qui donne une liqueur forte et capiteuse, se prépare suivant la méthode usi-

tée en Europe. On le paye moitié moins cher que la malvoisie. Les habitants se passent entr'eux ces vins à meilleur compte qu'ils ne les cèdent aux étrangers.

Dans les années abondantes, l'île produit jusqu'à vingt mille pipes; année commune, elle en fournit douze à quinze mille, dont le tiers environ est livré au commerce; le reste est bu à Ténériffe, ou converti en eau-de-vie. Ce calcul ne roule que sur les vins produits par le sol de Ténériffe : cette île est, en outre, l'entrepôt général de tous ceux que les Canaries destinent au commerce. Ainsi, la quantité de vins exportés de la colonie est bien plus considérable, et s'élève quelquefois à 10,000 pipes. Le vin vendu à l'étranger change souvent de nom, et prend en Amérique celui de Madère.

Dans les villes, les fontaines publiques sont alimentées par des aqueducs en bois, d'une construction grossière et peu solide. Celui de Sainte-Croix a son point de départ près d'une source placée au sommet des montagnes boisées qui remplissent l'intervalle entre la *Laguna* et *Saint-André*. L'eau fournie par la source, se précipite au fond d'un ravin, d'où elle coule dans un canal en pierre, dont la

direction est plus régulière. Bientôt on rencontre un nouveau canal en bois, qui reçoit les eaux du premier, et les porte sans interruption jusqu'à la ville. La construction de ce second canal est simple. Imaginez une longue suite de solives de sapin, creusées en forme de gouttière, et toutes appuyées les unes sur les autres par leurs extrémités. Elles sont portées sur d'autres solives perpendiculaires fixées dans les fentes des rochers, et dont les hauteurs sont proportionnées à la profondeur inégale du ravin.

J'ai vu de semblables aqueducs en plusieurs autres parties de l'île. Celui de Tacoronte prend sa source dans la forêt *del-Agua-de-Gracias*; ceux des deux *Orotave* viennent de la montagne verte, au pied du pic.

Les réparations de ces canaux peu solides ont coûté des sommes immenses qui auraient suffi pour les construire en pierres. L'aqueduc de *la Laguna*, entr'autres, entretenu aux frais du gouvernement, a, suivant un proverbe énergique du pays, plus occasionné de dépenses au roi d'Espagne, qu'il n'en eût fallu faire pour le construire en argent. Il existe un abus intolérable dans la distribution de ces eaux; les moines, les gens riches, dont

les maisons se trouvent dans le voisinage d'un aqueduc, se permettent d'en détourner une partie pour servir à leurs différents besoins. Il résulte de ce gaspillage, que les fontaines publiques sont fréquemment à sec, surtout en été. Des hommes et des femmes pauvres puisent aux fontaines où aboutissent ces aqueducs, remplissent d'eau de petites barriques en bois, les chargent sur leurs têtes, et vont les vendre le long des rues; quelques-uns en voiturent trois à quatre sur un âne. Comme cette eau est assez dure et crue, les habitants sont dans l'usage de la filtrer au travers d'une pierre qui est fort commune dans leurs carrières; c'est une espèce de lave, couleur de suie, qui tient le milieu entre la densité de la lave grise, et la porosité de la ponce (1).

On place ordinairement sur les bords de ces vases à filtrer, des pieds d'*adianthum coriandrifolium* Lam. Les racines de ce capillaire se trouvant en contact avec l'eau, contribuent à sa fraîcheur et à sa limpidité.

---

(1) Adanson, Voyage au Sénégal, page 12. Paris, 1757.

CHAPITRE X.

Prix des Denrées. — Arts et Métiers. — Commerce.—Impositions.

Les subsistances sont réglées par le gouverneur des Canaries, l'alcade, quatre commissaires et le procureur de la commune, choisis par le peuple pour défendre ses intérêts. Ces magistrats réunis fixent le prix des denrées une ou plusieurs fois par an, suivant l'abondance des récoltes, ou d'autres circonstances. Le tarif suivant des comestibles a été publié en janvier 1794, à Sainte-Croix. J'ai réduit en mesures, poids et monnaies de France, les mesures, poids et monnaies d'Espagne.

		fr.	c
1 Huile d'olive.	la pinte,	2	2
2 Chandelle de suif de Flandre, trois grandes pour. .			47
3 Chandelle plus petite du pays, une pour			9
4 Vermicelle.	la livre,		75

		fr.	c.
5 Riz.	la livre,		31
6 Vin vidogne, bonne qualité.	la pinte,		50
7 Les autres vins, qualité inférieure.	*Id.*		44
8 Malvoisie.	*Id.*	»	»
9 Eau-de-vie.	*Id.*	1	1
10 Vinaigre.	*Id.*		25
11 Fromage de Flandre. .	la livre,		75
12 *Id.* de Canarie.	*Id.*		56
13 *Id.* de Ténériffe. . . .	*Id.*	»	»
14 Pois-chiches, la douzième partie d'une fanégue.	*Id.*	1	76
15 Pois secs.	*Id.*	1	51
16 Haricots blancs.	*Id.*	1	58
17 Menus légumes, tels que calebasses, pommes de terre, choux, oignons.	la livre,		5
18 Figues noires sèches. .	*Id.*		12
19 *Id.* blanches sèches. . .	*Id.*		12
20 Raisins secs.	*Id.*		18
21 Beurre, 1re qualité. . .	*Id.*	1	51
22 *Id.* moindre qualité, de Canarie.	*Id.*	1	26
23 Jambon étranger. . . .	*Id.* de 28 onces,	1	1

			fr.	c.
24	Bœuf salé, la livre de 28 onces,			63
25	Porc salé du pays.	*Id.*		88
26	Porc mariné.	*Id.*		»
27	Pain blanc.	*Id.*		15
28	Pain bis.	*Id.*		11
29	Morue sèche.	*Id.*		75
30	Harengs salés, les plus gros, quatre pour. . .			18
31	*Id.*, petits, un pour. . .			3
32	*Id.*, fumés, quatre pour .			18
33	Sardines salées, les plus grosses, 1 pour . . .			1
34	*Id.*, petites, les 3 pour .			»
35	Olives de Majorque, la douzième partie d'une fanégue.		2	2
36	*Id.*, de Canarie, *id.* . . .		1	26
37	Safran.	l'once,	2	2
38	Poivre noir.	*Id.*		75
39	*Id.*, rouge du pays, ou piment.	*Id.*		»
40	Pommes	la livre,		9
41	Noix.	8 pour		3
42	Oranges	3 pour		3
43	Tomates.	la livre,		6
44	Navets	*Id.*		3

« Quiconque sera convaincu d'avoir excédé ou fraudé les prix ci-dessus, payera, la première

fois, deux ducats; la deuxième, 4, et huit jours de prison.

» *Sainte-Croix de Ténériffe*, 8 *janvier* 1794.

» *Signé* PELLICER, HERNANDEZ, POVIA, ZUBIETA (Commissaires aux vivres nommés chaque année dans le mois de décembre). »

Je joins ici, pour terme de comparaison, le prix de quelques marchandises et denrées à Ténériffe, en 1525, tiré de Viera, tome 2, page 302.

		fr. c.
Mouton, la livre,	8 maravédis	12
Veau	8 *id.*	12
Vache	7 *id.*	11
Porc	7 *id.*	11
Brebis	6 *id.*	9
Chèvre	6 *id.*	9
Chevreau de 30 j.	1 réal.	85
Lait, deux pintes,	10 maravédis	15
Poisson frais, la liv.	4 à 10 maravédis.	7 à 15
Huile, la pinte,	20 *id.*	31
Pigeons, le couple,	6 *id.*	22
Tourterelles, *id.*	6 *id.*	9
Une douzaine d'oiseaux	6 *id.*	9
Une poule,	10 quartos,	31
Un chapon,	2 réaux,	70
Un poulet,	½ réal,	42

		fr.	c.
Un lapin,	12 maravédis,		18
Cire travaillée, la livre,	1 réal 2 quartos,		91
Froment, une fanégue,	3 à 8 réaux,	2 à 6	
Charbon, un sac,	30 maravédis,		47
Tuile, le millier,	1000 maravédis,	15	80
Toile en canevas, la vare,	8 *id.*		12
Frise, étoffe du pays, la vare,	2 réaux 4 mar.	1	76
Draps du pays, la vare,	6 réaux,	5	22
Souliers, la paire,	78 mar.	2	13

« Le prix du bœuf et de la vache, à la boucherie, est depuis 16 jusqu'à 20 et 22 quartos la livre de 28 onces, c'est-à-dire de 10 à 13 sous 9 deniers de notre monnaie, ou de 7 sous 4 deniers à 9 sous 3 deniers la livre de 16 onces. » (Tessier.)

Il n'y a que quelques gens aisés qui se nourrissent de grains sous forme de pain. Le peuple, en général, vit de pommes de terre, de calebasses, d'oignons, de légumes, de gofio et de poisson salé.

Ce poisson provient des côtes occidentales de l'Afrique, vers le 29e degré de latitude.

Vingt-cinq à trente brigantins, d'environ trente tonneaux, expédiés la plupart de l'île Canarie, et employés à cette pêche, font sept à huit voyages par an : ils en rapportent chaque fois 18 à 20 milliers de poisson, qui, au prix de 6 quartos la livre de 28 onces, ou 3 sous 4 deniers la livre de 16 onces, produisent environ 1000 piastres courantes.

Ce comestible malsain, et qu'on ne peut conserver plus de quatre mois, est la cause prochaine des maladies cutanées si fréquentes à Sainte-Croix et à la Laguna. Ceux qui en sont attaqués ont le corps couvert de pustules écailleuses, semblables à celles qui sont produites par la petite-vérole.

Les cuisiniers font un usage fréquent de coriandre pour assaisonner leurs mets, et de safran pour les teindre en jaune. On ne fait presque pas de beurre : celui que l'on consomme vient d'Irlande, de Hollande et des Etats-Unis. Outre la viande du pays, l'île en reçoit de Lancerote, de Fer, de Fortaventure et de Canarie. Elle tire son sel de cette dernière île et de l'Espagne, d'où les vaisseaux l'apportent comme lest. Le prix ordinaire d'une journée de travail est de deux réaux de plata ; les charpentiers et maçons en reçoivent cinq.

A *Candelaria*, les femmes fabriquent une poterie grossière avec une argile ferrugineuse que fournit leur sol. Ces ouvrières ne sont point réunies dans un atelier commun: chacune d'elles travaille dans sa maison, et n'a pour instrument qu'une simple planche en bois, sur laquelle cette argile pétrie prend une forme peu élégante; c'est l'art dans son enfance. L'usage de la roue leur est inconnu; elles n'ont pas même la précaution de laver leur terre, et d'en séparer les parties sablonneuses; de cette négligence résulte une poterie fragile et souvent trouée. L'*Orotave* possède quelques manufactures de soieries, et fabrique des toiles de lin, qu'on exporte à Cadix.

L'orseille (*Lichen-roccella* L.) employée dans la teinture violette, et qu'on ramasse sur les rochers, était autrefois, pour Ténériffe, une branche assez féconde de commerce, parce qu'elle est plus estimée que celle des autres îles. Un collecteur l'achète au nom du roi d'Espagne, 8 fr. le myriagramme, qu'il revend quelquefois 75, lorsqu'elle est épluchée et séchée. Mais cette denrée a beaucoup perdu de son prix, depuis que les Anglais et les Italiens qui l'exportaient, l'ont remplacée

dans leurs ateliers par d'autres matières plus économiques ; en 1787, l'orseille valait à peine 38 à 40 fr. (1).

Les Anglais, les Danois, les Espagnols et les Américains, sont ceux qui abordent le plus communément à l'Orotave et à Sainte-Croix. La balance a été long-temps en faveur des premiers, dont les liaisons commerciales offraient plus d'avantages à l'île, qui tirait de ces riches navigateurs la plupart des marchandises dont elle avait besoin, et les payait ordinairement en vins.

Les Anglais apportent à Ténériffe ce qu'ils destinent aux Canaries. Ce sont, en général, des draps, de la clincaillerie, des chapeaux, des cuirs, des toiles peintes et des mousselines : ils y viennent depuis le temps de la récolte des vins jusqu'en avril.

(1) J'ai eu communication, à la Laguna, d'un mémoire écrit en 1731, par don Antonio Porlier, d'origine française, et consul aux Canaries, qui prouve qu'à cette époque le gouvernement espagnol exportait annuellement de cet archipel 2,600 quintaux d'orseille, savoir, de Ténériffe, 500 ; de Canarie, 400 ; de Gomère, 300 ; de Fortaventure et Lancerote, 600 ; de Fer, 800. Il la vendait aux Anglais 88 liv. le quintal.

Avant 1777, on ne pouvait armer qu'à Sainte-Croix les bâtimens marchands de registre, que les Canaries (1) avaient la liberté d'envoyer au Nouveau-Monde. Trop long-temps les entraves du monopole, et la jalousie de Cadix rendirent, pour ainsi dire, nulle cette branche d'industrie. Le *maximum* d'exportation était fixé à 1,000 tonneaux, en vins, eaux-de-vie, fruits et autres denrées du pays; savoir : 200 pour Caracas, 300 pour Campêche, autant pour la Havane, 100 pour Porto-Ricco, 50 pour Cumana, et 50 pour Maracaybo. Mais en 1778, le ministre Galvez proclama la liberté du commerce entre les Canaries et les ports de l'Amérique espagnole. Une heureuse prospérité fut bientôt le résultat de cette sage législation. On en jugera par les tableaux suivants, extraits de Peuchet (2) et de Bourgoing (3).

Dès 1778, Ténériffe expédia pour l'Amé-

(1) Savoir, Canarie, Palme et Ténériffe, soumises immédiatement à la cour de Madrid.

(2) Dictionnaire de la Géographie commerçante, an 7, article *Espagne*.

(3) Tableau de l'Espagne moderne. Paris, 1803, tome 2.

rique espagnole 9 bâtiments, dont la cargaison valait 1,206,625 réaux de vell. Elle reçut en retour 6 vaisseaux chargés de marchandises, évaluées à un million 726,568 réaux (différence 519,943).

En 1785, les exportations des Canaries pour les deux Indes, furent de 2,623,561 réaux, valeur en productions nationales, et de 314,532 valeur en marchandises étrangères; et leurs importations de 4,623,218 réaux (différence, 1,685,125).

En 1788, ces îles expédièrent pour l'Amérique espagnole des marchandises nationales évaluées 2,210,576 réaux, et des productions étrangères valant 1,319,624 : à cette époque, leurs retours se montèrent à 2,863,437 réaux. Ainsi, dans l'espace de dix ans, la liberté du commerce a plus que doublé les produits de l'industrie.

Ténériffe tire d'Allemagne et du Nord, par la voie de Hambourg, des toiles, du fer et des objets de gréement; de la Hollande, des lins; de la Nouvelle-Angleterre, du blé, du merrain, de la cire, du bœuf salé et des chevaux; de l'Amérique espagnole, des denrées coloniales, entre autres du cacao et du sucre; d'Irlande, quelques toiles, des chandelles et

du savon ; de Gênes, du papier; de France, des étamines, des linons, des soieries, des toiles communes et des vins; de Suède, des harengs, du fer, de l'huile de poisson ; d'Espagne, des chapeaux, quelques draps, de l'huile et des vins rouges, pour colorer ceux du pays.

Avant 1789, les Français n'ont jamais exporté annuellement des Canaries, plus de 5 à 600 pièces de vin. Depuis cette époque, leur pavillon a rarement fréquenté cet archipel; cependant un intérêt majeur devrait les engager à renouer ces relations commerciales. Les Canariens aiment beaucoup nos draps, nos soieries, linge, dentelles, chapeaux, bijoux, clincailleries, armes; en un mot, tous les meubles de luxe qui prennent des formes si agréables entre les mains de nos artistes, et dont le goût est répandu dans les deux hémisphères. Ils recherchent aussi les ouvrages de nos bons écrivains, et les préfèrent même à ceux des Anglais et des Italiens. Ce goût des Canariens pour la littérature française, devrait engager nos voyageurs, nos marins, à n'introduire dans cet archipel que les bons livres dont s'honore la nation, et à proscrire de leurs cargaisons cette foule

de romans absurdes ou obscènes qu'on se plaît trop souvent à y porter.

Le tabac consommé aux Canaries vient de la Havane. Le gouvernement s'en est réservé la vente exclusive, à raison de quinze francs la livre. C'est une branche principale des revenus du roi qui en retire annuellement 350 à 400,000 francs. Cette recette s'éleverait peut-être à 6 ou 700,000 francs, si la contrebande n'introduisait pas la moitié du tabac que consomme cet archipel. L'usage de s'enrichir par ce commerce clandestin, est devenu si général, que les agents du fisc ne peuvent l'empêcher; quelques-uns même d'entre eux sont soupçonnés de le faire pour leur propre compte, et d'acquérir en peu de temps une fortune assez considérable.

Les autres impositions sont assises sur des objets que le commerce importe. Voici dans quelle proportion : toutes les marchandises étrangères payent sept centièmes de droits aux douanes, savoir, six pour le roi, et un pour l'entretien des fortifications; les denrées fournies par l'Espagne, et transportées sur des bâtiments étrangers, payent les mêmes droits, mais si elles sont chargées sur des navires nationaux, elles ne payent qu'un demi

pour cent. Les vins livrés au commerce payent six pour cent de droits, s'ils sont expédiés sur des navires étrangers; mais ils en sont exempts à bord des bâtiments espagnols.

Toutes ces îles ne jouissent pas des mêmes franchises. Le droit de commercer avec l'Amérique n'est accordé, comme nous l'avons déjà dit, qu'à Ténériffe, Palme et Canarie. Ces entraves ont paralysé jusqu'à ce jour le développement de l'industrie dans les autres colonies de cet archipel, qui voyent d'un œil jaloux les bénéfices résultants du commerce concentrés dans les mains d'un petit nombre de négociants privilégiés.

Les terres sont grevées par la dixme qui se prélève sur le froment, le maïs, l'orge, le lin, les pommes de terre, les porcs, la laine. Les deux neuvièmes du produit appartiennent au roi, les sept autres sont partagés en trois portions. La première est pour l'évêque, dont on évalue les revenus à 50,000 piastres; la deuxième pour les chanoines de sa cathédrale, dont chaque prébende vaut 1,400 piastres; la troisième sert à la rétribution des curés et à l'entretien des églises.

CHAPITRE XI.

Notice sur les hommes de lettres nés aux Canaries. — Société économique établie à Ténériffe.

L'Espagne a produit des écrivains célèbres dans les sciences, les arts et la littérature. Le siècle de *Charles-Quint* a été pour elle ce qu'est pour la France celui de *Louis XIV*. A cette époque brillante de son histoire, tandis que l'or des deux Indes coulait dans son sein, et que ses guerriers lui assuraient en Europe la supériorité des armes, *Vivès*, *Arias-Montanus*, *Ximenès*, *Solis*, *Zamora*, *Lope de Vega*, *Garcilaso*, *Moralès*, *Quevedo*, *Cervantes*, *Nicolas-Antonio*, *Medina*, *Delgado*, *Mariana*, *Rivaltas*, *Calderon*, *Villegas*, et une foule d'autres savants et artistes se signalaient par leurs succès dans les lettres.

Cette nation trop peu connue, trop souvent calomniée, est digne de son ancienne réputation, et elle a produit de nos jours un grand nombre d'écrivains distingués. Il suffit de

nommer les *Trigueros*, *Ayala*, *Gusman*, *Feijoo*, *Carpio*, *Capmani*, *Isla*, *Sanchez*, *Campomanez*, *Lampillas*, *Andrès*, *Azara*, *Castro*, *Masden*, *Ulloa*, *Bayer*, *Mendoza*, *Juan*, *Ortega*, *Palau*, *Ruiz*, *Pavon*, *Cavanilles*, *Piquer*, etc., etc., pour se convaincre des progrès qu'elle a faits dans la poésie, l'éloquence, les mathématiques, l'histoire naturelle, etc. Ce goût des Espagnols pour les lettres et les arts s'est étendu jusqu'à leurs colonies. Plusieurs d'entre elles cultivent les sciences avec succès (1).

Les Canaries, favorisées par un climat délicieux, un gouvernement paternel, et le voisinage de l'Europe, ont donné naissance à plusieurs écrivains qui peuvent rivaliser avec ceux de la métropole.

---

(1) La cour de Madrid, qui prend tous les moyens propres à civiliser, à éclairer ses vastes et précieuses colonies, emploie une mesure que les autres métropoles devraient adopter. A Ténériffe, à Porto-Ricco, à la Havane, etc., il existe des collections de bons livres espagnols, imprimés aux frais du gouvernement, et vendus pour son compte. Il est peu de colons qui ne se fassent un devoir d'en acheter.

La notice suivante des hommes de lettres nés dans cet archipel, est extraite en partie de Clavijo : je n'y ai point inséré les auteurs d'ouvrages inédits, ou de théologie scolastique. J'ai ajouté en note le titre espagnol des ouvrages les plus intéressants et peu connus de nos bibliographes. Clavijo cite cent cinq écrivains nés aux îles Canaries : je me borne à en indiquer vingt-six.

Augustin Betancour, religieux franciscain, né à Canarie au dix-septième siècle, a mis au jour une grammaire et une histoire ecclésiastique du Mexique (1). Il desservait une cure dans la capitale de cet empire.

Don Juan Ceverio de Vera, originaire et chanoine de Canarie, mort à Lisbonne en 1606, voyagea successivement en Amérique, en Espagne, en Italie, en Palestine et en Portugal. Nous avons de lui (2) : Voyage de la Terre

---

(1) Arte Mexicano, ajustado à los rudimentos de Nebrija. Mexico, 1673.—Cronica de la provincia del Santo Evangelio de Mexico, in-fol., 1697.

(2) Viage de la Tierra Santa : Descripcion de Jerusalem y del santo monte Libano, con relacion de Cosas Marabillosas, asi de las provincias del

Sainte. — Description de Jérusalem et du Mont-Liban.—Itinéraire pour les pélerins, etc.

Don Thomas Cano, né aux îles Canaries, officier de marine pendant cinquante-quatre ans, publia en 1611, un Traité de la construction des vaisseaux (1).

Fortaventure s'honore d'avoir vu naître sur son sol *don Joseph de Viera y Clavijo*, chanoine de Canarie, membre de l'Académie d'histoire de Madrid, de la Société économique de Ténériffe, etc. Cet écrivain distingué a publié un poème espagnol sur l'analyse des différentes espèces d'airs, par *Priestley*; un autre sur les aérostats; l'éloge de Philippe V; celui d'*Alphonse Tostat*, célèbre docteur de Salamanque, au quinzième siècle; mais le fondement le plus solide de sa réputation est son histoire des Canaries (2). Le

---

Levante, como de las Indias de occidente, con un itinerario para los peregrinos, etc.; en Madrid, per Luis Sanchez, 1797, in-8°.

(1) Arte para fabricar y aparejar naos de guerra, y Merchantes. Sevilla, 1611, 4°.

(2) Noticias de la historia general de las islas de Canaria, contienen la descripcion geografica de Todas; una idea del origen, caracter, usos

journal de Paris, juin 1778, a fait l'éloge de cet ouvrage.

Don François Oregon, né à Gomère, gouverneur de Gibraltar en 1658, de la Havane en 1662, puis maréchal de camp en Flandres, a mis au jour un Traité de politique et de mécanique militaire (1), estimé des hommes de l'art. Il mourut à *Cuba*, dont il était gouverneur.

Don Joseph Clavijo y Faxardo, né à Lancerote en 1726, a successivement occupé les postes de trésorier militaire à Ceuta, de secrétaire d'état-major près l'armée du camp de Saint-Roch, d'archiviste du gouvernement et

---

y costumbres de sus antiguos habitantes; de los descubrimientos, y conquistas que sobre ellas hicieron los Europeos : de su gobierno eclesiastico, politico y militar; del establecimiento, y sucession de su primera nobleza; de sus varones ilustres por dignidades, empleos, armas, letras y santidad; de sus fabricas, producciones naturales y comercio, con los principales sucesos de los ultimos siglos; 4 vol. in-4°. Madrid, 1772-1783.

(1) Politica y mecanica militar. Madrid, 1669, y Bruselas, 1684, in-8°.

secrétaire du cabinet public d'histoire naturelle à Madrid. Sa patrie et les lettres lui doivent (1) le *Penseur*, ouvrage écrit avec autant d'élégance que de solidité, et comparable au spectateur d'*Adisson*; la traduction de plusieurs tragédies françaises, des conférences synodales de Massillon, du Dictionnaire des hérésies de Pluquet, et de l'histoire naturelle de Buffon, la rédaction du Mercure historique et politique de Madrid, de 1773 à 1783. Il a aussi travaillé avec *Davila* à la confection du catalogue imprimé des richesses minéralogiques que renferme le cabinet du roi d'Espagne.

Palme a donné naissance aux hommes de lettres suivants :

Don Ant. Jos. Alvarez de Abreu, gouverneur de la province de Caracas, et doyen du conseil supérieur des Indes, né en 1683, publia en 1726 un Traité de l'autorité et des droits réguliers du gouvernement, sur la vacance de toutes les églises des Indes occi-

---

(1) Pensador matritense. Madrid, Ibarra, 7 vol. in-8°.—La Andromaca de J. Racine.—El heredero universal, y el vana glorioso.

dentales (1). Philippe V fut si satisfait de cet ouvrage qui augmentait ses revenus de plus d'un million de réaux, qu'il conféra à l'auteur le titre de marquis de la Régale, et le récompensa généreusement. Don Abreu a aussi publié deux mémoires sur le commerce et l'administration des Philippines. Jaloux de maintenir les priviléges de la couronne de Castille, il mit au jour, en 1735, une dissertation pour prouver que l'île de Sainte-Croix, une des Antilles, appartenait à l'Espagne, et qu'elle n'avait pu être vendue par la France au Danemarck. Mort en 1766.

Don Felix Abreu, fils du précédent, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, membre de l'Académie des Sciences de Madrid, secrétaire d'ambassade à Londres, etc., né en 1722, mort à Madrid en 1766. Nous avons de lui un Traité sur les prises de mer et sur les condi-

---

(1) Discurso juridico-historico-politico sobre que las vacantes mayores y menores de las iglesias de las Indias occidentales pertenecen à la corona de Castilla y Leon, con pleno y absoluto dominio. Madrid, A. Marin, 1726, in-fol.; *ib.*, deuxième édit., 1769, etc.

tions requises pour légitimer la course en temps de guerre (1).

Don Abreu Bertodano, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, membre de l'Académie des Sciences de Madrid, ministre honoraire du conseil de la *Hacienda*, frère du précédent, né en 1717, mort en 1775, a traduit en espagnol : le Droit public de l'Europe, par *Mably*; l'Art de négocier avec les souverains, par Pecquet. Les lettres lui doivent aussi un recueil précieux, intitulé : Collection de Traités de paix, de commerce et de navigation, passés entre l'Espagne et les autres puissances étrangères, depuis l'établissement de la monarchie gothique jusqu'au règne de *Ferdinand VI. Madrid*, 1740—1751, 12 vol. *in-folio* (2). Cet ouvrage, qui honore l'auteur et

(1) Tratado juridico-politico sobre presas de mar, y calidades que deben concurrir para traerce legitimamente el Corso; dedicado al E. S. D. Ensenada. Cadix, en la imprenta real de marina, 1746, in-4°.

(2) Coleccion de tratados de paz, alianza, neutralidad, garantia, proteccion, tregua, mediacion, accesion, reglemento, comercio, navegation, etc., hechos por los pueblos, reyes y

sa nation, ne peut être comparé qu'aux actes de *Rymer*, et à la collection des ordonnances de nos rois.

Don François Pimiemta, un des meilleurs amiraux de Philippe II, se distingua à la bataille de Lépante, et chassa, en 1641, les Anglais de l'île Sainte-Catherine au Paraguay.

---

principos de Espana, con los pueblos, reyes, principes, republicas y demas potencias de Europa y otras partes del mundo, etc., desde antes del establecimiento de la monarquia gotica, hasta el feliz del rey don Fernando VI: en la qual se comprehenden otros muchos actos publicos y reales concernientes al mismo asunto, como declarationes de guerra, etc., y asimismo ventas, donaciones, permutas, ampenos, transacciones, investiduras, concordatos, y las bulas et breves pontificios que conceden algun derecho, privilegio, ò preeminencia à la corona de Espana, etc., fielmente sacados de los originales, ó copias autenticas de la secretaria de estado, librerias reales y particulares, etc., dispuestos en orden cronologico. Todo de orden y à expensas de S. M. Madrid, A. Marin, 1740 hasta 1751, 12 tom. in-fol.

Il a fait imprimer l'histoire de cette expédition (1).

Don Joseph Fernandez Romero, voyagea dans l'Amérique méridionale au dix-huitième siècle, et acquit de grandes connaissances en navigation. Nous avons de lui une instruction sur la route de Cadix à l'embouchure de la Plata (2).

---

(1) Relacion del suceso que tuvo, en la isla de Santa Catalina, el amirante don Fr. di Pimienta, en que se dà cuenta de como la tomo à los enemigos, echando los de ella; y de la estimacion de los despojos y numero de prisioneros. Madrid, 1642, in-fol.

(2) Instruccion exacta y util de las derrotas y navegaciones de ida y vuelta, desde la gran vahia de Cadiz hasta la boca del gran Rio de la Plata. Se hallan tambien las derrotas y navegaciones de dicha boca hasta Montevideo, y de este à la boca del mencionado rio, costas, islas, baxos, fondos, variedad de corrientes con las advertencias y precauciones que en sus navegaciones se deben practicar; y asimismo las islas, y baxos peligrosos que hay al norte y sur de la equinoccial, latitud y longitud de sus situaciones. Cadix, G. Peralta, 1730.

Don Christophe Hoyo Solorzano, marquis de Saint-André, né en 1677, voyagea dans toute l'Europe, et s'y fit un nom par son originalité piquante et ses aventures. Il a écrit sa vie, imprimée à Madrid avec d'autres opuscules, en 2 vol. *in*-4°. Mort en 1762.

Les écrivains dont les noms suivent, ont pris naissance à Ténériffe.

Joseph Anchieta, né à la Laguna en 1536, fit ses études à *Coimbre*, entra chez les Jésuites en 1551, et fut envoyé missionnaire au Brésil; mort en 1597. Nous avons de lui une grammaire et un dictionnaire de la langue brasilienne; des sermons en latin, espagnol, portugais, brasilien, et plusieurs mémoires sur le Brésil.

Louis Anchieta, parent du précédent, fondateur de la Compagnie de Jésus aux Canaries, né à la Laguna en 1648, mort en 1685, est l'auteur d'un éloge des îles Canaries. Dans cet ouvrage, plein d'érudition et assez bien écrit (1), l'auteur prétend que les Canaries sont les Iles Fortunées, les Champs-Élysées,

(1) Excelencias de las islas de Canaria, etc.; Xerez, 1679.

le Jardin des Hespérides; et que le pic de Ténériffe est l'Atlas des poètes. (On peut consulter, sur ces questions, le premier livre de l'histoire des Canaries par Viera.)

Dans le même temps, le Suédois Rudbeck soutenait que sa patrie a été la demeure des anciennes divinités du paganisme et de nos premiers pères; qu'elle est la véritable Atlantide de Platon, et que les Danois, les Anglais, les Grecs, les Romains en sont sortis. C'est ainsi qu'on abuse de l'érudition pour soutenir les plus étranges paradoxes.

Don Antoine Viana, chirurgien-major des armées navales, et médecin de l'hôpital de Séville, né à la Laguna en 1578, composa à l'âge de vingt-quatre ans un poème sur les îles Canaries (1), recommandable par l'élégance des vers et la vérité de plusieurs caractères. *Lope de Vega* et *Nicolas Antoine*, ont fait l'éloge de cet ouvrage.

Don Juan Franchy-Alfaro, né à la *Villa-Orotava*, fut député par ses concitoyens à

(1) Antiguedades de las islas a Fortunadas de la Gran-Canaria, conquista de Teneriffe, y aparecimiento de la imagen de Candelaria, en verso suetto, y octava rima. Sevilla, 1604, in-8°.

Madrid, pour demander que l'*Orotave* devînt indépendante de la *Laguna*, et la liberté du commerce des Canaries avec les Indes, interrompu par une ordonnance de 1649. Ce zélé citoyen fit imprimer à Madrid différents mémoires sur ces deux objets, et obtint du gouvernement la justice qu'il réclamait. Mort en 1651.

Nunez de la Pena, né à la *Laguna* en 1641, est connu par son histoire des Canaries, et spécialement de Ténériffe (1). Cet ouvrage lui valut une pension et le titre d'archiviste général des royaumes de Castille et Léon. *Nunez* travailla avec tant d'ardeur à son histoire, qu'il en perdit les yeux. Cet auteur, dit *Viera*, avait peu de goût; cependant ses recherches sont précieuses à consulter sur les antiquités des Canaries. Mort en 1721.

Ynterian de Ayala, religieux de la Merci, prédicateur du roi, etc., né à Ténériffe, mort

---

(1) Conquista y antiguedades de las islas de la Gran-Canaria, y su descripcion, con muchas advertencias de sus privilegios, conquistadores, pobladores y otras particularidades en la muy poderosa isla de Teneriffe. Madrid, in-4°, impr. re., 1676.

en 1730, orateur, poète, historien et critique estimé, a publié une traduction espagnole du catéchisme historique de Fleury; des opuscules poétiques en latin, différentes censures de livres, et spécialement du tome II du Théâtre critique du père *Feyjoo*.

Don Joseph Gonzalez Cabrera-Bueno, né à Ténériffe, fut envoyé aux Philippines en qualité d'amiral, vers l'an 1701. Son expérience et ses longs services, lui procurèrent des connaissances précieuses sur la navigation dans les mers de l'Inde. Nous avons de lui un Traité de navigation, avec la description de quelques instruments nécessaires aux marins, et une table des déclinaisons du soleil, etc., ouvrage enrichi de calculs logarithmiques et de gravures (1).

(1) Navigacion especulativa y pratica, con la explicacion de algunos instrumentos que estan mas en uso entre los navigantes, con las reglas necessarias para su verdadero uso: tabla de las declinaciones del sol, computadas al meridiano de san Bernardino: el modo de navegar por la geometria, por el quadrante de reduccion, por los senos logarithmicos y communes: con las estampas y figuras pertenecientes à lo dicho; y otros tratados curiosos. En Manilla, 1734, in-fol.

Don Laurent de la Torre Barrio, né à la Laguna, devint président du conseil des Mines de *Saint-Jean de Lucène, au Pérou*, et publia, en 1738, un livre qui eut beaucoup de succès, sur le produit des mines du Pérou. Cet ouvrage, dont le père Feyjoo a fait l'éloge, fut réimprimé à Madrid en 1743 (1).

Don François Machado y Fiesco, chevalier de l'ordre de Saint-Charles, ministre et trésorier général du conseil des Indes, etc., né à la Laguna, publia en 1758 un mémoire sur l'importance des îles Canaries, et sur la décadence de leur commerce par les entraves du monopole. En 1762, il présenta au roi un tableau statistique de ces îles.

Don Antonio Porlier, né, en 1722, à la Laguna, d'un père français, consul aux Canaries, fut successivement chevalier de Saint-Charles, premier fiscal du conseil des Indes, et nommé en 1776 membre honoraire de l'Académie royale de Saint-Ferdinand. Il fut chargé de fonctions importantes au Pérou et dans d'autres colonies espagnoles. Cet honnête et savant citoyen a laissé plusieurs ouvrages

(1) Arte, ò Cartilla del nuevo beneficio de la plata, etc.; en Lima, 1738.

écrits avec autant de goût que d'érudition, sur l'histoire et la statistique des Canaries.

Don Jean Yriarte, bibliothécaire du roi, interprète de la première secrétairerie d'État, membre de l'Académie des Sciences de Madrid, né à l'Orotave en 1702, fut envoyé de bonne heure en France, où il fit ses études à Paris et à Rouen. Il a rédigé, en latin, le Catalogue des manuscrits grecs, et celui des ouvrages géographiques et mathématiques qui enrichissent la bibliothèque de Madrid (1730—1769, 3 vol. *in*-fol.). Il travailla utilement au nouveau dictionnaire de la langue espagnole. Sa grammaire latine (1), qui lui coûta quarante ans de travail, est un de ses meilleurs ouvrages. Mort en 1771.

Don Bernard de Yriarte, neveu du précédent, né à l'*Orotave*, membre de l'Académie espagnole, ministre du conseil des Indes, chevalier de Saint-Charles, et secrétaire d'ambassade à Londres, s'est distingué dans la carrière politique. Il a traduit en vers castillans

---

(1) Gramatica latina, escrita con nuevo método y nuevas observaciones, en verso castellano, con su explicacion en prosa. Madrid, 1771, in-8°, Ib., 2e edit., 1782.

le Tancrède de Voltaire; en prose les poèmes latins de son oncle; et publié en 1774 les œuvres choisies de ce dernier, avec une notice sur sa vie, 2 vol. *in-4°.*

Don Thomas Yriarte, frère du précédent, né à l'Orotave en 1750, est un des plus célèbres écrivains actuels de l'Espagne. Après avoir débuté dans la carrière littéraire par des poésies latines, il traduisit quelques-unes de nos meilleures pièces de théâtre; et en 1777, l'Art poétique d'Horace, en vers espagnols avec le texte latin. En 1782, il publia un recueil de Fables qui eut un grand succès. Mais le meilleur de tous ses ouvrages est son poème de la Musique, 1779, traduit dans la plupart des langues de l'Europe. Ses talents lui ont mérité le titre de secrétaire d'État, et d'archiviste général du conseil de la guerre. Il travaille maintenant à une traduction de l'Énéide.

Don *Augustin de Bétancourt*, lieutenant dans le régiment de l'Orotave, sa patrie, membre de plusieurs sociétés littéraires, a mis au jour, sur la physique, la chimie et les mathématiques, différents mémoires estimés dans toute l'Europe savante.

Don *Bernard Cologan Fallon*, né à

l'Orotave, âgé d'environ trente-six ans, a voyagé en Espagne, en Angleterre, en Hollande et en France, pour perfectionner son éducation. De retour à Ténériffe, il y publia, en 1795, un poème latin de 212 vers, qu'il adressa à don *Antonio de Tavira*, évêque des Canaries, pour engager ce prélat, ami éclairé des sciences, à protéger de tout son crédit les écoles publiques, récemment établies dans cet archipel par le gouvernement. On trouve dans ce poème (1), imprimé à la Laguna, un grand nombre de vers dictés par le génie des Muses. J'ai formé avec cet estimable citoyen une liaison intime, et je dois à son amitié des notions importantes sur Ténériffe.

Ténériffe possède une société littéraire établie en 1778, sous le titre de « Real-Sociédad Economica de omigos del pays », composée

(1) Illustr. ac dilectiss. don Antonio de Tavira et Almazan Canariensi episcopo..... hoc carmen humilissimè offert Bernardus Cologan Fallon, ut studia litteraria jam regio concessa decreto, his in insulis promoveat, foveatque. Lacuna nivariensi, apud Mich. Aug. Bazzanti, reg. societ. typographum, in-4°, 1795.

des citoyens les plus recommandables des Canaries, par leur zèle et leurs lumières. Cette société a pour but de travailler à l'instruction du peuple ; de provoquer l'établissement des écoles publiques dans les paroisses qui en sont susceptibles, et d'activer l'agriculture, le commerce et les arts. Chaque année, elle publie un volume de ses actes, et fixe les prix qu'elle doit distribuer à ceux qui auront le mieux résolu les questions proposées.

L'annonce suivante des prix, insérée dans les programmes de 1788 et 1790, atteste l'importance des objets dont s'occupe cette utile et savante société : 1° une médaille de 200 réaux à l'auteur du meilleur Mémoire sur les moyens de déterminer les propriétaires et les laboureurs à multiplier les plantations dans leurs terres ; 2° 60 réaux à l'institutrice dont les leçons auront été suivies par un plus grand nombre d'élèves ; 3° 200 au citoyen qui aura indiqué la meilleure méthode pour encourager la pêche aux Canaries ; 4° 60 à celui qui aura exprimé une plus grande quantité d'huile de colzat ; 5° 75 à celui qui aura planté, en 1789, deux cents cotonniers dans l'arrondissement de Taganana ; 6° une médaille d'or de quatre onces, à l'auteur du

meilleur Mémoire sur l'exportation des vins de *Ténériffe*, et le commerce des Canaries avec la *Prusse*.

Cette île jouit aussi d'une imprimerie établie à la Laguna; mais elle est privée d'une université, où les jeunes Canariens viendraient puiser le goût des sciences, au lieu d'aller, à grands frais, en étudier les principes dans les colléges d'Europe. Les vœux de tous les bons citoyens appellent ce nouveau bienfait du gouvernement, et désignent la Laguna comme propre à en devenir le chef-lieu. On n'a point oublié qu'une bulle de Benoist XIV, du 27 mars 1744, sanctionnée par Philippe V, le 18 juin suivant, portait érection d'une université dans le couvent des religieux augustins de cette ville. On devait y enseigner la grammaire, la logique, la philosophie, les mathématiques, la théologie, la médecine, le droit civique et canonique. Mais les intrigues et la jalousie des dominicains de la même ville, et du clergé de Canarie, obtinrent de Ferdinand VI, en 1747, la révocation de cet établissement précieux. Voy. Clavijo, 4, 417. « *En el orbe literario*, dit ce judicieux historien, *un pueblo civilizado sin*

universidad, es como un pueblo religioso sin templo.»

CHAPITRE XII.

Minéralogie.

Ténériffe, bouleversée en partie par le feu des volcans, ne présente, au premier aspect, qu'une masse irrégulière et crevassée de laves, de scories, de rochers entassés pêle-mêle, et comme jetés au hasard : dans les champs cultivés, ces matières volcaniques ont été broyées par de fréquents labours et par l'action continuelle des météores ; cependant la plupart des plaines sont arides et contiennent peu de terre végétale. Au fond des ravins qui sillonnent les flancs des montagnes, on trouve des fragments de roches de toute grosseur. Ce sont en général des laves argilo-ferrugineuses, plus ou moins mélangées de schorl noir, de spath calcaire, etc. ; des granits composés de feld-spath, de quartz, de mica, etc. ; des poudingues formés de coquilles et de matières volcaniques, unies par un ciment calcaire, etc. ; des brèches de pierres ponces et d'argile ferrugineuse.

Les environs de *Sainte-Croix* ne sont que des montagnes pelées, où il ne croît que

quelques herbes qui servent à nourrir des chèvres, et beaucoup d'euphorbes. Dans les endroits les moins escarpés, on trouve un peu de terre mêlée à beaucoup de pierres, et qui rapporte très-peu.

Au haut de la montagne, autour de la *Laguna*, le sol est meilleur et bien cultivé. Il est argileux, et assis sur des couches de pierres calcinées, qu'on retrouve partout à diverses profondeurs. Celui de la plaine, qui s'étend depuis la Laguna jusqu'à Tacoronte, est un mélange d'argile et de sable très-fertile. En allant de là au port *l'Orotave*, on découvre des terres de bonne qualité; mais à mesure qu'on approche de la mer, ce ne sont plus que des pierres et des rochers. On trouve aussi, dans un Barranco près Candelaria, des bancs de terre calcaire et des coquilles fossiles.

Toutes les substances volcaniques sont plus multipliées aux environs du Pic. Cette montagne fameuse, élevée de trois mille sept cent dix mètres au-dessus du niveau de la mer, est située au 19e degré de longitude, et au 28° 17' de latitude (1). Elle est

(1) Selon Borda. — Carte du dépôt. — Et Con-

circonscrite à sa base, par plusieurs montagnes inférieures qui se profilent en amphithéâtre les unes derrière les autres, et qui, étant disposées en forme d'anneaux concentriques, renferment, d'un intervalle à l'autre, des milliers de précipices et de ravins, qui se prolongent dans toutes les directions. Les espaces non couverts de laves ou de pierres calcinées, sont remplis d'une terre extrêmement fertile. Si on y sème du grain très-clair, elle rapporte quatre-vingts et plus de cent pour un : on a vu même un seul grain produire quarante épis, qui ont rendu trois mille cinq cents grains (1). La variation de la boussole, au Pic, est de

---

naissance des Temps, an 15. Voyez aussi : *Observaciones de las alturas del barometro, y de los grados del termometro, hechas en el viage al pico*, 1776. Annales de historia natural; Madrid, 1779, t. 1.

(1) Les parties de l'île qu'on a pu mettre en culture sont d'une grande fertilité : c'est le propre des îles volcaniques. La chaleur intérieure de ces sortes de terres élève jusqu'à leur surface une partie des eaux dont elles sont imbibées par les pluies, et donne ainsi à la végétation une vigueur peu ordinaire. (Voyage de La Billardière, tome 1, page 31.)

16° à l'ouest, et, suivant Cordier (1), son inclinaison vers le pôle austral, de 5°.

Je ne m'arrêterai point à décrire, jour par jour, nos excursions dans les lieux de la colonie les plus riches pour des naturalistes. Le récit de quelques-unes de ces courses suffira pour donner une idée de celles que nous avons faites dans les Barrancos, dans les forêts et sur les montagnes qui environnent Guimar, Candelaria, la Laguna, l'Orotave et Sainte-Croix.

En arrivant dans cette dernière ville, chacun de nous était impatient de parcourir les montagnes qui la cernent. Nous partîmes le 15 novembre à six heures du matin, avec des vivres et l'attirail nécessaire. Le capitaine était à notre tête. Après avoir traversé plusieurs ravins, franchi plusieurs monticules, nous arrivâmes à neuf heures au pied d'une montagne cultivée jusqu'au tiers de sa hauteur. En partant, nous avions cru n'en être éloignés que d'une demi-lieue, et cependant nous marchions depuis trois heures pour l'atteindre. Là, chacun se dispersa pour suivre l'objet particulier de ses recherches. Je pris ma route le long de l'aqueduc dont j'ai parlé, qui con-

(1) Journal de Physique, messidor an 12.

duit l'eau à Sainte-Croix. On a tracé parallèlement à cet aqueduc, un sentier large de six à dix décimètres, qui suit la même direction. Ce chemin, que je préférai aux autres, me procura l'avantage de trouver plusieurs plantes, et d'examiner à mon aise la forme et la direction singulière de ces montagnes volcaniques. Toutes les laves dures et noirâtres qui les composent, sont entassées confusément, par couches horizontales ou inclinées. On remarque la même irrégularité dans les fentes dont elles sont fracturées. De loin, ces montagnes, élevées au moins de deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, présentent l'aspect d'une triste nudité : vues de près, elles offrent au botaniste des euphorbes, des fougères, des aroïdes, des renoncules, des rubiacées, des graminées, etc. Nous continuâmes nos recherches jusqu'au soir, et si la lune ne nous eût pas prêté son flambeau, nous aurions fait plusieurs chutes dans les sentiers raboteux des montagnes.

Quelques jours après, je partis seul, et je parcourus jusqu'au soir une partie des montagnes au nord-ouest de Sainte-Croix. Après quatre heures de marche, j'atteignis le sommet d'une des plus élevées. Là, je découvris

un nouvel horizon. Un plateau de plusieurs hectares carrés, couvert de cultures et de troupeaux de chèvres, me frappa d'autant plus, que les flancs escarpés de la montagne sont à peine revêtus de quelques euphorbes. Du milieu de ce plateau s'élèvent çà et là d'autres montagnes, qu'on ne peut voir de Sainte-Croix. Cette excursion me donna des notions plus exactes sur l'intérieur de l'île et sur l'activité de ses infatigables cultivateurs.

Quand on considère les immenses travaux qu'ils ont dû employer pour fertiliser ces montagnes de laves; transporter sur leur sommet, élevé de sept à huit cents mètres, des troupeaux, des habitations; tracer des routes sur leurs flancs; disputer aux torrents un peu de terre végétale...., on voit combien l'industrie, aiguillonnée par le besoin, peut surmonter d'obstacles.

J'ai souvent dirigé mes courses vers une chute d'eau située à un quart de lieue de Sainte-Croix. Le torrent qui forme cette cascade, se précipite au fond d'un ravin qui aboutit à la mer. L'eau en tombant sur les rochers fait entendre un bruit éclatant et forme un nuage de vapeurs, dont chaque globule réfléchissant les rayons du soleil,

emprunte les couleurs de l'arc-en-ciel.

Au nord de la Laguna, une vaste forêt, qui s'étend jusqu'à Taganana, au bord de l'Océan, recouvre plusieurs montagnes dont elle décrit toutes les sinuosités. J'avais déjà visité plusieurs fois cette mine féconde pour un naturaliste, lorsque plusieurs de mes amis me témoignèrent le désir de m'y accompagner : c'étaient Le Gros, l'abbé Porlier, le docteur Savignon, etc. M. de Villanueva, chez lequel j'occupais un appartement, instruit de notre dessein, eut l'honnêteté de nous donner un conducteur et de nous approvisionner en poulardes, en vin de malvoisie, en confitures, en pain, etc. Je me munis d'une serpette pour couper les rameaux des plantes, d'une houlette pour arracher leurs racines, d'une loupe pour observer leurs fleurs, de papier et de crayon pour les décrire, et d'une boîte en fer-blanc pour les y déposer.

Nous partîmes le 2 décembre 1796, et dirigeâmes notre course le long de l'aqueduc en bois. Depuis la Laguna jusqu'au pied de la forêt, la campagne est bien cultivée en blé, en pommes de terre, en lin, en lupins, etc. On voit aussi çà et là quelques pâturages dont la verdure frappe agréablement les yeux. Arrivés au pied de la forêt, nous fîmes halte pour déjeûner; jamais repas ne fut plus gai :

un tapis de verdure nous servait de nappe, le gazon de siéges; à nos côtés, l'aqueduc nous offrait une boisson fraîche, et le murmure de l'eau, qui coulait sous une voûte d'arbrisseaux entrelacés, en tombant de cascades en cascades, portait dans nos cœurs le plaisir d'une douce harmonie. Nous portâmes plusieurs tostes à l'inaltérable amitié de la France et de l'Espagne, qui n'auraient jamais dû séparer leurs intérêts communs; à la gloire de nos intrépides et vaillants défenseurs, dont le courage héroïque a cueilli tant de fois les lauriers de la victoire, etc. Ces tostes furent terminés par des chants, et je vis avec plaisir que nos bons Espagnols, qui ne pouvaient s'entretenir avec nous en français, connaissaient nos meilleurs hymnes guerriers, en les chantant correctement. Jamais les échos de cette forêt n'avaient retenti de semblables accents. Nous passâmes une journée délicieuse, embellie tour à tour par la botanique, Bacchus et l'amitié. Je revins, le soir, avec une ample moisson de plantes.

Quelques jours après, je retournai dans la forêt, et au lieu de suivre le sentier ordinaire de l'aqueduc, j'en pris un autre plus riche en végétaux, plus pittoresque, mais plus dangereux que le premier. La pente des mon-

tagnes est si rapide, et l'on découvre fréquemment des précipices si profonds, qu'il faut sans cesse avoir l'œil à ses pieds pour ne pas faire des chutes de cent cinquante à deux cents mètres.

Je frémis encore lorsque je me rappelle le péril extrême que j'ai couru dans cette herborisation. Un arbuste fleuri (1), implanté obliquement dans un rocher, penchait sa tête rouge et verte sur les bords d'un ravin à pic, au fond duquel je distinguais à peine un troupeau de chèvres. Il fallait, pour atteindre cet arbuste, descendre et m'appuyer sur son tronc. Je n'hésitai pas; mais tandis que j'avançais la main pour saisir un rameau en fleur, l'appui fragile sur lequel j'étais soutenu, se brisa sous mes pieds : c'en était fait de moi si, au premier craquement que j'entendis, je n'avais promptement empoigné une racine de laurier qui se trouvait à mes côtés. Le danger me rendit agile, et je m'élançai sur le rocher, où je restai au moins trois minutes palpitant d'effroi. Enfin, ayant repris mes sens, je coupai une branche, à l'aide de laquelle j'atteignis facilement le *parietaria* qu'une seule racine tenait suspendu au rocher.

(1) *Parietaria arborea* L'hérit.

Le 19 décembre 1796, Baudin, accompagné d'Advenier, Gonzalès, Mauger, Riedlé, et de Bonnefoi, élève de la marine, entreprit le voyage du Pic. Malgré la rudesse des sentiers, le froid, le vent et les neiges qu'ils recontrèrent à deux mille mètres d'élévation, ces intrépides voyageurs parvinrent au pied du mamelon qui couronne la montagne ; mais tous leurs efforts ne purent les porter au sommet, ni vaincre l'obstacle que leur opposait une immense calotte de glaces inaccessibles. Ils coururent les plus grands dangers dans cette expédition un peu téméraire.

Lors de notre premier voyage à l'*Orotave*, Le Gros et moi nous partîmes de *Durasno* le 15 février 1797, à sept heures, avec des vivres pour toute la journée, et nous dirigeâmes notre marche vers la montagne Verte, qui forme une chaîne longue et très-haute, entre le Pic et l'Orotave. Notre intention était d'en atteindre le sommet. Nous eûmes l'imprudence de choisir les sentiers qui paraissaient aller directement au but, et de quitter la voie ordinaire, plus longue et plus tortueuse. Après avoir traversé plusieurs vignobles, des champs ensemencés, et franchi avec peine une multitude de ravins profonds, nous nous éga-

râmes dans un taillis de lauriers et de bruyères. Quelques bergers, qui nous aperçurent, étonnés de voir des étrangers dans ces déserts, accoururent pour venir nous avertir que cette route était impraticable, et que nous courions risque d'y passer la nuit. Enfin, parvenus au pied de la montagne, nous entreprîmes de grimper au sommet; mais, à trois heures, nous n'étions encore qu'aux deux tiers : le reste est un roc à pic et presque nu, d'où pendent de droite et de gauche des escarpements de plus de cent mètres de profondeur. La prudence ne permettant pas d'aller plus loin, nous descendîmes et revînmes à *Durasno* par la route ordinaire qui conduit au port l'Orotave, à travers des plaines bien cultivées.

Indication des substances minérales que j'ai recueillies à Ténériffe, sur les montagnes, dans les ravins et aux bords de l'Océan (1).

Lave argilo-ochreuse, presque calcinée et décomposée, contenant des cristaux de schorl noir.

---

(1) Lorsque nous appareillâmes des Canaries, je déposai entre les mains de M. Cambreleng,

Basalte ligneux. — Autre de couleur noire.

Lave paresseuse très-pesante, de couleur noire, à grandes cellules, vides, irrégulières.

Pyroxène noir, mélangé avec une lave argileuse, rouge et dure.

Lave compacte d'un gris noirâtre, dans laquelle on remarque de très-petits globules de chrysolite, d'un jaune verdâtre.

Grès roulé, dont la surface est recouverte par un verre blanc transparent, volcanique.

Trap noir.

Brèche volcanique, formée de fragments de pierre-ponce blanchâtre, liés par une lave terreuse, friable, d'un gris fauve.

---

dont j'ai déjà parlé, deux caisses remplies des minéraux relatés dans ce chapitre. Depuis mon retour en France, j'ai reçu ces caisses, que cet homme estimable m'a expédiées par un bâtiment neutre. Mon collègue Advenier, chargé spécialement de la minéralogie, a aussi rédigé sur celle de Ténériffe un mémoire rempli d'observations précieuses, et qui est déposé dans les cartons de l'administration du Muséum d'histoire naturelle. Si cet estimable collègue n'avait pas été enlevé à Saint-Domingue par une mort prématurée, il aurait publié lui-même le résultat de ses travaux sur la géologie de Ténériffe.

Lave compacte, recouverte par une pierre coquillère calcaire.

Grenats de couleur rougeâtre, enveloppés dans une lave compacte, noirâtre.

Lave poreuse, noirâtre. L'intérieur de quelques-uns des vides est rempli de petits globules de spath blanc; d'autres sont pleins d'ochre ferrugineux-jaunâtre, friable.

Trap vert, glanduleux, contenant des cristaux de feld-spath.

Scorie noire, recouverte d'une couche très-mince d'une espèce de laitier de couleur brunâtre.

Lave d'un gris bleuâtre, argileuse, peu dure, cellulaire, à pores fins et rapprochés, remplis en partie par du spath blanc.

Lave spongieuse, noire, légère.

Lave cellulaire brunâtre, pesante. Les cavités sont tapissées d'une substance d'un vert-jaunâtre, qui a beaucoup de rapport avec la chlorite terreuse.

Pierre-Ponce.

Lave compacte contenant des cristaux d'amphibole.

Lave compacte noire, contenant de la chrysolite en grains irréguliers, d'un vert-jaunâtre, et des cristaux d'amphibole.

Lave argileuse légère.

Lave cellulaire et argileuse, d'un gris noirâtre, dont les cavités sont en partie tapissées de zéolite.

Id., plus compacte.

Lave cellulaire argileuse, d'un brun clair tirant sur le violet, à cavités remplies de globules de spath calcaire blanc.

Granit composé de feld-spath, quartz, grenats et amphibole.

Roche argileuse contenant des cristaux de feld-spath et d'amphibole.

Basalte compacte jaunâtre, en partie décomposé.

Roche porphyritique grisâtre.

Grès micacé et stratifié.

CHAPITRE XIII.

Zoologie.

Ténériffe doit au voisinage de l'Europe, et à des relations fréquentes avec la métropole, une partie de ses animaux domestiques : le cheval, l'âne, le mulet, le bœuf, le porc, la brebis, la chèvre, le chien, le chat, le dindon, le coq, l'oie, le canard, le pigeon, etc.; mais ces animaux se sont peu multipliés sur un sol dont la fertilité ne répond pas à la température du climat. L'âne, le porc et la chèvre, forment les espèces les plus nombreuses. Les chevaux, quoique maigres et petits, sont vigoureux (1). L'Afrique lui a donné le chameau. Quant aux animaux sauvages, on trouve parmi les

(1) La race des chevaux qui se trouve aux îles est celle de Barbarie, c'est-à-dire la meilleure après la race des chevaux arabes.

Le mélange de ces chevaux avec les ânes, qui sont aussi de belle race dans ces mêmes îles, produit de très-bons mulets, d'une grande utilité dans un pays de montagnes. (S.)

Mammifères.

La souris, le rat, le lapin, et deux espèces de chauve-souris, dont une très-petite (1).

Reptiles.

Le lézard gris, plus gros et plus agile que celui de France; la renette verte et la grenouille des bois.

Oiseaux (2).

L'épeiche, ou pic varié. *Picus medius* (3).

---

(1) Il faut ajouter à cette liste des quadrupèdes que nourrissent les Canaries, la chèvre et le chat sauvages. M. Ledru a déjà fait mention, pag. 38 et 45, du cerf et du chevreuil. (S.)

(2) Les oiseaux indiqués dans cette notice ont été recueillis par mon collègue Mauger, et sont presque tous déposés dans les galeries du Muséum national d'histoire naturelle. J'ai désigné ces derniers par une *. Les noms latins sont tirés du tableau rédigé par Daudin (in-16; Paris : Plassan, an 10). Les oiseaux de passage viennent de la côte d'Afrique, et y retournent lors de leurs émigrations périodiques.

(3) M. Latham, célèbre ornithologiste anglais, assure positivement que l'épeiche à tête rouge (*picus medius*) est l'epeiche commun (*picus major*) dans le jeune âge. Buffon pensait aussi que

* Le vautour-ourigourap. *Vultur-ourigourap*, Buffon, pl. enlum. 427 (1).

* Le petit vautour ou vautour blanc.

---

ces deux oiseaux ne sont que des variétés de la même espèce. L'on ne peut guère douter, d'après les observations de Latham, que ce grand naturaliste n'ait porté en cette occasion, comme en presque toutes les autres, un jugement certain. Les espèces sont assez multipliées dans la nature, sans en augmenter le nombre par des coupures sans réalité. En isolant l'épeiche à tête rouge, M. Ledru a suivi l'opinion de la plupart des ornithologistes modernes, mais je ne la crois pas fondée. (S.)

(1) La planche enluminée, n° 427 des oiseaux de l'histoire naturelle de Buffon, représente le vautour de Malte (*vultur fuscus* Lath.). Ce vautour est le même que celui d'Egypte (*vultur percnopterus*), auquel je trouve de nombreux rapports de conformité avec l'ourigourap. Mais Buffon n'a point connu l'*ourigourap* proprement dit, soit que l'on considère cet oiseau comme une espèce distincte et séparée, soit qu'il ne paraisse, ainsi que je le crois, qu'une très-légère variété du vautour d'Egypte. C'est à Levaillant qu'est due la première, et jusqu'à présent la seule description de l'ourigourap (*oiseaux d'Afrique*). Le nom un peu barbare que ce voyageur a laissé au vautour dont

Vultur leucocephalus. Partie intérieure de la tête jaune, bec brun, extrémité des ailes noire ; cinq pieds d'envergure (1).

L'épervier. *Nysus vulgaris*.

Un petit oiseau de proie, à plumage rougeâtre, et ressemblant à l'épervier (2).

La buse, d'un brun-foncé-noirâtre. *Buteo vulgaris*.

---

il est question, est celui que lui donne une peuplade de la pointe méridionale de l'Afrique ; et ce mot signifie, dans la langue des Namaquois, *corbeau blanc*. Le plumage de l'ourigourap est en effet d'un blanc terne, à l'exception des pennes des ailes, qui sont noires. L'existence de cet oiseau dans les îles Canaries me confirme de plus en plus dans l'opinion que j'ai émise dans mon édition de Buffon, sur l'identité d'espèce du vautour de Malte, du vautour d'Egygte et de l'ourigourap. (S.)

(1) Espèce voyageuse qui se montre en été sur les Alpes et les Pyrénées. C'est dans cette dernière chaîne de montagnes que M. de Lapeyrouse l'a observée et décrite. Les habitants du haut Comminges l'appellent *alimoche*. Ce vautour a des appétits encore plus dégoûtants que les autres oiseaux de son genre. (S.)

(2) Peut-être l'épervier commun dans son jeune âge, ou une espèce d'émerillon. (S.)

Le busard. *Circus æruginosus.*

* Le milan à queue fourchue très-longue. *Milvus vulgaris.*

La cresserelle. *Falco tinnuculus.*

L'effraye. *Strix flammea.*

* Une pie-grièche. Dos gris, ventre blanc, bec, côté des yeux, extrémité des ailes et dessus de la queue noirs (1).

La grive. *Turdus musicus.*

Le merle. *Turdus merula.*

L'étourneau. *Sturnus vulgaris.*

Le verdier. *Loxia chloris.*

Un pinson, plus gros et plus beau que celui de France, couleurs plus foncées. *Fringilla cælebs.*

Le serin des Canaries. *Fringilla Canaria* (2).

---

(1) Cette pie-grièche ne paraît différer que très-peu de la pie-grièche grise (*lanius excubitor.*) (S.)

(2) Suivant Blumenbach (Manuel d'hist. nat., 1803, I, 230), c'est au commencement du 16ᵉ siècle qu'on apporta pour la première fois le serin des îles Canaries en Europe; mais depuis ce temps il y est dégénéré en plusieurs variétés. La race primitive sauvage a le corps d'un gris brunâtre, la poitrine jaune, les plumes rectrices et remiges (1)

(1) Ces mots *rectrices* et *remiges* sont une mauvaise traduction des termes latins *rectrices* et *remiges*, dont Linnæus s'est

La linotte. *Fringilla linota.*
Le chardonneret. *Fringilla carduellis.*
Le tarin. *Fringilla spinus.*

---

verdâtres. De loin, on le prendrait pour la linotte d'Europe. La petite île de *Montana-Clara*, au nord de *Lancerote*, nourrit les serins les plus estimés des Canaries. Cet oiseau vole avec beaucoup de légèreté ; il s'apprivoise facilement. A Sainte-Croix, on voit peu de marchands et d'ouvriers qui n'aient leur serin en cage.

servi pour désigner les pennes de la queue et celles des ailes des oiseaux. Traduire, c'est tourner un ouvrage d'une langue en une autre (Dictionnaire de l'Académie). Or, je le demande, de quelle langue, à l'exception de la latine, sont les expressions *rectrices* et *remiges* ? Et si on voulait les tourner ou les traduire en français, ne devait-on pas dire les rames et les dirigeantes ? Les sciences sont assez embarrassées de mots peu usités, mais indispensables, et il est au moins superflu d'en créer de nouveaux qui n'ont ni sens ni utilité. C'est se rendre inintelligible sans aucun profit pour la science ni pour ceux qui l'étudient. L'emploi des deux termes prétendus français, *rectrices* et *remiges*, n'est, sous la plume de M. Ledru, qu'un acte de condescendance, une sorte de sacrifice au mauvais goût des nomenclateurs qui pullulaient à l'époque de son voyage, et dont, heureusement pour l'honneur de notre langue, on commence à faire justice. Les pennes des ailes, en latin *remiges*, les pennes de la queue, en latin *rectrices*, sont des expressions que tout le monde entend, et qui n'ont rien de barbare ni d'étranger à notre manière de parler. C'est ainsi que Buffon écrivait, et l'on est sûr de ne pas s'égarer en suivant un semblable modèle. (S.)

* Le soulcie. *Emberiza petronia.* Tache de jaune sous la gorge.

Le bruant. *Emberiza citrinella.*

* Le proyer. *Emberiza miliaria*, Buffon, pl. enlum. 233.

* Deux autres *Emberizes* non déterminés.

* Le corbeau. *Corvus corax.*

Le torchepot ou sittelle. *Sitta Europœa.*

* Une mésange bleue. *Parus cæruleus.* Plus foncée que celle d'Europe. Elle porte un cercle de plumes blanches sur la tête, et ressemble à la petite charbonnière.

* L'alouette. *Alauda arvensis.*

Le bec-figue. *Sylvia ficedula.*

* Le rouge-gorge. *Sylvia rubecula.* Couleurs plus foncées que celui de France.

Le roitelet. *Sylvia regulus.*

* La fauvette à tête noire. *Motacilla atricapilla.* Buffon, 580.

* La fauvette à tête noire et à bord des yeux rouge. *Motacilla leucogastra.* (Mus. Paris.)

* La fauvette à tarses jaunes. *Motacilla sylvia.* Dessus des ailes d'un roux-fauve, dessus du corps gris (1).

---

(1) On connaît deux espèces de fauvettes dont les tarses sont jaunes : 1° la fauvette des roseaux (*motacilla arundinacea*) ; 2° la fauvette aux pieds

La lavandière blanche. *Motacilla alba.*

La bergeronnette grise. *Motacilla cinerea.*

La bergeronnette jaune. *Motacilla boarula.*

* Une bergeronnette à ventre jaune-foncé et à gorge noire.

* Une bergeronnette à ventre jaune-clair et à gorge blanchâtre.

* Une bergeronnette, à gorge et ventre blancs, séparés par une ligne noire.

L'hirondelle domestique. *Hirundo rustica.*

Le martinet noir. *Hirundo apus.* Ces deux espèces séjournent peu de temps à Ténériffe, et y peuplent rarement.

---

jaunes (*sylvia rubricata*) qui a été apportée de la Nouvelle-Galles du sud; mais leur description ne se rapportant point à celle de la fauvette à tarses jaunes des îles Canaries, il est nécessaire de changer la dénomination de celle-ci, afin de ne pas augmenter la confusion qui règne dans la nomenclature de ce genre d'animaux et de quelques genres voisins. Il conviendrait aussi de ne point appliquer à la fauvette des Canaries la dénomination spécifique *motacilla sylvia*, puisqu'elle est la désignation de la fauvette grise, dont les pieds ne sont pas jaunes. (S.)

La huppe. *Upupa epops.*

* Un pigeon sauvage ressemblant au pigeon colombier de France, mais nichant dans les rochers. *Columba œnas.*

* Un pigeon ramier moins gros que celui d'Europe. Bec rouge, dessus et côté du cou bronzés.

* La tourterelle d'Afrique. *Columba Afra.* Buffon, pl. enlum. 160.

* La gelinotte des sables. *Tetras arenarius.* Tête et jabot gris, dessous et côté de la gorge d'un rouge-fauve, avec des taches noires entre le jabot et le ventre (1).

* La perdrix rouge de roche. *Tetras petrosus.* Dessus de la tête d'un roux fauve, cercle des yeux rouge, gorge grise en dessous, et d'un brun taché de blanc aux deux côtés.

La caille. *Perdix coturnix.*

L'oiseau de tempête. *Procellaria pelagica.*

---

(1) La description de cette gelinotte n'est pas exactement conforme à celle que Pallas a donnée de la gelinotte des sables, qui vit dans le voisinage de la mer Caspienne (*Comment. de l'académie de Pétersbourg, tome* 19). Il me paraît que ces deux gelinottes forment des espèces distinctes, ou du moins des races différentes. (S.)

Le petrel-puffin. *Procellaria puffinus.*

L'hirondelle de mer. *Sterna hirundo.*

La petite hirondelle de mer. *Sterna minuta.*

* La mauve à manteau noir. *Larus marinus.* Tête, cou, queue et dessous du ventre blancs ; bec long, recourbé et rouge en dessous, dos et ailes d'un gris cendré, longues plumes noires et terminées par une tache blanche.

* Mauve...... Queue, ventre et dessous du cou blanc ; tête et dos gris, ailes d'un brun-noir, bec long recourbé, narines protubérantes et alongées.

* Mauve. Bec long, noir, légèrement recourbé, plumage d'un gris mélangé, plus foncé sur le dos que sous le ventre.

La bécasse. *Scolopax rusticola.*

La bécassine. *Scolopax gallinago.*

Le bécasseau ou cul-blanc.

* Une alouette de mer venant des côtes d'Afrique, et plus petite que celle de France.

La barge aboyeuse. *Scolopax totanus.*

La grande barge rousse. *Scolopax ægocephala* (1).

---

(1) Pour compléter l'ornithologie des îles Canaries, il faut ajouter à cette liste très-bien faite par

Mollusques (1).

Limaces. Les mêmes qu'en Europe. Les plus communes sont la noire, la rouge, la cendrée et l'agreste. On trouve ces limaces dans les vignes, les jardins et dans la plaine de la Laguna.

Porcelaine souris. *Cypræa lurida* L.

Le sabot couleur variée. *Turbo variegatus* Gm. 3608.

Adanson indique cette coquille univalve au sommet des montagnes, à plus de 1000 mètres d'élévation, et la désigne sous le nom de *Pouchet*. (Voyage au Sénégal, pag. 18, pl. 1; Gen. 5, fig. 2.)

M. Ledru, deux autres espèces, dont il a déjà fait mention aux pages 38 et 47 de cet ouvrage). Ce sont :

L'outarde. M. Ledru ne dit pas de quelle espèce ;

Le faisan (*phasianus colchicus*), commun à Lancerote et à Fortaventure. (S.)

(1) Le tableau suivant des animaux sans vertèbres est rédigé d'après le système de Lamarck. Il présente, dans l'ordre méthodique établi par ce savant naturaliste, les animaux observés ou recueillis à Ténériffe par le capitaine Baudin, par Mauger et Le Villain, et ceux que j'y ai reconnus moi-même.

Testacule haliotoïde. *Testacula haliotoïdes.* Fab. — Roissy, Hist. nat. des Mollusq. 5, 253.

Cette espèce vit sous les pierres, et bouche avec sa coquille le trou par lequel elle est entrée. Elle sort la nuit pour chercher sa nourriture (Mauger) (1).

---

(1) M. Bory de Saint-Vincent a observé, dans la rade de Sainte-Croix, les espèces suivantes de vers. (Essais sur les Iles Fortunées, page 370):
Néréide verte (*nereis viridis.*)]
Actinie brune (*actinia rufa.*)
Actinie rouge (*actinia crassicornis.*)
Sèche......
Méduse......
Méduse pélagique (*medusa pelagica.*)
Etoile rougeâtre (*asterias rubens.*)
Etoile......
Etoile violette (*asterias violacea.*)
Asterias seposita? Syst. nat. XIII.
Oursin mangeable (*echinus esculentus.*)
Gland de mer (*lepas balanus.*)
Lepas balanoïdes L.
Lepas testudinarius Mull. Lud. ulr., 467, n° 4.
Madrépore branchu (*madrepora amua.*)
Eponge......
Eponge dichotome (*spongia dichotoma.*)
Flustre foliacé (*flustra foliacea.*)

Crustacées.

Pagure bernard. *Pagurus bernardus.*

Pagure strié. *Pagurus striatus.* Au bord de l'Océan, près de Candelaria.

Cloporte aselle. *Oniscus asellus* L.

Cloporte psorique. *Oniscus psora* L.

Cloporte épineux. *Oniscus spinosus* F.

Ces deux derniers se trouvent sur les rochers baignés par l'Océan.

Forbicine argentée. *Forbicina argentea* Lam.

Flustre tronqué (*flustra truncata.*)
Flustre papyracé (*flustra papyracea.*)
Flustre velu (*flustra pilosa.*)
Tubulaire......
Tubulaire muscoïde (*tubularia muscoïdes.*)
Coraline cactière (*corallina opuntia.*)
Coraline officinale (*corallina officinalis.*)
Sertulaire fluette (*sertularia pumila.*)
Sertulaire tamaris (*sertularia tamarisca.*)
Sertulaire mélésine (*sertularia melezina.*)
Sertulaire cupressine (*sertularia cupressina.*)
Sertulaire plume (*sertularia pluma.*)
Sertulaire antennine (*sertularia antennina.*)
Pilotes ou savonnettes de mer (*alcyoniuum, sivè vesicaria magna* Ellis). Ce sont des amas d'œufs de murex. (S.)

Les insectes que Baudin et Mauger ont apportés de Ténériffe, ornent maintenant les galeries du Muséum. Je les ai désignés par une *. La plupart ont été déterminés par M. La Treille. Je dois des remercîments à ce savant entomologiste, qui a bien voulu me communiquer une partie de son travail.

Arachnides.

Araignée fasciée. *Aranea fasciata* F.

Araignée à six yeux. *Aranea sexoculata* L.

Araignée domestique. *Aranea domestica* L.

(Note communiquée par un médecin de Ténériffe.)

Mitte des ulcères. *Acarus scabiei* L.
Mitte des bœufs. *Acarus reduvivus* L.
Mitte espagnole. *Acarus hispanus* L.
Mitte-tique des chiens. *Acarus ricinus* L.
Mitte-ciron. *Acarus siro* L.

Pou du bœuf. *Pediculus bovis* L.

Pou du Goëland. *Pediculus sternæ* L.

En général les mammifères et les oiseaux de Ténériffe nourrissent, comme ceux d'Europe, des insectes parasites.

Scolopendre malfaisante. *Scolopendra morsitans* L.

Son corps, long de seize centimètres, est d'un brun-verdâtre au bord postérieur des anneaux; pattes jaunâtres.

INSECTES.

1° *Coléoptères.*

* Scarabé-silène. *Scarabæus silenus mas* Oliv.

* — variété du même.

Bousier rougeâtre. *Copris rubidus* Oliv.

* Bousier sept-taches. *Copris septem-maculatus* Oliv.

Bousier antenor. *Copris antenor* Oliv.

Bousier panisque. *Copris paniscus* Oliv.

Bousier bison. *Copris bison* Oliv.

Mauger a observé ces bousiers sur la route de Sainte-Croix à l'Orotave, la plus fréquentée de l'île.

Hanneton commun. *Melolontha vulgaris* Fab.

Cétoine limbée. *Cetonia lymbata* Fab.

Cétoine bronzée. *Cetonia æruginosa* L.

Dermeste des fourrures. *Dermestes pollio* L.

* Bouclier échancré. *Sylpha lunata* Fab.

Il en diffère par quelques nuances légères.

Gyrin nageur. *Gyrinus natator.* Dans le torrent qui court de la Laguna à Sainte-Croix.

Dytique des marais. *Dyticus uliginosus* Fab., *ib.*

* Carabe. Neuf espèces indéterminées.

* Lebie. Longueur, trois lignes ; finement ponctué, alongé, étroit, un peu velu ; yeux cendrés, corcelet presqu'en cœur tronqué, élytres ponctuées.

* Elaphre.

* Staphilin.

* Ptine sillonné. *Ptinus sulcatus* Fab.

* Bupreste. Plusieurs espèces.

* Apalux.

* Opatre des sables. *Opatrum arenarium.*

* Tenebrio. Deux espèces.

* Blaps buprestoïdes. *Blaps buprestoides* Oliv.

* Pimelie muricate. *Pimelia muricata.*

Capricorne africain. *Cerambix afer* Fab.

* Capricorne. Trois autres espèces.

Lamie pédestre. *Lamia pedestris* Fab. Commune sur l'*euphorbia canariensis.*

* Callidée.

* Lepture.

* Trogossite bleue. *Trogossita cœrulea* Oliv.

* Chrysomèle. Deux espèces.

* Charanson. Cinq nouvelles espèces.

* Brachycère. Nouvelle espèce, d'un brun-noirâtre ; yeux cendrés, antennes et pattes d'un brun-rougeâtre, élytres faiblement striées.

* Casside jaune. *Cassida flava* Fab.

* Coccinelle à cinq points. *Coccinella quinquepunctata* Fab.

2° *Orthoptères.*

Forficule auriculaire. *Forficularia auricularia* L.

Forficule gigantesque. *Forficularia gigantea* Fab.

Forficule denté. *Forficularia dentata* Fab.

Blatte kakkerlac. *Blatta Americana* L. Moins commune qu'aux Antilles, d'où elle a été apportée par les vaisseaux.

* Grillon en maillot. *Gryllus fasciatus.*

(Note communiquée par un médecin de Ténériffe.)

Criquet. *Acrydium asl. subulato.*

Criquet émigrant. *Acrydium migratorium* Oliv.

Criquet luride. *Acrydium luridum* Fab.

Criquet ferrugineux. *Acrydium ferrugineum*.

L'habitant de Ténériffe n'aurait point à redouter ces sauterelles, qui sont étrangères à son sol (les trois dernières espèces), si les vents d'est ou de sud-est ne les transportaient quelquefois aux Canaries, après avoir traversé les sables brûlants de l'Afrique équinoxiale. On voit alors des essaims innombrables de sauterelles, de criquets, s'abattre dans les campagnes, dévorer en peu de jours les feuilles, les pampres, les fruits même, et détruire les restes de la verdure. L'historien Viera fait une peinture effrayante de ces fléaux dévastateurs. Il cite entre autres ceux qui ont désolé les Canaries en 1588 et en 1759.

Mante superstitieuse. *Mantis superstitiosa* Fab. Sur les orangers. Quelques autres espèces du même genre, dont l'une se trouve sur le *globularia salicifolia*,

3° *Nevroptères*.

Demoiselle rouge. *Libellula rubiconda* L.

Demoiselle variée. *Libellula variegata* F. Le long du canal de la Laguna, dans la plaine.

5° *Hymenoptères.*

* Ichneumon : 6 especes indéterminées.

* Ophion jaune. *Ophion luteus* Fab.

Evanie appendigastre. *Evania appendigaster* Fab. Assez fréquente sur les orangers.

* Sphex.

* Hylœus Fab. Deux espèces.

Abeille à miel. *Apis melliferra* L.

6° *Lepidoptères.*

* Sphinx. Espèce nouvelle voisine du Sphinx de la garance.

* Sphinx du tithymale. *Sphinx euphorbiæ* L.

* Sphinx du liseron. *Sphinx convolvuli* L.

* Sphinx de la vigne. *Sphinx vitis* Fab.

* Sphinx du caille-lait. *Sphinx stellatarum* L.

* Papillon belle-dame. *Papilio cardui* L.

* Papillon du chou. *Papilio brassicæ.*

* Papillon argia ? *Papilio argia ?* Fab.

* Papillon belia. *Papilio belia* L.

* Papillon citron. *Papilio rhamni* L.

* Papillon. Nouvelle espèce voisine du satyre.

* Papillon argus. *Hesperia* Fab. Trois espèces nouvelles.

* Papillon grand porte-queue. *Papilio machaon* L. Commun.

* Papillon chrysipe. *Papilio chrysippus* L.

Bombice, ver à soie. *Bombix mori* L.

7° *Diptères.*

Mouche stercoraire. *Musca stercoraria* L.

Mouche du vinaigre. *Musca cellaris* L.

Mouche météorique. *Musca meteorica* L.

Mouche des latrines. *Musca serrata* L.

Mouche bleue de la viande. *Musca vomitoria.* L.

Mouche carnassière. *Musca carnaria* L.

8° *Aptères.*

* Buccin cordonné. *Buccinum reticulatum* L.

ADDITION à l'histoire des îles Canaries,

Par M. SONNINI.

DANS un pays qu'aucune rivière, qu'aucun ruisseau un peu considérable n'arrose pendant toute l'année; qui n'est humecté par aucun lac, par aucun étang, par aucune mare; dont le sol enfin laisse à peine échapper quelque source d'une eau dure et crue qui ne suffit pas toujours aux besoins des habitants (1), on ne doit pas être surpris de ne point trouver dans l'énumération des animaux que la nature a placés sur une terre desséchée, ceux d'une classe presque partout nombreuse en espèces et en individus. Les naturalistes voyageurs qui ont visité les îles Canaries, ne font pas mention de poissons d'eau douce, et il

(1) « On dit que, faute d'eau, les bestiaux sucent, » pour se désaltérer, les racines d'une plante » nommée *yamona*, qui me paraît devoir être » l'asphodèle; ou qu'ils boivent de l'eau de mer. » Cette dernière façon de satisfaire à la soif n'est » pas sans exemple dans quelques îles de la mer » du Sud. » (Bory Saint-Vincent, *Essais sur les îles Fortunées*, page 220.)

paraît certain qu'il n'en existe pas dans ces îles (1). Cependant les auteurs espagnols qui ont écrit l'histoire des Guanches, disent que ces anciens habitants des îles Canaries pêchaient les poissons de leurs mers et de leurs rivières (2). Il est probable que la disette d'eau n'était pas aussi grande anciennement qu'elle l'est de nos jours. Les montagnes, couvertes en partie par des forêts épaisses, devaient rendre les pluies moins rares et plus abondantes, tandis que le sol de ces mêmes montagnes revêtues peut-être d'une couche vol-

(1) « Je n'ai pas eu occasion de voir les poissons du pays, je ne sais pas même s'il doit y en avoir d'eau douce. Corneille, d'après les voyageurs, parle des poissons des Canaries; mais on ne peut rien connaître au peu qu'il en dit. On trouve à ce sujet une notice très-plaisante dans la compilation intitulée : *Abrégé de l'Histoire des Voyages*, où il est dit *qu'on estime assez aux Canaries une sorte d'anguille qui a six ou sept queues longues d'une aune, jointes à un corps qui a une tête de même longueur* ». (Bory de Saint-Vincent, *Essais sur les îles Fortunées*, page 364.)

(2) Fragments d'un voyage en Afrique, par M. Golberry, 1802, tome I, page 89.

canique moins dure et moins épaisse, se laissait facilement pénétrer par les eaux qui pouvaient former, dans le sein de la terre, des réservoirs assez vastes pour fournir sans interruption au cours des rivières dont le lit est à présent à sec. Replanter des arbres dans tous les lieux les plus élevés, susceptibles de végétation, dans les interstices que laissent les rochers basaltiques, c'est, comme l'a très-bien observé M. Ledru, le seul moyen de changer l'aspect des îles Canaries, et de ramener cette fertilité, cette fraîcheur, cette abondance qui leur méritèrent jadis la brillante qualification d'*îles fortunées*.

La mer profonde qui baigne et sépare ces îles, n'offre pas de grandes ressources pour la pêche. Les habitants vont en chercher de plus assurées sur les côtes basses et poissonneuses de l'Afrique. Ce n'est guère qu'au printemps qu'ils peuvent s'occuper avec fruit de jeter leurs lignes et de tendre leurs filets sur les bords de leur patrie, lorsque les maquereaux s'y rendent en troupes innombrables. Leur méthode la plus ordinaire de faire cette pêche avec avantage, consiste à se munir de flambeaux, dès que la nuit a répandu son obscurité sur une mer tranquille, et à se disperser

dans des canots à quelque distance de la terre ; ils s'arrêtent de temps en temps, tiennent leurs flambeaux au-dessus de la surface des eaux, de sorte que la lumière les éclaire sans les éblouir, et aussitôt qu'ils voient les maquereaux rassemblés autour des feux, ils jettent leurs filets, et ramènent bientôt leurs canots chargés de poissons. Au reste, le maquereau des Canaries n'est pas, suivant Adanson, de la même espèce que celui que l'on voit sur les côtes de l'Europe; il est moins large et plus petit, quoique fort alongé ; sa peau est d'un blanc foncé sur le dos, argentée sur le ventre et agréablement marbrée ; sa chair est blanche et ferme, un peu sèche à la vérité; mais quoiqu'inférieure à celle des maquereaux d'Europe, elle ne laisse pas d'être d'un bon goût (1).

La culture de la vigne qui donne le vin parfumé, connu sous le nom de *Malvoisie des Canaries*, est à peu près la même que sur la Côte-Rôtie, au bord du Rhône. De petits murs formés de pierres non liées par du mortier, et élevés de distance en distance en travers de la colline, servent à retenir les terres

---

(1) Adanson, Voyage au Sénégal, page 7.

ainsi que l'humidité précieuse dont les imbibent les eaux de pluie, en même temps qu'ils conservent et augmentent la chaleur par la réflexion des rayons du soleil. Quoique sans solidité apparente, ces murailles peu exhaussées sont rarement enlevées par les pluies, parce que les eaux surabondantes trouvent un passage entre des pierres mal jointes; mais si la violence des orages vient à rompre des digues dont la faiblesse même fait la solidité, le mal est bientôt réparé : on peut même le prévenir, dit Adanson, en faisant régner au-dessus du mur le plus élevé un cordon de grosses pierres un peu inclinées, pour rompre la force des eaux et les détourner (1).

L'opinion la plus généralement reçue, fait considérer l'Archipel des Canaries comme les restes d'un déchirement immense qui l'a séparé du continent de l'Afrique; comme l'extrémité d'une terre bouleversée par les flots et engloutie dans la profondeur des gouffres de l'Océan. Des physiciens ont cru devoir réfuter cette opinion, et rejeter toute idée d'une semblable catastrophe dans cette partie du globe. Les naturalistes de la dernière expédition du capitaine Baudin, ont discuté avec

---

(1) Voyage au Sénégal, page 10.

beaucoup de talent, la question de l'antique réunion des îles Canaries et du continent, ou l'existence de l'Atlantide des anciens; et le résultat de cette discussion est qu'une différence absolue et générale entre la constitution des îles Atlantiques et celle des continents voisins, doit exclure toute idée d'origine commune, ou même d'ancienne réunion; que l'hypothèse dans laquelle on veut considérer les îles Atlantiques comme les débris d'un ancien continent, n'est pas soutenable; car, ajoutent ces savants voyageurs, toutes ces îles étant exclusivement volcaniques, il faudrait ou supposer que l'Atlantique était un continent entièrement volcanique, ou bien que les seules parties volcaniques de ce continent ont été respectées par la catastrophe qui l'a englouti. Or, l'une ou l'autre supposition est également dénuée de vraisemblance (1).

Quelque fondé que paraisse ce raisonnement, il ne suffit pas, ce me semble, pour effacer entièrement les doutes que laissent dans l'esprit le témoignage de l'antiquité, l'analogie qui existe entre l'Archipel des

---

(1) Voyage de découvertes aux Terres australes, etc., rédigé par M. Péron, page 24.

Canaries et d'autres groupes d'îles que l'on sait positivement avoir fait autrefois partie des continents; enfin des rapports évidents entre les Aborigènes des Canaries et les peuples de l'Afrique. Dans le nombre de ces derniers rapports, on doit distinguer, comme un des plus curieux, l'usage d'embaumer les morts, espèce de culte religieux et touchant, qui honore encore plus celui qui le rend que celui qui en est l'objet. L'art de préparer les momies, perfectionné par les anciens Egyptiens, était pratiqué par les Guanches, ce peuple doux et sage qui habitait les îles Canaries, et dont l'histoire, transmise par plusieurs écrivains espagnols, a été recueillie avec beaucoup d'intérêt par M. Bory de Saint-Vincent (1). Il existe encore aux Canaries, comme dans les souterrains de l'Egypte, plusieurs dépôts de momies humaines. Un voyageur moderne a donné une description d'une de ces momies des Guanches, que M. le marquis de Branchiforte, gouverneur général, avait mise à sa disposition. Cette momie était celle d'un homme, et la description que M. Golberry en a faite, peut jeter un grand

(1) Essais sur les îles Fortunées.

jour sur les méthodes d'embaumement en usage chez les différentes nations de l'antiquité.

« Du sommet du crâne au bas du talon, » dit M. Golberry, la momie avait cinq pieds » dix pouces. Les traits du visage étaient en- » core apparents. Les cheveux étaient noirs, » bien longs et bien conservés; ils se déta- » chaient cependant fort aisément de la tête. » La mâchoire était garnie de trente-deux » dents, si bien fixées dans leurs alvéoles, » qu'on ne pouvait les en extraire qu'avec » effort, et au moyen d'un instrument.

» La peau, bien conservée sur tout le » corps, était sèche, mais souple; sa couleur » était d'un brun foncé; le dos et la poitrine » étaient couverts de poil; le ventre et la poi- » trine remplis d'enveloppes d'une graine : » ces enveloppes étaient blanches et légères, » et à peu près de la grandeur des grains de riz.

» Cette momie était enveloppée et serrée » comme un enfant au maillot, dans trois » tours de bandelettes larges de trois pouces » et quelques lignes, faites de peau tannée de » bouc ou de chèvre.

» Suivant la tradition accréditée dans le » pays, les prêtres Guanches suivaient, pour » leurs embaumements, la méthode suivante.

» Tout l'humide de la tête et les entrailles » se tiraient. On lavait ensuite le corps dans » une lessive d'écorce de pin; on l'oignait » avec du beurre ou de la graisse bien chaude, » qu'on avait fait bouillir avec des herbes » fortes et odoriférantes, telles que la sauge » et la lavande, ou d'autres plantes aromati- » ques naturelles au pays, puis on laissait » sécher le corps au soleil : le corps bien » séché, on réitérait les mêmes opérations, » et on le faisait sécher de nouveau, jusqu'à » ce que le cadavre fût bien pénétré de la » graisse aromatisée; et ce n'était que quand » le corps était devenu fort léger, que l'opé- » ration devenait parfaite.

» Alors on l'enveloppait dans les trois tours » de bandelette, et la momie était portée, » avec des cérémonies funèbres, dans la ca- » verne où elle devait rester, et où on la pla- » çait debout dans sa niche (1). »

Le même voyageur fournit d'autres présomptions sur l'ancienne réunion des îles Canaries avec le continent, ou, si l'on

---

(1) Fragments d'un voyage en Afrique; par M. Golberry, chap. 2, pages 94 et suiv.

veut, de l'existence de l'Atlantide de Platon, dans des temps reculés ; et il tire ces présomptions de la nature même des portions de cet antique continent, qui subsistent aujourd'hui. Je rapporterai les observations de M. Golberry, parce que, bien qu'opposées à celles des derniers naturalistes qui ont voyagé avec le capitaine Baudin, elles acquièrent un nouveau poids par la qualité d'ingénieur qu'avait M. Golberry, et conséquemment par l'habitude qu'il avait contractée de ces sortes de remarques. J'avoue qu'autant qu'il est possible de porter un jugement certain au sujet de faits enveloppés dans l'obscurité des temps, je serais plus tenté d'adopter l'opinion qui admet la séparation violente des Canaries et de l'Afrique, que celle des physiciens qui la rejettent. Voici comment M. Golberry s'explique sur ce point de géographie ancienne, qui sera long-temps encore un sujet de discussion.

« L'invasion de l'Océan dans le bassin de la » mer Méditerranée ; les déserts de sable blanc » et mouvant, qui remplissent entre l'Egypte » et l'océan Atlantique, et entre le 15e et 35e » degrés de latitude boréale, une surface de » près de trois cents mille lieues carrées;

» l'état volcanique de toutes les îles qui ont » pu appartenir à l'Atlantide ; les marques » correspondantes des déchirements si mul» tipliés sur toutes les côtes de l'Afrique oc» cidentale, au nord de la ligne ; d'autres » circonstances encore qu'il serait trop long » d'énumérer, prouvent que ces régions du » monde ont été détruites, renversées, dé» naturées par d'affreuses révolutions de la » nature ; que l'état où elles sont actuellement » n'est pas leur état primitif, et que la tradi» tion des Atlantes de l'Afrique et de l'At» lantide, qui a traversé tant de siècles sans » s'altérer, ne saurait être entièrement reje» tée et reléguée dans l'obscurité de l'histoire » allégorique et fabuleuse.

» Ces sujets, d'une étude intéressante, se » présentent à chaque pas que l'on fait en » Afrique.

» La géologie de ce continent, les anciens » périples de l'Afrique, les établissements des » Phéniciens sur les côtes occidentales, entre » le cap de Palmes et le détroit de Gibraltar, » sont autant de motifs de recherches cu» rieuses (1). »

(1) Fragments d'un voyage en Afrique, chapitre 2, pages 97 et 98.

Il n'est point, sur la terre, de biens qui ne soient mêlés de quelques maux. Sans parler des inconvénients qui naissent de la nature même du sol et du climat, les habitants actuels de ces îles que les anciens appelaient *Fortunées*, et qu'ils regardaient comme le séjour des bienheureux, sont sujets à un assez grand nombre de maladies qui rendent dangereux le séjour de leur pays, surtout pour ceux qui n'usent pas de réserve et d'une grande circonspection dans les plaisirs auxquels la chaleur du climat et des provocations multipliées disposent plus qu'ailleurs. Les maladies qui font la honte et le désespoir de la volupté, et qui dévorent les germes même de l'existence, y sont extrêmement répandues. La gale y est endémique; les fièvres putrides et de langueur, le scorbut, les coliques, les diarrhées y sont fréquentes; et par un autre rapport avec l'Egypte, la hideuse éléphantiasis afflige assez souvent la population des îles Canaries.

Résumé sur les îles Canaries.

Dans un pays favorisé d'une grande fertilité, l'accroissement de population est conforme à la marche ordinaire de la nature; mais lorsque les hommes se multiplient rapidement sur un sol frappé en partie de stérilité, et dont les produits sont souvent inférieurs à la consommation, ce phénomène politique ne peut être attribué qu'à la sagesse du gouvernement qui active de tous ses moyens l'agriculture, l'industrie et le commerce.

En 1678, la population des Canaries n'était que de 105,637 habitants; et en 1790, elle était de 174,026. Ainsi, dans l'espace de cent douze ans, elle s'est accrue de 68,389. Peu d'Etats sur le globe pourraient se glorifier d'une telle augmentation comparative. Aux Canaries, cet excédant de population est dû aux soins continuels d'un gouvernement paternel. Le régime intérieur de cet Archipel s'améliore sensiblement. L'administration, éclairée sur ses vrais intérêts, a déjà réformé un grand nombre d'abus. Cependant plusieurs branches importantes d'économie publique

ont été jusqu'à ce jour négligées : l'aménagement des forêts; la conservation des eaux pluviales, pour servir aux arrosements; l'entretien des routes; la plantation d'arbres fruitiers; des prairies artificielles dans les lieux qui en sont susceptibles; moins de luxe dans les églises, mais plus d'ateliers en faveur des pauvres valides, mais plus d'instruction publique, etc., etc.: alors, et alors seulement, les Canaries atteindront le degré de prospérité que garantissent leur climat, leur sol, et le génie de leurs habitants.

CHAPITRE XIV.

L'Expédition appareille de Ténériffe. — Baptême du Tropique. — Navigation agréable. — Combat entre une Baleine et une Scie. — Relâche à l'île de la Trinité.

Le bâtiment qui nous avait transportés de France à Ténériffe, était rompu en partie de l'avant à l'arrière. Le commissaire Clerget l'ayant déclaré hors d'état de nous conduire à la Trinité (1), acheta pour le remplacer,

---

(1) Nous, Pierre-François Clerget, consul de la république française aux îles Canaries, vu le procès-verbal de visite à la date du 26 brumaire présente année, et le rapport qui nous a été fait par les officiers et maîtres du bord, sur la nature des avaries et l'état de délabrement de la flute de la république *la Belle Angélique*, commandée par le citoyen Baudin, capitaine de vaisseau; vu pareillement le certificat et le rapport de M. Charles Adam, capitaine de port pour Sa Majesté le roi d'Espagne, à la date du 3 novembre 1776 (vieux style);

Considérant que l'on n'a négligé aucune des

d'un armateur portugais résidant à Sainte-Croix, un brik américain, nommé *la Fanny*, du port de deux cents tonneaux, au prix de

---

précautions nécessaires pour constater le véritable état dudit navire ;

Considérant que des différents procès-verbaux et rapports faits à ce sujet, il résulte :

1° Que ledit navire ne peut prendre la mer dans l'état où il se trouve ;

2° Que sa réparation est impossible, tant dans ce port, que dans ceux des autres îles de notre arrondissement ;

3° Qu'en supposant que l'on pût trouver dans ces îles un lieu propre au carénage, et les matériaux nécessaires pour mettre ledit navire en état de continuer sa route, les frais qu'occasionnerait sa réparation excéderaient de beaucoup sa valeur ;

Considérant enfin que, dans une circonstance aussi fâcheuse, il est instant de prendre un parti, tant pour épargner à la république des frais et des pertes ultérieures, que pour procurer au citoyen Baudin et aux citoyens qui composent son équipage, les moyens de continuer leur route et l'objet de leur mission ;

Déclare en conséquence, au citoyen Baudin, capitaine de vaisseau, commandant la flûte de la république *la Belle Angélique*, que la condamna-

12,000 piastres (1). Cet incident obligea Baudin de laisser aux Canaries cinquante-sept hommes de son équipage, sous les ordres des officiers Angoumard et Beaussard, chargés de les ramener en France. Il embarqua des vivres pour trois mois, et nous appareillâmes de Ténériffe le 15 mars, après une relâche de cent vingt-neuf jours dans cette agréable colonie.

Le 20, je fus témoin d'une cérémonie ridicule, usitée à bord de tous les bâtiments qui atteignent le 23° degré de latitude. Je veux parler du baptême du Tropique. La veille, un courrier descendu de la hune de misaine, avait annoncé au capitaine la résolution prise, par le dieu qui préside au vaste Océan, de régé-

---

tion dudit navire étant indispensable, il sera incessamment procédé à son désarmement, et pourvu aux moyens de le faire transporter, ainsi que les citoyens composant son équipage, au lieu de sa destination.

A Sainte-Croix de Ténériffe, 11 frimaire an 5 (1er décembre 1796).

Signé CLERGET.

(1) M. Casalon, négociant français, dont j'ai déjà parlé, avança généreusement cette somme.

nérer dans les eaux d'un nouveau baptême, les hommes de l'équipage qui n'avaient pas encore payé ce tribut à son empire. A deux heures, Neptune, un trident à la main, et costumé comme un Groënlandais, parut à la proue du navire : on eût dit qu'il s'élevait du sein des ondes. Une cour grotesque et nombreuse l'accompagnait. Cette mascarade, digne d'être assimilée aux scènes de *Sancho*, vint se placer sur le gaillard d'arrière, autour d'un baquet rempli d'eau. Alors le dieu des tempêtes fit l'appel de tous ceux qui devaient être lavés dans la piscine. Chacun d'eux fut arrosé d'une légère quantité d'eau, et paya cette ablution avec quelques réaux. Mes collègues et moi, nous subîmes cette épreuve. Les mousses et les jeunes matelots occupèrent ensuite la scène; mais le baptême devint pour eux un véritable bain : vingt sceaux remplis d'avance furent lancés sur ces cathécumènes. Aussitôt le combat s'engagea entre eux et les prêtres de Neptune : dans un instant le pont fut inondé, des torrents d'eau pleuvaient de toutes parts, une partie tomba sur nous; enfin le capitaine ordonna la retraite et rétablit l'ordre.

Quel beau climat que celui des tropiques!

Pourquoi la nature n'a-t-elle pas placé au milieu des mers de la zone équinoxiale, les terres glacées du cercle polaire, où l'homme, sans cesse aux prises avec les ours ou les éléments, trouve à peine, dans un pénible travail, le soutien de son existence malheureuse? Pendant cette traversée, j'ai fréquemment vu, autour du navire, des troupes nombreuses de marsouins (1), qui, nageant avec la plus grande rapidité, s'élançaient hors de l'eau, et s'y plongeaient de suite. Rangés deux à deux, sur la même ligne, ils semblaient rivaliser entre eux de vitesse, et tout ensemble avec celle du bâtiment, qui tantôt les dépassait, et tantôt leur restait en arrière. Souvent aussi, j'ai vu le matin, quelques heures après le levé du soleil, plusieurs poissons volants (2) s'échapper du sein des ondes, et fendre l'air pendant une minute, jusqu'à ce que le soleil

---

(1) *Delphinus phocæna* L.

(2) Les poissons volants appartiennent aux genres exocet, trigle et gastre; tels sont le muge volant (*exocaetus volitans*); le pirabe (*exocaetus evolans*), le milan (*trigla lucerna*), le trigle-hirondelle (*trigla hirundo*), le pirapède (*trigla volitans*), etc.

eût desséché leurs nageoires pectorales, taillées en forme d'ailes. Timides et fugitifs, ces poissons s'élancent ainsi dans l'atmosphère pour éviter la dent meurtrière des dorades (1) et autres tyrans des mers, avides de leur chair, et qui les saisissent souvent au moment même de leur immersion. Plusieurs tombèrent sur le navire; c'était, pour nous, la manne du désert. Parmi les oiseaux que nous aperçûmes, je citerai les hirondelles de mers, les frégates, les fous et les pailles-en-queue. On sait que ces derniers ne s'écartent jamais de la zone tropiquaire, et semblent, dit Buffon, être attachés au char du soleil.

Lorsqu'un Européen, qui passe en Amérique, voit des mousses de quinze ans, et de vieux matelots de soixante, grimper, avec la plus grande légèreté, jusqu'au sommet des

(1) *Coryphæna hippurus* L. Rien n'égale l'éclat éblouissant des couleurs de la dorade vue sous l'eau. Ses yeux paraissent enchâssés dans un cercle d'or; son dos et ses côtés sont d'un bleu éclatant, et son ventre est d'un blanc mat qui imite les reflets de l'argent. Toutes ces nuances varient et se fondent à chaque mouvement du poisson, un des plus agiles de l'Océan.

mâts, il serait honteux pour lui de ne pas essayer quelquefois d'imiter leur exemple. Les naturalistes et les passagers se sont fréquemment livrés à cet agréable exercice.... Tantôt ils se poursuivaient les uns les autres sur les haubans et sur les hunes, de tribord à babord; tantôt un flacon de malvoisie, mis en gage, devait être la récompense de celui d'entre eux qui atteindrait les barres de perroquet. Mais cette entreprise est difficile, car il n'en est pas d'un mât de vaisseau comme d'un arbre, qu'on peut facilement escalader à la faveur de son immobilité et de ses branches disposées en forme d'échelons. Sur mer, au contraire, le roulis du navire communique une oscillation continuelle aux mâts, dont la pointe, élancée dans les airs, décrit des arcs d'une grandeur qui s'accroît en raison directe de leur distance au centre du mouvement. Ainsi, le téméraire qui veut atteindre le sommet de ces colonnes vacillantes, doit avoir la tête froide, la main sûre et le pied *marin* : suspendu entre le ciel et la mer, ses yeux osent, à peine, se fixer sur le vaisseau qui le balance, et l'entraîne dans sa marche rapide.

Depuis quelques jours, plusieurs indices,

connus des marins, annonçaient le voisinage de terre : la couleur de l'onde était plus verte et plus foncée, des bandes nombreuses d'oiseaux paraissaient fréquemment autour de *la Fanny*, et, le soir, l'horizon était voilé de nuages sombres. Enfin, le 10 avril au matin, nous aperçûmes la côte méridionale de la Trinité Espagnole, vers la pointe de la Corral, à l'ouest-sud-ouest. A dix heures, étant par le travers d'un amas de roches marines, nommées les *Blanchisseuses*, le pilote sonda à quatorze brasses, sur un fond de sable coquillier, et, à onze, nous entrâmes dans le canal qui sépare l'île du continent. Là, une baleine, le *gibbar* des naturalistes (1), et une *scie* (2), nous donnèrent, près du navire, le spectacle d'un combat terrible. Ces deux énormes animaux (3) s'élançaient l'un sur l'autre avec une grande fureur. Les mouvements précipités du cétacé, et la force extraordinaire de sa queue, dont il cherchait à frapper son ennemi, faisaient bouillonner l'onde.

---

(1) *Balena physalus* L.

(2) *Squalus pristis* L.

(3) Le gibbar atteint quelquefois trente mètres de longueur, et la scie sept à huit.

La scie, plus prompte et plus agile, s'élançait dans l'air pour tomber perpendiculairement sur la baleine, et la déchirer avec les dents tranchantes de son museau d'ivoire. Nous voyions l'eau jaillir à cinq ou six mètres. Parvenu au point de la côte nommée *Icaque*, à cause d'un grand nombre d'arbrisseaux de ce nom qu'on y trouve (1), le capitaine ordonna de jeter l'ancre à un quart de lieue du rivage; il fit ensuite mettre son canot à la mer, y descendit, et m'invita à l'accompagner. Nous allâmes à terre.

---

(1) *Crisobalanus icaco* L.

NOTES sur les Animaux dont il est question dans le chapitre précédent;

Par M. SONNINI.

LE plus grand nombre de lecteurs qui recherchent les livres de voyages comme réunissant l'instruction et l'agrément, ne connaissent pas toujours les animaux étrangers que les voyageurs se contentent d'indiquer. Quelque répandues que soient les notions d'histoire naturelle depuis que l'immortel Buffon, mêlant les charmes de son style aux charmes de la nature, a fait aimer une étude à laquelle d'arides nomenclateurs avaient communiqué la sécheresse de leurs idées et de leur diction, elles sont encore loin d'être généralement adoptées, et, pour ainsi dire, vulgaires. Ceux à qui ces notions ne sont pas familières, et qui veulent néanmoins lire avec fruit et intérêt la relation d'un voyageur, sont obligés souvent de recourir à d'autres ouvrages qui leur donnent la connaissance des objets dont ils n'ont qu'une idée confuse. Outre que l'on n'a pas toujours ces ouvrages sous la main, ces sortes de recherches sont quelquefois fatigantes, et par l'ennui qui les accompagne, et parce qu'elles détournent de l'intérêt qui naît communément de la lecture des voyages.

J'ai cru devoir épargner cet embarras à tout

autre qu'au savant, qui se verrait avec peine distrait de l'application qu'il apporte au travail de M. Ledru, et j'ai pensé qu'il me saurait quelque gré de lui offrir une courte, mais exacte esquisse des animaux des terres et des mers éloignées que cet habile naturaliste ne fait que nommer.

En suivant l'ordre de grandeur des animaux de classes différentes, ou indiqués dans le chapitre que l'on vient de lire, on remarque dans celle des cétacés, et, en première ligne, l'espèce de baleine que nous connaissons sous le nom de *gibbar*, et les Anglais sous la dénomination de *fin-fish* (poisson à nageoire), parce que cet animal a, sur le dos, une nageoire droite et triangulaire. Les nageoires des côtés ont une forme ovale, et celle de la queue est partagée en deux portions. La tête est d'une longueur démesurée, si on la compare à la longueur du corps, car elle occupe à elle seule le tiers du cétacé; elle se termine en devant par un museau pointu, et par une gueule énorme, mais plus effrayante que dangereuse, puisqu'aucune dent n'arme les mâchoires dont la supérieure seule est garnie de ces fanons ou de ces lames de corne, barbues à leur extrémité, qui, sous le nom de *baleines*, fournissent une matière employée dans les arts, et pour les dames, des entraves plus propres à affaiblir qu'à développer les avantages d'une belle taille. De petits yeux paraissent à peine sur la grosse tête du

gibbar, et, par une autre singularité, ils sont placés près des angles des mâchoires. Sur le sommet de la tête, deux évents, ouverts et longs, donnent passage à des flots d'eau que l'animal en fait jaillir avec violence. Tout le corps est lustré, teint en brun à sa surface supérieure, et d'un beau blanc à l'inférieure. Les fanons sont bleus.

Moins épais que la baleine proprement dite, ou baleine franche, le gibbar est aussi plus agile et en même temps plus vigoureux. On ne l'approche pas sans danger, et les coups de sa queue et de ses nageoires sont quelquefois funestes aux pêcheurs. Sa chair huileuse et coriace, comme celle de tous les *cétacés*, ne diffère pas, dit-on, pour le goût, de celle de l'esturgeon.

Cette espèce de cétacé est répandue dans presque toutes les parties de l'Océan, depuis le Groenland et le Spitzberg jusqu'à la mer de l'Inde. Les navigateurs la rencontrent fréquemment entre les tropiques; et quoique le produit de sa pêche ne soit pas aussi considérable que celui que l'on retire de la baleine franche, on ne laisse pas de la chercher et de l'attaquer. J'ai vu des bâtiments américains croiser non loin des Bermudes pour découvrir des gibbars, et passer plusieurs mois en mer avant que de compléter leur chargement avec le lard de ces animaux.

L'espèce du marsouin est la plus petite, mais la plus nombreuse des espèces de cétacés. On la

rencontre dans presque toutes les mers et à toutes les latitudes. Les individus qui la composent vont par bandes quelquefois de plusieurs milliers ; et peut-être la mythologie comprenait-elle ces troupes de cétacés avec les phoques ou veaux marins, dans les troupeaux de Neptune, confiés à la garde du fils de l'Océan et de Thétys. Dans ces troupeaux fabuleux, mais composés de la même manière que ceux des humains, les phoques, animaux pesants, remplaçaient, dans l'imagination des Grecs, les bestiaux à marche lente, et les marsouins représentaient peut-être les chèvres agiles et vagabondes.

Le nom du *marsouin* lui est venu évidemment de quelque ressemblance de cet animal avec le cochon. Les deux mots latins *maris sus*, signifient *cochon de mer*. On en a fait *marsuinus*, et en français *marsouin*. Cette étymologie s'est conservée dans plusieurs langues.

Cependant la ressemblance du marsouin avec le cochon n'est rien moins que parfaite, et ne subsiste que par la forme de la tête revêtue d'une peau grise et épaisse, et dont les yeux, placés près des angles des mâchoires, sont très-petits, avec l'iris blanc et la prunelle noire. Un rang de petites dents blanches, aiguës et tranchantes, garnit les deux mâchoires, et une ouverture en forme de croissant se remarque au sommet de la tête ; c'est par cet évent que le marsouin fait, à volonté,

jaillir l'eau de la mer : c'est par-là aussi qu'il rend un son, une sorte de grognement semblable à celui de l'animal terrestre auquel on l'a comparé. Les autres traits les plus saillants de la conformation extérieure du marsouin sont l'épaisseur et le peu de longueur du corps, l'aplatissement du dos; sur cette partie, une nageoire épaisse qui se termine en croissant; des nageoires de la poitrine également épaisses et arquées, enfin, celle de la queue posée horizontalement et échancrée en faucille. Une teinte d'un brun ardoisé règne sur l'animal entier, à l'exception du ventre, qui est blanchâtre.

Il n'est point de navigateur qui n'ait souvent rencontré en pleine mer des troupes de marsouins nageant en ligne serrée comme s'ils voulaient livrer bataille, se jouant et s'élançant au-dessus de la surface des eaux, suivant et entourant les vaisseaux. Ils nagent avec une rapidité extrême, et presque toujours contre le vent. Leur apparition passe, parmi les marins, comme le présage d'un gros temps, et mes propres observations m'ont confirmé dans cette opinion. Il arrive quelquefois que les marsouins, poursuivant une proie, chassés par un ennemi ou poussés par la tempête, s'égarent dans les eaux douces des lacs et des rivières qui communiquent à la mer. Au mois de novembre 1804, un cétacé de cette espèce se montra pendant plusieurs heures dans le bassin de la Seine, entre le Pont-Neuf et le pont des Arts, à Paris.

Plusieurs peuples du Nord se nourrissent de la chair du marsouin ; elle est un vrai régal pour les matelots, et Belon assure que de son temps on en apportait au marché de Paris. C'est néanmoins un mauvais mets, qui répugne par sa graisse huileuse et par l'odeur forte qu'elle exhale.

De tous les ennemis des cétacés, le plus acharné, comme le plus dangereux, est la singulière espèce de squale ou chien de mer, à laquelle on a donné le nom de *scie*. Une antipathie innée la fait s'élancer sur la plus énorme baleine, et les eaux de l'Océan sont souvent rougies du sang de son ennemi. La baleine cherche à l'écraser de sa masse, à la frapper de sa queue, dont les coups sont violents et mortels; mais si elle ne peut atteindre la scie, celle-ci la déchire, et la perce de l'arme terrible dont la nature l'a munie. C'est le prolongement de l'os de la tête, aussi grand que le tiers du corps de l'animal, aplati, mais plus épaissi dans son milieu, recouvert d'une peau grisâtre, enfin une double scie osseuse et très-solide, garnie de chaque côté de dents longues et fortes; c'est une arme, dans toute la rigueur de l'acception de ce mot. Elle n'est, en effet, d'aucune utilité au poisson qui la porte, pour attaquer et déchirer une preie, et il ne s'en sert que dans les combats.

La scie a la tête aplatie en devant ; l'ouverture de la bouche disposée transversalement en dessous, de même que celle du requin ; les mâchoires

garnies de dents très-serrées, les yeux gros et la prunelle entourée d'un cercle d'or, le corps alongé, la peau rude; enfin, deux nageoires très-écartées sur le dos, celles de la poitrine très-étendues, et celles du ventre petites.

Ce poisson parvient à une grosseur considérable; il vit également dans les mers du nord et dans celles du midi; mais il ne se montre pas dans les mers resserrées entre les terres. Sa chair ne vaut pas mieux que celle du marsouin.

M. Ledru a peint les couleurs de l'un des plus beaux poissons qui embellissent l'empire de Neptune. C'est aussi l'un des plus communs dans les mers qui séparent l'Europe et l'Amérique, aussi bien que dans la Méditerranée. Les Grecs le nommaient *ippuros*, de *ippos*, cheval, et d'*ouros*, queue; queue de cheval. Les étymologistes ne sont pas d'accord sur l'origine de cette dénomination, qui était aussi celle de la *prêle* ou *queue de cheval* (*equisetum*). Linnæus s'est servi de l'ancien nom de ce poisson pour le distinguer de quelques autres espèces que l'on appelle aussi *dorade*, et avec lesquelles on le confond souvent. La vraie dorade (*coryphaena hippurus*) a le corps alongé et revêtu de petites écailles, la tête courte et comprimée, les yeux près de la bouche, les lèvres grosses, la bouche grande, les mâchoires garnies de deux rangs de petites dents recourbées en arrière, le dos arrondi, avec une nageoire fort longue, com-

munément 60 rayons à cette nageoire, 25 à l'anale, 16 à celles de la poitrine et du ventre, 18 à celle de la queue, enfin 7 à la membrane des ouïes.

La chair de la dorade est délicate; les poètes de l'antiquité la mettent au nombre des mets qui furent servis aux nôces d'Hébé, et ce poisson, que sa grande voracité donne les moyens de prendre aisément dans la haute mer, fournit des repas délicieux aux navigateurs fatigués d'alimens secs ou salés.

La dorade fait continuellement la chasse à ces poissons que l'on nomme *poissons volants*, quoiqu'à vrai dire, ils ne volent pas; mais ils s'élancent hors de l'eau, et s'y soutiennent pendant quelques instants, à l'aide de membranes minces qu'ils étendent, et qui leur deviennent inutiles dès qu'elles ne sont plus humides. La vie des poissons volants est une vie de dangers et de frayeurs. Sans cesse poursuivis par des troupes d'animaux marins dont ils sont la pâture, sans moyen de défense ni de fuite, lorsqu'ils croyent trouver hors d'un élément rempli de leurs ennemis, une sûreté que la mer leur refuse, ils sont saisis dans les airs par des oiseaux de rapine, qui établissent leur croisière au-dessus de la surface des eaux pour les attendre et les dévorer. Il est des êtres que la nature semble n'avoir produits que pour les dévouer au malheur, et l'on ne sait que trop qu'ils ne

sont pas tous dans les différents genres de poissons volants.

Plusieurs ennemis déclarés de ces poissons ont été signalés par M. Ledru. Les espèces les plus nombreuses sont celles de la grande famille des hirondelles de mer, ou sternes (*sterna*), qui n'ont d'autres rapports avec les hirondelles de terre que la longueur et l'échancrure de l'aile, la fourche de la queue, la rapidité et la continuité du vol. Leur bec est mince, droit et pointu, leurs pieds sont courts, leurs doigts unis à demi par une membrane, et le bas de leur jambe est dénué de plumes. Je ne parlerai point des couleurs de leur plumage, parce qu'elles varient dans les différentes espèces et même dans les individus de la même espèce.

Un autre destructeur des poissons volants qu'il enlève à la surface de l'eau, est la paille-en-queue, oiseau auquel Linnæus a donné le nom poétique de *phaéton*. On l'appelle aussi *oiseau du tropique*, parce qu'il ne dépasse guère les limites de la zone torride. Le caractère le plus frappant de cet oiseau, celui qui lui a valu sa dénomination la plus générale, « est, dit Buffon, un double long brin,
» qui ne paraît que comme une paille implantée
» à sa queue..... Ce double long brin est composé
» de deux filets, chacun formé d'une côte de
» plume presque nue, et seulement garnie de pe-
» tites barbes très-courtes; et ce sont des prolon-

» gements de deux plumes du milieu de la queue, » laquelle, du reste, est très-courte et presque » nulle; ces brins ont jusqu'à vingt-deux ou vingt- » quatre pouces de longueur; souvent l'un des deux » est plus long que l'autre, et quelquefois il n'y » en a qu'un seul, car ces oiseaux les perdent » dans ce temps ». Il faut ajouter à ce trait caractéristique de la conformation du paille-en-queue, le bec pointu et faiblement courbé, les jambes courtes et placées en arrière, les doigts engagés par une membrane, ce qui donne à cet oiseau la faculté d'interrompre quelquefois son vol puissant et rapide pour se reposer sur les flots. La grosseur varie suivant les espèces, mais toutes ont le fond du plumage d'un blanc éclatant, et plus ou moins taché de noir, de rouge ou de fauve.

Le nom de *fou* a été appliqué par les navigateurs des nations européennes à un oiseau qui est plutôt niais, imbécile, stupide que fou. Il est, en effet, bien armé; son bec est long, terminé en crochet, articulé, robuste et dentelé; ses ongles sont forts, et celui du milieu a des dents de scie sur son bord intérieur; il égale en grosseur notre oie domestique; ses pieds entièrement et largement palmés lui permettent de se reposer sur les eaux; il peut même plonger, et de longues àiles lui donnent la puissance de parcourir les airs avec autant de vitesse que de constance. Malgré tous ces avantages, le fou ne fuit point à l'aspect

de l'homme; il se pose sur les vergues des vaisseaux, et s'y laisse prendre à la main; on l'assomme à coups de bâton sur les rochers où il niche, et des oiseaux, moins grands et moins forts, mais plus hardis que lui, le forcent à regorger sa proie pour la lui abandonner. On a vu des foux en captivité, refuser de se baisser pour prendre le poisson qu'on leur présentait; il fallait le leur donner à la hauteur de leur corps pour qu'ils le mangeassent.

On connaît plusieurs espèces de foux; celle dont parle M. Ledru, est celle du fou commun (*pelecanus sulla*), dont le plumage est d'un cendré foncé, à l'exception du ventre qui est blanc.

Le bec crochu de la frégate (*pelecanus aquilus*), ses gros pieds, courts et revêtus de plumes, ses serres aiguës, sa vue perçante, son vol rapide, son courage, la sorte d'empire, ou, pour mieux dire, de tyrannie qu'elle exerce sur les eaux de l'Océan, la rapprochent de l'aigle, et la rendent également redoutable. Si l'aigle est l'envoyé de Jupiter, on peut dire que la frégate est le messager de Neptune. Sa taille alongée, sa queue fourchue, la longueur démesurée de ses ailes, enfin une grande force musculaire donnent à son vol une rapidité prodigieuse, et lui permettent de s'élever et de se soutenir très-long-temps dans les hautes régions de l'atmosphère.

« La frégate, dit M. Labillardière, fut l'objet

» de notre admiration. Nous en apercevions deux » qui planaient à une prodigieuse hauteur, épiaient » leur proie, et attendaient qu'elle parût à la sur- » face des mers. Ces oiseaux se soutenaient sans » doute à cette grande élévation pour embrasser » d'un coup d'œil un espace immense; mais il est » bien étonnant qu'ils puissent voir d'aussi loin » les petits poissons dont ils se nourrissent le plus » ordinairement. Une vue aussi perçante tient » peut-être encore plus à la disposition des hu- » meurs de l'œil qu'à la grande sensibilité de la » rétine.......

» La frégate est, comme l'on sait, très-avide » de poissons volants. Aussitôt qu'elle en aperçoit, » elle descend du haut de l'atmosphère, et vient » voler à environ un hectomètre au-dessus de la » surface de la mer; là, elle se tient à portée de » les saisir aussitôt qu'ils s'élancent hors de l'eau. » Tous ses mouvements sont dirigés avec une » adresse admirable. Elle ne se précipite pas la » tête la première comme les oiseaux qui vont » chercher leur pâture sous les eaux. Les pattes » et le col placés horizontalement sur le même » plan, elle frappe la colonne supérieure de l'air » avec ses ailes, puis les relevant, et les fixant » l'une contre l'autre, au-dessus de son dos, pour » qu'elles n'opposent plus de résistance à l'air, » elle fond sur sa proie et la saisit à peu de dis- » tance de l'eau. Comme le poisson volant ne s'é-

» lève pas beaucoup au-dessus de la mer, la fré-
» gate serait exposée à s'y précipiter si elle ne
» savait s'arrêter dans sa chute, en abaissant ses
» ailes pour se relever aussitôt et poursuivre une
» autre proie.

» La frégate poursuit aussi les gros poissons.
» Un jour nous vîmes une dorade qui donnait la
» chasse à un poisson volant, et s'élançait de
» temps en temps hors de l'eau pour le saisir.
» Une frégate fondit à chaque fois sur elle, et à
» coups de bec lui enlevait des morceaux de chair,
» jusqu'à ce que le poisson, effrayé de cette hor-
» rible attaque, se fût replongé au fond de la
» mer (1). »

La frégate a les pieds palmés, une peau noire et nue entre le bec et l'œil; les yeux grands et noirs; tout le plumage d'un noir à reflets bleuâtres. La femelle a le ventre blanc, et le mâle, lorsqu'il est vieux, porte sous la gorge deux membranes charnues, d'un rouge vif.

(1) Voyage à la recherche de Lapeyrouse, tome I, page 47.

CHAPITRE XV.

Joli paysage. — Les Anglais s'emparent de la Fanny. — *Ils refusent à Baudin la permission de débarquer. — Réflexions sur cet incident.*

COMMENT peindrais-je l'impression profonde que je ressentis à la vue de mille objets nouveaux pour moi? Je contemplais, j'admirais, avec une sorte de recueillement, l'étonnant spectacle que m'offrait cette terre du Nouveau-Monde. Les rayons de l'astre du jour doraient la cime des forêts, agitée mollement par le souffle des zéphirs. Une foule d'oiseaux, dont le plumage brillant et varié retraçait les couleurs de l'arc-en-ciel, semblaient annoncer et saluer, par leurs chants, le réveil de la nature. Des arbres, que la main de l'homme n'a jamais mutilés, et qu'un printemps perpétuel enrichit sans cesse de fleurs et de fruits, protégeaient, à l'ombre de leur feuillage, un tapis de plantes dont l'odeur parfumait l'atmosphère; des milliers de papillons et autres insectes, étincelants d'or et

de rubis, caressaient, en voltigeant, la corolle entr'ouverte des fleurs. Ici, des bananiers, plantés sur deux lignes parallèles, formaient, par la réunion de leurs feuilles larges, une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Là, de nombreuses plantations de cocotiers, de choux-palmistes, de cotonniers, annonçaient la fertilité du sol. Quelques cases disséminées dans la plaine animaient ce paysage. A la vue du vaisseau, des créoles et des nègres, de l'un et de l'autre sexe, accoururent en foule sur le rivage. Nous visitâmes plusieurs habitations naissantes, la plupart occupées par des Français qui nous accueillirent amicalement. Après quatre heures de promenade un peu fatigante, mais très-agréable, au milieu des plaines et des forêts, nous revînmes sur les bords de la mer. Une troupe de pélicans, auxquels un large gosier, un bec long et spatulé donnaient un aspect extraordinaire, se jouait, près du rivage, sur la surface de l'Océan. J'admirais avec quelle adresse cet oiseau pêcheur fond sur sa proie, se relève et plonge de nouveau pour saisir le poisson qu'il aperçoit dans l'eau.

Baudin, qui, en mettant pied à terre, avait appris que l'île était au pouvoir des Anglais

depuis le 16 février 1797, s'était empressé d'écrire au gouverneur de la colonie pour lui annoncer son arrivée à la Trinité. L'événement justifia bientôt la sagesse de cette mesure. La nuit du 14 au 15 avril, tandis qu'un silence profond régnait autour de *la Fanny*, et que nous dormions avec sécurité, tout-à-coup un cri se fit entendre : « Voilà les Anglais ! » En effet, avertis par leurs espions qu'un bâtiment français était dans ces parages, ils étaient accourus pour s'en emparer. Dans un instant, nous montâmes tous sur le pont. Deux bricks, *la Victorieuse* de seize canons, et *le Zéphire* de quatorze, n'étaient qu'à trente mètres du nôtre, et prêts à le foudroyer au premier signal. La lune éclairait assez pour permettre de voir les manœuvres des navires ennemis, et nous entendions distinctement les ordres donnés par les maîtres d'équipage. Le capitaine de *la Victorieuse* nous héla (1), et mit son canot à la mer. Dix hommes armés y descendirent, s'avancèrent vers *la Fanny*, et grimpèrent à notre bord, comme des ennemis qui sautent à l'abordage. L'officier qui les commandait fit descendre

(1) C'est-à-dire nous parla avec le porte-voix.

nos matelots dans l'entre-pont, plaça six hommes, sabre nu, sur différents points du navire; il examina ensuite les journaux du capitaine, mais il retint le passe-port de l'expédition, et retourna à son bord après nous avoir laissé un pilote côtier chargé de nous conduire au port d'Espagne. Alors, les deux bricks anglais s'éloignèrent rapidement, et se portèrent vers le golfe du Mexique pour donner chasse à un navire espagnol, vu la veille dans ces mers.

Nous voilà donc, sans passe-port, à la merci du premier corsaire qui nous rencontrerait errants sur le golfe de Paria (1), où nous avions tantôt vent debout, tantôt calme plat; obligés de courir des bordées fatigantes et souvent inutiles, sous la direction d'un matelot dont nous n'entendions pas le jargon, et qui connaissait peu ces parages. Enfin, le 17 avril au soir, nous atteignîmes la rade du port d'Espagne, nommée *Shagaramus*; aussitôt un officier de marine vint à bord de *la Fanny*, et la fit mouiller à une demi-lieue de terre, par six brasses d'eau, fond de vase

(1) Ce golfe sépare l'île du continent de l'Amérique méridionale.

noire, derrière *le Dictateur*, vaisseau de 64 pièces de canon.

Le capitaine Baudin s'empressa d'aller au port visiter le général Picton, gouverneur de la colonie, et lui communiquer le but de son voyage à la Trinité. Il en revint à neuf heures du soir, et nous annonça qu'il n'avait pu obtenir la liberté de remplir l'objet de sa mission. Il faudrait avoir erré, comme nous, pendant plusieurs jours, sous le soleil brûlant de la zone torride, exposés à toutes les incommodités qu'on éprouve sur un bâtiment étroit, pour se faire une idée du désir que nous éprouvions tous de débarquer sur cette terre, le but de notre voyage, pour laquelle nous avions bravé les tempêtes et traversé l'Océan. La pénurie du linge et d'aliments frais augmentait encore nos justes plaintes. En vain une toile tendue dérobait nos têtes aux rayons perpendiculaires du soleil; nous n'en ressentions pas moins une chaleur étouffante, immobiles sur une mer qu'aucun vent n'agitait.

Le lendemain, à huit heures, Baudin retourna au port pour solliciter, de nouveau, la permission de débarquer. A dix heures, un officier anglais vint à bord de *la Fanny*;

il en visita les écoutilles de cale, la Sainte-Barbe, les chambres, et, content des déclarations verbales de nos officiers qui lui attestèrent que nous n'avions ni marchandises, ni munitions de guerre, il repartit au bout de dix minutes, sans avoir fouillé une seule de nos malles. Baudin revint à neuf heures du soir annonçant que les naturalistes de l'expédition étaient invités à déjeûner, le jour suivant, avec lui, chez le gouverneur anglais.

Le 19, nous descendîmes de bonne heure à terre. Je comptai, en traversant la rade, trente bâtiments de toute grandeur, anglais, américains, danois, et quelques prises espagnoles. Le général Picton nous traita généreusement, et ses manières honnêtes m'auraient fait oublier que j'étais à la table d'un ennemi des Français, s'il n'avait persisté dans son premier refus. Nous dînâmes ensuite chez M. de Chacon, ancien gouverneur de la colonie, pour le roi d'Espagne. J'employai le reste de la journée à botaniser aux environs du port.

Le 21, tandis que Baudin se rendait à terre pour faire un dernier effort auprès du gouverneur, Maugé, Riedlé et moi nous allâmes

visiter les officiers anglais du *Dictateur*, qui nous accueillirent honnêtement et nous permirent d'examiner tout ce qui pouvait exciter notre curiosité : c'était une chose plaisante de voir ainsi de paisibles naturalistes, qui n'avaient fait jusqu'alors la chasse qu'aux insectes et aux oiseaux, pêle-mêle parmi des bouches à feu, des monceaux de boulets, des pyramides de sabres, des baïonnettes et tous les instruments de mort inventés par le génie de la guerre.

Baudin revint bientôt annonçant qu'il avait reçu, du gouverneur, l'ordre de mettre dans le jour à la voile. A cette nouvelle accablante, nous retournâmes tristement à bord de *la Fanny*. Lors de sa première entrevue avec le général Picton, notre capitaine lui avait communiqué le sauf-conduit délivré par l'amirauté de Londres; les diplômes expédiés à chacun des naturalistes, par le ministre de la marine française, et les instructions officielles qu'il avait reçues lui-même; enfin, il lui avait confié son propre journal d'observations, depuis notre départ du Havre, pour le convaincre que l'expédition, entièrement étrangère aux intérêts politiques ou commer-

ciaux de la France, n'avait pas d'autre but que celui d'étudier la nature, et d'en recueillir les plus belles productions, dans une île qu'aucun naturaliste n'avait encore visitée. « Avant de me décider, répondit le défiant gouverneur, je dois consulter le commandant en chef des forces britanniques, résidant à la Martinique. » Le lendemain, nous étions descendus à terre; plusieurs Français, fixés au port, nous avaient accueillis amicalement; flattés de voir au milieu d'eux des concitoyens récemment arrivés de la métropole. Les espions, que le gouverneur avait fixés sur nos pas, lui rapportèrent ces détails, et lui inspirèrent facilement, contre l'expédition, les plus funestes préventions. Un dernier incident acheva de nous perdre dans son esprit..... Picton avait répandu dans l'île les nouvelles les plus absurdes,.... entr'autres que l'armée du Rhin était taillée en pièces; que celle d'Italie ayant mis bas les armes, le général Bonaparte avait été battu et pris par Wurmser, etc., etc., etc. Plusieurs Français, induits en erreur, nous répétèrent ces mensonges avec l'accent de la douleur, et les Anglais y ajoutèrent, devant nous, des cir-

constances plus invraisemblables et plus injurieuses. Alors, nous ne crûmes pas manquer aux précautions que l'on doit garder au sein d'une garnison ennemie, en démentant de pareilles impostures; la gloire du nom français en imposait la loi. Nous annonçâmes donc hautement que les armées de la république continuaient le cours de leurs victoires; qu'elles occupaient la Belgique, le Palatinat, la rive droite du Rhin, la Savoie, le Milanais, la Corse, Livourne; que la coalition, formée en 1791, était presque anéantie;... qu'enfin Mantoue, une des plus fortes places de l'Europe, avait cédé à la valeur de nos troupes, et que cette perte coûtait à l'empereur dix-huit mille hommes, cent pièces de canons et deux généraux, etc. Cette dernière nouvelle, que Baudin répéta devant le gouverneur, irrita surtout cet Anglais. « Non, » dit-il, Mantoue n'est pas pris, et fussiez- » vous trois fois plus nombreux devant cette » place, vous n'êtes pas capables de l'em- » porter. » — « Eh! depuis quand, monsieur » le général, doutez-vous du courage des » Français? vous êtes donc plus incrédule » que vos journalistes de Londres, qui n'ont

» pas craint d'annoncer cet événement à » l'Europe entière (1). »

Le gouverneur, ne sachant quel prétexte employer pour nous éconduire, dit à Baudin, qu'il consentirait à son débarquement, s'il pouvait lui fournir, pour ôtages, deux habitants domiciliés au port. Le capitaine lui en amena dix, et il eût pu en trouver trente. Alors l'honorable membre, poussé à bout, répondit qu'un pareil rassemblement (de dix hommes) était une cabale dangereuse, et qu'il ne pouvait lui accorder sa confiance.

Ce matin, Baudin s'est rendu à terre, comme je l'ai dit plus haut, pour faire auprès du gouverneur une dernière tentative; il s'est borné à lui demander la permission de débarquer avec les naturalistes seulement, et d'envoyer tout l'équipage de *la Fanny* à la Guadeloupe, pour éviter les rixes que pourrait amener le mélange des marins anglais et français réunis, en temps de guerre, dans la même ville. Mais Picton a répondu que des raisons d'Etat ne lui permettaient pas de le laisser plus long-

(1) Nous l'avions appris à Ténériffe par les gazettes européennes.

temps séjourner dans l'île; que notre passeport était une surprise faite au gouvernement britannique; qu'il soupçonnait que nous avions une mission secrète..... Il lui a enjoint de se rendre de suite à bord, pour mettre, dans le jour, à la voile, et être conduit, sous l'escorte d'un vaisseau de guerre, à la Martinique, devant le commandant général qui prononcerait sur notre sort. « Vous pouvez, répliqua Baudin, me refuser l'entrée de la Trinité, quoique votre gouvernement m'autorise expressément à y séjourner; mais vous n'avez pas le droit de me retenir prisonnier, et la force seule m'empêchera de relâcher dans une autre île, espagnole ou neutre, pour y remplir les intentions du directoire. Les sciences sont en paix lors même que les peuples sont en guerre, et nos deux nations se sont toujours fait un devoir de favoriser les expéditions qui avaient pour but d'augmenter la masse des connaissances en histoire naturelle; j'en atteste les sauf-conduits accordés par la France au capitaine Cook, au voyageur Spillard, ainsi que ceux délivrés par l'Angleterre à La Pérouse et à d'Entrecasteaux. Vous craignez que ma relâche

dans une colonie espagnole, ne soit préjudiciable aux intérêts de la Grande-Bretagne..... Mais pourquoi serais-je plus à craindre, pour vous, dans un lieu que dans un autre, puisque je ne dois y agir qu'en naturaliste?...... Je mettrai aujourd'hui à la voile; mais l'Europe connaîtra un jour la manière déloyale dont vous m'avez accueilli. »

Il est difficile d'exprimer l'indignation que nous ressentîmes à cette nouvelle : chacun éclatait en murmures contre l'acte arbitraire que se permettait, envers des étrangers paisibles, l'agent d'une nation éclairée. Cependant le capitaine, impatient de fuir cette terre inhospitalière, fit lever l'ancre à trois heures, et cingla au nord, vers le golfe des Antilles, sous la direction d'un brick anglais, commandé par Dixon. Les naturalistes furent ainsi contraints d'abandonner une île où chacun d'eux s'était flatté de passer une année délicieuse, occupé à recueillir les plus riches productions en botanique et en zoologie. Baudin lui-même ne put obtenir la permission d'enlever les objets d'histoire naturelle qu'il avait, en 1795, confiés à plusieurs Français résidant à la Trinité. Cette collection

précieuse, le but principal de l'expédition, resta entre les mains des Anglais (1).

---

(1) Quelques objets distraits de cette collection, entre autres les oiseaux, les insectes et les coquillages, avaient été transportés récemment, par le frère de Baudin, à l'île de Saint-Thomas, et déposés entre les mains de MM. Eckard, négociants. Le capitaine ne put, dans la suite, en recouvrer qu'une faible partie.

NOTE sur le Pélican,

Par M. SONNINI.

SI l'on s'en tenait à la nomenclature adoptée par la plupart des ornithologistes, le fou, la frégate et d'autres oiseaux seraient des pélicans; mais en ne confondant pas des êtres que la nature a séparés, l'oiseau qui de tous temps a porté le nom de *pélican*, forme une espèce à part et même un genre distinct, dans lequel viennent se ranger quelques autres espèces à peu près semblables.

Le pélican commun, celui que l'on voit dans presque toutes les contrées méridionales, est un des gros oiseaux de proie aquatiques, qu'il est aisé de reconnaître à la grande poche membraneuse de sa gorge. Cette espèce de sac, susceptible de beaucoup de distension, sert à l'oiseau de magasin d'approvisionnement, dans lequel il renferme le produit de sa pêche, pour le manger ensuite et le digérer à l'aise. Lorsqu'il veut en faire sortir le poisson, il presse la poche sur sa poitrine; et, comme il s'y prend de la même manière pour donner la pâture à ses petits, les anciens ont imaginé que le pélican s'ouvrait l'estomac et nourrissait de son sang la famille naissante qu'il avait fait éclore. Il n'est guère de fable dont l'origine n'ait quelque réalité, et la singulière conformation du

pélican, sa façon non moins singulière de se nourrir étaient bien propres à faire naître le merveilleux dans des esprits qu'une imagination ardente en rendait très-susceptibles. Le pélican devint l'emblême des pères tendres, des bons rois; mais comme sa figure est trop ignoble pour convenir à de si brillantes qualités, les peintres lui ôtèrent la poche et lui donnèrent la physionomie de l'aigle.

Privé des attributs que la fable lui avait prodigués, le pélican est un oiseau fort laid, mais en même temps fort curieux. Sa face est nue et de couleur de chair, sa poche d'un jaune terne, son bec rougeâtre sur son arête et jaunâtre dans le reste. Ce bec est long et droit jusqu'à son bout qui est crochu. Un duvet blanc sale recouvre à peine la tête et le haut du col, et cette demi-nudité est d'autant plus choquante qu'elle est accompagnée de quelques plumes, longues et étroites, qui pendent du derrière de la tête. Le plumage est d'un blanc mat, et les pieds, les doigts, ainsi que la membrane qui les lie ensemble, ont une teinte livide de plomb.

Pesant en apparance, le pélican, muni de grandes ailes, s'élève avec facilité dans les airs, ou se balance avec légèreté au-dessus des eaux pour y saisir sa proie en se précipitant d'à-plomb sur les poissons, qui, étourdis de la chute d'une si lourde masse, échappent rarement à un aussi puissant ennemi.

CHAPITRE XVI.

Notice sur l'île de la Trinité. — Population. — Cultures. — Produits. — Histoire naturelle. — Golfe de Paria.

La Trinité, découverte en 1498 par Christophe Colomb, ne fut occupée qu'en 1535 par les Espagnols. Elle est située entre l'île de Tabago et le continent de l'Amérique méridionale, presque vis-à-vis l'embouchure de l'Orénoque, comme pour ralentir, dit Raynal (1), la rapidité de ce fleuve.

Le climat de cette île est, en général, très-sain. Quoique les pluies y soient abondantes depuis le milieu de mai jusqu'à la fin d'octobre, le soleil, durant cette saison, n'est jamais un seul jour sans offrir son disque dégagé de nuages et à découvert. On y compte plus de quarante ruisseaux et quatre rivières principales : l'*Oropuche* et le *Guatuaro*, qui débouchent dans l'Océan, à la côte orientale ; le *Guaracaro* et le *Caroni*, qui ont leur em-

(1) Livre 12.

bouchure dans le golfe de Paria. Cette dernière est la plus considérable; on peut la remonter avec des bâteaux légers jusqu'à huit lieues dans l'intérieur de l'île. Les trois autres sont aussi navigables; la bouche du Guatuaro est barrée par un bas-fond qui en rend l'entrée difficile.

Les terres sont fertiles quoique légères, composées de sable et d'argile, à une profondeur d'un à quatre mètres. Des schistes d'un gris d'ardoise, et disposés par couches assez régulières, forment le noyau de plusieurs collines. A l'est du port d'Espagne, il y a des carrières de pierre d'une bonne qualité, qu'on emploie à la construction des maisons et au pavage des rues. La nature a creusé au sud-ouest de l'île, sur les bords du golfe de Paria, non loin du cap de *Brea*, un vaste bassin rempli d'asphalte, qu'on emploie utilement à calfater les vaisseaux. Les environs de ce lac sont volcanisés. On y trouve plusieurs sources d'eau chaude (1).

L'île, d'une forme à peu près carrée, est terminée au nord-est par la pointe de la *Ga-*

---

(1) Voyez à la fin de ce chapitre la description du lac d'Asphalte. (S.)

lère (1); au sud-est par celle de la *Galgota* (2); au nord-ouest par le cap *Monos* (3); et au sud-ouest par celui del *Coral* (4).

Ses dimensions peuvent être ainsi calculées, d'après la carte gravée à Paris dans l'an 13 : plus grande longueur du nord au sud, depuis le cap *Chupara* jusqu'à celui de *Curao*, 43' = 14 ⅓ lieues; plus grande largeur de l'est à l'ouest, depuis l'embouchure de la rivière du *Guatuaro* jusqu'à celle de *Cuba*, 34' = 11 ⅓ lieues.

La côte orientale, comprise entre deux caps distants l'un de l'autre de 40' 20", est longue d'environ 13 ½ lieues. Elle est très-fertile, bien arrosée et généralement basse. La côte du sud, un peu exhaussée et pour cela propre à la culture du café et du cacao, occupe en longueur 58' = 19 ⅔ lieues. Les eaux de la mer, qui baignent cette côte, n'ont pas, à une demi-lieue de distance, plus de 7 à 8 brasses d'eau; elles sont très-poissonneuses. Celle de l'ouest, calculée sur une

---

(1) Latit. 10° 49' 40"—Longit. 63° 4' 30".
(2) Latit. 10° 9' 20"—Longit. 63° 8' 40".
(3) Latit. 10° 42' »"— Longit. 63° 50' 30".
(4) Latit. 10° 3' »"—Longit. 64° 6' 30".

ligne nord et sud, passant par le port d'Espagne, est de 39' = 13 lieues; c'est la plus riche et la plus cultivée : on y compte plus de quatre-vingt-dix habitations. La côte du nord, trop élevée et trop hachée pour servir utilement à l'agriculture, occupe, en longueur, 47' 22" = 16 lieues environ. La circonférence de cette île peut être estimée à 80 lieues (1).

La capitale, nommée Saint-Joseph d'Oruna, est située au nord-ouest et à 3 lieues dans l'intérieur des terres (2), au milieu d'une plaine fertile généralement cultivée. En 1595, ce bourg, à peine naissant, fut brûlé par Walther Raleigh, célèbre amiral anglais, qui fit prisonnier le gouverneur don Antonio

---

(1) Raynal, qui écrivait en 1780, donne à cette île 110 lieues de circonférence, et 318 de surface carrée; à la côte du nord, 22 lieues de longueur; à celle de l'est, 19; et à celle du sud, 25.

MM. Mentelle et Malte-Brun la placent au 10e degré de latit., et au 63° 20' de longit. Ils lui donnent 30 lieues de longueur, de l'est à l'ouest, et 19 de largeur.

(2) Longit. 63° 48' 7" — Latit. 10° 28' 6", suivant *Bonne*; — Long. 63° 34' — Lat. 10° 40' »", d'après la carte gravée à Paris.

Berreo. En 1800, ce n'était qu'un village de 300 cabanes, habitées par 1900 à 2000 habitants, qui, par leurs habitudes et leurs mœurs, se rapprochent beaucoup des peuples nomades.

Le *Carenage*, presqu'île située entre le port d'Espagne et le cap Monos, offre la position la plus favorable pour l'établissement d'un chantier propre à la construction des vaisseaux. La cour de Madrid en avait conçu le projet. Depuis, les Anglais ont commencé à réaliser ce plan qui promet les plus heureux résultats à leur commerce et à leur marine. Déjà ils ont tracé les fondements d'une ville fortifiée, et des batteries redoutables qu'ils ont l'intention de construire au Carenage et dans les îlots situés près du cap Monos. Il est probable qu'ils réuniront aussi, par un canal, les sources peu éloignées du Caroni et de l'Oropuche, pour activer la circulation des denrées, en procurant un débouché à celles de l'intérieur.

Mais l'établissement le plus important de la Trinité est la cité nommée le *Port d'Espagne*, bâtie au nord-ouest (1), à 3 lieues

(1) Longit. 63° 49' 29"; — Latit. 10° 38' 42"

de Saint-Joseph, sur le golfe de Paria, et près l'embouchure du *Caroni :* les rues en sont larges et régulières ; il est le siége des autorités civiles et militaires. Lorsque nous y abordâmes, la garnison consistait en deux bataillons d'infanterie, l'un Anglais et l'autre Allemand; les fortifications étaient peu nombreuses et en mauvais état de défense. La rade, nommée *Chaguaramas*, est rarement agitée par les vents, ce qui en rend les eaux très-sales ; les vaisseaux y trouvent un mouillage sûr et spacieux.

En 1778, le ministre Galvez associa la Trinité au ressort de la compagnie de Caracas; et, en 1780, il supprima les entraves mises à son commerce. En 1782, la population de cette île ne comprenait que 1000 Espagnols, 200 Français et Irlandais, 1072 nègres et 1800 Indiens civilisés qui payaient capitation; total 3872. Ces derniers engageaient alors leurs services pour un franc par jour et la nourriture ; ce sont de bons ouvriers, mais trop adonnés à l'ivrognerie et un peu paresseux. Cette population a beaucoup augmenté

(Connaiss. des temps, 1810). Longit. 63° 40' 20";— Latit. 10° 39' (Carte gravée à Paris, an 13).

depuis 1789. Un grand nombre de colons français, réfugiés de la Martinique et de Sainte-Lucie, à l'époque où ces îles tombèrent au pouvoir des Anglais, y ont transporté les débris de leur fortune.

En 1797, le nombre des habitants se montait à 16,556, savoir : 2081 blancs, 4466 gens de couleur, et 10,009 esclaves.

En 1801, il était de 22,768, qui se distribuaient ainsi : 2368 blancs, dont 1574 Français, 418 Espagnols, et 376 Anglais; 4307 gens de couleur, dont 2792 Français, 1089 Espagnols et 526 Anglais. Le nombre des esclaves était de 16,083, y compris 1171 naturels (1) (le militaire n'était pas compris dans ce recensement).

En 1803, la population de cette île était, suivant Mac-Cullum (2), de 28,000 habitants, savoir : 2261 blancs, 5275 gens de couleur, et 20,464 nègres (3).

---

(1) Extrait des journaux anglais, 1802.

(2) Voyage à l'Ile de la Trinité, fait en 1803 par le cap. Mac-Cullum. Liverpool, 1805, cité dans les Annales des Voyages, par M. Malte-Brun, t. 4, n° 12.

(3) Mentelle et Malte-Brun évaluent sa popu-

L'île possédait, en 1801, 563 chevaux, 3,671 mulets, 539 vaches, 758 bœufs, 809 moutons, 531 chèvres et 675 porcs : total 7546 animaux domestiques; 6 moulins à eau, 1 à vent, 106 à café, 250 à coton, 162 à animaux, 636 fourneaux montés et 96 alambics.

Ses cultures consistaient en 6,900 acres plantés en cannes à sucre, 2,531 en coton, 4,886 en café, 2,976 en plantes alimentaires, et 6,689 en pâturages : total 23,982. Cette faible portion cultivée n'est pas la 36e partie du territoire qu'on évalue à 878,400 acres. Le gouvernement espagnol n'avait délivré que 400 concessions de terre environ, chacune de 320 acres, et il en restait encore 2,320 réclamés par l'agriculture; depuis que cette importante colonie est entre les mains des Anglais, elle a produit annuellement environ 449,614 livres

---

lation, en 1789, à 60,000 habitans (*), et Bourgoing (**) au même nombre, pour 1796; mais ce calcul me paraît exagéré, puisque, d'après les états statistiques présentés au parlement d'Angleterre, en 1801, l'île ne comptait alors que 22,758 habitants.

(*) Géographie mathématique, tome 15.

(**) Tableau de l'Espagne moderne, 1803, tom. 2, chap. 8.

de café;—280,170 livres de cacao;—9,895,644 livres de sucre;—128,509 gallons de sirop; —317,395 gallons de rhum, et 1,500,000 livres de coton.

Si les cotonniers n'étaient pas souvent attaqués par des chenilles qui causent de grands ravages, leur produit serait la branche la plus lucrative et la plus abondante. Un hectare cultivé en tabac, emploie quatre nègres, et produit ordinairement 750 rouleaux du poids de deux kilogrammes et demi (5 livres), et qu'on vend 9 fr. Cette dernière branche de culture est peu étendue et n'occupe que les créoles espagnols.

Les maladies ordinaires des indigènes sont les fièvres lentes, et le tenesme qui occasionne des douleurs très-aiguës. Les Européens nouvellement débarqués éprouvent aussi l'influence du changement de climat. Ils sont exposés à des fièvres inflammatoires qui souvent les conduisent au tombeau, dès le troisième ou quatrième jour, surtout lorsque, dans cet état, on les traite à l'anglaise, c'est-à-dire avec l'émétique et le vin de Madère. Ils doivent s'abstenir des bains froids, de l'eau-de-vie, des boissons trop rafraîchissantes, de l'eau froide non trempée; mais, surtout des jouis-

sances imprudentes de l'amour. L'usage modéré des plaisirs, la sobriété, des vins généreux, des bains tièdes sont le régime le plus convenable pour conserver la santé.

Le catalogue suivant des animaux et des plantes qu'on trouve à la Trinité, est très-incomplet. Comment esquisser en huit jours un tableau qui demanderait plusieurs années de travail, et le crayon d'un peintre exercé ?

Les *mammifères domestiques* de la colonie sont le cheval, le mulet, le taureau, le chien, le chat. Les ânes y sont peu nombreux; les porcs d'une excellente qualité ; ces derniers ont été exportés de la Martinique. Les moutons réussissent bien ; les chèvres sont très-multipliées et produisent souvent quatre petits à la fois.

Parmi les *mammifères sauvages*, on compte l'alouatte ou singe hurleur (1); il atteint la hauteur et les dimensions du chien courant ordinaire.

Le *chat tigre*, ou *jaguar* de la Nouvelle-Espagne (2); c'est le plus gros des animaux

(1) *Simia seniculus* Gm., 36. —*Alouatta seniculus* Daud.

(2) Décrit par Buffon, tom. 9, 1777, in-12.

féroces de la colonie. Il n'attaque jamais les hommes; mais il dévore les chiens, les chats dont il est très-friand, et, lorsqu'il peut pénétrer dans un poulailler, il y fait de grands ravages.

Une espèce de *biche*, à pieds courts, qui se tient ordinairement dans les Savannes. La chair en est bonne à manger.

Les forêts nourrissent des bœufs sauvages et des bandes nombreuses de cochons marrons, tachés de noir sur un fond jaunâtre.

L'agouti (1).

Le rat musqué, ou piloris des Antilles (2).

Le cavia paca (3).

La ravale, ou didelphe philander (4).

Le tatou cachicame à neuf bandes (5).

Le porc-épic huppé (6).

Le paresseux unau (7).

---

(1) *Cavia americana* Gm., 122. — *Agouti Cayanus* Daud. — *Cavia aguti* Mus.

(2) *Mus pilorides* Gm., 126.

(3) *Cavia paca* Mus.

(4) *Didelphis philander* Gm., 105.

(5) *Dasypus novem-cinctus* Gm., 56. — Daud.

(6) *Hystrix cristata* Daud.

(7) *Pradypus didactylus*. — Daud.

Et parmi les mammifères amphibies :

Le lamantin (1) et la loutre saricovienne (2). Le premier paraît quelquefois dans le canal qui sépare la Trinité de *Tabago*; et le second vers l'embouchure de Guaracaro.

Oiseaux domestiques. Le coq, le canard d'Europe et le canard musqué, l'oie, le dindon, le pigeon, etc.

Oiseaux d'eau. Le pélican brun (3).

Le plongeon, ou castagneux (4).

La sarcelle (5).

La grande poule d'eau de Cayenne (6).

La frégate (7).

L'aigrette (8).

Le pluvier doré (9).

Le fou commun (10).

---

(1) *Manatus australis* Gm., 60.

(2) *Mustela lutris*, var. *Brasiliensis* Gm., 92.

(3) *Pelecanus fuscus* Gm. 570.

(4) *Colymbus dominicus* Gm., 593.

(5) *Anas dominica* Gm. 521.

(6) *Fulica cayennensis* Gm., 700.

(7) *Pelecanus aquilus* Gm., 572.

(8) *Ardea gazetta* Gm., 628.

(9) *Charadrius pluvialis* Gm., 688.

(10) *Pelecanus sula* Gm., 578.

Nous vîmes aussi sur les bords de la mer, aux environs du port, un oiseau de proie nommé *petit vautour d'Amérique*, ou *autour à gorge nue* (1). Il a la taille d'une buse commune, le plumage généralement noir, et il est assez familier. Les habitants évitent de tuer cet oiseau, qui se nourrit de charognes et dévore les immondices déposées près des maisons.

Oiseaux des forêts. Ils sont, en général, très-variés et très-multipliés. Parmi ces habitants des airs, nous avons observé une petite chouette (2), longue à peine d'un double décimètre, et qui paraît constituer une espèce distincte, dont voici les caractères : bec noirâtre, plumage fauve, avec les grandes plumes des ailes marquées de six taches blanches; dessous du corps varié de blanc et de roux; queue courte, recouverte par les ailes; tarses emplumés, doigts poilus et roussâtres, ongles noirâtres.

Le petit ara rouge (3).

---

(1) *Falco nudicollis* Mus. Par.

(2) *Strix Phalenoïdes* Mus. Par.

(3) *Ara aracanga* Daud.

La perruche à collier (1).

Le papegay à bandeau rouge (2).

Le pic-vert du Bengale (3).

L'épeiche ou pic varié de la Jamaïque (4).

Le roi des vautours (5).

Le vautour urubu (6).

L'effraye (7).

Le martinet à collier blanc (8).

Le coq de roche ou manakin rupicole (9).

Nous avons rapporté en France la plupart de ces oiseaux qui ornent maintenant les galeries du Muséum de Paris.

Ce ne sont pas les seuls que nourrisse l'île; on y trouve en outre :

La perruche jaune, ou *guarouba* (10).

Le perroquet vert et rouge de Cayenne (11).

---

(1) *Psittachus Alexandri* Daud.

(2) *Psittachus dominicensis* Daud.

(3) *Picus Bengalensis* Daud.

(4) *Picus Carolinus* Daud.

(5) *Vultur papa* Daud.

(6) *Vultur aura* Daud.

(7) *Strix flammea* Buff., 440.

(8) *Hirundo cayennensis* Buff.

(9) *Pipra rupicola* Buff.

(10) *Psittachus guarouba* Gm., 320.

(11) *Psittachus ochrocephalus* Gm., 339; var. B.

Le perroquet aourou-couarou (1).

La petite perruche maïpouri (2).

Le couroucou à ventre rouge (3).

L'oiseau-mouche, or-vert (4).

L'oiseau-mouche de Tabago (5).

Le merle brun (6).

Le tangara de Cayenne (7).

Le toucan à ventre doré. Bec noir (8).

Baudin et Maugé prirent aussi les insectes suivants, dont quelques-uns ornent maintenant les galeries du Muséum de Paris.

Le casside taureau. —*Cassida taurus* Fab.

Une variété du hanneton rustique. —*Melolontha rustica*, Idem.

Un trox.

Un brente qui paraît être le *longimane* de Fab.; brun rougeâtre; corcelet bossu, cuivreux et épineux; élitres striées à six bandes

---

(1) *Psittachus æstivus* Gm. Var E., 340.

(2) *Psittachus melanocephalus* Gm., 346.

(3) *Trogon curucui* Gm., 403.

(4) *Trochilus viridissimus* Gm., 496.

(5) *Trochilus tobaçi* Gm., 399.

(6) *Turdus aurantius* Gm., 832.

(7) *Tanagra chlororica* Gm., 890.

(8) *Voyez* à la suite de ce chapitre, des notes sur ces différentes espèces d'animaux. (S.)

transverses jaunes ; cuisses garnies d'une dent ; tête cylindrique, excepté à la base où sont placés les yeux.

L'horie maculée. — *Horia maculata* Fab.

L'abeille hémorrhoïdale. — *Apis hemorrhoïdalis* Fab.

Abeille cordiforme. — *Apis cordata* L.

Abeille dentée. — *Apis dentata* L.

Un apale. — *Apalus ruficornis* Latreille.

La punaise variée. — *Lygæus varicolor* Fab.

La fourmi tuberculée. — *Formica tuberculata* Encyc. 41.

La guèpe américaine. — *Vespa americana* Fab.

La fulgore phosphorique. — *Fulgora phosphorea* L.

Les tortues sont assez communes sur la côte septentrionale ; elles viennent à terre d'avril en septembre.

On trouve dans les forêts, dont l'aspect est imposant, la plupart des arbres qui embellissent celles des autres Antilles, les bords de l'Orénoque et la côte ferme.

Les botanistes indiquent aussi, sur le sol de cette île, le souchet haspan. — *Cyperus haspan* Vahl.

La commeline hexandrique.—*Commelina hexandra* Aubl.

Le ginseng à feuilles dorées. — *Panax chrysophyllum* Vahl.

Le gatilier à fleurs en tête. — *Vitex capitata* Vahl. ♄.

La carmantine unilatérale. — *Justicia secunda* Wild. ♃.

La morelle hérissée. — *Solanum hirtum* Vahl. ♄.

Le cestreau à larges feuilles. — *Cestrum latifolium* Vahl. ♄.

L'orélie purgative. — *Allamanda cathartica* L. ♄.

Le macrocnème écarlate. — *Macrocnemum coccineum* Vahl.

Le froelich paniculé. — *Froelichia paniculata* Vahl.

Le spatode à corymbes. — *Spatodea corymbosa* Vent.

Le robinier couleur de rouille. — *Robinia rubiginosa* Poiret. ♄.

Le lupin velu.—*Lupinus villosus* Wild. ⊙.

Le glycine roux-vert. — *Glycine picta* Vahl. ♄.

Le begonia faible. — *Begonia humilis* Dry. ⊙.

La taberne ondulée. — *Taberna montana ondulata* Vahl. ♄.

La tapogome tomenteuse. — *Tapogomea tomentosa* Aubl. ♄.

Le tontel grimpant. — *Tontalea scandens.* Aubl. ♄.

Le croton à feuilles de cotonnier. — *Croton gossypifolium* Vahl. ♄.

La tragie corniculée. — *Tragia corniculata* Vahl. ⊙.

Quant aux végétaux alimentaires : le riz, la laitue, la chicorée, les choux, la carotte, le navet, la rave, le persil, le cerfeuil, la tomate, l'asperge, les pois, les haricots, et, en général, presque toutes les plantes potagères d'Europe sont acclimatées et réussissent bien à la Trinité ; il faut en excepter les artichauts. Aux productions nourricières de l'ancien Monde, l'habitant de cette île joint celles que fournit le climat des Antilles. Telles sont la banane, la figue-banane, le manioc, le chou-caraïbe, la patate, l'igname, le pois-d'Angole, le pois-souche, la goyave, les corossols ou pommes-canelles, la papaye, l'abricotier des Antilles, le cacao, le café, le sucre, les cocos, le chou-palmiste, quelques arbres à pins, les orangers, les citronniers, les sapotiliers.

La Trinité, placée au nord-est de l'Amérique méridionale et au sud des Antilles, est, par sa position, une des colonies les plus importantes du nouveau Monde. Le golfe de Paria, qui la sépare du continent, a 30 lieues de longueur sur 20 de largeur. Il communique, au nord, avec la mer des Iles-sous-le-Vent, par un détroit nommé les *Bouches du Dragon;* et au sud, avec l'océan Atlantique, par le canal du *Soldat*. Le mouillage du golfe a depuis 13 mètres (8 brasses) jusqu'à 50 (30 brasses) de profondeur; il offre, en tout temps, un abri sûr aux vaisseaux.

On y observe un courant très-sensible dans la direction du nord au sud. Ce golfe, très-poissonneux, reçoit les eaux du Guarapiche qui arrose la province fertile de *Cumana*, et qu'on peut remonter à 30 lieues avec des bateaux de 150 tonneaux; il sert aussi de décharge à un bras de l'Orénoque, sur lequel on peut naviguer jusqu'à Saint-Thomas de Langoustan, chef-lieu des établissements espagnols sur les rives de ce fleuve (1). En 1782,

(1) Cette ville nommée aussi *Saint-Thomas de Guyana*, est à 40 lieues au-dessus de l'embouchure de ce fleuve..... Longit. suivant Humboldt, 66° 26', — Latit. 8° 8' 24".

ces bateaux servaient principalement au transport des bois de toute espèce, des bœufs, des mulets, des chevaux, du poisson salé et du tassot ou bœuf boucané (1), livrés au commerce. Un bâteau, pouvant porter 80 bœufs, se louait, par jour, 66 francs. A cette époque on payait le tassot 32 livres le quintal, et les bœufs en valaient 50 à 60 la pièce, sur les bords du Guarapiche. En 1805, on ne les payait que 25 à 30 livres.

---

(1) C'est-à-dire salé et séché au soleil.

Notes sur l'Histoire, et particulièrement sur l'Histoire naturelle de l'Ile de la Trinité;

Par M. Sonnini.

On doit regretter que M. Ledru n'ait pu obtenir la permission de voyager dans l'intérieur de l'île de la Trinité. Les détails les plus exacts et les plus importants, tels que ceux que l'on vient de lire au sujet des îles Canaries, auraient été le fruit des observations de ce savant et judicieux voyageur; et ces détails auraient été d'autant plus intéressants, que l'intérieur de l'île de la Trinité n'est point encore connu par des renseignements modernes. Il existe un voyage à cette île, imprimé à Liverpool, en 1805, par un Anglais, le capitaine T. M. Cullum; mais cet ouvrage n'a pas encore été traduit en français, et nous ne le connaissons que par l'analyse que M. Malte-Brun en a faite dans le recueil précieux qu'il publie périodiquement sous le titre d'*Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire* (*). Cette analyse, que l'on me saura gré d'avoir transcrite, suppléera en partie aux éclaircissements que M. Ledru s'est trouvé dans l'impossibilité de recueillir.

(*) Tome 4, pages 396 et suivantes.

« .... Cet écrit est dirigé en grande partie
» contre le général Picton, et très-qualifié à jus-
» tifier le reproche d'un despotisme révoltant dans
» son administration et d'atrocité dans l'exercice
» de la justice, que le bruit public et ensuite les
» tribunaux ont faits à ce gouverneur de la Tri-
» nité. L'auteur lui-même en a éprouvé les effets
» par un emprisonnement arbitraire et par de
» mauvais traitements; et, sans cette circonstance,
» le récit de son voyage n'aurait peut-être jamais
» vu le jour.

» Les eaux de l'*Orinoco*, dit M. Mac-Cullum,
» qui se répandent par les quatre *Bocas del Drago*
» (embouchures du Dragon), rendent la mer
» entre Tabago et Trinidad continuellement trou-
» ble, et produisent un courant si violent dans
» les passages qui séparent Trinidad de la *Punta
» Salina* dans la province de Cumana, que les
» navires ne peuvent y entrer qu'avec un vent
» frais en poupe.

» Le port *Chaguarant ou Chaguaramus* est spacieux,
» sûr, et offre un fort bon mouillage. Les An-
» glais y ont maintenant établi des chantiers de
» construction navale.

» *Puerta de Espanna*, l'endroit principal de l'île
» sur la côte nord-est du golfe de Paria, a une
» jetée en maçonnerie avec une batterie en bar-
» bette, pour la protection du côté occidental de
» la ville qui est régulière, mais établie à un en-

» droit malsain, dans une espèce d'enfoncement
» ayant à l'est et au nord-est des montagnes, et
» au nord-ouest une grande savane maréca-
» geuse. On y trouve des habitants de presque
» toutes les nations européennes, notamment beau-
» coup de Français. Au-dessus du port est situé
» l'inutile fort d'*Abercrombie-tower*.

» La hauteur qu'il occupe est un volcan éteint,
» dont le cratère est encore visible. En 1803,
» deux regiments de nègres, enrôlés dans les co-
» lonies françaises, et commandés par des officiers
» français, y étaient en garnison. L'auteur qui
» avait eu occasion de connaître leur caractère et
» leurs institutions à Saint-Domingue, se défie de
» leur fidélité, et propose de distribuer dans les
» colonies britanniques qu'on voudrait assurer à
» la mère-patrie, des Écossais-montagnards
» qui se soutiennent dans presque tous les climats
» et qui déjà ont un fort penchant pour l'émi-
» gration.

» Il y a encore huit villages, *Arima*, *Cocal*,
» *Goyaco*, *Comana*, *Montferat*, *Savana-Grande*,
» *Savaneta* et *Siparia*, habités par des naturels du
» pays. Lors du dénombrement fait l'an 1797,
» on en compta 1802, dont 305 hommes, 401 fem-
» mes, 190 garçons et 186 filles. A la tête de
» chaque village, se trouve un missionnaire ca-
» tholique, qui exerce un grand pouvoir sur ces
» Indiens sobres, pacifiques et laborieux.

» La population de Trinidad se montoit, lors
» de la conquête par les Anglais, en 1797, à
» 16,555 têtes, savoir, 2081 blancs, 4466 gens
» de couleur, 10,009 esclaves. Elle s'est considé-
» rablement augmentée depuis ce temps. En fé-
» vrier 1803, on y compta 2261 blancs, savoir,
» 663 Anglais, 505 Espagnols, 1093 Français;
» 1275 gens de couleur, savoir, 599 Anglais,
» 1751 Espagnols, 2924 Français et 20,464 nègres.
» Somme totale 28,000 individus.

» Trinidad est très-fertile. Des oranges déli-
» cieuses, des citrons, des raisins, quoique peu
» cultivés, et des tamarindes, sont les fruits qui
» réussissent le mieux. Autrefois on y cultivait le
» blé de Turquie en quantité suffisante pour en
» fournir les îles voisines; il y avait également
» des plantations considérables de cacao; mais
» depuis 1727 elles ont été presqu'entièrement
» abandonnées.

» Le coton est peu cultivé, quoique d'une qua-
» lité supérieure; le sucre l'est davantage. 128,000
» acres de pays ont été loués à des particuliers
» par le gouvernement espagnol. L'auteur évalue
» le total du terrain cultivable à 870,400 acres.
» Les exportations de Trinidad, pour la Grande-
» Bretagne, depuis 1799 jusqu'en 1802, étaient
» ainsi qu'il suit :

ANNÉES	
1799	26,728 quintaux de sucre.

ANNÉES		
1800	54,515 quint.	67 livres.
1801	69,551	20
1799	104 gallons de rhum.	
1800	3,018	
1801	19,337	
1799	1,898 quint.	43 liv. de café.
1800	3,018	
1801	19,537	
1799	1,403,290 livres de coton.	
1800	863,987	
1801	1,239,573	

» Comme la plupart des colons de Trinidad » sont les débiteurs des Anglais, la moindre par- » tie de leurs productions passe directement en » Angleterre; les Etats-Unis de l'Amérique en » reçoivent la plus grande partie; et, sous ce rap- » port, Trinidad est une aussi grande charge » pour la mère-patrie, que le Canada, la Nouvelle- » Ecosse, etc. (Le Canada coûte à l'Angleterre » 700,000 livres sterling de dépense nette).

» Selon l'idée de l'auteur, la grande mortalité » des Européens, en arrivant à la Trinité, pro- » vient moins du climat que de leurs excès avec » les femmes et dans la boisson. Les nègres meu- » rent fréquemment de la *cachexia africana*, ma- » ladie peu traitée dans les livres de médecine;

» elle commence par une profonde mélancolie et
» un engourdissement des esprits vitaux, suite
» des regrets que les nègres éprouvent d'être loin
» de leur pays, et des traitements barbares qu'on
» leur fait subir; les symptômes ultérieurs sont
» des appétits contre nature, un goût déréglé pour
» des bois, de la chaux, du limon, etc.; un ma-
» rasme complet termine la maladie en abrégeant
» les jours de ces infortunés.

» En comparant l'état des *scàllags* ou serfs,
» dans la Haute-Ecosse et dans les îles adjacentes
» avec celui des esclaves nègres dans cette île,
» l'auteur trouve la position de ces derniers bien
» plus supportable. Si le tableau qu'il trace de la
» servitude des *scallags* est vrai, son assertion peut
» être juste.

» Trinitad abonde en moyens de subsistance,
» tirés des règnes animal et végétal; elle participe,
» en même temps, de la plupart des autres pro-
» ductions des deux règnes, que fournit la *terra*
» *firma*, en face de laquelle elle se trouve. Parmi
» les sources de richesses, il faut ranger le *lac*
» *d'Asphalte*, situé au *cap la Bréa*; c'est un bassin
» élevé d'une cinquantaine de pieds au-dessus de
» la mer, et ayant environ trois milles anglais
» de circuit; il est situé dans une contrée formée
» par des cendres et scories volcaniques, et rem-
» plie d'asphalte à une profondeur plus ou moins
» considérable. On trouve encore çà et là sur Tri-

» nidad, cet asphalte dans l'état liquide; il y a
» plusieurs sources chaudes aux environs du lac.
» L'asphalte est fréquemment mêlé d'un peu de
» soufre, et sert fort bien au radoub des navires,
» moyennant un amalgame convenable.

» Au reste, les montagnes de l'île, qui vont
» en trois lignes parallèles de l'ouest à l'est, se
» composent de schistes argileux et marneux; elles
» sont couvertes de forêts épaisses, qui fournissent
» du bois très-propre à la construction navale.

» Il y a dans l'île huit rivières navigables, dont
» le *Caroni*, le *Guaracara*, le *Loura* et le *Siparia*
» se jettent dans le golfe; et le *Guataro* ou *Ortoire*,
» le *Neg*, le *Lebrancke* et l'*Oropucke* dans l'océan
» Atlantique. Le *Caroni*, ainsi que le *Guataro*,
» sont navigables près de vingt milles anglais;
» seulement l'embouchure du dernier dans la baie
» de *Mayaro*, qui d'ailleurs a un bon mouillage,
» est barrée par un bas-fond. On avait, du temps
» de l'auteur, le projet de réunir le *Caroni* au
» *Guataro* par un canal, et d'ouvrir vers le *Caroni*
» des fossés de communication entre la grande
» savanne, afin de dessécher les marais de la
» Savanne, et de donner plus de salubrité à la
» capitale. Pour faire de nouveaux établissements,
» notre auteur recommande la vallée de *Rio-*
» *Grande* et l'endroit *Ballandro*, qui en est à la
» distance de six milles anglais.

» Le tribunal supérieur est le *Cabildo*. Il est

» composé de treize membres qui s'assemblent les
» lundis, et parmi lesquels on choisit par an deux
» juges, indépendants l'un de l'autre. Il s'y trouve
» conséquemment une quantité d'avocats (*escrivanos, scribes*) desquels l'auteur ne fait pas l'éloge.

» Beaucoup de nègres étaient alors en prison,
» comme accusés de sorcellerie ; on les traitait
» avec beaucoup de cruautés. Cette croyance à la
» sorcellerie se rencontre dans la plupart des colonies espagnoles de l'Amérique, et même à
» Cayenne, si l'on peut ajouter foi à M. Picton.
» Elle semble fondée sur l'habitude qu'ont les
» nègres de porter sur eux des colifichets insignifiants, des chiffons, des petits morceaux de bois,
» des racines, etc., dont ils font leur *fétiche* ou
» objet d'adoration. »

On trouve encore quelques détails au sujet du lac d'Asphalte de l'Ile de la Trinité, dans les *Transactions de la Société linnéenne de Londres*, tome 8, année 1789. Ils ont été traduits, ainsi qu'il suit, par MM. les rédacteurs de la *Bibliothèque britannique*.

Lettre à M. Tobin.

Saint-Vincent, 2 avril 1807.

MONSIEUR,

J'ai employé une journée entière sur les bords du lac d'Asphalte (*Pitch-lake*) de la Trinité, pour vous procurer les échantillons que vous désiriez.

Ils sont embarqués sur le navire l'*Ile de l'union*, et j'espère qu'ils vous arriveront bien conditionnés. Je les ai arrangés dans deux barils que j'ai bien recommandés au capitaine. Dans le premier est un choix de cailloux ramassés sur la grève, en remontant au-dessus de l'abordage; j'y ai joint des fragments des rochers de la côte, pris en partie au-dessous du niveau moyen de la mer, et en partie au-dessus de celui des hautes eaux; mais tout paraît être de la même nature que le bassin du lac. Il y a dans l'autre baril, en paquets séparés : 1° une espèce de poix charbonnée qu'on trouve en grande abondance sur les bords du lac; 2° de la poix dure, tirée de l'un des bords du lac; 3° de la poix puisée dans le lac même; 4° enfin, cette même substance prise dans le cratère d'un très-petit monticule, qui s'élève d'environ deux pieds au-dessus du niveau du sol environnant, et qui est éloigné du lac d'environ cent verges. Cette dernière matière est de beaucoup la plus fraîche, et elle paraissait être sortie de la veille; elle composait environ la moitié de la quantité totale que contenait ce petit cratère.

Ce lac est à la distance d'environ un mille du golfe, sur une éminence élevée de quatre-vingts à cent pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Il est environné de toutes parts de bois très-élevés, excepté là où les arbres ont été abattus pour faire place à la canne à sucre. Dans ces en-

droits-là, le sol s'est trouvé très-fertile : c'est la partie la plus élevée dans cette région de l'île. Le lac a environ un mille de largeur ; il est entrecoupé de toutes parts par des ruisseaux d'eau pure et limpide, remplis de petits poissons. Dans beaucoup d'endroits, et vers le milieu même du lac, sur la poix minérale solide, on trouve des espèces de petites îles dans lesquelles croissent des plantes et des arbrisseaux de diverses espèces, entr'autres l'ananas sauvage, et celui-ci, en grande abondance. J'en ai adressé quelques plants en Angleterre à M. Edwards, qui m'avait prié avant mon départ de lui procurer diverses variétés de cette plante. Les bords de ces petits ruisseaux sont disposés en forme de bourrelets demi-cylindriques, et leur fond est occupé par une crevasse. La profondeur de l'eau varie de deux à dix pieds, et ses canaux changent continuellement ; celui qui aujourd'hui a huit à dix pieds de profondeur, sera peut-être comblé demain, et d'autres s'ouvriront là où on ne voyait qu'une masse solide de poix. Il paraît, d'après ces variations, que la poix elle-même repose sur une masse d'eau ; mais je n'ai aucune donnée sur son épaisseur. Il me paraît évident cependant que la présence de cette matière est due à l'action d'un feu souterrain. On m'a dit que les parties de l'île situées sous le vent, relativement au lac, abondent en houille ; mais je n'ai pu savoir jusqu'où ces veines s'étendent du

côté du lac, et je n'ai jamais vu d'échantillons de ce combustible tiré de cet endroit.

Le docteur Anderson, directeur du jardin botanique de Saint-Vincent, qui m'a accompagné dans cette expédition, a décrit ce lac il y a environ vingt ans, et son ouvrage a été publié dans quelque recueil périodique. Je ne crois pas qu'il en ait paru d'autre description.

Pour faire usage de cette poix minérale, il faut la faire bouillir avec un dixième seulement de son poids d'huile ou de suif.

Je suis, etc.,   S. Span.

Lettre de M. Tobin à M. Hatchett, en lui envoyant celle qui précède.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser la copie d'une lettre que j'ai reçue d'un ami qui vient de faire un achat de terres considérable dans l'île de la Trinité. Elle vous donnera une idée assez exacte du lieu singulier que les habitants anglais de cette île, grande et précieuse, ont appelé *lac d'Asphalte*. J'y joins quelques échantillons du bitume minéral désigné dans la lettre. J'ai vu, d'après le mémoire intéressant dont vous avez enrichi le quatrième volume des Transactions linnéennes, que vous vous êtes particulièrement occupé de recherches dans cette branche de minéralogie, et ce motif

m'a engagé à m'adresser à vous dans cette circonstance.

Je suis fort éloigné d'oser prononcer sur la question de savoir si toutes les substances bitumineuses tirent leur origine de corps organisés en animaux ou en plantes ; mais je ne doute point que la découverte d'une masse aussi considérable de matière bitumineuse, dans une région aussi voisine de l'équateur, ne contribue un jour à jeter quelque lumière sur une question dont l'importance est appréciée par tous les naturalistes.

Les détails ultérieurs que j'ai recueillis sur ces objets, m'apprennent que ce lac (comme on l'appelle) a trois à quatre milles de tour ; que l'eau y est distribuée sous forme de petits étangs et de ruisseaux ; que tout le sol environnant, jusqu'à une distance indéterminée, repose sur une couche de la même substance bitumineuse, qui est recouverte, à l'épaisseur d'un ou deux pieds, de bonne terre végétale, sous laquelle cette couche s'étend sans interruption depuis le lac jusqu'à la mer, c'est-à-dire, dans quelques endroits, à la distance d'un demi-mille, et qu'elle se prolonge même sous le niveau de l'Océan jusqu'à une distance inconnue ; que les rochers qui bordent cette partie du golfe, et qui, dans quelques endroits, sont coupés à pic à la hauteur de cinquante à cent pieds, sont entièrement composés de ce minéral bitumineux, très-dur et compacte, et recouvert

d'une couche de terre d'épaisseur inégale ; que, quoique l'opinion générale du pays attribue une origine volcanique à cette masse prodigieuse de bitume, on n'aperçoit dans toute l'étendue du lac aucun symptôme de chaleur, pas même dans ces petits creux qu'on appelle improprement *cratères*, et dans lesquels cette matière paraît avoir été récemment soulevée. Enfin, dans les échantillons que j'ai reçus jusqu'à présent, il n'y a rien qui ressemble à des laves ou à des scories.

En attendant que les naturalistes aient été mis à portée de faire un examen plus approfondi de ce phénomène remarquable, j'ai cru que ces premiers détails vous seraient agréables.

Je suis, etc., J. Tobin.

Observations de M. Hatchett sur ce qui précède.

D'après ce qu'on vient de lire, et par les détails publiés sur le même objet par le docteur Anderson (*), on apprend que le lac de bitume, connu sous le nom de *Picth* ou *Tar-lake*, et que les Français ont appelé *la Bray*, est assez étendu, et que sa profondeur est inconnue. Il paraît, de plus, que la masse générale de la matière qui forme ce lac, a été considérée jusqu'à présent comme un bitume plus ou moins durci. Le docteur Anderson observe cependant que, n'ayant

(*) Trans. philos. 1789.

pu faire aucune impression sur cette matière à sa surface, sans employer une hache, il la trouva plus molle à la profondeur d'un pied, et même contenant une sorte d'huile dans de petites cellules. Cette dureté paraît être certainement beaucoup plus grande que celles des bitumes purs et durcis qu'on trouve ordinairement; et elle conduit naturellement à soupçonner que la plus grande partie de la masse bitumineuse de la Trinité n'est pas, ainsi qu'on l'a supposé, de la simple poix minérale ou de l'asphalte.

En examinant les échantillons que M. Tobin m'a adressés, je les ai trouvés, pour la plupart, très-durs et difficiles à rompre. Leur cassure n'offre ni le lustre, ni la forme conchoïde qu'on remarque dans celle des bitumes ordinaires. Ceux des échantillons que l'on casse facilement, ont encore moins les caractères des bitumes purs, car leur fracture est terreuse, et ressemble à celle de certaines pierres tendres argilo-ferrugineuses.

La pesanteur spécifique de ces échantillons est aussi de beaucoup supérieure à celle des bitumes non mélangés. Il suffira d'en donner deux exemples. La pesanteur spécifique du bitume solide, compacte, brun foncé de la Trinité, est = 1,744, à la température de 65° F. (14° 7 R.), et celle de l'un des échantillons terreux, brun pâle, = 1,336, tandis que la pesanteur spécifique de l'asphalte n'est que de 1,023 à 1,104, ou 1,165. Si

l'on prend le nombre 1,104, comme exprimant la densité moyenne de l'asphalte, la différence entre cette substance pure et le premier des deux bitumes de la Trinité serait = 0,640, et la différence entre ce même asphalte pur, et le second de ces bitumes = 0,232.

Mais, parmi les bitumes mélangés ou impurs, il y en a peu dont la pesanteur spécifique égale celle du bitume de la Trinité; celle de la plus dense des houilles indiquées par M. Kirwan est = 1,426. Il fait mention, à la vérité, d'une fausse houille, dont il assigne la pesanteur spécifique entre 1,500 et 1,600; il parle aussi d'un bitume dont la pesanteur spécifique est = 2,070; mais ce dernier, d'après la description de l'auteur, est évidemment une pierre calcaire imprégnée de bitume; car un échantillon qu'il a examiné, ne lui a donné, dit-il, que 14 pour $\frac{0}{0}$ de matière bitumineuse, le reste étant de la pierre calcaire ordinaire (*). La dureté extraordinaire, la pesanteur spécifique et la plupart des caractères extérieurs des échantillons envoyés par M. Tobin, me conduisirent donc à croire qu'ils n'étaient pas composés seulement de poix minérale ou d'asphalte; non que je n'en eusse vu, venant aussi de la Trinité, qui m'avaient offert toutes les gradations du pétrole à l'asphalte; mais les caractères des échantillons en question étaient différents, et je crus,

(*) Elémens de minéralogie, tome II.

en conséquence, devoir soumettre ceux-ci à l'examen chimique.

Lorsque je procédai à la distillation de la variété compacte, de couleur brun foncé, dans une cornue chauffée au rouge, les fragments conservèrent leur figure; ils la conservèrent aussi lorsqu'on les tint rouges pendant quelque temps dans un creuset, à feu ouvert. Par ces procédés, un fragment pesant originairement 250 grains perdit 81 grains de son poids = 32,40 pour $\frac{0}{0}$ en bitume presque pur. Un fragment de la variété terreuse, de couleur brun pâle, perdit 91 grains sur 250 = 36,40 pour $\frac{0}{0}$; en sorte que le premier laissa un résidu pesant 169 grains, et le second 159. Ce résidu, en consistance pierreuse, était très-spongieux, et se cassait aisément à feu ouvert, et prenait une apparence ochreuse; mais il conservait en-dedans une couleur noire, à raison du charbon résultant de la décomposition d'une partie du bitume. La pierre paraissait la même dans les deux cas; seulement celle qui provenait de la première variété était plus compacte; elle contenait sur 100 parties:

Silice	60
Alumine	19
Oxide de fer	10
Carbone (estimé)	11
	100

Comme je n'ai pas répété cette analyse, je ne

puis affirmer que les proportions entre l'alumine et l'oxide de fer sont exactes; mais la précision est peu nécessaire dans ce cas, puisqu'il s'agit seulement de constater en général la nature de ce composé. Je n'ai pu y découvrir la plus légère trace de chaux; en sorte que la pierre qui est ainsi imprégnée de bitume, est absolument différente des pierres à chaux bitumineuses, et des autres substances analogues connues jusqu'à présent.

Mais les vrais caractères extérieurs de cette pierre doivent demeurer incertains, jusqu'à ce qu'on se soit procuré des échantillons, qui, ou soient exempts de bitume, ou n'en soient que partiellement imprégnés; mais je hasarderai, comme conjecture, de dire que je soupçonne que cette pierre est de la nature de celle qu'on trouve réunie au bitume en Auvergne, et que de Born a appelée *lave grisâtre compacte* (*).

L'analyse de ce qui reste de la masse pierreuse, après qu'on en a séparé le bitume, s'accorde avec la nature du sol de l'île. Le docteur Anderson nous apprend que ce sol, aux environs du lac de Bray, est composé de terres brûlées, et qu'on y trouve aussi des terres fortes et argileuses; il dit aussi vers la fin de la même page : « Que, d'après » l'examen qu'il a fait, il trouve que l'île entière » est fournie de terre argileuse, soit dans son état

(*) Catalogue de la Collection des Fossiles de mademoiselle de Raab, tome II.

» primitif (par lequel il entend probablement la » glaise ordinaire); soit sous ses diverses méta- » morphoses. Les bases des montagnes sont com- » posées de schiste argileux, ou du *talemu litho- » marga* de Wallerius. On sait que la silice do- » mine dans presque toutes les pierres du genre » argileux; la pierre imprégnée de bitume dont il a » été question, appartient évidemment à ce genre, » de manière à approcher jusqu'à un certain point » de la nature, mais non de tissu, des schistes » bitumineux. Il est cependant à remarquer que, » dans les échantillons les plus compactes de cette » substance, le bitume cache si complètement le » caractère de la pierre, que l'on peut aisément » le prendre pour une variété d'asphalte équi- » voque, dont il y a plusieurs exemples. »

J'ai déjà dit que j'ai vu des échantillons venant de la Trinité, qui me montraient toutes les gradations entre le pétrole et l'asphalte; et, d'après la description du docteur Anderson, on y trouve, dans quelques endroits, le bitume liquide, ou le pétrole (*); mais cette matière, ainsi que l'as-

(*) Outre cet endroit (le lac) où on trouve la matière bitumineuse dans cet état de solidité, on la rencontre aussi liquide çà et là dans les bois; et à la distance de vingt milles du lac, on la trouve, à l'épaisseur de deux pouces, dans des trous ronds, de trois à quatre pouces de diamètre, et souvent dans des crevasses. Celui-ci est toujours liquide, et son odeur de goudron est plus forte que celle du bitume durci. Il s'attache fortement à tout ce qu'il touche, et on ne peut en débarrasser les doigts qu'en les frottant avec de la graisse.

phalte pur, ne se rencontre probablement que dans certaines fissures ou cavités; car, d'après les échantillons qui m'ont été envoyés, il y a lieu de croire qu'une partie considérable de cette masse dans l'île de la Trinité, qu'on a supposé jusqu'à présent être de la poix minérale ou de l'asphalte pur, n'est au fait qu'une pierre poreuse, du genre argileux, fortement imprégnée de bitume.

J'ai communiqué le résultat de mes expériences à M. Tobin, qui m'a mandé en réponse qu'il était plus disposé à croire que la substance éprouvée n'était pas un bitume pur, parce qu'il avait appris qu'on l'employait pour les pavés, et qu'elle supportait sans se ramollir sensiblement, la chaleur du soleil des tropiques.

Quadrupèdes.

A la tête de la liste des quadrupèdes qui existent dans l'île de la Trinité, M. Ledru place l'alouate roux ou le singe hurleur (*simia seniculus* L.). Cet animal est un des plus extraordinaires de l'Amérique méridionale, moins encore par ses formes que par le bruit qu'il fait entendre. C'est une espèce de hurlement qui se propage à de grandes distances, et que produit un tambour osseux, formé par le corps de l'os hyoïde, et placé entre les branches de la mâchoire inférieure. Cette espèce de singes vit en troupes, au milieu des forêts

qui retentissent de leurs clameurs. Toutes leurs affections, leurs besoins, leur colère, leurs amours même s'expriment par un concert effrayant de sons discordants et vraiment épouvantables lorsqu'on ignore qu'ils viennent de ces animaux frugivores, et plus bruyants que dangereux. Le voyageur accoutumé à parcourir les solitudes que les alouates remplissent de leurs cris, se réjouit d'entendre leur affreux concert, dont il frémirait s'il ne savait que c'est l'annonce d'une proie facile et propre à satisfaire son goût, aussi bien que son appétit. En effet, les alouates ne sont point très-farouches, et leur chair est bonne à manger. Ils sont connus à la Guiane française sous la dénomination de *singes rouges*; néanmoins ils sont plutôt roux que rouges. Leur tête est en pyramide, leur face aplatie, et leur queue fort longue et prenante, c'est-à-dire qu'elle leur sert à s'accrocher et à saisir à peu près comme avec une cinquième main; en tout, l'alouate est une bête aussi hideuse qu'horriblement criarde.

Un animal moins bruyant, mais plus dangereux que l'alouate ou singe hurleur, est l'espèce de *chat-tigre*, décrite par Buffon sous le nom de *jaguar de la Nouvelle-Espagne*, et plus récemment par M. d'Azara sous celui de *chibignazou* qu'elle porte au Paraguay. Ce chat-tigre, qui ne paraît pas différer de l'ocelot (*felis pardalis* L.), fait sa pâture ordinaire de petits quadrupèdes, d'oiseaux et de reptiles. « Près de chaque oreille, dans l'in-

» tervalle qui les sépare toutes les deux, on voit » naître une bande noire qui s'étend jusqu'à la » ligne des yeux; entre cette raie et celle de l'autre » oreille, il y a des dessins noirs. De la nuque » sortent quatre raies noires, qui continuent sur » le cou; et sur l'épaule il y a de petites taches » noires irrégulières. De là jusqu'à la queue, on » voit sur le haut du corps deux raies noires in» terrompues. Du reste, le fond du dessus du corps » est d'un blanc rougeâtre; mais il y a de chaque » côté une file de taches plus séparées, qui, depuis » le milieu du corps jusque vers la queue, sont » vides au centre, de manière qu'elles ressemblent » à des chaînons noirs. Ces mêmes chaînons oc» cupent le reste des côtés du corps, dont le fond » est d'une couleur plus claire (*). »

L'espèce de biche à pieds courts, qui vit dans les savannes de la Trinité, est vraisemblablement le *mazame*, ou *biche des savannes* de la Guiane française, *gouazouti* du Paraguay (*cervus mexicanus* L.). Son pélage est d'un bai-rougeâtre sur les parties supérieures, et d'un blanc pur sur les inférieures.

(*) Voyage dans l'Amérique méridionale, par don Félix de Azara, etc.; publié d'après les manuscrits de l'auteur, par Walcknaer, etc. Paris, 1809, chez Dentu.

M. Walcknaer ajoute en note que le *chibignazou*, comme le chat commun, a la pupille de l'œil alongée et non point ronde comme les lions, les tigres, les panthères, les jaguons, les couquars, etc.

Dans les climats chauds de l'Amérique où le lapin n'existe pas, l'*agouti* ou *acouti* (*cavia aguti* L.) paraît en tenir lieu ; il a quelques rapports de conformation et d'habitudes avec le lapin d'Europe ; mais, outre plusieurs autres dissemblances, sa fourrure n'a pas la douceur de celle du lapin : c'est un poil long et aussi rude que les soies du cochon ; sa couleur générale est un mélange de brun et de roux ; le ventre est d'un jaune léger, et les pieds sont noirs. L'agouti a cinq doigts aux pieds de devant et trois seulement à ceux de derrière. Sa lèvre supérieure est fendue comme celle du lièvre, et ses dents incisives, disposées de même que celles des autres animaux rongeurs, sont d'un jaune orangé. Son cri ordinaire est un grognement faible, mais son cri d'appel est une espèce de sifflement que les chasseurs savent imiter pour attirer ce petit animal. C'est le gibier le plus commun et l'un des meilleurs des contrées méridionales du Nouveau-Monde ; et comme il est aussi le plus aisé à détruire, son espèce est très-appauvrie partout où les hommes se trouvent en grand nombre.

Un quadrupède très-voisin de l'agouti, dont M. Ledru ne fait pas mention, mais qui existe presqu'en tous les lieux où vit l'agouti, est celui que les naturels de la Guiane appellent *akouchi*. Son espèce est beaucoup moins commune que celle de l'agouti, sa taille plus petite, son corps plus

terminent les doigts, et les jambes sont très-courtes.

M. de Azara nomme le cachicame *tatou noir*, à cause de la couleur de ses écailles. « Le plastron » de l'épaule, dit ce voyageur, est composé de » deux espèces de petites écailles; les plus grandes » sont presque ovales, longues de deux lignes et » demie, et elles s'élèvent un peu au-dessus des » autres. Les intervalles qui séparent ces grandes » écailles, ainsi que l'entré-deux des rangées, » sont occupés par les petites. Le plastron de la » croupe ressemble au premier, et tous les deux » ressemblent beaucoup aux bandes du tronc par » le bord qui s'en rapproche. Ces dernières sont » composées de grandes écailles triangulaires, » dont les bases sont opposées. La garniture du » front est irrégulière et formée de grandes pièces, » mais qui sont bien loin d'approcher de la soli- » dité de la plupart des autres espèces. Il a la » tête plus petite et en forme de trompe, les » oreilles plus hautes, et trente-deux molaires » en tout. Il en diffère aussi en ce qu'il n'a que » quatre doigts aux pattes de devant, et que les » griffes en sont plus petites : il a aussi les pattes » de derrière plus hautes; son corps est plus ar- » rondi; outre les mamelles qu'il a sur les mus- » cles pectoraux, il en a une autre paire à deux » pouces de la matrice. Le membre, dans son » état d'inaction, a un pouce et demi, et il est » terminé par deux glandes qui ont au milieu

» un petit membre de quatre lignes. Toutes les » écailles sont noires. Le nombre des bandes dor- » sales varie beaucoup, depuis six jusqu'à neuf » inclusivement (*). »

J'ai rapporté la description entière que le voyageur espagnol a faite du cachicame, parce que personne n'a mieux fait connaître les tatous. Du reste, ces animaux, que l'on peut regarder comme faisant la nuance entre les quadrupèdes et les tortues, ont la chair aussi saine et d'aussi bon goût que celle de ces reptiles.

Il est probable que l'île de la Trinité, de même que les autres contrées méridionales de l'Amérique, nourrit encore d'autres espèces de tatous.

Mais le *porc-épic huppé*, ou *porc-épic d'Europe* (*histrix cristata*), n'existe pas dans cette île. L'animal de la même famille, mais d'un genre différent, qui s'y trouve, est le *coendou* (*histrix prehensilis* L.), dont la queue est très-longue et prenante, caractère qui l'éloigne du porc-épic qui a la queue très-courte et lâche. Il en diffère encore par le manque de panache sur la tête, par des proportions plus petites, par des piquants beaucoup plus courts, et surtout par des habitudes opposées. Le *coendou* mange des animaux plus petits que lui, grimpe sur les arbres pour attraper les oiseaux, dort le jour et chasse la nuit.

Les piquants, dont la tête et le corps du *coen-*

(*) Voyage dans l'Amérique méridionale, tome II, page 346.

effilé, son poil plus long et sa queue plus alongée.

On a donné la dénomination de *rat musqué* à plusieurs espèces de quadrupèdes rongeurs, qui répandent une forte odeur de musc. Celui dont M. Ledru fait mention est le *pilori* ou *rat musqué* des Antilles (*mus pilorides* Erxleb.). Il est à peu près aussi gros qu'un lapin, et se creuse également un terrier. Il est noirâtre sur le corps et blanc sous le ventre. Le *pilori* diffère du *rat musqué* d'Afrique et de l'île de Ceylan ; je ne fais cette remarque que parce qu'un grand naturaliste paraît les confondre (*).

Le *pak* ou *paca* (*cavia paca* L.) est du même genre que l'agouti, et il serait un aussi bon gibier, si sa chair, très-délicate, n'était pas chargée de trop de graisse. On ne le trouve pas au-delà du 30e degré de latitude méridionale ; il habite dans les forêts humides et près des eaux ; il ne mange que pendant la nuit, et sa nourriture habituelle se compose de fruits sauvages. Sa grosseur approche de celle d'un petit cochon dont il a aussi le grognement et l'habitude de fouiller la terre avec son large nez. Il est couvert d'un poil rude, noir en-dessus et blanc en-dessous ; les côtés du corps sont marqués de bandes et de taches blanchâtres.

(*) Pallas, *Novæ species quadrupedrum è glirium ordine*, page 91, § VI.

La distinction des espèces de *tatous* (*dasypus*) se faisait par le nombre de bandes dont leur cuirasse est composée. Cette division a été généralement suivie par les naturalistes ; mais un bon observateur nous apprend que ce caractère, regardé jusqu'à présent comme essentiel et distinctif, n'est d'aucune importance, puisque plusieurs espèces différentes de tatous ont le même nombre de bandes, et que le nombre de ces bandes varie dans la même espèce (*). Celle que cite M. Ledru, et à laquelle Buffon a donné le nom de *cachicame*, offre une preuve de la justesse des observations de M. de Azara. En effet, on rencontre des individus de cette espèce qui ont l'enveloppe osseuse, composée de neuf bandes, d'autres sur lesquels il n'en paraît que sept, d'autres enfin qui n'en ont que six ; aussi la dénomination spécifique de ce tatou varie-t-elle dans les ouvrages de nomenclature où cet animal est désigné tantôt par l'épithète de *septem-cinctus*, et tantôt par celle de *novem-cinctus*.

Les tatous forment un genre de quadrupèdes particulier au midi du Nouveau-Monde. Les caractères les plus saillants de leur conformation sont de n'avoir que des dents molaires, et de porter une cuirasse osseuse et luisante, qui leur enveloppe la tête, le dos, les côtés du corps, la croupe et la queue. Quatre ou cinq ongles, longs et courbés,

(*) De Azara, ouvrage cité précédemment, tome II.

laires, sans incisives ni canines. Sa peau est épaisse, rude et de couleur d'ardoise. Sous une masse en apparence lourde et presqu'informe, cet animal cache l'instinct de la sociabilité et des qualités d'autant plus admirables, qu'on les désire plus souvent qu'on ne les rencontre au milieu des sociétés humaines, la douceur du caractère et l'amour de ses semblables. Si j'avais à écrire l'histoire de cette intéressante espèce de quadrupèdes, je me plairais à tracer l'union, les affections douces qui régnent parmi les lamantins. De pareilles peintures sont des points agréables de repos pour l'ame sensible aux charmes que la nature répand sur la plupart de ses œuvres; mais je n'oublie pas que ce n'est point ici mon ouvrage, que je ne dois y paraître qu'en passant, et avec toute la réserve d'un intrus; qu'enfin je m'exposerais aux reproches fondés de détourner l'attention de tableaux plus importants. Je me hâte donc de terminer, en peu de mots, les notes au sujet des animaux que M. Ledru désigne comme naturels à l'île de la Trinité.

Je n'ai plus à parler que d'un seul quadrupède, l'espèce de loutre à laquelle M. Ledru applique la dénomination spécifique de *mustela lutris* et le nom de *saricovienne* que Buffon a donné à un animal de ce genre, commun dans les eaux douces de l'Amérique méridionale. Je présume que l'espèce que désigne notre voyageur, est la vraie *sarico-*

vienne, ou loutre marine, appelée par Linnæus *mustela marina.* Mais cette petite discussion de nomenclature est d'un bien mince intérêt, et de quelque espèce de loutre dont il soit question, il n'y a pas d'assez grandes dissemblances de formes et d'habitudes entr'elle et la loutre commune pour s'y arrêter plus long-temps.

Oiseaux.

Le pelican brun (*pelecanus fuscus*) ne diffère du pélican blanc (*pelecanus albus*) dont j'ai parlé à la page 245, que par le brun cendré, répandu sur son plumage, à l'exception de la tête et du col qui sont blancs, et des pennes des aîles qui sont noires ou noirâtres.

On appelle *castagneux* des oiseaux aquatiques à doigts palmés, essentiellement nageurs, puisque leurs pieds traînants et jetés en arrière sont incapables de les soutenir sur la terre; mais ils plongent avec facilité, et une fois qu'ils se sont élevés au-dessus des eaux, ils volent long-temps. Leur corps est revêtu de duvet au lieu de plumes, et deux pinceaux aussi de duvet remplacent la queue. L'espèce désignée par M. Ledru est le *castagneux de Saint-Domingue* (*podiceps dominicus* Lath.). La couleur générale de son plumage est le brun, plus ou moins foncé; mais le ventre est presque toujours blanc. Ce castagneux fréquente les eaux douces du continent et des îles de l'Amérique méridionale.

dou sont couverts, ont trois couleurs distinctes : du jaune sur le premier tiers de leur longueur, du noirâtre dans leur milieu, et du blanc à leur pointe. Les partisans des causes finales ne manquent pas d'attribuer cette espèce d'armure du *coendou* à la prévoyante sollicitude de la nature, qui a mis les animaux de ce genre à l'abri de toute attaque, et même en état d'attaquer eux-mêmes, en les munissant d'armes offensives et défensives. Mais quel puissant intérêt peut-on supposer à la nature pour la conservation des *coendous*, tandis qu'elle abandonne à tous les périls de la nudité et de l'extrême faiblesse une multitude d'autres animaux, dont l'existence et la conservation paraissent devoir lui être au moins aussi chères ? Il est, ce me semble, plus raisonnable et en même temps plus conforme aux grandes vues de la nature, de penser que, dans l'immensité de ses productions, elle a épuisé toutes les formes, tous les traits imaginables et développé à nos yeux toutes les preuves de son inépuisable fécondité.

Quoi de plus bizarre, par exemple, que ces quadrupèdes dont la démarche beaucoup plus lente que celle de la tortue, leur a valu le nom de *paresseux* ? Ils ont les yeux ternes et la physionomie stupide, une fourrure très-rude, deux doigts aux pieds de devant et trois aux pieds de derrière, tous armés d'ongles forts, longs et recourbés ; quarante-six côtes ; les estomacs des animaux rumi-

nants ; enfin, une seule ouverture au-dehors pour l'urine et les excréments, comme les poules. L'*unau* (*bradypus didactylus* L.) est un de ces *paresseux ;* il l'est cependant encore moins que l'*aï* qui vit dans les mêmes contrées. Leurs sens sont obtus; les privations, les coups, les tourments même ne les émeuvent point ; à peine ont-ils la faculté de se mouvoir ; ils végètent plutôt qu'ils ne vivent, et leur existence est la plus triste de toutes, celle d'une complète insensibilité.

Le lamantin des Antilles (*trichecus manatus australis* L.) fait partie d'un genre de quadrupèdes compris dans l'ordre des amphibies. « La nature, » dit son éloquent historien, semble avoir formé » les lamantins pour faire la nuance entre les » quadrupèdes amphibies et les cétacés ; ces êtres » mitoyens, placés au-delà des limites de chaque » classe, nous paraissent imparfaits, quoiqu'ils » ne soient qu'extraordinaires et anomaux ; car » en les considérant avec attention, l'on s'aper» çoit bientôt qu'ils possèdent tout ce qui leur était » nécessaire pour remplir la place qu'ils doivent » occuper dans la classe des êtres (*) ». Le corps du lamantin est épais ; deux seuls pieds, munis de cinq ongles courts, paraissent en devant, mais ceux de derrière sont réunis et leurs doigts sont cachés sous la peau. Il a trente-deux dents mo-

(*) Buffon, Histoire naturelle du Lamantin, dans celle des quadrupèdes.

c'est que les naturalistes qui s'occupent exclusivement des classifications méthodiques, n'ont pu s'accorder sur la case qu'il devait occuper dans les armoires destinées, dans les cabinets d'histoire naturelle, aux différents genres de l'ordre des oiseaux rapaces. La nature qui ne connaît ni cases, ni armoires, a voulu que le *rancanca* devînt le désespoir des nomenclateurs, en lui donnant quelque légère apparence d'un oiseau de proie, et en le rapprochant beaucoup plus des gallinacés. La confusion dans la synonymie de cet oiseau n'a pas été moindre que l'incertitude dans son arrangement systématique. En effet, quelques auteurs l'ont rapporté mal à propos à des oiseaux d'espèce différente, indiqués par d'autres naturalistes.

Quoi qu'il en soit, ce prétendu *vautour*, *aigle*, *autour*, etc., est remarquable au premier coup d'œil par la peau nue et d'un rouge pourpré, qui lui couvre la gorge, le devant du col, les côtés de la tête et le tour des yeux; c'est aussi la couleur des pieds. Tout son plumage est noir, excepté les plumes du ventre et des jambes qui sont blanches. C'est un oiseau criard, et sa voix est rauque. Cette espèce vit en troupes dans les forêts et presque toujours de compagnie avec les toucans. Tel est le *falco nudicolis*, ou *autour à gorge nue*, dont M. Ledru fait mention.

Dans le genre des perroquets, l'île de la Trinité offre les espèces suivantes :

1° Le *petit ara rouge* (*psittacus aracunga* L.) ne diffère que très-peu du *ara rouge* (*psittacus macao* L.) que tout le monde connaît. Il est moins grand. Quant aux couleurs, elles offrent peu de dissemblances. Au reste, les aras rouges diffèrent entr'eux, non seulement dans la distribution des couleurs, mais encore en grandeur; on ne peut dire avec certitude si le *petit ara rouge* est une simple variété dans l'espèce du *ara rouge*, ou une espèce distincte et séparée.

2° Si la *perruche à collier* (*psittacus alexandri*) s'est trouvée à la Trinité, ce n'est qu'en domesticité, car c'est un oiseau d'Afrique, très-commun au Sénégal, et qui n'existe point en Amérique dans l'état de sauvage.

3° Le *papegai à bandeau rouge* (*psittacus dominicensis*) est remarquable par le petit bandeau rouge qu'il porte sur le front, et qui va d'un œil à l'autre. Les ailes sont bleues, et le reste du plumage est d'un vert sombre, avec une teinte rougeâtre sur la poitrine.

4° La *perruche jaune*, ou *perruche guarouba* (*psittacus solstitialis* Lath.), est presqu'entièrement d'un jaune orangé.

5° Le *perroquet vert et rouge de Cayenne* ou *perroquet demi-amazone* (*psittacus amazonicus*. Var. Lath.), a un peu de jaune sur le front, le plumage d'un vert jaunâtre, le bec d'un rouge lavé, et les pieds gris.

Une queue longue et pointue distingue la *sarcelle de Saint-Domingue* (*anas dominica*), que l'on nomme aussi *sarcelle rousse à longue queue*. Cette dernière dénomination équivaut à une description.

La *grande poule d'eau de Cayenne* (*gallicula cayennensis* Lath.) a la poitrine d'un roux vif, le dessus du corps olivâtre foncé, et le reste du plumage d'un gris brun.

L'*aigrette* d'Amérique (*ardea garzetta*), est comme toutes les aigrettes, du genre du héron. Son plumage est d'un blanc pur, et des touffes brillantes de plumes flexibles et soyeuses qui s'étendent sur le dos, forment un ornement naturel dont l'oiseau a pris son nom. Les *aigrettes* sont fort communes sur les plages orientales du midi de l'Amérique; elles y vivent en troupes, et les embellissent par le blanc éblouissant de leurs plumes. Leur instinct est social et disposé à la familiarité. . . . . . .

Notre pluvier doré (*charadrius pluvialis* L.) se retrouve dans les climats chauds du Nouveau-Monde, cependant avec quelques modifications qui peuvent être l'effet de la différence de température. En Amérique, ce pluvier est à peu près d'un tiers moins gros qu'en Europe, et son plumage est moins doré et moins beau. De même que dans nos pays, il change de canton et voyage même au loin. Il arrive à Saint-Domingue et à la Martinique aux premières pluies qui tombent en automne; et comme il s'y rend en troupes nom-

breuses, il y devient, pendant trois ou quatre mois, une véritable manne pour les habitants de la Pointe des Salines où il aborde en plus grand nombre. Partout on voit ces pluviers américains en bandes de quarante, cinquante et jusqu'à trois ou quatre cents. Ils se tiennent dans les savannes, dans les pièces de cannes à sucre, où l'on a mis le feu, dans les vieilles plantations de cotonniers que l'on a détruites, etc. Ils ne se posent jamais qu'aux endroits dégarnis d'herbes. On les approche difficilement; quand ils volent, ils serrent de temps en temps leur rang; les vers composent le fond de leur subsistance. Ils sont recherchés comme un très-bon gibier, mais leur chair n'a pas le fumet qui, pour les amateurs de la bonne chère, fait le principal mérite des pluviers dorés de nos climats.

Peu d'oiseaux ont été plus étrangement méconnus que celui que l'on appelle à la Guiane française *rancanca*. Les uns l'ont rangé avec les aigles, d'autres avec les vautours, ceux-ci avec les éperviers, ceux-là avec les faucons. Il n'a cependant aucun rapport avec les oiseaux de rapine; c'est un animal innocent et paisible qui ne se nourrit point de proie, vit en société avec des oiseaux d'autre genre tout aussi pacifiques que lui, et serait mieux placé dans la liste des gallinacés que dans celle des oiseaux de proie; et la preuve que cet oiseau figure mal au milieu de ces derniers,

cayennensis), outre son joli collier, a deux petites taches blanches près des yeux, et le devant du cou et les côtés du ventre de la même couleur. Un noir velouté à reflets violets est la teinte dominante du reste de son plumage. La grosseur de ce martinet est celle de l'hirondelle des fenêtres, et il bâtit, comme elle, son nid dans les maisons; mais ce nid formé d'ouate d'apocin est construit avec beaucoup plus d'art que celui des hirondelles.

Voici l'un des plus beaux oiseaux de l'Amérique, le *coq de roche* (*pipra rupicola* Lath.). Une huppe formée de deux plans inclinés qui se joignent au sommet, s'élève sur sa tête en demi-cercle dont la double bordure est brune et jaune. Une couleur orangée très-vive ou de safran est celle de tout le plumage. Le coq de roche n'est pas plus gros qu'un pigeon; il habite les cavernes et les fentes de rochers. Très-farouche dans l'état de liberté, il se soumet aisément à la domesticité; j'ai vu à la Guiane plusieurs de ces oiseaux vivre et courir avec les poules.

Il me reste à parler de six espèces d'oiseaux, que les naturalistes français ont observées dans l'île de la Trinité, et que j'ai rencontrées souvent moi-même dans mes voyages à la Guiane.

Le premier de ces oiseaux, dans l'ordre suivi par M. Ledru, est le *couroucou à ventre rouge* (*trogon curucui*). Le nom de cette espèce, aussi bien que des autres espèces du même genre, vient

du mot *couroucouis* ou *couroucouais*, par lequel les Brasiliens les désignent. Les naturels de la Guiane retranchent le *c* et prononcent *ouroucoais*. Ces dénominations en usage dans des pays différents, ont une conformité de son à peu près parfaite, parce qu'elles ne sont que l'expression du cri des *couroucous*. Ces mêmes oiseaux ont quelques attributs naturels aux perroquets, tels que le bec court et crochu, les pieds courts et les doigts disposés deux en avant et deux en arrière. Mais ils se distinguent des perroquets par plusieurs caractères, et principalement par la nature de leur plumage. C'est plutôt un long duvet, une sorte de fourrure épaisse qui revêt les *couroucous*, que de véritables plumes ; ils en sont si chargés, qu'ils paraissent beaucoup plus gros qu'ils ne sont réellement ; et ce vêtement serré, mais en même temps comme soufflé, est si légèrement implanté dans la peau, qu'il tombe par partie au moindre frottement, et qu'il est très-difficile d'obtenir la dépouille entière d'un de ces oiseaux.

Les *couroucous* habitent l'épaisseur des forêts ; ils ne paraissent pas se rechercher, et on les voit toujours seuls, tranquilles et faisant entendre leur sifflement grave et monotone. Dans cette vie de solitude, ils se nourrissent des insectes et des vers si nombreux au midi du Nouveau-Monde. Mais si leur naturel est triste et sombre, les couleurs de leur plumage sont vives et animées. Le *couroucou*

6° Le *perroquet aourou-couraou* (*psittacus aestivus*) est du nombre de ceux que l'on nomme *perroquets-amazones*. Il a le front bleu, les parties supérieures vertes et les inférieures d'un jaune lavé, le fouet de l'aile et les quatre pennes latérales d'un rouge vif.

7° On a donné à Cayenne le nom de *maïpouri* à une espèce de perruche dont le sifflement aigu est le même que celui du *tapir* que l'on y appelle *maïpouri*. C'est la *perruche à tête noire* (*psittacus melanocephalus*) de plusieurs ornithologistes. A ce trait caractéristique, cet oiseau joint des couleurs élégamment variées : un beau jaune sous le col, un jaune orangé en-dessous, ainsi qu'au bas du ventre, un jaune très-clair sous le corps et un beau vert en-dessus.

Je ne comprends pas trop comment le *pic-vert du Bengale* (*picus bengalensis*), qui est un oiseau de l'Inde, se trouve aussi à la Trinité. Quoi qu'il en soit, ce pic porte une huppe longue et rouge ; son plumage est varié de noir et de blanc.

Une autre espèce de pic, plus répandue au nord qu'au midi de l'Amérique, est l'*epeiche* ou *pic varié de la Jamaïque* (*picus carolinus*). Cet oiseau est en effet varié de plusieurs couleurs, dont les détails et la distribution exigeraient beaucoup de paroles, sans peut-être que la description en fût plus claire. Je me contenterai de dire que son plumage réunit du blanc, du jaune paille, du rouge, du gris, du noir, du brun et du roussâtre.

Presque toutes les peuplades de l'Amérique méridionale s'accordent à donner le nom de *roi* à un grand vautour qui surpasse tous les oiseaux de ce genre par sa taille, sa force et des attributs distinctifs. A Cayenne, on l'appelle *roi des couroumous*, au Paraguay, *roi des iribus*, etc., d'après les dénominations que l'on y donne aux vautours. Linnæus l'a désigné par l'épithète de *papa* (*vultur papa*). Sur sa tête est une couronne de peau nue et rouge de sang, et une fraise de plumes dont les unes se dirigeant en avant et les autres en arrière, entourent son cou qui est nu ainsi que sa tête. Une crête charnue de couleur orangée s'élève entre les narines. Tels sont les ornements de la royauté de cet oiseau, du reste non moins dégoûtant que les autres vautours, et faisant, comme eux, sa pâture des voieries les plus infectes. La partie nue de son col est variée de rouge, de jaune et de violet; mais lorsque l'oiseau est mort, ces couleurs agréables disparaissent et sont remplacées par une teinte d'un livide obscur. Le plumage est blanc, à l'exception de la queue et des ailes qui sont noires.

L'*urubu* (*vulture aura*) est un autre vautour d'un noir uniforme.

L'*effraie* de l'Amérique est la même que celle d'Europe (*strix flammea*).

Les martinets se distinguent des hirondelles par leurs pieds emplumés et leurs quatre doigts tournés en avant. Le *martinet à collier blanc* (*hirundo*

à ventre rouge a non seulement le ventre du rouge le plus éclatant, mais encore une partie de la poitrine, et les plumes qui recouvrent la queue en-dessous, ce qui l'a fait appeler *caleçon rouge* par les colons de Saint-Domingue. Un beau vert à reflets bleus brille sur la tête, le cou et le corps; et le noir des côtés de la tête et des ailes lui donne encore plus de vivacité. Un cercle d'or forme l'iris de l'œil, et le bec est d'un jaune plus terne. La grosseur de cet oiseau est à peu près celle d'une pie.

Ces mêmes climats, sur lesquels l'astre du jour verse des flots de lumière et de chaleur, nourrissent un genre d'oiseaux plus brillants encore que les *couroucous*, et remarquables par leur extrême petitesse. Tout le monde connaît ces charmantes miniatures qui le disputent aux pierres précieuses par l'éclat et les reflets chatoyans de leur plumage, et aux insectes volants par le peu de volume de leurs corps. L'un de ces bijoux emplumés, indiqués par M. Ledru, est celui dont la dénomination forme la description même : *l'or-vert* (*trochilus viridissimus* Lath.), dont les plumes, d'un vert luisant, reflètent l'or brillant et pur. L'autre, moins riche et moins éclatant, est néanmoins très-joli, c'est l'*oiseau-mouche de Tabago* (*trochilus tabagensis*, Lath.), ainsi nommé parce que le premier oiseau de cette espèce, qui orna les collections d'histoire naturelle, fut ap-

porté de Tabago. Il est aussi presque tout vert, mais les reflets qui se jouent sur son plumage, au lieu d'imiter l'or pur, comme dans l'oiseau-mouche or-vert, ne paraissent que du cuivre. Il a, du reste, le ventre brun et un bande blanche sur les ailes.

Plusieurs espèces de merles ont reçu l'épithète spécifique de *brun*, tels sont le *palikour* (*turdus formicivorus*), le *merle brun d'Abyssinie* (*turdus abyssinicus*), celui de la Jamaïque (*turdus leucogenus*), etc. Le *merle brun* dont M. Ledru fait mention (*turdus aurantius*), serait peut-être mieux nommé *merle orangé*, puisque son plumage est presqu'entièrement d'un jaune orangé. La confusion, suite inévitable des mêmes dénominations appliquées à des animaux d'espèce différente, devient embarrassante pour les naturalistes.

Le *tangara de Cayenne* (*tanagra cayanensis* Lath.) est tout noir, avec une tache orangée de chaque côté de la poitrine.

Les *tangaras*, oiseaux très-multipliés dans l'Amérique méridionale, ont à peu près la taille, l'ensemble et les habitudes des moineaux. Celui *de Cayenne* est un des plus petits; on l'y appelle aussi *tangara nègre*.

De tous les oiseaux de l'Amérique, il n'en est pas de plus singuliers que ceux auxquels les naturels du Brésil ont donné le nom de *toucan-tabouracé*. Leur bec est énorme, comparé à la grandeur

de leur corps ; aussi d'anciens voyageurs les ont-ils désignés en les appelant *tout-becs*. Ce très-grand bec est convexe, très-mince et dentelé sur ses bords. La langue que ce bec renferme est plus extraordinaire encore, c'est plutôt une plume qu'une langue. Les doigts, au nombre de quatre, sont placés deux en avant et deux en arrière.

Un nouveau cahier du bel et grand ouvrage publié par le célèbre voyageur M. de Humboldt, vient de me tomber sous la main ; je crois que l'on me saura gré d'ajouter aux excellentes remarques recueillies par M. Ledru, sur l'île de la Trinité, quelques observations très-importantes de M. Jabbo Oltmanns, qui a rédigé et calculé les opérations astronomiques de M. de Humboldt.

«Les manuscrits de M. de Humboldt, dit M. Oltmanns (*), présentent l'observation suivante :

« La position de la Punta de la Galera et celle » du Cap-Est de Tabago, sont deux objets de la » plus haute importance pour le navigateur. Tous » les vaisseaux d'Europe qui font voile pour les

---

(1) Recueil d'observations astronomiques, d'opérations trigonométriques et de mesures barométriques, faites pendant le cours d'un voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, depuis 1799 jusqu'en 1803, par Alexandre de Humboldt; rédigées et calculées d'après les tables les plus exactes, par Jabbo Oltmanns, première livraison.

» Iles-sous-le-Vent, ou pour les ports du conti-
» nent de l'Amérique méridionale, doivent passer
» par le canal qui sépare la Trinité de Tabago.
» Ces deux îles sont la première terre d'Amérique
» qui se présente au navigateur. Le pilote ne doit
» pas se tromper à leur vue. Prend-il la Trinité
» pour Tabago, se dirige-t-il au sud pour doubler
» ce qu'il croit être la pointe des sables? alors il
» risque de payer cher son erreur. Il entre dans
» les bouches du Dragon où l'Orenoque verse ses
» eaux avec impétuosité dans l'Océan. Le risque
» devient d'autant plus grand, que la plupart des
» vaisseaux qui arrivent d'Europe, et qui ne con-
» naissent leur longitude que par le Loch, sont
» incertains sur leur position. Les courants qui
» se font sentir, surtout depuis les 42° de longi-
» tude, causent des erreurs très-graves. La lon-
» gueur de la navigation fait monter cette erreur
» jusqu'à 3 ou 4°, si le bâtiment n'aborde pas à
» Ténériffe, ou s'il passe sans voir de loin le pic de
» Teyde, qui est enveloppé dans les nuages pen-
» dant une grande partie de l'année. Alors on
» aperçoit la terre deux jours plus tôt qu'on ne
» s'y attend; on la voit à peine que déjà la force
» du courant mène le vaisseau tout près de cette
» côte, dont on ignore le gisement. Les énormes
» pluies qui, depuis le mois de juin jusqu'au mois
» de décembre, tombent sur les côtes du Paria,
» rendent souvent le soleil invisible pendant trois

» ou quatre jours. Plus on approche de l'Amérique méridionale, et plus on est incertain de la latitude. C'est pour cela que tant de pilotes qui ne connaissent pas la physionomie des côtes, ignorent s'ils se trouvent vis-à-vis la Trinité, Tabago ou Grenade. Dans cette position critique, les cartes devraient présenter des secours à ceux qui sont sûrs de leur point, soit par des distances prises de la lune au soleil et aux étoiles, soit par le moyen des chronomètres. Mais ces mêmes cartes, exactes souvent pour des parages qui sont le moins visités ou d'un abord facile, contribuent à compliquer le problème que l'on cherche à résoudre. Les plus anciennes, par exemple la carte réduite des parties connues du globe, publiée en 1755, la carte du golfe du Mexique, dressée par ordre du duc de Praslin, etc., placent Tabago à l'est de la Trinité (1); mais la Cruz Olmédilla et les nouvelles cartes françaises, par exemple celle de l'océan Atlantique, dressée en 1786, et corrigée en 1792 (carte dont l'usage est répandu parmi la marine de toutes les nations), placent Tabago à l'ouest de la Punta Galera de la Trinité. Cette dernière carte donne à l'île de la

(1) Cette position se trouve indiquée sur l'ancienne carte de Diego Rebera, dressée en 1529, carte que l'on peut regarder comme un des monuments géographiques les plus précieux.

» Trinité une figure très-alongée, tandis que
» l'ancienne figure carrée, indiquée dans l'atlas
» que M. Bonne a dressé pour les recherches phi-
» losophiques de Raynal, et dans la carte du
» golfe du Mexique, publiée par ordre du duc de
» Praslin, se rapproche beaucoup plus de la vé-
» rité. On doit s'étonner de voir que des positions
» aussi intéressantes aient pu rester douteuses
» jusqu'à nos jours. On a ignoré long-temps si,
» en venant d'Europe, on attérit plutôt sur Ta-
» bago que sur la Trinité. Des centaines de vais-
» seaux passent annuellement dans le canal entre
» ces deux îles, et cependant la largeur de ce
» canal même est devenue l'objet d'une discussion
» géographique. M. Bonne a corrigé la grande
» carte espagnole de la Cruz, publiée en 1775, en
» donnant à ce canal neuf lieués au lieu de quatre
» trois quarts. En effet, le géographe français ne
» s'est pas trompé, car il est reconnu aujourd'hui
» que le canal a dix lieues de large ».

» Il n'y a rien de plus frappant que les différentes formes qu'on a données en divers temps aux îles de la Trinité et de Tabago. La première ayant à peu près celle d'un carré régulier, il suffira de fixer la latitude de quatre caps placés aux extrémités. Deux géographes anglais, Arrowsmith et Faden, diffèrent de 15 à 16, pour la latitude de la pointe d'Icaco et pour celle du cap nord-est; cependant la carte d'Arrowsmith a été publiée un

an après le plan de Faden, fondé, sans doute, sur les excellentes observations de Churrucca et de Fidalgo. Selon Arrowsmith, la côte septentrionale de la Trinité court du nord-est au sud-ouest. La différence de latitudes entre les deux caps nord, est de 14', tandis que, dans la réalité, elle n'est que de 9'. La carte de la Cruz est, en général, assez exacte pour la Trinité. Il faut en excepter la pointe sud-est, le cap de la Galeota, faussement nommée *Punta de la Galera*, et que la Cruz fait de 24' trop australe. Tous ces doutes ont été levés par la belle carte de *Deposito hydrographico* de Madrid, publiée en 1802.

La Trinité, selon

	La Cruz.	Faden, 1802.	Arrowsmith, 1802.	Churrucca et Fidalgo, 1802.
Punta de la Galera	10°50'	10°51'	10°41'	10°51'
Cap Nord-ouest.	10°40'	10°43'	10°27'	10°42'
Pointe d'Icaco . .	10° 5'	10° 3'	9°48'	10° 3'
Pointe Galeota. .	9°45'	10°10'	10° 0'	10° 9'
Tabago :				
Cap Nord	11°30'		11°13'	11°20'
Cap Sud	11° 4'		10°56'	11° 6'

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Tome I[er].

Page xxvij,	*ligne* 12 :	5 centimes, *lisez* 15 centimes.
11,	21 :	Telle fut, *lisez* Tel fut.
16,	19 :	1380, *lisez* 380.
21,	4 :	1779, *lisez* 1679.
30,	2 :	Canaries, *lisez* Canarie.
34,	8 :	du mélange, *lisez* de mélange.
44,	12 :	300, *lisez* 500.
48,	12 :	irruptions, *lisez* éruptions.
89,	14 :	Entre le port, *lisez* (13 Octob.) Entre le port.
Idem,	18 :	levé, *lisez* lever.
97,	25 :	pettarum, *lisez* peltatum.
99,	11 :	puttenea, *lisez* pultenea.
101,	20 :	février, à, *lisez* février 1797, à.
145,	21 :	1797, *lisez* 1597.
147,	21 :	réguliers, *lisez* régaliens.
149,	19 :	tracerce, *lisez* hacerce.
159,	19 :	omigos, *lisez* amigos.
161,	20 :	civique, *lisez* civil.
173,	2 :	paresseuse, *lisez* poreuse.
192,	23 :	*als*, lisez *affine*.
214,	13 :	tout, *lisez* tous.
252,	20 :	3872, *lisez* 4072.
253,	9 :	22,768, *lisez* 22,758.

VOYAGE

AUX ILES

DE TÉNÉRIFFE,

LA TRINITÉ, SAINT-THOMAS,

SAINTE-CROIX ET PORTO-RICCO,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS,

Depuis le 30 Septembre 1796 jusqu'au 7 Juin 1798, sous la Direction du Capitaine Baudin, pour faire des Recherches et des Collections relatives à l'Histoire Naturelle;

CONTENANT

Des *Observations* sur le Climat, le Sol, la Population, l'Agriculture, les Productions de ces Iles, le Caractère, les Mœurs et le Commerce de leurs Habitants.

PAR ANDRÉ-PIERRE LEDRU,

L'un des Naturalistes de l'Expédition, Membre de la Société des Arts du Mans, de l'Académie Celtique de Paris, du Musée de Tours, Ex-Professeur de Législation près l'Ecole Centrale de la Sarthe.

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE NOTES ET D'ADDITIONS,

PAR M. SONNINI.

Avec une très-belle Carte gravée par J. B. Tardieu, d'après Lopez.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

1810.

VOYAGE

AUX ILES

DE TÉNÉRIFFE, LA TRINITÉ, SAINT-THOMAS, SAINTE-CROIX ET PORTO-RICCO.

CHAPITRE XVII.

Navigation vers les Iles danoises. — Pêche d'un Requin. — Débarquement à Saint-Thomas. — Description de cette Ile. — Culte public. — Commerce.

Le brick anglais, sous les ordres duquel nous marchions, était meilleur voilier que *la Fanny*. Nous le perdîmes de vue le 21 avril, 24 heures après avoir quitté le port d'Espagne. Le commandant de ce brick n'avait probablement pas d'autre mission que celle de nous éloigner du golfe de Paria.

Baudin, débarrassé de cette escorte importune, fit cingler au nord, vers l'île danoise de Saint-Thomas, où il espérait trouver sûreté, protection, un agent accrédité du gouvernement français, et recouvrer les débris de sa collection.

Le 28 avril, nous aperçûmes la côte méridionale de l'île de Sainte-Croix, appartenant aux Danois; de riches plantations en cannes à sucre, dressées sur un plan régulier, donnaient à cette côte l'aspect d'un immense jardin.

Lorsque *la Fanny* eut dépassé la pointe nord-ouest de cette île, les matelots pêchèrent un requin (1) long d'environ trois mètres, qui nageait, à fleur d'eau, près du navire. On sait que la voracité de ce poisson offre aux navigateurs un moyen facile de le prendre : à peine l'eut-on aperçu qu'on jeta à la mer un fort hameçon, attaché à une chaîne de fer, terminée par une longue corde fixée au navire, et recouvert d'un gros morceau de lard; le requin s'élança dessus, et, après plusieurs attaques réitérées, pendant lesquelles nous le

(1) *Squalus carcharias* L.

vîmes se jouer, saisir tour-à-tour et lâcher sa proie, s'éloigner et revenir, il avala enfin l'amorce fatale : le fer meurtrier, accroché à sa mâchoire supérieure, la traversa de part en part. Alors vous eussiez vu le requin bondir et se replier en tout sens; sa résistance opiniâtre tendait si fortement la corde, que six hommes eurent peine à hisser cet énorme poisson. Terrible et furieux, dans ses mouvements convulsifs, il frappait le pont de sa queue nerveuse, renversait ou brisait tout ce qui était autour de lui. Chacun de nous fuyait son approche; vingt coups de barre suffirent à peine pour diminuer sa vigueur, et ne purent lui arracher la vie. Les matelots le suspendirent à une vergue; le zoologiste et le chirurgien de l'expédition le dépouillèrent pour conserver sa peau. Ils examinèrent l'ouverture de sa gueule, ses mâchoires armées de six rangs de dents triangulaires et tranchantes, ses viscères, etc. L'animal respirait encore : les tronçons de son corps s'agitaient sous le scapel de l'anatomiste. On apercevait, à chaque coup, l'irritabilité de sa chair musculeuse qui réagissait sous l'acier, comme une balle élastique.

Ce requin était accompagné dans l'eau de son fidèle pilote (1), qui circulait autour de lui avec la plus grande vitesse. Ces deux poissons, si différents d'ailleurs par leur volume et leurs habitudes, nagent de société et semblent liés par un intérêt mutuel. MM. Bosc et Geoffroy, en disant que les pilotes se nourrissent de la fiente des requins, donnent une explication vraisemblable de cette association singulière (2). Ce requin portait aussi un remore ou succet (3) qui, à l'aide d'un écusson membraneux et dentelé, dont sa tête est garnie, adhère fortement au corps des chiens de mer.

L'aurore déploie à nos yeux un agréable tableau : la côte du nord de Sainte-Croix, plus riante et plus boisée que celle du sud, fuit derrière nous ; l'île déserte des Crabes ou Boriquen nous reste à gauche, et à droite, la colonie danoise de Saint-Jean.

Le 29 avril, à 3 heures, *la Fanny* jeta l'ancre dans la rade de Saint-Thomas, l'une des plus sûres de cet archipel. L'entrée, quoi-

---

(1) *Gasterosteus ductor* L.

(2) Annal. du Muséum, tom. 9, p. 469.

(3) *Echeneis remora* L.

qu'étroite, en est si facile, qu'il n'y a au port aucun pilote chargé d'y conduire les bâtiments étrangers. J'y comptai 90 navires de toute grandeur, la plupart sous pavillon danois; les autres étaient américains, hambourgeois, français ou anglais. Le capitaine d'un corsaire prêt à faire voile pour la Guadeloupe, et plusieurs Français fixés dans la colonie, vinrent à bord demander des nouvelles d'Europe. Ils nous apprirent que l'île de Porto-Ricco, voisine de Saint-Thomas, était, depuis douze jours, assiégée par les Anglais.

A 5 heures, Baudin descendit à terre pour saluer le gouverneur. Il en obtint facilement la permission de débarquer dans l'île, de s'y procurer des vivres, et de parcourir la campagne, avec les naturalistes de l'expédition, pour recueillir des insectes, des minéraux et des plantes. Le lendemain, le capitaine, mes collègues et moi, nous allâmes visiter M. Michel, commissaire français, qui s'empressa de nous fournir, à l'est de la ville, sur les bords de la rade, un logement commode que nous avons occupé pendant cinquante-deux jours.

L'île de Saint-Thomas est située au 67° 8'

24" de long., et au 18° 20' 42" de latit. (1), entre Porto-Ricco, Tortole et Saint-Jean. Sa plus grande longueur, de l'est à l'ouest, mesurée sur la carte de Jefferys (2), est de 14' 9" = environ 5 lieues; et sa plus grande largeur, du sud au nord, de 5' 42" = 2 lieues, un peu moins. La déclinaison de l'aiguille aimantée y est de 4° 5', et la mer s'élève, sur les côtes, à la hauteur d'un mètre.

Les Danois l'occupèrent en 1671. Après avoir incendié une partie des forêts qui couvraient son sol montueux et sablonneux, ils y établirent toutes les plantations dont elle paraissait susceptible. Cette propriété naissante aurait atteint une plus grande extension, si plusieurs riches cultivateurs n'avaient dirigé leur activité vers le commerce, pour profiter des avantages naturels que leur offrait une rade sûre, à l'abri des vents (3), et capable de contenir une flotte de 150 voiles.

---

(1) Borda la place au 18° 21' 56" et au 67° 11' 30" (Voyage, etc., 2, 157).

(2) Cartes des îles Vierges dans *the west indian atlas*, 1775.

(3) Excepté de celui du sud, qui est le fléau de cette rade, et qui y causa, en 1792, les plus grands

Cet avantage la fit fréquenter, à la fin du 17e siècle, par les flibustiers qui venaient y vendre ou mettre en sûreté le fruit de leurs rapines. Ils y ont même construit deux tours, dont les ruines subsistent encore, sur deux mornes, à l'est et au sud de la place. Depuis qu'une saine politique a déclaré ce port neutre, il a toujours été, en temps de guerre, l'entrepôt le plus riche des denrées d'Amérique. Pendant la guerre des Etats-Unis avec l'Angleterre, on y compta 200 gros bâtiments à la fois, sans parler des petits ; depuis celle de la coalition contre la France, Saint-Thomas a vu augmenter

---

ravages. Le toit de l'intendance fut enlevé en entier, et emporté dans le port, sur une goelette qu'il coula. Plusieurs navires furent submergés, quoique les capitaines en eussent calé les mâts. Des fenêtres hermétiquement fermées, et assujetties avec des crochets en fer, furent brisées ; le vent s'insinuait par les plus légers interstices, et redressait les crampons. Il était si violent, qu'une poutre fut enlevée dans les airs, et précipitée sur une maison qu'elle écrasa. Heureusement, ces ouragans destructeurs ne se renouvellent guère qu'une fois dans dix ans ; ils se font ordinairement sentir entre juillet et octobre.

rapidement son commerce, sa population, ses trésors. La capitale (1) est, en ce moment, une des plus riches de l'Amérique en marchandises de toute espèce; bâtie au pied des montagnes, sur les bords de la rade, elle ne forme, pour ainsi dire, qu'une seule rue fort longue; mais les maisons, irrégulièrement construites, sont dénuées de ce bon goût et de cette élégance qu'on remarque dans d'autres colonies : on en comptait à peine 250 en 1789; ce nombre a augmenté de moitié, depuis cette époque, par l'affluence extraordinaire des colons réfugiés.

La population blanche est composée d'Anglais, de Hollandais, d'Allemands, de Français et de Danois. Ces derniers en forment la moindre portion. Le ton de la société est en général fort triste : tout ici est vénal; rien ne se prise qu'au poids de l'or : l'esprit mercantile, développé par le mélange de tant de nations étrangères, a produit un égoïsme funeste et corrompu les mœurs : la plupart

---

(1) Longit. 67° 13' 49", latit. 18° 21' 16"; Connaissance des temps, an 15. Ces positions doivent être préférées à celles que Bonne a calculées ; 67° 19' 1" — 18° 21' 9".

des blancs, mariés ou célibataires, vivent publiquement avec des *mulâtresses*, femmes qui surpassent toutes les autres dans l'art de réveiller les sens blasés d'un vieux libertin, et de ruiner les plus riches propriétaires (1).

On goûte rarement à Saint-Thomas ces divertissements de société qui donnent du prix aux richesses. Peu d'habitants s'y livrent à l'étude des lettres. Il y a tel négociant millionnaire qui n'échangerait pas son magasin contre toutes les bibliothèques de l'Europe, et qui préfère la moindre facture d'Amsterdam ou de Hambourg, aux chefs-d'œuvre de Voltaire, Adisson, Le Tasse ou Gessner.

La population de l'île était, en 1775, de 336 blancs, et de 4296 esclaves; total 4684. En 1789, de 492 blancs, 160 nègres libres, et 4614 esclaves; en tout 5266. En 1797, elle

(1) J'excepte les Danois qui ont conservé ici les mœurs pures et le ton décent de la métropole.

Nota. La préférence accordée par les Européens aux femmes de couleur ne vient point de la cause assignée par Blumenbach (de l'Un. du genre hum., page 243), mais bien de l'extrême lasciveté de ces prêtresses de Vénus.

était de 726 blancs, 239 nègres libres, et 4769 esclaves; en tout 5734.

En 1775, il y avait dans cette île 69 plantations assez mal tenues, dont 27 à sucre, et 42 à d'autres cultures moins importantes, mais qui nourrissaient de nombreux troupeaux de bêtes à laine; en 1792, on y comptait 74 plantations, savoir, 40 en cannes à sucre, et 34 en coton. Leurs produits ne passent pas annuellement 1400 bariques de sucre, 450 de rhum, du poids de 49 myriagrammes (environ 1000 livres), et 293 à 342 myriagrammes de coton (6 à 7 milliers).

Les impôts, réunis aux droits perçus à la douane, suffisent, en temps de paix, pour les dépenses administratives, la solde de la garnison, et le salaire des officiers civils; ils donnent même un excédant de 2 à 3000 rixdalers en faveur du fisc; mais en temps de guerre, cette balance devient incertaine, par l'impossibilité de percevoir exactement les droits établis; par les fraudes multipliées des agents de la ferme souvent coalisés avec les négociants; par l'augmentation des dépenses du gouvernement, et par le commerce interlope: il en résulte que l'île Saint-Thomas,

remplie de vastes magasins, dont la valeur est quelquefois de 30 millions tournois, appartenant à des négociants étrangers, est peu avantageuse au Danemarck ; tandis que celle de Sainte-Croix, couverte de cultures florissantes, profite davantage à la métropole qui reçoit presque toutes ses productions.

Saint-Thomas est partagé en cinq quartiers ou districts, dont les attributions administratives sont les mêmes que celles de Sainte-Croix. . . . . . Nous en parlerons bientôt.

Une sage tolérance permet tous les cultes dans cette colonie : cinq y sont en plein exercice.

1° Le luthéranisme ; c'est la religion du gouvernement.

2° Le calvinisme, celle des Hollandais, auxquels se joignent les Anglais qui n'ont pas de temple particulier.

3° Les frères moraves possèdent deux habitations, à l'est et à l'ouest de la ville. C'est-là que ces vertueux chrétiens partagent leur temps entre la pratique des devoirs domestiques, l'agriculture et l'instruction des nègres. Chaque dimanche, ceux-ci, à l'heure indiquée, accourent, de tous les quartiers de l'île, pour écouter les instructions pater-

nelles que ces bons frères leur adressent, avec cette touchante simplicité qui caractérise la morale de l'Evangile. Le plus grand silence règne dans l'auditoire : vous croyez entendre Vincent-de-Paul, Fénélon ou Brydaine, parlant le langage de la charité à des malheureux de quelque village en France, en versant les consolations de la religion dans leurs ames flétries par la misère. Ces pauvres esclaves émus, attendris aux accents d'un ministre de paix qui vient, en quelque sorte, partager leurs peines, trouvent moins pesantes les chaînes de la tyrannie : ils chérissent, ils adorent une religion qui leur apprend que tous les hommes sont frères, qu'il existe un Dieu vengeur des opprimés, ennemis des oppresseurs : l'espoir d'une félicité future qui doit être la récompense de la vertu, les rend plus soumis à leurs maîtres, plus actifs au travail, plus patients dans leurs peines.

Ces Africains attachent une extrême importance à l'honneur d'être admis dans ces assemblées religieuses ; ils redoutent plus la honte d'en être exclus, en punition de quelque faute, que la rigueur des châtiments de l'atelier. On en a vu mourir de douleur, parce que l'entrée du temple leur était inter-

dite pour quelque temps.... Non ;... Saint-Thomas n'a pas de citoyens plus vertueux, de magistrats plus intègres, de prêtres plus utiles, de colons plus laborieux que ces Moraves. La colonie leur doit sa tranquillité.

4° Les Juifs, nombreux et fort riches, ont une synagogue mal tenue, où ils exercent le culte de Moïse : nulle part je n'ai vu de fonctions religieuses remplies avec aussi peu de gravité. Ces Israélites, plus occupés de commerce que de religion, entrent, sortent, reviennent, causent ensemble comme s'ils étaient à la bourse : vous les voyez passer fréquemment d'un siége à l'autre, lire des bordereaux, tandis que le rabbin et ses lévites vous écorchent les oreilles par leurs voix glapissantes.

5° Les catholiques, la plupart réfugiés français, exercent paisiblement leur culte, à l'extrémité occidentale de la ville.

En temps de paix, le commerce de Saint-Thomas se réduit à peu de chose ; voici une esquisse de celui que fait annuellement cette colonie en temps de guerre : Bristol, Lancastre et Liverpool lui envoient, sur douze à quinze bâtiments, des draps, de la bijouterie, de la faïence, de la quincaillerie, et

Elle tire aussi de Porto-Ricco, à la faveur d'un commerce interlope très-actif, de la viande fraîche, des légumes, des fruits, des planches, des piastres, du tabac, et paye ces différents articles, en quincaillerie, et en étoffes.

CHAPITRE XVIII.

Statistique de l'île de Sainte-Croix. — Notice sur celle de Saint-Jean. — Commerce général des Antilles Danoises avec la Métropole. — Organisation judiciaire de ces îles.

J'arrive de Sainte-Croix, où j'ai passé douze jours. Je m'empresse de rédiger les notes qui m'ont été communiquées sur l'état actuel de cette île florissante : j'éprouve un besoin plus impérieux encore, celui d'acquitter la dette de la reconnaissance et de l'amitié. Le titre seul de Français, ami des arts, m'a suffi pour être généreusement accueilli par le gouverneur général, M. de Malleville, et par le docteur West, directeur de l'instruction publique.

Sainte-Croix comprend en longueur 19' 5" = 6 ⅓ lieues ; en largeur 5' 30" = 2 ½ lieues, et on évalue sa surface à 51,900 acres carrés. Sa pointe la plus orientale est au 17° 45' 11" de latitude, 67° 0' 15" de longitude, et sa

pointe la plus occidentale au 17° 44' de latitude, et au 67° 19' 20" de longitude (1).

Cent soixante Français s'en emparèrent sur les Espagnols, en 1651. Après avoir incendié les forêts, ils couvrirent son sol très-fertile, de tabac, de coton, d'indigo et de cannes. Tels furent les progrès de la colonie, qu'elle comptait, en 1662, 822 blancs, avec un nombre d'esclaves proportionné. Mais bientôt les vexations multipliées du monopole

---

(1) Carte de Sainte-Croix, par Oxholm. Ces dimensions, calculées sur la même carte en mesures itinéraires, présentent 115,400 pieds danois de longueur, 34,700 de largeur, et 290,000 de circonférence. Sur la carte de Jefferys, la longueur de Sainte-Croix est de 20', 15" = 6 ¾ lieues; la largeur est la même que celle d'Oxholm.

Raynal donne 18 lieues de longueur à cette île: c'est une erreur échappée à ce judicieux écrivain.

Borda place la pointe orientale au 17° 51' de latitude, 66° 55' de longitude; et la pointe occidentale, au 17° 40' 50", et 67° 22' 10"; mais ce savant avertit qu'il ne donne ces calculs que comme un à peu près (tom. 2, ch. 13).

Bonne établit la position de la pointe est ou du vent à 66° 53' 4", 17° 5' 5"; et celle de la pointe ouest ou du sable à 17° 5' de latitude.

forcèrent ces actifs et industrieux colons d'abandonner l'île, en 1696, pour transporter à Saint-Domingue les débris de leur fortune. Elle était presqu'inculte et déserte en 1733. A cette époque, la France en céda la propriété au Danemarck, pour 738,000 liv. Ses nouveaux possesseurs ont su profiter des avantages que leur offraient un sol excellent, quoique peu profond, et très-propre à la culture du sucre, un ancrage sûr (1), et le voisinage de colonies florissantes.

Sainte-Croix est presqu'entièrement cultivée, depuis le sommet des collines jusqu'aux bords de la mer. Son sol est partagé en 346 habitations, qui comprennent chacune 150 acres de terre. Celles de la partie septentrionale nourrissent un grand nombre de bestiaux.

Le Danemarck lui fournit des chapeaux, des draps, des toiles, de la faïence, du fer, des cuirs, de l'orfévrerie (2), tous les objets de construction navale, des marchandises

(1) On en compte 17 autour de l'île depuis 2 jusqu'à 4 ½ brasses de profondeur.

(2) Quelques-uns de ces articles sont de manufacture anglaise.

exportées de l'Inde, des vins d'Europe, etc. L'Amérique lui apporte des farines, des salaisons, du café, etc. Ces bâtiments prennent en retour les productions du pays, qui se montent annuellement à environ 18,800 bariques de sucre (1), 8,400 bariques de rhum, et 616 myriagrammes de coton (12,600 liv.). La barique de sucre se paye ordinairement 150 à 160 piastres, et celle de rhum, 100 à 120. Le prix de cet article et de celui du sucre augmente d'un $\frac{1}{5}$ en temps de guerre, ou dans les années peu abondantes, comme l'ont été celles de 1794 et 1795.

Suivant Catteau, Sainte-Croix a produit, de 1778 à 1792, 136,008,009 livres de sucre, valant 9,555,917 rixdalers : sur cette quantité, l'Europe en a reçu 126,462,972 livres; le reste a été enlevé par l'Amérique. En 1792, dit West (2), l'île a fourni au Danemarck

(1) On cultive depuis quelque temps, sur plusieurs habitations, à Sainte-Croix, la canne à sucre d'Otahiti. Le docteur West l'a transportée à ses frais de la Guadeloupe, et en a enrichi ses concitoyens. Voyez, sur les avantages que présente cette canne, un bon Mémoire de M. Moreau-Saint-Mery. (Décade philosophique, an 8, n° 2.)

(2) Description de Sainte-Croix, pag. 23 et suiv.

11,000,000 de liv. pesant de sucre, estimées 1,650,000 écus danois, et le tiers de cette quantité en rhum, évalué 550,000 écus. Dans la même année, cette colonie livra au commerce étranger, sucre, 3,000,000 pesant, au prix de 4,500,000 écus, et 1,000,000 de rhum, qui fut payé 150,000 écus. Total du prix des exportations en 1792, 2,800,000 écus.

Catteau présente le tableau suivant, de 1793 à 1796.

ANNÉES	SUCRE.	RHUM.	COTON.
1793,	24,887 bariq.	9993 bariq.	455 sacs.
1794,	15,156	7118	392
1795,	14,204	7655	235
1796,	18,620	11200	203

On voit que les produits avantageux du sucre avaient fait négliger la culture du coton. Mais le gouvernement s'est proposé de l'encourager, en permettant, depuis 1796, l'exportation à l'étranger des cotons de la colonie, moyennant un droit de 7 ½ pour cent.

Christianstadt, la capitale (1), est bâtie au

(1) Longit. 67° 9' 23", — Latit. 17° 45' 24". (Connaissances des temps, 1810).

nord-est, et au fond d'un golfe, sur un roc calcaire de madrépores, couvert d'une couche de 2 à 3 pieds d'argile rouge, et de terreau noir.

C'est une ville agréable, composée d'environ 660 maisons, qui renferment une population de 5000 habitants. On y compte onze rues parallèles du nord-est au sud-ouest, coupées à angle droit, par 6 autres rues, du nord-ouest au sud-est. Sa plus grande longueur est de 2800 pieds danois, et sa plus grande largeur de 1700. Le port reçoit annuellement 40 à 50 bâtiments de la métropole, d'Hambourg, d'Altona; et 60 à 70 des États-Unis, mais d'un tonnage inférieur. La rade est protégée par deux forts, dont l'un, *Sophia Fridrica*, est situé dans un îlot, au nord de la ville, et l'autre, *Loisa Augusta*, est construit à l'extrémité occidentale d'une langue de terre. Les vaisseaux sont obligés de passer sous les batteries de ces forts, et de suivre une direction tortueuse, dans cette rade peu profonde en beaucoup d'endroits.

Friderichstædt, situé au sud-ouest de l'île, compte 12 à 1500 habitants et 200 maisons.

Cette ville, régulièrement bâtie, est longue de 2400 pieds danois, sur une largeur de 1500.

Cinq rues droites et parallèles la traversent du nord au sud, et cinq autres de l'est à l'ouest. Son port, ou plutôt sa rade foraine a 4 à 9 brasses de profondeur, reçoit quelques-uns des bâtiments qui abordent à la colonie, et sert de débouché aux productions du sud-ouest.

Sainte-Croix est partagée en neuf quartiers ou districts, dont chacun nomme un représentant au conseil d'administration de la colonie. Cette administration est chargée du régime intérieur de l'île, et de la répartition des charges publiques, sous la surveillance du gouverneur en chef. Celui-ci est assisté de trois conseillers ordinaires, nommés par la métropole, qui partagent avec lui le soin des affaires publiques, excepté de celles qui concernent le militaire, la police, et les relations extérieures, dont il a seul la direction.

En 1775, on comptait dans cette île 2271 blancs, savoir, 574 hommes, 442 femmes, 336 garçons, 341 filles, 365 ouvriers, 77 servantes, et 136 militaires. A la même époque, elle nourrissait 22,244 esclaves et 155 affranchis : total 24,670. En 1789, sa population était de 1952 blancs, 953 nègres libres, et 22,472 esclaves : total, 25,377. En 1797, elle

était de 2223 blancs, 1664 affranchis, 25,452 esclaves : en tout, 29,339. Elle avait alors 28,655 acres de terre consacrés à l'agriculture, 115 moulins à vent, 149 mis en mouvement par des animaux, et 3869 chevaux ou mulets. La valeur de cette belle colonie, vendue, en 1733, 738,000 livres, a prodigieusement augmenté : d'après les calculs que mon ami West a bien voulu me communiquer, toutes les habitations, avec leurs ateliers complets, forment un capital de 145,500,000 livres. Les deux villes de Christianstædt et de Frederichstædt, sont estimées 13,125,000 livres, sans compter les marchandises. Les nègres, domestiques et ouvriers des villes, sont évalués 8,855,000 liv. Ainsi, la colonie entière vaut un capital de 167,480,000 liv.

Elle est défendue par trois faibles châteaux, placés, savoir, deux à Christianstædt, et le troisième à Fréderichstæd, par 200 soldats européens et 400 hommes de milice coloniale.

Le nombre des nègres sur les habitations varie depuis 80 jusqu'à 400. Celle nommée *la Princesse*, près de Christianstædt, appartenant à la maison Schimmelman de Copenhague, et que j'ai fréquemment visitée, fa-

brique tous les ans 4 à 500 bariques de sucre, occupe 390 noirs et vaut un million de piastres.

Nous devons au docteur West des détails intéressants sur l'existence des esclaves à Sainte-Croix. Ils travaillent dix heures par jour, depuis le lundi jusqu'au samedi. Le gouvernement, persuadé que la fortune des propriétaires dépend de la santé de leurs ouvriers, n'a point fixé le genre de nourriture qu'on leur donnerait. L'usage général est d'accorder, par semaine, à chaque nègre de l'un et de l'autre sexe, 10 à 12 mesures de farine de maïs et une forte ration de viande salée, ou des harengs de Marstrand (1). Le prix moyen de ces comestibles s'élève annuellement à environ vingt-cinq écus danois. Lors de la récolte, les nègres reçoivent un supplément de vivres en cannes et en rhum; ils peuvent en outre, le dimanche, et pendant les heures du repos, cultiver leur jardin, amasser du fourrage, du bois de chauffage, engraisser des pigeons, des poulets, pêcher, etc. Le produit de ce genre d'industrie

(1) Ville maritime de Suède dans la Gothie occidentale.

sert à améliorer leur sort, quelquefois à racheter leur liberté.

La loi protège l'existence de ces infortunés, et défend expressément aux colons de s'arroger sur eux le droit affreux de vie et de mort. On cite même une sentence de la haute cour de justice, résidant à Copenhague, qui a condamné au dernier supplice un propriétaire convaincu d'avoir tué son esclave. Une ordonnance du mois d'octobre 1775, porte aussi qu'un nègre affranchi ne pourra, sous quelque prétexte que ce soit, rentrer dans l'état de servitude.

Les revenus du gouvernement sont d'environ 280,000 rixdalers. Les droits perçus aux douanes en forment la branche la plus lucrative, comme le prouve le tableau suivant, extrait de Catteau.

ANNÉES.	RIXDALERS.	SCHELINGS.
1793	186,108	77.
1794	164,467	50.
1795	140,627	37.
1796	191,431	20.

Les frais d'administration et autres dépenses coloniales absorbent environ les deux tiers de ces revenus. Ainsi, la balance en faveur

du fisc, est au moins de 90 rixdalers. En 1769, elle fut de 105,295 rixdalers.

Il y a dans l'île deux églises luthériennes et une église hollandaise réformée. On y trouve des moraves, des memnonistes, des quakers, des juifs, quelques anglicans et quelques presbytériens : les catholiques ont un temple à Christianstædt et un autre à Fréderichstædt.

Sainte-Croix est dans ce moment une des colonies les plus florissantes des Antilles, en raison de son étendue, et ne le cède peut-être qu'à la Barbade et à Antigoa. Les mœurs y sont en général douces. A la ville comme dans les habitations, tout respire l'aisance et le ton de la bonne société. Les colons sont affables envers les étrangers, et humains envers les nègres qui, par reconnaissance, sont laborieux et tranquilles. L'ordre, l'économie et l'activité règnent sur chaque habitation.

L'île est percée de l'est à l'ouest, et du nord au sud, par des routes de 15 mètres de largeur, solides, régulières, et qui entretiennent une communication facile des deux villes à toutes les habitations.

NOTICE sur l'île de Saint-Jean.

Saint-Jean, placé à peu près entre Saint-Thomas et Sainte-Croix, est la troisième possession danoise aux Antilles. On lui donne une lieue trois quarts de longueur sur une environ de largeur. La capitale (1) est située au sud-est, à l'entrée d'un golfe profond qui forme une rade très-sûre; mais elle n'a point de port. Les Danois s'emparèrent de cette île en 1719. On y comptait, en 1775, 69 plantations, dont 27 servaient à la culture des cannes. En 1795, leur nombre n'était que de 62.

En 1775, sa population était de 110 blancs et de 2324 esclaves : total, 2434. En 1789, elle n'était que de 167 blancs, 16 nègres libres, et 2200 esclaves : total, 2383. En 1797, de 103 blancs, 15 nègres libres, et 1992 esclaves; au total, 2120 habitants. Une telle diminution dans les cultures et dans la population de cette île, dont le sol et le climat sont bons, doit être attribuée à l'émigration

---

(1) Longit. 67° 5' 34", — Latit. 18° 17' (Connaiss. des temps, an 15 et 1810).

La carte de l'Océan Atlantique, au dépôt de la marine, 1792, place le cap oriental de cette île à 18° 17' et à 67° 24'.

de plusieurs propriétaires qui ont transporté à Saint-Thomas ou à Sainte-Croix leurs capitaux et leur industrie. Les produits actuels de Saint-Jean ne passent pas annuellement 800 bariques de sucre, 300 de rhum, et 3500 livres de coton. Le café y est très-rare, mais d'une qualité supérieure.

Commerce général des Antilles danoises avec la Métropole.

Le commerce des îles danoises avec la métropole, occupe environ 90 à 100 bâtiments par an, et 1500 à 2000 matelots. Il consiste spécialement en coton, en sucre et en rhum. Les articles inférieurs sont le café, le tabac, le gingembre et des fruits. Ce commerce serait plus avantageux à la nation, s'il n'y avait pas dans ces colonies un grand nombre de propriétés appartenans à des Anglais et à des Hollandais, dont plusieurs vivent dans leur patrie, et y consomment le bénéfice net de leurs habitations. En 1779, leurs productions annuelles se réduisaient à peu de café, à beaucoup de coton, à 17 ou 18 millions pesant de sucre brut, et à une quantité proportionnée de rhum : les produits ont beaucoup augmenté depuis cette époque.

rager la fécondité des négresses : leurs champs cultivés par des créoles, qui surpassent les Africains en force et en intelligence, continueront de donner des récoltes abondantes, et l'humanité n'aura plus à gémir sur les sacrifices que lui imposait l'intérêt du commerce (1).

Les Antilles danoises jouissent, depuis 1788, de deux écoles établies l'une à Sainte-Croix, et l'autre à Saint-Thomas. Avant cette institution, les riches propriétaires ne pouvaient donner à leurs enfants une éducation convenable, qu'en les envoyant étudier à grands frais dans les universités d'Europe.

Ces îles ont aussi des tribunaux qui suivent depuis 1755, le code civil rédigé en 1683 par ordre de Christiern V. On sait que l'organisation judiciaire en Danemarck est une des mieux coordonnées et des plus parfaites qui existent en Europe, par l'établissement des comités de conciliation; espèce de magistra-

---

(1) Il résulte des calculs rédigés par Catteau que les Antilles danoises ont reçu, de 1778 à 1789, 23,342 esclaves d'Afrique, savoir : 17,113 exportés sur des bâtiments étrangers, et 6229 sur 50 navires nationaux.

ture populaire qui termine promptement et à très-peu de frais la plupart des contestations civiles (1). Le bienfait de cette institution a été étendu aux colonies occidentales, qui lui doivent une partie de leur prospérité.

Avant qu'une cause soit jugée par les tribunaux ordinaires, le comité de conciliation doit en prendre connaissance, et employer tous les moyens propres à rapprocher les parties. Pour cet effet, il y a dans chaque ville et même dans chaque district à la campagne, deux citoyens chargés de ce ministère. La loi ne les rétribue point : leurs fonctions sont essentiellement gratuites. Semblables aux maires des communes de France, l'honneur et l'estime générale de leurs administrés sont la récompense de leur généreux dévouement.

---

(1) « Une cause, quelle que soit son importance, quel que soit son objet, ne coûte à Copenhague que 12 schillings (environ un franc). » Le plan de ces comités conciliateurs a été conçu et exécuté, en 1795, par M. Thr. Colbioernsen, procureur général de la haute cour du royaume.

Voyez Lettres sur l'état des sciences, des arts et des mœurs en Danemarck, au commencement du dix-neuvième siècle (Moniteur, 28, 29 vendémiaire et 1er brumaire an 13).

Comme ces magistrats de paix ne sont point intéressés dans la procédure, ils la simplifient et la terminent le plus promptement possible.

Si leurs efforts ne sont pas couronnés du succès, l'affaire est portée devant le tribunal de première instance, composé d'un seul juge, en chaque ville. La décision de ce magistrat, que la loi charge aussi de l'exécution des mesures de police ordinaire, peut être annullée ou confirmée par le tribunal de seconde instance à Sainte-Croix, et dont la juridiction s'étend sur les trois colonies. Cette première cour d'appel est composée d'un président et deux assesseurs. Enfin, lorsque l'objet de la contestation dépasse la valeur de 200 écus danois, les parties intéressées peuvent appeler à la haute cour de justice; résidante à Copenhague.

Les monnaies en usage dans les colonies danoises, sont idéales ou réelles. La monnaie idéale employée dans les comptes, est la rixdale, dite *pièce de* 8, parce qu'elle se divise en 8 réaux.

Les monnaies réelles sont le moyde ou portugaise, pièce d'or valant 12 $\frac{1}{2}$ rixdales.

La piastre-gourde = 1 rixdale 4 réaux et 3 sous.

Les vieux réaux = 5 sous.

Les nouveaux réaux = 6 sous.

Rapport de ces monnaies au franc.

La rixdale, pièce de 8 = environ 3 fr. 60 c.

Le réal, ou schelling = 45 c.

Le sou ou styver = 7 ½ c.

CHAPITRE XIX.

Essai sur l'histoire naturelle des îles danoises.

Lorsque les Européens découvrirent les îles danoises, elles étaient couvertes d'arbres dont la décomposition successive formait une couche de terre plus ou moins profonde, et très-propre à la végétation. La soif de l'or et le désir d'établir des cultures, déterminèrent les colons à incendier les forêts. Sur leurs cendres s'élevèrent différentes plantations et quelques végétaux, dont les graines avaient été épargnées par les flammes. A Sainte-Croix, l'augmentation toujours croissante de richesses et de population, a diminué le nombre des plantes indigènes. Flore semble avoir vidé sa corbeille dans le panier de Cérès, et ne s'être, pour ainsi dire, réservé que les bords de la mer, ceux des ruisseaux, les chemins, les clôtures champêtres et les flancs de quelques montagnes incultes. Nous devons au docteur West une *Flore* de cette île, publiée en 1793, à Copenhague : le nombre des végétaux indigènes

qu'il indique, n'est que de 380. Ils seront cités dans la *Flore* de Saint-Thomas et de Porto-Ricco, qui doit terminer cet ouvrage.

Saint-Thomas offre un autre aspect ; la sûreté et la neutralité de sa rade ont dirigé toute l'industrie des habitants vers le commerce ; très-peu d'entre eux ont employé leurs capitaux à la culture des terres, dans une île dont le sol montueux et aride présentait moins de ressources que celui de Sainte-Croix. En effet, Saint-Thomas est traversé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui courent de l'est à l'ouest, et dont quelques branches se prolongent du nord au sud et du sud au nord. La plupart sont dépouillées des forêts qui en faisaient autrefois l'ornement. On y voit à nu le sol aride et sablonneux, même dans les lieux ombragés d'arbrisseaux dont la végétation est peu vigoureuse : une partie des terres substantielles qui en recouvrait la surface, a été entraînée par les pluies au fond des ravins, et de-là jusqu'à la mer.

Cette île est fréquemment affligée de sécheresses, d'autant plus désastreuses, qu'elle n'est arrosée par aucun ruisseau de plein cours. La ville n'a pas d'autre eau potable

que celle des citernes et des puits (1). On y éprouve des chaleurs excessives et souvent dangereuses (2).

Les îles danoises ont reçu d'Europe la plupart de leurs animaux domestiques. Parmi les oiseaux qu'on y trouve, il faut distinguer

---

(1) Sainte-Croix, qui n'est arrosée que par quinze ruisseaux très-faibles, et à sec une partie de l'année, éprouve la même disette d'arbres. Ces deux colonies ayant imprudemment détruit leurs forêts, sont obligées maintenant d'exporter de l'île des Crabes, située dans leur voisinage, une grande partie du bois nécessaire à leur consommation.

(2) Pendant les mois de juin et juillet, le thermomètre de Réaumur s'élève quelquefois à 31°. Son terme moyen, dans cette saison, est ordinairement à 23° depuis 8 heures du matin jusqu'à 11, et à 26° depuis 11 heures jusqu'à 5, en supposant toutefois le temps beau, et que les vents du nord-est ou de l'est-nord-est qui rafraîchissent l'atmosphère, se fassent sentir. Pendant la nuit, le vent est assez généralement calme : le thermomètre exposé à l'air libre, se soutient alors entre 19 et 20°; il ne descend à 18 qu'au temps de pluie. (Note communiquée par Baudin.)

la petite perruche, ou tovi à tête d'or. — *Psistacus tui* Gm., 352.

Le carouge de Cayenne. — *Oriolus Cayennensis* Gm., 391.

Le grèbe-duc-Laart. — *Colymbus thomensis* Gm., 592.

Le pigeon vert. — *Columba Sancti-Thomæ* Gm., 778.

Baudin et Maugé ont rapporté de Saint-Thomas, le cou-jaune, — *matacilla pensilis* Gm., 960, qui ressemble un peu à la linotte, — *fringilla linota*; mais il est plus mince et plus jaune.

Le pigeon cocotzin, ou petite tourterelle, —*columba passerina* Gm., 787, moins gros que la grive d'Europe, — *turdus musicus.*

Cinq colibris et deux oiseaux-mouches d'une autre espèce (le mâle et la femelle), dont les couleurs sont moins foncées.

Un todier, nommé vulgairement *perroquet de terre.*

L'Archipel des îles Vierges (1) nourrit plu-

---

(1) Situées à l'est et très-près de Porto-Ricco; Saint-Thomas et Sainte-Croix en font partie.

sieurs espèces de tortues (1), dont les plus communes sont la tortue franche, l'écaille verte, le caret et la grecque.

La tortue franche, — *testudo mydas*, Gm. 1037 (2), est généralement connue; sa chair est très-délicate; il s'en fait une grande consommation aux Antilles. La carapace, ou l'écaille supérieure de celles que l'on mange à Sainte-Croix et à Porto-Ricco, a ordinairement 2 à 4 décimètres de longueur.

La tortue écaille verte, — *testudo viridi squamata* Bonnatère, erpet. 20, ressemble beaucoup à la tortue franche, par sa forme et par ses mœurs, mais elle est d'un tiers plus petite. On la pêche dans les passages de Saint-Thomas, Fortole et Saint-Jean. Elle s'exporte à Sainte-Croix et à Porto-Ricco. Sa chair est un bon comestible. Lors de mon passage à Sainte-Croix, le paquebot sur le-

---

(1) Corps court, ovale, couvert d'une carapace et d'un plastron; quatre pattes; point de dents.

(2) Sloane prétend que la peau des Européens jaunit quand ils mangent en grande quantité de la tortue franche (voya. to Jamaïca, tom. 1, 182, tom. 2, 351); mais cette opinion est démentie par l'expérience.

quel j'étais embarqué, portait plusieurs tortues de cette espèce, dont chacune pesait environ dix myriagrammes. On avait eu la précaution de les renverser sur le dos : dans cette position, elles agitaient vivement leurs pieds, qui sont très-forts et disposés en forme de nageoires. L'une d'elles porta un coup violent à un passager, et le blessa dangereusement.

Dans la tortue caret, — *testudo caretta* Gm. 1038, la mâchoire supérieure avance sur celle d'en bas, et imite, par sa conformation, le bec d'un oiseau de proie, ce qui lui a fait donner le nom de *bec à faucon*. On sait que le caret fournit ces belles écailles employées dans les arts. Ses œufs donnent un mets délicat; mais sa chair est désagréable au goût et nuisible à la santé.

La tortue grecque, — *testudo græca* Gm. 143, est plus grosse que celle de l'ancien continent. Elle a d'ailleurs les écailles de la tête, des jambes et de la queue d'un rouge plus vif; cependant elle n'en diffère point assez pour former une espèce distincte. J'ai mangé à Saint-Thomas d'une tortue grecque, dont la carapace, ou bouclier supérieur, avait 5 décimètres de longueur sur 3 et demi de largeur.

Les insectes que l'on rencontre le plus communément à Saint-Thomas et à Sainte-Croix, appartiennent aux espèces suivantes. On y trouve aussi un grand nombre de ceux dont nous parlerons à l'article de Porto-Ricco. Les papillons y sont très-communs.

Araignée machelière. — *Aranea maxilosa* Fab. Ste.-Cr.

Araignée tétracanthe. — *Aranea tetracantha*. St.-Th.

Anthrène serraticorne. — *Anthrenus serraticornis* Fab. Ste.-Cr.

Anthrène denticorne. — *Anthrenus denticornis* Fab. Ste.-Cr.

Capricorne de Saint-Thomas. — *Cerambix Thomæ* L.

Galeruque de Sainte-Croix. — *Galeruca Sanctæ-Crucis* Fab.

Charanson birayé. — *Curculio bivittatus* F. St.-Th.

Casside de Sainte-Croix. — *Sanctæ-Crucis* F.

Blatte américaine. — *Blatta americana* L.

Grillon de Sainte-Croix. — *Gryllus crucis*. Il ressemble beaucoup au grillon italien.

Achaëte-pied-jaune. — *Achaëta flavipes* F. St.-Th.

Mante-plume. — *Mantis calamus* F. Ste.-Cr.

Fourmi à six points. — *Formica sex-guttata* F. Ste.-Cr.

Fourmi à antennes blanches. — *Formica albipennis* F. Ste.-Cr.

Tiphie . . . . . . *Thiphia tri-fasciata* F. Ste.-Cr.

Sphex de Saint-Thomas. — *Sphex Thomæ* F.

Sphex améthiste. — *Sphex amethistina* L. Ste-Cr.

Sphex à antennes rousses. — *Sphex ruficornis* Fab. St.-Th.

Sphex pompilius. — *Sphex pompilius* St.-Th.

Sphex. . . . . 8 espèces indéterminées.

Abeille à antennes rousses. — *Apis rufipennis* F. Ste.-Cr.

Sphinx . . . . *Sphinx strigilis.* F. Ste-Cr.

Noctuée de Sainte-Croix. — *Noctua crucis* F. Ste.-Cr.

Papillon astine. — *Papilio astina* F St.-Th.

Asile marginée. — *Asilus marginellus* F. St.-Th.

Punaise de Sainte-Croix. —*Cimex Sanctæ Crucis* F.

Lygée agréable. — *Lygæus pelchellus* F. Ste.-Cr.

Baudin et Maugé ont rapporté en France une partie de ces insectes.

Les recherches du docteur West, l'historien des colonies danoises aux Antilles, comparées à celles que nous avons faites nous-mêmes à Saint-Thomas, à Sainte-Croix et à Porto-Ricco, prouvent que les lézards, les serpents, les poissons, les mollusques, les crustacées, les arachnides, les radiaires et les polypes, sont à peu près les mêmes dans ces îles très-voisines les unes des autres ; ainsi, pour éviter des répétitions inutiles, nous traiterons de ces animaux au chapitre sur l'histoire naturelle de Porto-Ricco.

Nota. Les ouvrages à consulter sur les colonies danoises aux Antilles, sont ceux de

Mortimer. Carte marine des Iles-Vierges. Londres, 1739.

Description de l'île de Sainte-Croix. Copenhague, 1758, in-4°, texte dan.

Bellin. Petit Atlas maritime, 1764, cartes 75 et 76.

Oldendorp. Histoire de la Mission des Frè-

res évangéliques (Moraves) aux îles Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean, publiée par Brossard, en allemand, avec des cartes, 1777, 2 vol. in-8°.

Oxholm. Etat des îles danoises aux Indes occidentales, sur le rapport de la population, de la culture et des finances. Copenhague, 1778, texte dan. — Du même. Carte de l'île de Sainte-Croix, dessinée sur les lieux, en 1794, et publiée à Copenhague en 1799, par Angelo, deux feuilles.

West. Description de l'île de Sainte-Croix, avec des notes sur Saint-Thomas, Saint-Jean, Tortole et Spanishtown. Copenhague, 1793, texte dan., trad. en allem., 1794, dernière édit. 1801, avec trois grandes cartes exactes.

Hoest. Mémoire sur l'île Saint-Thomas, 1791, in-8°, texte dan. Copenhague.

Schlegel. Tableau des colonies danoises (dans sa Description statistique des principaux Etats de l'Europe). Copenhague, 1793, texte dan.

Fhaarup. Introduction à la statistique de la monarchie danoise, première édit. en dan., 1790; deuxième *id.*, 1794, édit. allem., 1791.

Cattau. Tableau des Etats danois, 3 v. in-8°. Paris, 1802.

CHAPITRE XX.

L'expédition appareille de Saint-Thomas sur un nouveau bâtiment. — Arrivée à Porto-Ricco. — Fêtes célébrées dans cette île. — Le Capitaine et les Naturalistes fixent leur séjour à la campagne. — Leurs occupations ordinaires. — Travaux à bord du navire.

Le brick qui nous avait transportés des Canaries aux Antilles, ne pouvait plus servir à l'expédition. La petitesse de son port le rendait incapable de contenir nos collections d'histoire naturelle, et le mauvais état de son gréement nous eût exposés à des dangers lors de notre retour en Europe. Ces considérations déterminèrent le commissaire Michel à nous procurer un autre bâtiment, le *Triomphe*, à trois mâts, du port de 400 tonneaux, doublé en cuivre récemment, enlevé aux Anglais par une frégate de la république, et conduit à Saint-Thomas.

Le capitaine fit charger sur ce navire nos collections formées à Ténériffe, à Saint-Tho-

mas et à Sainte-Croix, en herbiers, graines, échantillons de bois, oiseaux empaillés, insectes, madrepores, minéraux, et 37 caisses remplies de plantes vivantes, cueillies à Saint-Thomas par l'infatigable Riedlé.

Il toucha en outre l'argent nécessaire pour la solde arriérée de l'équipage, et appareilla, le 16 juillet 1797, à trois heures après midi, pour l'île de Porto-Ricco, où il se proposait de passer l'hivernage.

Cependant nous n'étions pas sans inquiétude : plusieurs corsaires de Tortole (1), mouillés dans la rade de Saint-Thomas, avaient juré de nous enlever à la sortie du port, et de s'emparer du *Triomphe*, quoique ce bâtiment eût été pris et condamné suivant les lois ordinaires de la guerre.

« Dolus an virtus quis in hoste requirat. »

L'un d'eux, armé de douze canons, nous chassa pendant deux heures ; mais il ne put atteindre le *Triomphe*, dont la marche était supérieure à la sienne.

---

(1) Petite île, l'une des Vierges, à l'est de Saint-Thomas. Elle appartient aux Anglais.

A six heures, nous étions par le travers de l'île déserte du Serpent (1), et le lendemain à midi, le *Triomphe* jeta l'ancre dans la rade de Saint-Jean, capitale de Porto-Ricco. Aussitôt le capitaine se rendit au port, pour visiter son excellence don Ramond-de-Castro, gouverneur de la colonie, et M. Paris, agent commercial de la France. Le premier lui permit de débarquer dans l'île, et de s'y occuper avec ses collaborateurs des travaux relatifs au but de l'expédition. Le second lui promit tous les secours en argent et en vivres qui dépendaient de son ministère. Dès ce moment l'équipage du *Triomphe* eut la liberté de descendre à terre.

Le lendemain, le capitaine fit débarquer toutes nos collections, qui furent soigneusement transportées à l'hôtel de la poste. Le directeur de cet établissement public (2) prêta généreusement son jardin pour y déposer les

---

(1) Cette île, longue d'une lieue marine, est couverte de bois, peu élevée au-dessus du niveau des ondes, et fait partie du groupe nombreux d'îlots placés à l'est de Porto-Ricco.

(2) Le signor Urda-Priel.

plantes vivantes, et mit trois appartements à notre disposition.

On sait combien les Espagnols aiment les fêtes et les cérémonies publiques : en Europe ils sont passionnés pour les combats de taureaux, en Amérique pour les courses à cheval. Depuis deux jours, ce dernier spectacle occupait toute la ville, qui me sembla changée en un vaste manége : une foule d'habitants des campagnes étaient accourus pour jouir de ce divertissement. Imaginez 3 à 400 cavaliers, masqués ou revêtus de costumes bizarres, courant, sans ordre, dans les rues, tantôt seuls, tantôt réunis en troupes nombreuses. Ici, plusieurs petits maîtres déguisés en mendiants, amusaient les spectateurs par le contraste des haillons dont ils étaient couverts, et du riche harnois des coursiers qui se déployaient sous eux ; là, un groupe de jeunes officiers faisaient voler la poussière. Plusieurs Français, mêlés avec eux, se faisaient aisément reconnaître à leur tournure semillante et légère. Leur aimable folie, variée sous mille formes différentes, répandait sur leur passage le rire et la gaieté. Plusieurs jeunes femmes entrèrent dans la lice ; toutes remportèrent l'honneur de la course, tant par leur

maintien séduisant et gracieux, que par la vitesse de leur palefroi. Je doute que nos belles de Paris pussent le disputer aux amazones de Porto-Ricco, dans l'art de manier un coursier avec autant de grâces que de hardiesse. La vitesse de ces chevaux indigènes est étonnante : ce n'est ni le trot, ni le galop ordinaires, mais une sorte d'amble, un pas si précipité que l'œil le plus attentif ne peut suivre le mouvement de leurs pieds.

Les habitants de Porto-Ricco célèbrent par de semblables courses, les principales fêtes du calendrier romain, notamment celles de Pâques, Saint-Jean, Saint-Jacques, Saint-Mathieu. Dès la veille, un grand nombre de cavaliers se rendent dans la capitale, de tous les points de l'île. Les jeux commencent à midi précis, et continuent sans interruption jusqu'au soir. C'est un spectacle plaisant de voir les rues, les places remplies de coureurs au galop : les balcons, les portes, les toits même, occupés par des milliers de curieux. Vous entendez de toutes parts des ris, des provocations qui rappellent les plaisirs bruyants du carnaval. Le lendemain, la fête prend un caractère plus sérieux. Le gouverneur, suivi

des membres du cabildo (1), de l'officialité, de la noblesse, escorté par la garnison, tous à cheval et richement costumés, sort à neuf heures de la maison commune ; le cortége parcourt gravement les principales rues, au son d'une musique guerrière, et se dirige ensuite vers la cathédrale, où l'on célèbre une messe solennelle. La cérémonie religieuse terminée, il revient dans le même ordre à la maison commune ; alors les courses de la veille recommencent, et durent jusqu'au soir. La nuit ne donne pas toujours le signal de la retraite. Le goût pour les cavalcades, généralement répandu dans l'île, dégénère souvent en folies, et occasionne des dépenses qui ruinent plus d'un père de famille. Tel colon, peu favorisé de la fortune, se prive, pendant six mois, de plusieurs jouissances ordinaires pour se distinguer à la course prochaine, par l'élégance de son costume et la richesse du harnois de son coursier.

Le séjour des villes convient peu à des naturalistes; c'est à la campagne, c'est à l'entrée des forêts qu'ils doivent se fixer pour observer

(1) Administration municipale.

et recueillir à l'aise les plus belles productions du sol. Saint-Jean de Porto-Ricco, situé à l'extrémité d'une langue de terre, entre la mer et une rade, était peu propre au genre de travaux que nous devions entreprendre : le commissaire Paris, voyant la nécessité de nous procurer un logement ailleurs, obtint de M. O-daly, négociant irlandais, et propriétaire d'une habitation située à trois lieues de la ville, la permission, pour nous, d'y demeurer plusieurs mois.

Depuis deux jours, Baudin et mes collègues étaient rendus dans cette nouvelle demeure. Le 28 juillet, j'allai me réunir à eux. Un canot me transporta à l'extrémité de la rade qui reçoit les eaux du Porto-Nuevo. Je remontai cette rivière l'espace d'une lieue. Ses bords marécageux sont couverts de fougères, de lianes (1), de mangliers (*conocarpus erecta*, *C. racemosa* L.) et de paletuviers (*rhizo-*

(1) On donne indistinctement le nom de *lianes* à toutes les plantes sarmenteuses, grimpantes ou traînantes, dont les rameaux flexibles et très-longs, mais trop faibles pour se soutenir eux-mêmes, s'accrochent ou s'entortillent aux arbres voisins, et atteignent souvent une grande hauteur.

phora mangle L.). Les branches de cet arbrisseau sont la plupart réfléchies vers la terre; elles s'y enracinent, et produisent de nouvelles tiges qui, à leur tour, implantent leurs bras flexibles dans la vase. Ces branches-racines sont ordinairement revêtues d'huîtres (*ostrea parasitica* L.) qui s'y attachent, et restent découvertes à la marée basse. C'est ce qui donne occasion de dire qu'en Amérique l'on cueille des huîtres sur les arbres. Après avoir mis pied à terre, je traversai un pâturage, au bout duquel se trouve l'habitation nommée *Saint-Patrice*, qui nous était accordée.

Toutes les habitations de Porto-Ricco se ressemblent, à quelques différences près, occasionnées par le goût, le luxe ou les moyens du propriétaire. La nôtre était composée d'une maison principale, construite en bois, et couverte en feuilles de cannes; d'un vaste hangar qui recouvre les moulins mis en mouvement par des bœufs, et qui servent à exprimer le suc des cannes nouvellement coupées; d'un autre, où ces mêmes cannes, après avoir été écrasées entre des cylindres de cuivre, sont déposées, sous le nom de *bagasses*, pour alimenter le feu des chaudières; d'un quatrième bâtiment construit en maçonnerie, et

qui contient la sucrerie, les alambics et le magasin. Les cases destinées au logement des nègres sont réunies sur trois lignes droites et parallèles.

Les naturalistes restèrent deux mois et demi à Saint-Patrice. Durant cet intervalle, chacun s'y livra courageusement, malgré les pluies et la chaleur, au genre de travaux qui lui était désigné.

Armés d'un fusil et d'un filet à papillons, le capitaine et Maugé parcouraient les campagnes pour chasser aux oiseaux et aux insectes. Riedlé, muni d'une boîte en fer-blanc et d'une pioche, cueillait des racines et des arbustes vivants. Ledru partageait ces occupations, et s'occupait spécialement des herbiers; la boîte de fer-blanc sur le dos et la serpette à la main, il s'enfonçait dans les forêts, ou suivait le cours des ruisseaux qui serpentent au milieu des prairies (1). *Gonzalès* esquissait, sur le

---

(1) Le sol gras et profond de Porto-Ricco offrait peu de découvertes à faire à *Advenier*. Le capitaine voulant utiliser les talents de ce jeune naturaliste, le chargea de passer à *Saint-Domingue* pour y étudier les mines précieuses qui enrichissent la partie orientale de cette colonie, et pour y

journal de Baudin, le dessein des oiseaux et des plantes qui, par leur rareté ou le brillant de leurs couleurs, méritaient les honneurs du pinceau. Souvent *Riedlé* ne pouvait apporter seul les jeunes arbres qu'il avait déracinés : alors ses collègues volaient à son secours ; et ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'ils parvinrent à transporter, du milieu des forêts, au jardin de Saint-Patrice, la fougère en arbre, le cocotier et les palmiers qui ornent maintenant les serres nationales de Paris.

Je me rappelle souvent avec plaisir les fatigues que nous éprouvâmes pour le transport de la fougère en arbre. Dans mes excursions au milieu des forêts de Saint-Patrice, j'avais découvert, à deux lieues environ de distance, un ravin sinueux, dont les bords étaient revêtus d'arbrisseaux entrelacés ; le volume d'eau qui coulait avait peu de profondeur. Je n'hé-

---

mettre en ordre les papiers et collections du minéralogiste Girouat, récemment décédé. Ce dernier était l'un des naturalistes qui furent envoyés dans cette île, en 1795, par le directoire exécutif. *Voyez* une note instructive snr cette expédition. (*Magasin encycl.*, 1re *année, tom.* 5.)

sitai pas à y descendre; et, à l'aide de mes bottes, j'en remontai le cours l'espace d'une demi-lieue. Ce sentier me conduisit dans un marais rempli d'une immense quantité de plantes appartenant à la famille nombreuse des fougères, et du milieu desquelles s'élevait un grand nombre d'espèces qui ont mérité, par leur port, le nom de fougères en arbre (*polypodium arboreum, P. spinosum* L.).

De retour à Saint-Patrice, j'appris au capitaine la découverte que j'avais faite, et le lendemain nous nous transportâmes tous au lieu indiqué, avec les instruments nécessaires, pour arracher de la vase la plus belle des fougères, dont le choix fut laissé à Baudin; mais l'opération n'était pas facile. Il nous fallut d'abord élever, au pied de la plante, une digue pour vider l'eau qui baignait ses racines; ensuite, tandis que le capitaine et Riedlé, la pioche à la main, arrachaient la fougère, Maugé et moi nous dégagions ses feuilles délicates, entrelacées avec celles des arbrisseaux voisins. L'opération terminée, mes trois compagnons chargèrent la fougère sur leurs épaules, tandis que je marchais en avant pour leur faire jour, le sabre à la main, au travers des lianes qui embarrassaient les sentiers.

Cependant l'équipage resté à bord ne demeurait point oisif. Les officiers Laroche et Gaumond dirigeaient, d'après les instructions de Baudin, les travaux nécessaires pour l'armement *du Triomphe* et pour notre retour en Europe. Le charpentier préparait des mâts et des vergues de rechange ; il sciait en deux les mauvaises bariques, vides d'eau, et en formait des caisses destinées à reeevoir nos plantes vivantes. Le pilote, le calefat, le voilier s'occupaient de travaux relatifs à leur état ; le contre-maître faisait remplir d'eau douce les bariques saines pour la consommation de l'équipage ; l'aide-commissaire présidait aux achats des denrées, et préparait ses comptes.

Tous les jours, un canot expédié par les officiers traversait la rade, remontait la rivière du Porto-Nuevo, nous apportait des provisions de bouche, des dépêches, et reportait *au Triomphe* les ordres du capitaine. Cet heureux emploi du temps préservait l'équipage de l'ennui, et l'arrachait aux désordres qu'entraîne l'oisiveté.

Mon cœur, depuis six jours, goûte les douceurs de l'amitié. J'ai revu le respectable West, de Sainte-Croix ; cet excellent Danois qui m'avait reçu chez lui avec tant d'affabilité,

est venu à Porto-Ricco pour affaires qui intéressent son gouvernement. Avec quelles étreintes j'ai serré mon ami dans mes bras! avec quel plaisir nous avons fait ensemble des excursions botaniques dans les forêts voisines de notre habitation !

CHAPITRE XXI.

Voyage du Botaniste à Faxarde. — Route agréable de Cangrexos à Loysa. — Description de Faxarde.

Depuis deux mois et demi, je parcourais les environs de Saint-Patrice à quatre ou six lieues de distance, pour en connaître les productions végétales. J'étais curieux de visiter d'autres cantons de l'île, et surtout quelques anneaux de cette chaîne de montagnes qui la traverse dans toute sa longueur.

Baudin, désireux comme moi de se fixer ailleurs, me chargea de faire une reconnaissance jusqu'au village de Faxarde, situé à la côte orientale de l'île, à quatorze lieues de Saint-Jean, afin d'y chercher quelque logement convenable à notre genre d'occupations.

Je partis le 5 novembre, accompagné d'un guide et muni de lettres pour quelques colons, auxquels je me proposais de demander, chemin faisant, l'hospitalité.

Lorsque nous eûmes dépassé les fortifications avancées de la ville, et marché pendant

une heure sur un terrain sablonneux, couvert d'acacies (*mimosa*), de chrysobalans (*chrysobalanus icaco* L.), de jacquiniers (*jacquinia armillaris* L.), d'acajous (*anacardium occidentale* L.), et autres arbustes, nous arrivâmes à l'embouchure de *Cangrexos*, petite rivière qui se décharge dans un golfe devenu célèbre depuis que les Anglais y ont opéré leur infructueux débarquement le 17 avril 1797 (1). Il n'y a là ni pont, ni barque pour la commodité du voyageur; nous fûmes obligés de franchir cette bouche dangereuse, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et de diriger nos chevaux sur les récifs qui séparent la mer de la rivière; l'Océan bat avec fureur cette espèce de digue naturelle enfoncée d'un mètre sous l'eau. Chaque lame soulevait nos montures qui ne marchaient qu'en tremblant, et le sommet des flots, réduit en pluie par un vent de nord assez violent, s'élançait au-dessus de nos têtes.

Les habitants de Cangrexos, presque tous nègres ou mulâtres, ont acheté, par leur in-

---

(1) Voyez le récit de cet événement, ch. 18.

dustrie, la liberté dont ils jouissent. Quoique fixés sur un sol maigre, ils y cultivent avec succès beaucoup de fruits et de légumes pour la consommation de Saint-Jean. Ce village compte 180 maisons, et environ 700 habitants.

Le territoire de cette commune est en partie inondé par un lac d'eau salée et poissonneux, dont les bords sont revêtus, en plusieurs endroits, de mancenilliers (*hippomane mancinella* L.).

De la rivière de Cangrexos jusqu'à celle de Loysa, quatre lieues plus loin, la route est une des plus agréables de l'île. Dessinée sur les bords de la mer, entre deux ceintures d'arbrisseaux toujours verts et impénétrables aux rayons du soleil, elle ressemble à ces allées tortueuses de nos bosquets, dont l'ombrage et la verdure offrent à l'ami des champs une promenade agréable.

Nous traversâmes, sans mettre pied à terre, le joli village de Loysa, qui comptait, en 1778, 1402 habitants et 103 maisons; il est situé près l'embouchure de la rivière qui porte ce nom. Pendant trois heures, nous continuâmes de marcher, près des rivages de la mer, sur un terrain sablonneux, au milieu de vastes sa-

déjeûné frugal, composé de café, de cassave, de lait et de cocos, suivant l'usage du pays, mon hôte me conduisit au bourg de Faxarde, bâti circulairement autour d'une grande place. En 1778, on y comptait 1444 habitants, 151,000 têtes de bétail et 254 maisons. Depuis cette époque, la population de ce village et ses produits ont presque augmenté de moitié. Son territoire, fertile et bien arrosé, rapporte beaucoup de café, de riz, de tabac, de maïs; on y cultive maintenant avec succès le cotonnier et la canne à sucre. De là, nous suivîmes pendant une heure le cours de la rivière. Parvenus à l'embouchure, nous grimpâmes sur les rochers qui bordent la route: là, assis à l'ombre d'un palmier, je contemplais avec plaisir l'élément terrible dont les flots se brisaient à mes pieds sur les pointes des récifs, et s'élançaient en longs jets écumeux.

La côte orientale de Porto-Ricco présente beaucoup de hachures et de sinuosités profondes; tous les angles qui la dessinent ont été creusés par l'impulsion constante des flots et des vents alisés: ces parages sont dangereux à cause du grand nombre d'îlots que la nature y a semés sur un espace d'environ douze lieues carrées. On en compte plus de

cinquante : tous servent au commerce interlope. Ces îlots ne peuvent être fréquentés que sur des barques légères. Les côtes en sont très-poissonneuses. On y voit une grande variété d'oiseaux.

CHAPITRE XXII.

Forêts de Layvonito. — Dona Francisca. — Bal champêtre. — Joli bosquet. — Retour à Saint-Jean.

Je ne pus découvrir à Faxarde d'habitation convenable pour les naturalistes de l'expédition ; et je partis de ce village le 11 novembre, accompagné d'un guide que me fournit don Joseph ; mais au lieu de suivre la route ordinaire qui conduit à Saint-Jean, je pris à gauche le sentier des forêts, afin de m'approcher des hautes montagnes de Layvonito, fameuses par les cascades, les sites pittoresques et les arbres précieux qu'on y trouve. Après cinq heures de marche, j'arrivai à leur pied. Mon guide marchait en avant dans la forêt, conduisant nos deux chevaux à la main ; je le suivais, m'écartant çà et là pour cueillir des fleurs, et je m'arrêtais fréquemment pour admirer les beautés de ces lieux sauvages.

Quelle fraîcheur délicieuse sous ces arcades de verdure ! Le sentier que nous suivions était bordé d'arbres d'une hauteur et d'un volume

extraordinaires, parmi lesquels je distinguai le figuier à feuilles de laurier (*ficus laurifolia* Lam., Dict. 9.) Ses racines peu profondes, mais horizontales et comme couchées sur terre, soutiennent un énorme tronc pyramidal de sept à neuf mètres de hauteur, sur deux environ de diamètre. Sa tête, couronnée de feuilles lancéolées et du plus beau vert, domine presque tous les arbres qui l'entourent. De l'aisselle de ses branches, sortent de nouveaux rameaux très-droits, d'un jaune chagriné, qui viennent s'implanter en terre. Le figuier, ainsi appuyé sur sa base, par de longs bras qui imitent les galhaubans d'un mât de vaisseau, brave impunément les tempêtes.

Tournefort dans les Pyrénées, Jussieu au Pérou, et Linnæus en Laponie, livrés à l'étude charmante de la botanique, oubliaient de boire et de manger..... Ici, arrêté par mille tableaux que la nature m'offrait à chaque pas, je perdis ma route, et m'égarai. Occupé tout entier du plaisir de cueillir des fleurs, je ne m'apercevais pas que le soleil était déjà aux deux tiers de sa course..... Mais bientôt un nuage épais voile l'horizon, un vent de sud-est, précurseur des orages, souffle à ma

gauche : j'entends les cris des perroquets qui abandonnent la plaine, et se réfugient dans la forêt..... Tout à coup, une pluie froide tombe par torrents..... Je cherchai inutilement un tronc d'arbre creux qui pût me servir d'abri ; dans un instant je fus inondé.... J'appelai en vain mon guide..... j'ignorais où j'étais, et quelle route je devais prendre : la crainte de passer la nuit dans ces bois, au milieu des chiens sauvages qu'on y rencontre quelquefois, augmentait mon inquiétude. Pour comble d'infortune, j'étais sans vivres, sans manteau, sans linge de rechange ; tout était entre les mains du guide..... Au bout d'une heure, l'orage cessa. J'avais heureusement sur moi des armes à feu ; j'en fis plusieurs décharges pour rallier mon conducteur. Ce pauvre mulâtre me cherchait depuis long-temps ; enfin il entendit le signal de ma détresse, et accourut à mon secours. . . . .

Cependant la nuit approchait ; nous étions à quatre lieues de distance du village le plus voisin. Au sortir de la forêt, je ne découvris qu'une vaste plaine, et n'y aperçus pas une seule cabane.....Mon guide me dit alors : Derrière ce rideau de bananiers qui borde notre horizon, il y a une habitation ; c'est le seul asile

où nous puissions passer la nuit... Allons-y.... Nous marchâmes à petits pas, tant les routes étaient mauvaises. Nous arrivâmes enfin à la maison de don Benito**, située près des bords de la Loysa. Je me mourais de fatigue et de froid, à peine avais-je la force de parler..

Généreuse hospitalité, vertu de nos ancêtres, qu'on retrouve encore chez les peuples qui ont conservé des mœurs simples et chez les hommes sensibles aux besoins de leurs semblables, je goûte tes douceurs dans la maison de l'hôte bienfaisant qui m'a offert un asile!.... Don Benito, apprenant que je voyageais par ordre du gouvernement français, avec l'agrément de la cour de Madrid, m'invita à rester chez lui plusieurs jours; il m'annonça que cette partie de l'île était enrichie de tous les dons de Flore. Déjà je lui faisais cent questions sur les plantes, les oiseaux qu'on y trouve; et me promettais, pour les jours suivants, des excursions agréables au milieu des forêts, lorsqu'on vint annoncer qu'on avait servi... « Venez, me dit-il; un repas frugal nous attend, et si vous n'y trouvez pas la somptuosité de vos tables d'Europe, vous en serez dédommagé par la salubrité des mets simples que vous offre

l'amitié... Nous entrâmes dans le salon à manger... Deux enfants, vêtus à la créole, folâtraient autour de la table... Appelez dona Francisca, dit le père. Quelle fut ma surprise de voir à l'instant paraître une jeune Espagnole âgée à peine de 16 ans, plus belle et plus fraîche qu'aucune de celles que j'avais vues en Amérique!

De longs cheveux noirs et bouclés flottaient sur ses épaules; elle portait pour coiffure un mouchoir jaune, rayé de bleu, négligemment roulé autour de sa tête, dont le bord antérieur traçait sur son front une courbe inclinée. Elle avait pour vêtement une robe blanche de coton, serrée au-dessous du sein, et dont les manches courtes laissaient voir à nu deux bras d'albâtre... mais sa beauté est au-dessus de mes faibles couleurs... Comment peindre le feu de ses yeux, les traits fins et réguliers qui dessinaient sa figure, le coloris de son teint, sur lequel la nature avait semé toutes les roses du printemps... cette taille svelte et légère, et ces formes arrondies par l'Amour, qui se prononçaient!.. Un air de candeur et d'ingénuité embellissait encore cette charmante personne, dont la vue me fit tressaillir.

Excusez la timidité de ma fille, me dit don Benito**; elle n'est pas accoutumée à voir des étrangers. — Cette timidité même, répondis-je, fait l'éloge de mademoiselle; sa beauté est bien plus séduisante sous le voile de la modestie.— A ces mots, que je ne pus prononcer sans émotion, dona Francisca rougit, et, les yeux baissés, se mit à table entre son père et moi. Le voisinage de cette belle fille, le toucher seul de sa robe, électrisaient mes sens; chaque mouvement de son corps, chaque mot de sa bouche portaient dans mon ame un délire involontaire; jamais position d'un convive ne fut plus pénible que la mienne... Don Benito** me faisait mille questions sur la France, sur la révolution, sur le héros vainqueur de l'Italie; mais, occupé entièrement de la belle Francisca, je ne voyais, je n'entendais qu'elle, et mes réponses aux demandes réitérées du père, portaient fréquemment l'empreinte du désordre et du trouble de mes idées.

Le lendemain, je congédiai mon guide de Faxarde, don Benito ayant eu l'honnêteté de m'en promettre un autre pour achever mon voyage. — Adieu tous mes projets d'herborisation sur les bords de la Loysa... J'avais

revu dona Francisca plus fraîche encore et plus séduisante que la veille. « J'oublie à vos côtés, lui dis-je en l'abordant, les plaines et les forêts de ce pays; en vain y chercherais-je des fleurs plus vermeilles que celles de votre teint. J'apprécie trop les instants que vous me permettez de passer auprès de vous, pour en dérober un seul au bonheur de vous voir. »

Francisca connaissait quelques airs de nos meilleures chansons, et les exécutait sur la guitare avec autant de grâce que de justesse : je l'accompagnais de la voix, et j'admirais alors le mouvement alternatif de son sein, le corail de ses lèvres.... ma bouche, légèrement avancée, respirait son haleine...

J'employai les jours suivants à visiter les plantations en cannes, en cafiers, les ateliers de mon hôte. Quelle différence, me disais-je, entre cette habitation et plusieurs de celles que j'ai vues jusqu'à ce jour!... Là, un maître avide et cruel tient sans cesse la verge de la tyrannie, et souvent la hache de la mort, sur la tête de ses malheureux nègres; ici, ces Africains n'ont que le nom d'esclaves, sans en porter les chaînes: bien vêtus, bien nourris, d'une santé robuste, ils travaillent avec

zèle pour un colon bienfaisant, qui double ses profits en ménageant leurs sueurs.

Pendant mon séjour chez don Benito**, je fus témoin d'un bal que donnait l'économe de l'habitation, pour célébrer la naissance d'un premier enfant. L'assemblée était composée de 40 à 50 créoles des environs, de l'un et de l'autre sexe. Quelques-uns étaient venus de six lieues; car ces hommes, ordinairement indolents, sont passionnés pour la danse. Le mélange de blancs, de mulâtres et de nègres libres, formait un groupe assez plaisant : les hommes en pantalon et veste d'indienne, les femmes en robes blanches, avec de larges colliers d'or; tous la tête ceinte d'un mouchoir peint et couverte d'un chapeau rond galonné, exécutèrent successivement des danses nègres et créoles (1), au son

---

(1) La *chicca* et la *calenda*, danses voluptueuses, un peu lascives. *Voyez* le tableau que Pernetty en a tracé. Voyage aux îles Malonines, tom. 1, pag. 279 (*).

(*)Le voyage de Pernetty étant déjà ancien et assez peu lu, on ne sera pas fâché de trouver ici la description que ce père bénédictin fait de la *calenda*.

« Il y a cependant une danse fort vive et fort

de la guitare et du tambourin, nommé vulgairement *bamboula.*

---

lascive qu'on danse quelquefois à Monte-Video; on l'appelle *calenda*, et les nègres aussi bien que les mulâtres, dont le tempérament est embrasé, l'aiment à la fureur.

» Cette danse a été portée en Amérique par les nègres du royaume d'Ardra sur la côte de Guinée. Les Espagnols la dansent comme eux dans tous leurs établissements de l'Amérique, sans s'en faire le moindre scrupule. Elle est cependant d'une indécence qui étonne ceux qui ne la voient pas danser habituellement. Le goût en est si général et si vif, que les enfants même s'y exercent dès qu'ils peuvent se soutenir sur leurs pieds.

» La calenda se danse au son des instruments et des voix. Les acteurs sont disposés sur deux lignes, l'une devant l'autre, et les hommes vis-à-vis des femmes. Les spectateurs font un cercle autour des danseurs et des joueurs d'instruments. Quelqu'un des acteurs chante une chanson dont le refrain est répété par les spectateurs, avec des battements de mains. Tous les danseurs tiennent alors les bras à demi levés, sautent, tournent, font des contorsions du derrière, s'approchent à deux pieds les uns des autres, et reculent en cadence jusqu'à ce que le son de l'instrument ou le ton de la voix

On avait préparé, dans un appartement voisin, un dessert composé de crême, de café, de syrop, de cassave, de confitures et de fruits : c'étaient des ananas, des poires-

---

les avertisse de se rapprocher. Alors ils se frappent du ventre les uns contre les autres, deux ou trois fois de suite, et s'éloignent après en pirouettant pour recommencer le même mouvement, avec des gestes fort lascifs, autant de fois que l'instrument ou la voix en donne le signal. De temps en temps ils s'entrelacent les bras, et font deux ou trois tours en continuant de se frapper du ventre, et en se donnant des baisers, mais sans perdre la cadence.

» On peut juger combien notre éducation française serait étonnée d'une danse aussi lubrique. Cependant les relations de voyages nous assurent qu'elle a tant de charmes pour les Espagnols même de l'Amérique, et que l'usage en est si bien établi parmi eux, qu'elle entre jusque dans leurs actes de dévotion : ils la dansent dans l'église et dans leurs processions ; les religieuses même ne manquent guère de la danser la nuit de Noël sur un théâtre élevé dans leur chœur, vis-à-vis de la grille qu'elles tiennent ouverte pour faire part de leur spectacle au peuple. Cette calenda sacrée n'est distinguée des profanes que parce que les hommes ne dansent pas avec les religieuses. » (S.)

avocat, des pommes d'acajou, des sapotilles, des cocos murs ou en lait. Dans ce dernier état, le cocos présente une boisson délicieuse : au lieu d'amande, qui n'est pas encore formée, il offre une liqueur blanche, semblable pour le goût à du lait sucré. Les confitures étaient une marmelade sucrée, de goyaves, d'oranges, de calebasses, d'abricots-mamei et de papayes.

Le lendemain, don Benito** me proposa une promenade avec sa famille. Il me conduisit dans un bosquet écarté, et me dit en y entrant : « Voici un temple champêtre dont » la nature a posé les fondements, et auquel » mes faibles mains ont ajouté quelques déco» rations ». J'admirai la disposition ingénieuse de cette jolie retraite.

A peu de distance de la rivière, au pied d'un monticule couronné des plus beaux arbres de l'île, cet industrieux colon a planté des arbustes qui forment, par leur réunion, une grotte où l'on respire toujours la fraîcheur. Les fleurs écarlates de la poincillade élégante, des erythrina, du clitoria multiflore, contrastent avec celles du franchipanier blanc, des câpriers, du brunsfelsia, de la bignone blanc de lait; le jaune du parkinsonia, des

échites, des æschinomènes, fait ressortir le violet des geoffræa et de quelques liserons; des lianes d'un port agréable, telles que l'abrus, plusieurs espèces de bignones, de dolichs et de grenadilles, serpentent autour de ces arbrisseaux, et leurs rameaux entrelacés forment des guirlandes et des festons qui ajoutent à l'agrément de ce paysage. « Depuis que j'ai quitté l'Europe, me dit » don Benito**, je viens fréquemment dans » ce lieu solitaire adorer l'Éternel, et pleu- » rer la mort d'une épouse chérie, dont Fran- » cisca est la vivante image. »

Nous revînmes à la maison par une allée de bananiers, qui se prolongeait entre un champ de cannes à sucre et une colline couverte de cafiers.... Le père, une serpette à la main, marchait en avant, escorté de ses jeunes filles, qui folâtraient avec lui. Francisca restait en arrière..... Je lui offris le bras, et pressai légèrement sa main contre mon cœur. Nous passâmes sous les branches d'un érithrina, nommé *arbre immortel*; une gerbe de fleurs, du plus beau rouge, pendait à nos côtés..... je la cueillis..... Francisca me permit de l'attacher sur son sein.... « Ma belle amie, lui dis-je, l'incarnat de vos

» joues imite le pourpre de cette fleur, dont » le nom est l'emblême de mes sentimens » pour vous. Que je suis malheureux de vous » avoir connue, puisqu'un devoir rigoureux » m'appelle ailleurs, et que les rives fortu- » nées de la Loysa fuiront pour jamais, peut- » être, loin de moi! » Mes genoux fléchis- saient, j'allais tomber à ses pieds, lorsque ses sœurs revinrent en courant sur leurs pas, nous inviter à partager leurs jeux.

Je pris congé de mes généreux hôtes, le 18 novembre, et leur exprimai tour-à-tour ce que la reconnaissance et l'amitié me dictaient de plus éloquent; j'étais attendri jusqu'aux larmes en me séparant d'eux. Don Benito** me combla d'honnêtetés, et n'eut pas de peine à me faire promettre de le visiter fréquemment à la ville, où il se proposait de retourner bientôt. Francisca, les yeux baissés, gardait un profond silence; mais elle tenait à la main les fleurs d'érithrina que je lui avais données, et affectait d'en respirer l'odeur.

J'étais trop occupé de cette aimable famille pour songer à rien autre chose, pendant la route, qu'au chagrin de m'être séparé d'elle. Toute la journée, je chevauchai

tristement à la suite de mon guide, qui m'adressait en vain la parole, pour me faire observer tantôt la hauteur majestueuse des forêts dont nous suivions les sentiers, la beauté des fleurs qui pendaient sur nos têtes, tantôt la construction singulière de quelque cabane, dans la plaine.... Je portais Francisca dans mon cœur, le reste de la nature était mort pour moi.... et j'arrivai à Saint-Jean, sans avoir pour ainsi dire quitté les bosquets de la Loysa.

Baudin attendait mon arrivée pour quitter Saint-Patrice, et fixer son domicile dans un autre quartier de la colonie. D'après mon rapport, il accepta l'invitation d'un riche propriétaire de Porto-Ricco, don Fernando Cassado, qui lui avait offert son habitation de Cannovana, située dans la commune de la Loysa, au pied des montagnes. Il s'y établit avec mes collègues Maugé et Riedlé, et y resta pendant quatre mois, occupé de travaux relatifs à l'histoire naturelle,

Durant cet intervalle, je demeurai à Saint-Jean, dans la maison du docteur Raiffer, mon ami, pour veiller à la conservation des herbiers, à celle des plantes vivantes déposées à l'hôtel de la poste, et pour rétablir ma santé,

Depuis mon retour de Faxarde, je traînais à Saint-Patrice une vie languissante : des courses trop multipliées au milieu des forêts et des savannes marécageuses, achevèrent bientôt d'altérer ma santé. Le 7 janvier 1798, je fus atteint d'une fièvre intermittente-gastrique, qui se manifesta par des symptômes alarmants. Tout mon corps se couvrit d'éruptions jaunâtres et exanthématiques, épaisses de 3 centimètres et larges de plus d'un décimètre. J'étais maigre, sans appétit; l'estomac ne faisait plus ses fonctions. Dans cet état, le capitaine me fit transporter en ville, chez le docteur Raiffer. Je dus le rétablissement de ma santé à ce médecin, qui me prodigua pendant 20 jours tous les secours de l'art et les soins d'un ami zélé.

De Saint-Jean, je fis plusieurs excursions plus ou moins prolongées, en d'autres parties de l'île, à l'effet de continuer mes recherches sur l'histoire naturelle et la statistique de cette belle colonie. Le marché de Porto-Ricco est approvisionné tous les jours par des pirogues, qui descendent les rivières de la côte du nord, et viennent décharger, au port, des volailles, des fruits, des légumes. J'accompagnais souvent, à leur retour, les con-

ducteurs de ces pirogues, et remontais avec eux, tantôt la rivière de Bayamon ou de Foa, tantôt celle de la Vega et de Manaty. Parvenu à 20 ou 25 kilomètres dans l'intérieur de l'île, je mettais pied à terre sur quelque habitation, où l'on s'empressait de m'offrir l'hospitalité; et, après avoir parcouru les environs, je revenais par la même voie au port, chargé d'une ample moisson de plantes. Ces excursions ont enrichi mes herbiers, et m'ont fait connaître l'intérieur de l'île avec les mœurs des habitants.

CHAPITRE XXIII.

Position géographique de Porto-Ricco. — Description de la ville capitale. — Fortifications. — Rade. — Notice sur les autres paroisses.

Porto-Ricco est très-mal figuré, et, pour ainsi dire, méconnaissable sur les cartes de Mercator, 1623, —Samson, 1657 et 1697 (1), — Jaillot, 1703 — et Vankeulen (2). — Jefferys a rectifié beaucoup d'erreurs, mais il en a

(1) Il place la ville de San-German au port de l'Aguadilla.

(2) Atlas, Amsterdam, 4 vol. in-fol., 1720 et ann. suiv. Les positions de Porto-Ricco, fixées par ce géographe, se trouvent sur ses cartes cotées n[os] 20, 29, 32; elles sont très-inexactes. Les deux baies de *Guanica* et de *Guayanilla*, que l'Océan a creusées au sud-est de cette île, sont à peine indiquées; celle de Saint-Jean est trop grande; enfin, Vankeulen ne figure point la Loysa, et indique une baie profonde, qui n'existe pas, là où cette rivière, la plus considérable de Porto-Ricco, a son embouchure.

commis plusieurs (1). Les positions données par Soto-Mayor (2) ont été copiées dans Robert de Vaugondy qui écrivait à une époque (1753) où la géographie des Antilles était très-incertaine. Je n'ai pas cru devoir les citer.

D'Anville (3), Bellin (4), Bonne (5), Gu-

---

(1) The west indian atlas, 1775, in-fol. Ce géographe (Carte des Antilles, n° 41) donne trop de profondeur aux golfes qui sillonnent la côte du sud-est.

(2) Historia geographica civil y politica de la isla de San Juan Bautista de Puerto-Rico. Madrid, 1785, in-8°.

(3) Carte de l'Amérique septentrionale, 1746.

(4) Carte réduite du golfe du Mexique et des îles de l'Amérique, 1749, dans son hydrographie française, Paris, 1756. — Atlas maritime, 1764, tom. 1er, carte 75. Dans cette dernière, Bellin place Saint-Jean trop à l'est, San-German trop à l'ouest, et figure mal l'entrée des deux baies de Guanica et de Guayanilla.

(5) Atlas pour l'histoire philosophique de Raynal, 1780, et atlas de l'Encyclop. méthod., 1787.

thrie (1), etc., l'ont tracée sur une échelle trop petite.

La meilleure carte de Porto-Ricco est celle de Thomas Lopez (2), publiée en espagnol sur une échelle de six lignes environ par lieue marine. Nous devons aussi à don Cosme de Churruca, officier de la marine d'Espagne, un plan exact de la ville et de la rade de Saint-Jean (3) ; celui qui est figuré dans Bellin lui est bien inférieur (4).

---

(1) Géographie moderne, trad. par Walkenaer. Atlas, 1804, carte 35.

(2) Mappa topografica de la isla de San-Juan de Puerto-Rico, y la de Bieque con la division de sus partidos. Madrid, 1791 (*).

(3) Plano geometrico del puerto capital de la isla de Puerto-Rico levantado en 1794 (se trouve dans la) colleccion de cartas de America publicadas por la direccion de trabajos hidrograficos. Madrid, 1780. — Grand atlas composé de 15 cartes. Il a été gravé en l'an 10, à Paris, par ordre du ministre de la marine.

(4) Atlas maritime, 1764, carte 76.

(*) Dans cette carte, qui est gravée dans cet ouvrage, les sondes indiquées sont de deux vares castillanes, c'est-à-dire d'environ six pieds français.

Les sondes marquées en chiffres romains sont prises de la carte espagnole des Antilles, dressée en 1799, sous le ministère de D. Juan de Langara. (S.)

Malgré les observations de plusieurs voyageurs astronomes, et les travaux des géographes modernes, la position des principaux caps de Porto-Ricco n'a point été, jusqu'à ce jour, déterminée avec une précision invariable.

Cette île, l'une des grandes Antilles, et dont la forme présente à peu près un parallélipipède, ou quadrilatère oblong, est bornée au nord-est par le cap Saint-Jean; à l'est-nord-est, par celui de *Pinero;* au sud-est, par la pointe de Saint-François, ou de *Malaspaqua;* au sud-ouest, par celle nommée *Cabo-Roxo;* au nord-nord-ouest, par le cap *Boriquen*, et au nord-ouest, par celui de l'*Aiguade*.

Chacun de ces promontoires n'occupe qu'un point sur le globe; mais ce point varie beaucoup, en longitude et en latitude, sous la plume des géographes modernes les plus accrédités: on en jugera par le tableau suivant.

Le cap Saint-Jean, ou pointe du nord-est, gît,

SUIVANT	LONGITUDE.	LATITUDE.
Borda	68° 2' 30"	
Bonne.	67° 41' . . .	18° 35' 5"
Tomas Lopez.	311° 5' 25" de long. orientale du méridien de Ténériffe, répon-	

dant, pour celui de Paris, à 67° 54' 35" — 18° 40' 11".

Carte de l'Océan atlantique de 1792, 68° 11' 25" — 18° 29'.

Connaissance des temps, an 15, 67° 55' 30" — 18° 24'.

Plus grande différence : en longitude, 20' 35"; et en latitude, 16' 11".

Le cap *Pinero* n'est figuré exactement que sur la grande carte de Tomas Lopez. Les autres géographes, loin d'en faire mention, indiquent une baie là où l'Océan a dessiné un promontoire; ce cap forme une saillie, sur la côte orientale, d'environ 8' à l'est du méridien, passant par le cap Saint-Jean.

Cap Saint-François, ou pointe du sud-est,

SUIVANT	LONGITUDE.	LATITUDE.
Borda.	68° 9' 30" . .	18° 9'
Bonne.	67° 49' . .	18° 11' 8"
Tomas Lopez.	310° 59' = 68° 1'. .	17° 50' 55"

Différence en longit. 20' 30"; et en latit. 20' 13".

Cabo-Roxo, ou pointe du sud-ouest,

SUIVANT	LONGITUDE.	LATITUDE.
Borda.	69° 50' 30" . .	18° 5'

Bonné. . . . . 69° 33' 1" . . 18° 6' 2"
Tomas Lopez. 309° 20' 36" = 69° 39' 30".
17° 55' 3".
Connaissance des temps, an 15, 69° 29' 30"
17° 56'.

Différence en longit. 21'; et en latit. 10' 59".

Cap de l'*Aiguade*, ou pointe du nord-ouest,

SUIVANT	LONGITUDE.	LATITUDE.
Borda	69° 57' 10" . .	18° 31' 40"
Bonne.	69° 39' 8" . .	18° 33'
Soto-Mayor .	309° 30'	18° 45'

Tomas Lopez. 309° 5' 30" = 69° 54' 30";
18° 30' 20".
Carte de l'Océan atlant. 69° 38', 18° 31' 30"
Connaissance des temps, an 15, 69° 25' 4"
18° 27' 20".

Différence en long. 32' 6"; et en latit. 17' 40".

Le cap *Boriquen* termine, à l'ouest, la ligne à peu près horizontale que forme le côté septentrional de Porto-Ricco. Il est plus nord de 6', et moins occidental de 8' 30" que le cap de l'*Aiguade*.

Entre les diverses autorités que nous venons de citer, l'opinion des rédacteurs de la *Connaissance des temps* mérite la préférence.

Quant à la pointe sud-est de Porto-Ricco, que ces derniers savants n'ont pas déterminée, on doit la placer à 45' plus au sud que celle du cap Saint-Jean, l'île ayant dans cette partie 15 lieues du nord au midi, et à 93' plus à l'est que *Cabo-Roxo*, l'île ayant 31 lieues de longueur dans cette direction. Or (Connaissance des temps, an 15), le cap Saint-Jean est à 18° 24' latitude, et Cabo-Roxo à 69° 29' 30" de longitude. Le cap Malaspaca, ou du sud-est, gît donc par 67° 58' 30" et 17° 39'.

RÉSUMÉ.	LONGITUDE.	TALITUDE.
Cap nord-est ou de Saint-Jean. .	67° 55' 30". .	18° 24'
Pointe est-nord-est ou de Pinero.	67° 47' 30"	
Cap sud-est, Saint-François ou de Malapasqua. . .	67° 58' 30". .	17° 39'
Cap sud-ouest ou Cabo-Roxo . . .	69° 29' 30". .	17° 56'
Cap de l'Aiguade ou ouest-nord-ouest.	69° 25' 4". .	18° 27' 20"
Cap Boriquen ou nord-nord-est . .	69° 16' 34". .	18° 33' 20"

On sait qu'une minute de degré terrestre est égale à un mille ou à un tiers de lieue marine.

Porto-Ricco est partagé, dans sa plus grande dimension, par une chaîne de hautes montagnes, dont quelques anneaux s'étendent, au nord et au sud, jusqu'à la mer : ces différentes ramifications couvertes de forêts renferment, dans leurs intervalles, des plaines fertiles et arrosées par plus de cinquante ruisseaux ou rivières. Quatre de ces dernières sont navigables jusqu'à deux lieues et plus au - dessus de leur embouchure. Cette cordillière est dominée à l'est par les montagnes de Loquillo; au sud, par celles de Layvonito, dont le sommet très - élevé est fréquemment couvert de neige. On découvre de fort loin en mer ces deux pitons qui servent de point de ralliement aux navires allant d'Europe au golfe du Mexique.

La plus grande longueur de cette île, est et ouest, depuis le cap Pinero jusqu'à celui de l'Aiguade, est de 40 lieues $\frac{2}{3}$, et sa plus grande largeur de 15 depuis le cap Saint-François au sud jusqu'à l'embouchure de la petite rivière Sabana au nord. Elle a environ 120 lieues de circonférence et 720 de superficie.

Saint-Jean, capitale de Porto-Ricco, est situé sur la côte nord à l'extrémité occidentale d'un îlot qui comprend en longueur 2 milles maritimes ½ de l'est à l'ouest, sur ½ environ dans sa plus grande largeur. Cette langue de terre est réunie à l'île principale par un pont nommé *Saint-Antoine*, qui sépare la baie de l'Océan.

La ville est assez régulièrement bâtie ; on y compte douze rues, dont six de l'est à l'ouest, et six du nord au sud. Ces dernières étant placées sur un plan incliné, procurent aux habitants de la partie haute une vue très-étendue sur l'Océan, la baie et sur les campagnes environnantes. Toutes ces rues se coupent à angles droits ; les plus longues (est et ouest) sont au moins de 260 mètres.

On respire à Saint-Jean un air pur, vif et toujours rafraîchi par les vents, qui en balaient cette foule d'insectes ailés, si incommodes dans l'intérieur des terres. La ville offre trois sortes de maisons : celles des riches sont en général spacieuses, très-ouvertes pour renouveler l'air le plus souvent possible, bâties en pierre, ornées d'un long balcon et surmontées d'un toit plat carrelé en briques bien cimentées. Cette espèce de terrasse pro-

cure le double avantage de réunir les eaux de pluie qui, de là, descendent dans une citerne pour servir aux besoins domestiques, et d'offrir en tout temps une promenade aussi saine qu'agréable. Les appartements de ces vastes maisons sont mal distribués, presque nus, et n'offrent point l'élégante commodité qu'on trouve dans ceux de quelques autres colonies.

Les habitants qui jouissent d'une médiocre fortune, les marchands et les artisans occupent de petites cases bâties en pierre, couvertes en briques, et qui n'ont qu'un rez-de-chaussée. La dernière classe du peuple habite des chaumières construites en roseaux, écorces de choux-palmistes, et couvertes en feuilles de cannes. Ces cabanes forment l'enceinte extérieure de la ville.

Saint-Jean possède une cathédrale, un couvent de dominicains, un de franciscains; une communauté de femmes, ordre du Mont-Carmel, et un hospice militaire fondé en 1615. Les églises n'offrent aucun objet qui mérite de fixer l'attention d'un artiste, et les couvents n'ont ni bibliothèques, ni tableaux au-dessus du médiocre.

L'arsenal, bâti à neuf sur un plan régulier,

est le seul monument public intéressant à voir. Vous chercheriez en vain des manufactures ou des colléges...... Le peuple croupit dans l'ignorance : les moines seuls, et quelques femmes, enseignent à un petit nombre d'enfants les éléments de la religion et ceux de la grammaire : les sept dixièmes des habitants ne savent pas lire.

En 1765, le comte O-Reilly fut envoyé par la cour de Madrid à Porto-Ricco, pour en augmenter les fortifications. Celles qui existent maintenant, et qui ont été construites ou réparées sur le plan arrêté par cet ingénieur, rendent la place presqu'imprenable. Les plus considérables sont les forts Saint-Cristophe et le fort Morro.

Le premier cerne la ville à l'est, depuis la haute mer jusqu'à la baie. Ses batteries, dirigées sur tous les points de cette ligne, le sont spécialement vers la porte construite à l'entrée de l'îlot dont nous avons parlé, et qui forme la seule communication par terre, de la ville avec le reste de la colonie. La place d'armes en est spacieuse : un bataillon peut y manœuvrer à l'aise : elle est entourée de casemates, de casernes, de magasins, tous à l'épreuve de la bombe, et commandée par

la forteresse du Cavalier, garnie de vingt-deux pièces de canon qui dominent la ville et ses environs.

Du côté de la plaine, le château de Saint-Christophe présente une double enceinte de batteries disposées par étages et séparées par de larges fossés. Toutes ces fortifications sont flanquées de lunettes, de redoutes, garnies de chemins couverts, de mines et contre-mines, la plupart creusées à pic, dans le roc, et couronnées de grosse artillerie.

Au nord, depuis le fort Saint-Christophe jusqu'au fort Morro, la ville est défendue, sur une ligne de dix-huit cents mètres, par une muraille et par six batteries placées dans les endroits les plus accessibles du rivage qui, d'ailleurs, est hérissé de récifs dangereux.

Le Morro (1), construit à l'extrémité occidentale de Saint-Jean, est défendu sur les bords de la mer, par un triple rang de bat-

---

(1) Position astronomique, 18° 29' latit. — 68° 25' 23" longit. (Connaiss. des temps, an 1810.) Suivant le capitaine Churruca, cette position est latitude 18° 29' 10", et longit. mérid. de Cadix 60° 48' 50".

teries qui dirigent leurs feux vers l'entrée de la rade. Le côté de ce château qui regarde la terre, est ceint d'une forte muraille flanquée de deux bastions armés de grosse artillerie, qui domine sur l'espace compris entre le Morro et la ville, et croise ses feux avec ceux du Saint-Christophe. Les quartiers, les magasins et les citernes de cette forteresse sont à l'épreuve de la bombe. Ses mines aboutissent, par une petite porte, à une autre batterie placée à fleur d'eau, à l'entrée même de la rade, et qui peut servir à recevoir des secours ou à communiquer avec un troisième château nommé le *Canuelo*.

On a construit ce nouveau fort sur un rocher isolé, au milieu du canal qui lie l'océan à la rade. A ce moyen les navires qui veulent entrer sont obligés de passer à deux portées de fusil des batteries. A la vérité, si un ennemi entreprenant s'emparait de la côte nord-nord-est de l'île, et s'avançait jusqu'à la pointe de *Palo-Seco*, située en face du Canuelo, il pourrait, de-là, écraser cette batterie; mais les canons du Morro l'empêcheraient toujours de pénétrer plus avant.

Depuis cette dernière forteresse, jusqu'à celle de Saint-Christophe, le long de la baie,

la ville est défendue par une muraille flanquée de lunettes, de redoutes, et de quatre petits forts nommés la Perle, Sainte-Hélène, Saint-Augustin et Sainte-Catherine. Tous ces ouvrages sont hérissés de grosse artillerie. Cette muraille est percée de deux portes très-fréquentées : l'une conduit immédiatement au port; l'autre, dont j'ai déjà parlé, communique, par terre, avec le reste de l'île.

Outre les magasins à poudre, établis dans l'enceinte des forts, il y en a deux autres hors de la ville : l'un sur les bords de la mer, l'autre dans la baie, sur une presqu'île nommée *Mira-Flores*.

Les fortifications avancées de la place ne sont pas moins redoutables. La première, le Saint-Jérôme, est construite sur un rocher, au bord de l'Océan : la deuxième, le Saint-Antoine, est bâtie sur pilotis, dans un endroit marécageux. Leurs feux sont dirigés vers les points de la côte du nord-est, où l'ennemi pourrait tenter un débarquement.

La rade ou baie de Saint-Jean, dont j'ai déjà parlé, est longue d'environ trois milles maritimes et demi sur une largeur moyenne de cinq quarts, et pourrait contenir 3 à 400 vaisseaux. Sa profondeur varie de 2 à 7 brasses.

Des balises (1) plantées çà et là, indiquent au pilote la route tortueuse qu'il doit suivre. L'entrée de cette rade est étroite et assez difficile. Deux îlots peu importants (La Cabrita, Las Cabras) et plusieurs roches à fleur d'eau, ne permettent pas de s'y engager sans pilote. En 17.., l'*Amphitrie*, frégate française, commandée par M. de la Touche, se brisa sur ces récifs, pour avoir négligé de prendre cette précaution.

Quand on y vient du large (2), il faut s'approcher du Morro, et gouverner de manière à pouvoir répondre à l'officier qui vous hèle en passant : on avance ensuite toujours près de terre, à portée de voix, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à peu près est et ouest de la première porte : alors on mouille par 6 à 7 brasses. Ordinairement un pilote vient vous relever de là, et vous conduire au port même dont l'ancrage est bon, et où les navires chassent rarement. La mer y monte d'un mètre environ.

---

(1) Ce sont des jalons plantés dans le sable, ou des corps flottants attachés à une chaîne fixée au fond de l'eau.

(2) Note communiquée par Baudin.

Variation de la boussole, 4° 25' N. E.

Différence de méridiens entre Saint-Jean et Paris, 4 h. 53' 42" (1).

Après avoir tracé le tableau de la capitale, il convient d'esquisser celui des autres paroisses de l'île, dont je n'ai pas encore parlé, en prenant pour point de départ vers l'ouest, la rade même qui baigne les murs de la ville.

I. Côte nord-ouest de Porto-Ricco, depuis la ville de Saint-Jean jusqu'au cap Boriquen, 21 ½ lieues.

1° Bayamon. Ce village, situé à une lieue et demie au sud-ouest de Saint-Jean, compte 1803 habitants, sur un sol marécageux, et fréquemment inondé par les débordements de la rivière du même nom, qui a son embouchure à l'ouest de la baie, après un cours de 6 lieues et demie.

2° Toa-Baxa, à 2 lieues de Bayamon, nourrit 2597 habitants, la plupart pauvres, et qui ne pourraient subsister avec les médiocres produits de leur sol, s'ils n'y joignaient pas ceux de la pêche abondante à l'embouchure de leur rivière. Les bords de la Toa sont très-

(1) Connaissance des temps, an 15.

marécageux, couverts, près la mer, de mangliers, de paletuviers, et nourrissent une immense quantité de rats, de reptiles, de fourmis, qui infestent les maisons et dévastent les cultures.

3° Toa-Alta, à une lieue plus haut sur la rivière ; 3071 habitants. Son territoire produit beaucoup de cacao sauvage d'une qualité médiocre. La salubrité du climat y a fait établir un hôpital militaire de convalescents.

4° La Vega (une lieue et demie plus au sud) : 1230 habitants. Territoire excellent, mais peu cultivé, parce que les colons préfèrent de nourrir des troupeaux sur leurs immenses savannes, placées entre la rivière de la Vega et celle du Sibuco. La première a un cours d'environ 9 lieues ; la deuxième, beaucoup moins longue, roule un sable chargé de paillettes d'or, qui formaient autrefois un objet assez important de commerce.

Du Sibuco au bourg de Manaty (3 lieues), terrain sablonneux, peu de cultures et de troupeaux.

5° Manaty (sur la rivière du même nom et à une lieue et demie de l'Océan) est situé dans un vallon bien arrosé, où vivent 3553 habitants, qui cultivent avec succès le sucre, le café, le riz, le maïs, les haricots, et plusieurs

autres végétaux alimentaires. L'excédant de leur consommation est transporté à Saint-Jean, quoique la route qui y conduit soit très-mauvaise. Malgré les avantages que présentent une plaine fertile et une rivière assez navigable pour servir à l'exploitation des forêts, l'habitant de cette côte est paresseux et pauvre.

De Manaty à l'Arecive (3 lieues et demie), sol montueux et boisé.

6° Le bourg de l'Arecive est bâti près de l'embouchure du même nom, dans laquelle ne peut remonter tout bâtiment qui tire plus de trois mètres d'eau, à cause des bancs de sable qui encombrent l'entrée de cette rivière. La commune entière compte 5155 habitants qui cultivent du riz, du maïs, du tabac, et nourrissent de nombreux troupeaux. Ils sont insouciants comme ceux des rives de Manaty, et ne savent pas utiliser l'heureuse position où la nature les a placés.

L'Arecive prend sa source au sommet des Cordillières qui traversent l'île dans toute sa longueur.

7° C'est-là (près de la source) qu'est situé le village de Hutuado, où l'on compte 1226 habitants, pauvres et isolés du reste de l'île,

mais robustes, mais sobres et heureux. Ces bonnes gens cultivent en café, en maïs, en riz, en légumes ce qu'exige leur consommation, et livrent à leurs voisins de la côte du sud, pour le commerce étranger, une faible portion des bois de teinture, des résines et autres productions de leurs forêts.

En revenant d'Hutuado au port de l'Arecive, on découvre fréquemment des points de vue magnifiques. La rivière, que l'on passe trente fois avant d'arriver à son embouchure, forme de longs circuits qui embellisent et fertilisent les campagnes. On trouve sur ses bords de nombreux troupeaux de vaches, de mulets et de chevaux. Ces derniers sont estimés les meilleurs de l'île.

De l'Arecive à la rivière du Camuy (2 lieues), la côte est inculte et déserte. Il y a dans les forêts beaucoup d'abeilles sauvages que les habitants négligent de cultiver. Ils font peu de cas du miel, et se bornent à ramasser la cire pour le service du culte.

Du Camuy à la rivière Guaxalaca (trois lieues) l'intervalle est rempli par des forêts entrelacées de lianes qui en rendent l'intérieur presqu'impénétrable. Plusieurs de ces végétaux portent des fleurs odorantes qui

répandent dans l'atmosphère un agréable parfum. On y trouve entr'autres la vanille (1).

Ces forêts fournissent des bois très-durs, qu'on emploie à la construction de pirogues destinées au cabotage.

Un colon de Porto-Ricco, don Antonio-de-Matos, possède, sur cette côte, une étendue de terre de 4 lieues carrées; mais les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ces vastes contrées, ne sont peuplés que de chiens sauvages et de taureaux.

8° La commune de Tuna, sur la rive gauche du Guaxalaca, est occupée par 1405 habitants qui cultivent du riz, du maïs, du tabac, un peu de café, du coton, et alimentent de fruits, de légumes et de volailles, le port voisin de l'Aguadilla. Ces habitants, grâces à la salubrité du climat, sont les plus sains et les plus robustes de l'île. On voit souvent parmi eux des centenaires.

Après avoir passé le petit port d'Isabelle qui sert de refuge à quelques barques légères, et ensuite le ravin des cèdres (2), où il n'y

---

(1) Epidendrum vanilla L.

(2) Quebrada de los Cedros.

a d'eau que dans la saison des pluies, on rencontre des montagnes couvertes de bois, jusqu'au cap Boriquen, qui termine la côte nord-ouest de Porto-Ricco.

Les environs de ce cap sont bordés de bas-fonds et de récifs dangereux.

II. Côte occidentale, depuis le cap Boriquen au nord, jusqu'au cap Rouge au sud, 19 lieues, en y comprenant les principales sinuosités.

1° L'Aguadilla, joli bourg, au fond d'un golfe formé par le cap Boriquen et la pointe de l'Aiguade, près l'embouchure d'une petite rivière nommée *Culebrina*. Le port de l'Aguadille a été très-fréquenté par les corsaires français, depuis 1792. Il a un bon fond et un ancrage sûr : plusieurs flottes peuvent y mouiller à la fois, et les vaisseaux approcher à 30 mètres de la place. On regrette que ce port soit ouvert et sans défense.

Les navigateurs qui abordent à l'Aguadilla, y trouvent d'abondantes provisions en fruits, en légumes, en viande, un peuple affable, social, et un climat délicieux. En 1772, la flotte du Cordova, et en 1776, celle de don Ulloa, ayant relâché sur cette côte, perdirent une partie de leurs équipages qui se

fixèrent à l'Aguadilla. On y trouve aussi beaucoup de Canariens, que l'espoir de la fortune conduit aux Antilles. En 1778, sa population était de 1321 habitants ; elle a presque doublé depuis cette époque. Son territoire, peu étendu et peu fertile, produit du tabac et du café. Les habitants, enrichis par le commerce, tirent des communes voisines les denrées nécessaires à leur consommation, entr'autres de la Moca, village distant de 2 lieues, et dont la population est d'environ 1200 habitants.

2° Pepino-de-las-Vegas, à 4 lieues et demie de l'Océan, est placé sur le penchant des montagnes. Il jouit, par son élévation au-dessus de l'Océan, d'une température assez fraîche. Son territoire nourrit environ 1243 habitants qui cultivent beaucoup de légumes, et élèvent un grand nombre de troupeaux.

3° Après avoir passé la Culebrina, on trouve, une lieue plus loin, Saint-François-d'Aguada, situé près l'Océan, dans un vallon marécageux, et souvent inondé. Territoire très-étendu, mais peu cultivé ; 4814 habitants livrés, la plupart, au commerce interlope. Le cap de l'Aiguade, à 2 lieues de Saint-

François, est la pointe de l'île la plus occidentale (1).

Jusqu'à Rincon, la côte, généralement basse, est arrosée par quatre faibles ruisseaux.

4° On compte à Rincon, situé vers la pointe que l'on nomme *Calvache*, 1340 habitants qui cultivent, dans leurs vallées, la canne à sucre, le café, le maïs, et surtout le riz.

La route de Rincon à Anasco, se dessine sur une large zone de sable stérile.

5° Anasco est bâti à une lieue de la mer, près des bois de Guauravo, devenu célèbre dans l'histoire de Porto-Ricco, depuis la mort du jeune Salcedo, que les Caraïbes noyèrent en 1511, pour éprouver si les Espagnols, leurs oppresseurs, étaient immortels.

Le port d'Anasco est inaccessible la majeure partie de l'année. En général le terri-

(1) De cette pointe jusqu'au cap Del Engano, le plus oriental de Saint-Domingue, la distance est de 32 lieues $\frac{1}{3}$. Ce cap gît, suivant Bonne (atlas encyclop. méthod.), par 71° 2' 2" de long. orient.; celui de l'Aiguade est à 69° 25' 4"; différence 1° 36' 58", ou 97' environ 97 milles, ou $\frac{97}{3}$ de lieue = 32 $\frac{1}{3}$ lieues.

toire de cette commune est chaud, humide et peu sain. Les habitants, au nombre de 3628, la plupart mulâtres, recueillent beaucoup de café, de riz, de tabac, de légumes, et nourrissent de nombreux troupeaux. Leurs exportations, destinées spécialement pour la côte de Caracas (1), consistent en mélasse (2), en bois de construction, en cuirs; et leurs importations, en farines et en meubles.

Il y a près de la source d'Anasco, une mine de pyrites, qui annonce l'existence de métaux plus précieux qu'on n'a point encore cherché à exploiter.

6° Mayaguez, sur la rivière du même nom (à 2 lieues et demie d'Anasco), terrain assez fertile et varié, mais presqu'inculte; 2210 habitants qui nourrissent beaucoup de troupeaux et cultivent un peu de café et de riz. La rivière de Mayaguez roule quelques paillettes d'or, négligées par les habitants. Son embouchure peu profonde, ne peut recevoir que de petits bâtiments. De cette rivière

---

(1) Au nord de l'Amérique méridionale.

(2) Sirop formé par l'eau qu'on fait filtrer au travers des cônes ou pains de sucre, lorsqu'on les lessive, et qui en entraîne les parties terrestres.

jusqu'au cap Rouge (7 lieues), on traverse des plaines fertiles et bien arrosées.

7° Cabo-Roxo, ou Cap Rouge, termine, au sud, la côte occidentale de Porto-Ricco. La commune du même nom compte 1540 habitants qui s'adonnent à la culture du riz, du maïs et du tabac, sur un sol marécageux. Le port, petit et peu commode, ne peut admettre que des barques légères. Les environs, du côté de la mer, sont bordés de récifs dangereux. La nature a creusé près de ce cap un golfe étroit et profond, où les habitants ont établi des salines, qui alimentent une partie de l'île.

III. Côte méridionale de Porto-Ricco, depuis Cabo-Roxo, à l'ouest, jusqu'au cap Saint-François, ou Malapasca, à l'est (31 lieues).

1° San German (à 3 lieues de l'Océan, et à 21 de Saint-Jean). Cette ville, habitée par les familles les plus anciennes et les plus distinguées de l'île, fut fondée en 1511 par Soto-Mayor, brûlée l'année suivante par les Caraïbes, et rebâtie ensuite par le capitaine Toro. Elle est la plus considérable de l'île, après la capitale, pour sa population et ses priviléges. Son territoire, très-étendu, nour-

rit 9123 habitants, dont la principale richesse consiste en troupeaux, en coton, en riz et en café. La partie est et sud de ce territoire est montueuse et aride; celle qui se prolonge au nord et à l'ouest, est la portion de l'île la plus fertile : les rives de deux ruisseaux qui l'arrosent, produisent les meilleurs fruits de la colonie. Le superflu des denrées de San-German, s'exporte à la Guaria (1).

La mer a creusé, au sud-est de cette ville, la baie de Guanica, regardée comme la meilleure de l'île. Cette baie a 2 lieues de largeur sur une de profondeur. L'ancrage y est sûr, et les flots en sont rarement soulevés par des tempêtes. En 1743, les Anglais opérèrent un débarquement infructueux, et en furent promptement chassés par les milices coloniales.

2° Yauco (à 2 lieues de l'Océan). Le rivage de cette partie de l'île est bordé, d'un côté, de récifs, et présente, de l'autre, une chaîne de montagnes incultes. A leurs pieds coulent le Cana et le Ventana, qui arrosent

---

(1) Port situé sur la côte de Caracas, au nord de l'Amérique méridionale.

des plaines fertiles, sur lesquelles 2647 habitants cultivent le riz, le maïs et le tabac.

La baie de Guayanilla, peu éloignée d'Yauco, est aussi étendue, et présente les mêmes avantages que celle de Guanica : son entrée plus large, la rendrait propre à recevoir des vaisseaux de guerre.

Jusqu'à Ponce (à 3 lieues et demie), la mer continue de battre sur des récifs.

3° Ponce est une commune importante pour sa population de 5733 habitants, son étendue qui confine aux montagnes d'Hutuado, et par ses récoltes en café, qui s'élèvent quelquefois à 47,000 fanègues. Les porcs qu'on y nourrit sont d'une chair excellente. Le chef-lieu est situé sur le bord occidental de la rivière du même nom (à une lieue de la mer). Son territoire, en partie sec et brûlé, est couvert çà et là de montagnes ombragées par quelques-uns des plus beaux arbres de l'île. Cette rivière porte ses eaux dans un golfe large d'une lieue, sur une profondeur égale, et dont l'entrée est abritée des vents du sud par un îlot désert, long d'un mille, nommé *Coffre à Morts* (1).

---

(1) Longit. 68° 59'; — Latit. 18° 3' (Borda).

De Ponce à Coamo (6 lieues), côte déserte et peu fertile. Les rives du Xacaguya qui traverse cette ligne, sont revêtues de forêts. L'embouchure communique à un petit golfe nommé *Boca-Chica*, servant au commerce de cette côte.

4° Le Haut-Coamo (à 2 lieues de l'Océan) compte 4797 habitants. Climat sain et tempéré. Le sol, quoique maigre en beaucoup d'endroits, produit du café, du maïs, du riz, et en général une assez grande variété de végétaux.

Le Bas-Coamo, à l'embouchure de la rivière du même nom, est célèbre dans l'île par une fontaine d'eaux minérales, dont la chaleur est de 28 degrés au thermomètre de Farenheit. Elles exhalent une odeur sulfureuse qui se dissipe promptement. Bues en grande quantité, elles sont bonnes contre la suppression des menstrues, la difficulté d'uriner, et les obstructions du bas-ventre. Si le local permettait d'y établir des bains, on pourrait employer avantageusement ces eaux contre les paralysies récentes, les rhumatismes, et en général contre toutes les infirmités produites par l'épaississement de la lymphe, et par la faiblesse du système nerveux.

De Coamo à Guayama (7 lieues trois quarts) la côte est en général sablonneuse, ombragée de vigoureux palmiers, et n'est arrosée que par deux faibles ruisseaux.

5° Guayama (à une lieue de l'Océan) compte 5120 habitants qui cultivent le riz, le maïs, le café, la malaguette, et vendent à l'étranger beaucoup de bestiaux et d'excellents bois de construction. Le bourg est composé de plus de 200 maisons. Le territoire de cette commune confine avec celui de Cary de Muesas (6 lieues au nord), petite colonie de 302 habitants qui vivent heureux dans une vallée fertile et sous un climat tempéré, au pied des montagnes de Layvonito.

La rivière de Guayama sert de limites à deux terrains de nature très-différente. A droite, le sol est en général aride, sablonneux; à gauche, il est un des meilleurs et des plus agréables de l'île.

IV. Côte orientale de Porto-Ricco, depuis le cap Saint-François, ou de Malapasca, au sud, jusqu'au cap Saint-Jean, au nord (18 lieues).

De ce cap au village de Jumacao (6 lieues), le voyageur trouve des sites romantiques et pittoresques, de nombreux troupeaux, des

campagnes cultivées, des forêts. Sur ce sol favorisé de la nature, et arrosé par trois ruisseaux, la végétation est plus riche et plus variée qu'ailleurs. Le village, bâti à une lieue de la mer, compte une population de 1769 habitants, qui cultivent un peu de café, de coton, de maïs, et fournissent les meilleurs soldats et les meilleurs matelots de la colonie. La rivière de Jumacao ne peut recevoir que de petites embarcations; elle arrose une vallée extrêmement fertile : son cours est d'environ 5 lieues.

Après avoir traversé la petite rivière de Daguar, et doublé le cap Pinero au nord-est, on marche, en se dirigeant vers le nord-nord-est, sur une côte boisée et un peu marécageuse qu'arrosent le Mayaguas, le Canuelo et le Faxardo.

Le cap Pinero n'est éloigné que de cinq lieues de l'île Bièque (nommée aussi *Ile à Crabes*, ou *Boriquen*), longue de 7 lieues environ, large de 2, inculte et inhabitée, mais dont le sol est fertile, couvert de forêts et bien arrosé. Elle a plusieurs golfes profonds, d'un ancrage sûr, et fréquentés par les caboteurs de Saint-Thomas, Saint-Jean, Saint Martin et Sainte-Croix, qui viennent y

couper du bois et faire des échanges interlopes avec les colons de Porto-Ricco. Son milieu gît, suivant Borda (1), au 18° 2' de latitude, 67° 54' 30" de longitude; et suivant Bonne (2), au 18° 7' 7" de latitude, et 67° 34' de longitude. Les Espagnols, qui se prétendent propriétaires exclusifs de cette île, n'en tirent aucun parti, et ne permettent pas aux autres nations de s'y établir (3).

V. Côte Nord-Est, depuis le cap Saint-Jean qui termine le rivage oriental de Porto-Ricco, et commence celui du Nord, jusqu'à la ville capitale (13 lieues et demie).

Du cap Saint-Jean à la Loysa, sur une longueur de sept lieues et demie, le sol est arrosé par les rivières d'Aguas-Prietas, San-Martin, Savanna, Loquillo, Rio-Grande-

(1) Voyage, t. 2, p. 161.

(2) Atlas géograph., Encyclop. méthod.

(3) Voyez sur Bieque, Raynal (*), Masson de Morvilliers (**), Cassan (***), Mentelle (****), etc.

(*) Hist. Philosoph., 178, liv. 12.

(**) Géograph. Encyclop.

(***) Mémoires de la société médic. d'émulation, t. 4.

(****) Géographie mathémat., phys. et politiq., tome 15, page 94.

Herrera et Loysa. Cette dernière, qui est large, profonde, et la seule navigable, traverse une partie de l'île du sud au nord, et se jette dans l'Océan après un cours de 14 lieues.

On trouve en remontant vers la source, et à 8 lieues de l'Océan, la petite colonie de Caguas, composée de 640 habitants fixés sur un des meilleurs terrains de l'île, mais dont les débouchés sont extrêmement difficiles; enfin, les villages de Guaynabo et de Rio-Piedras, plus rapprochés de la capitale. Le premier nourrit une population de 1284 individus, et le second 1636.

CHAPITRE XXIV.

Histoire de Porto-Ricco, depuis 1493 jusqu'en 1765.—Relation du Siége de Saint-Jean, formé par les Anglais le 17 avril 1797, et levé le premier mai suivant.

Porto-Ricco, découvert en 1493 par Colomb, ne fut conquis qu'en 1511 par le capitaine Jean Ponce de Léon, après des combats sanglants et des fatigues extrêmes, sur les indigènes qui défendirent vigoureusement leur liberté : plusieurs aimèrent mieux périr les armes à la main, que d'être enfouis vivants dans les mines où l'avarice les condamnait à fouiller de l'or.

On lit dans les historiens espagnols Herrera (1), Oviedo (2), Juan Castellanos (3) et

(1) Historia general de los hechos, de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar oceano, 1615, in-fol., Madrid.

(2) Historia general de las indias. Salmanticæ, 1547, in-fol.

(3) Varones ilustres de indias, pars 1ª, 1589, in-4.

Soto-Mayor (1), les détails relatifs aux premières guerres et à la conquête de cette île. Je n'ai pas cru devoir en grossir mon ouvrage; mais il m'a paru piquant de rapporter, d'après eux, deux anecdotes extraordinaires, qui datent de ces temps malheureux, et qui prouvent, l'une la profonde ignorance des indigènes, l'autre combien le fanatisme peut outrager l'humanité.

Plusieurs caciques s'étant réunis secrètement pour délibérer sur le moyen de secouer le joug intolérable qu'on leur avait imposé, les plus timides, imbus de l'opinion générale que les Espagnols étaient immortels, voulurent, avant de rien entreprendre, s'en assurer par une expérience décisive. Cette commission délicate fut donnée à l'un d'eux, nommé *Broyoan*, chef d'un canton situé près la rivière d'Anasco.

Un hasard favorable à ses desseins conduisit bientôt chez lui Salcedo, jeune Espagnol, qui voyageait dans cette contrée. Le cacique l'accueillit avec beaucoup d'égards, et lui donna, à son départ, quelques Indiens pour le sou-

(1) Page 45, etc.

lager, disait-il, pendant sa route, mais instruits secrètement du rôle qu'ils devaient jouer. Arrivés sur les bords du Guauravo, l'un des guides chargea sur ses épaules l'infortuné Salcedo, pour traverser la rivière, le jeta dans l'eau, et l'y retint, avec le secours de ses complices, jusqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira ensuite le corps sur le rivage, et, dans le doute s'il était mort ou s'il vivait encore, on lui demanda mille fois pardon du malheur qui était arrivé (1). Cette comédie dura trois jours. Enfin la putréfaction du cadavre ayant convaincu les Indiens que leurs vainquèurs pouvaient mourir, cette nouvelle devint le signal d'une insurrection générale: on tomba de tous côtés sur les Espagnols; cent furent massacrés.

A cette nouvelle, le capitaine Jean Ponce

---

(1) « Senor salcedo, perdonad, que caimos con vos, levantaos para seguir nuestro camino. » (Soto Mayor, page 48.)

Les éditeurs de la collection précieuse connue sous le nom de *Grands et Petits Voyages*, Francfort, 1590—1634, 7 vol. in-fol., ont donné en latin, avec une bonne gravure, le récit de cette anecdote, 4[e] partie.

ayant reçu des renforts de l'île de Saint-Domingue, exerça de cruelles représailles, et vengea la mort de ses frères dans le sang de leurs ennemis. De nombreux détachements parcouraient les campagnes, le fer et la foudre à la main, pour subjuguer les habitants; d'autres allaient à la chasse de ceux qui s'étaient réfugiés dans les bois, et se faisaient accompagner par des chiens dressés à cette espèce de guerre.

Parmi ces animaux, dont les habitudes ont ordinairement quelques rapports avec celles de leurs maîtres, l'histoire a conservé le nom d'un chien qui devint, par son instinct et sa férocité, la terreur des Indiens de Porto-Ricco. *Becerrillo* (c'était le nom de l'animal) savait distinguer les Européens des Américains, et reconnaître les indigènes qui étaient les amis de ses maîtres.

Il les défendait courageusement, et se précipitait avec fureur sur leurs ennemis. Un jour, dit Soto-Mayor (1), ce chien rencontrant à l'écart une Indienne qui portait des dépêches au commandant d'un poste es-

(1) Page 59.

pagnol, allait se jeter sur elle pour la dévorer, lorsque cette femme lui montrant la lettre qu'elle tenait : « Seigneur chien, dit-elle, ne me fais pas de mal : des chrétiens m'ont chargé de transmettre ces dépêches à leurs frères ». A ces mots, *Becerrillo* flaira le papier, et s'étant assuré qu'il avait été écrit par ses amis, il laissa le courrier continuer sa route (1).

L'île était à peine soumise, qu'elle fut ravagée par des myriades de fourmis qui dévorèrent les fleurs, les fruits, et stérilisèrent une partie des cultures. Bientôt après, les vaincus reçurent des vainqueurs la petite-vérole, et leur donnèrent en échange ce mal honteux qui attaque les sources de la vie.

Cependant, les Caraïbes des îles sous le vent, que les Indiens de Porto-Ricco avaient appelés à leur secours, faisaient de fréquentes incursions sur les côtes de la nouvelle colonie; ils tombaient à l'improviste sur les habitations naissantes, et se rembarquaient char-

---

(2) « Perro senòr, yo voy a llevar esta carta de los christianos à los otros : nome hagas mal, perro senor. » El Becerrillo olio la carta, y conociendo que era de sus amos, dexo à la india, sin ofenderla.

gés de butin. Leurs attaques meurtrières furent répétées six fois, jusqu'en 1530. Cette même année, deux ouragans ravagèrent la colonie.

Un grand nombre d'Espagnols, lassés de lutter contre les éléments et les hommes, abandonnèrent Porto-Ricco en 1532, pour s'établir à la Trinité. Mais les uns furent engloutis dans les flots, et les autres périrent sous les flèches empoisonnées des Indiens de cette dernière île.

En 1595, l'amiral Drake, après avoir ravagé les côtes du Pérou et de la Terre-Ferme, saccagea la ville de Saint-Jean, et incendia les bâtiments du port.

Trois ans après, le duc de Cumberland débarqua dans l'île, y mit plusieurs cantons à feu et à sang; et remit à la voile, chargé de dépouilles, avec 70 pièces de canon enlevées aux assiégés. Mais cette expédition lui coûta 400 hommes, moissonnés par les maladies épidémiques.

Tant de malheurs accumulés sur cette colonie naissante, déterminèrent la cour de Madrid à venir à son secours. On augmenta les fortifications du Morro, commencées sous Philippe II. L'île reçut quelques troupes et

quelques munitions : on y rappela les indigènes et les colons qui s'étaient réfugiés dans les autres Antilles.

L'événement justifia bientôt la sagesse de ces mesures. En 1615, une escadre anglaise débarqua des troupes qui s'emparèrent de la capitale dont les approches n'étaient point encore fortifiées; et mirent le siége devant le Morro; mais la garnison, commandée par Don Juan de Haro, fit des sorties si vigoureuses, que l'ènnemi, battu à plusieurs reprises, regagna précipitamment ses vaisseaux.

En 1673, Bertrand Ogeron, fameux chef de flibustiers, tenta en vain deux expéditions contre l'île; il fut repoussé avec perte, et laissa à terre plusieurs prisonniers que le vainqueur condamna à travailler aux fortifications de Saint-Jean.

En 1678, une escadre anglaise de 22 voiles, commandée par Estren, somma la place de se rendre, sous peine d'être réduite en cendres. Mais une tempête violente fit échouer les vaisseaux, et les soldats qui échappèrent au naufrage, furent constitués prisonniers.

Une seconde expédition tentée par les Anglais, en 1702, sur la côte de l'Arecive, ne réussit pas mieux. Le brave Correa, capi-

taine de milice, à la tête de onze soldats seulement, disposa cette poignée d'hommes avec tant d'intelligence, et profita si bien des avantages d'un terrain propre à des embuscades, que l'ennemi, battu et découragé, se rembarqua honteusement.

Ces succès relevèrent le courage des habitants de Porto-Ricco, qui résolurent de prendre l'offensive. Ils armèrent en course pendant plusieurs années, et réussirent à éloigner de leurs côtes les pirates accoutumés à les infester. Déjà la colonie commençait à prospérer, lorsqu'un événement affreux vint la plonger dans la consternation. Une flottille armée à grands frais, sous l'escorte d'un vaisseau de guerre de 50 canons, était à peine en mer, qu'elle fut submergée par la tempête. Elle portait 500 hommes d'équipage : ce désastre ruina un grand nombre de familles. Dès-lors les habitants, mieux éclairés sur leurs vrais intérêts, renoncèrent aux hasards d'une guerre offensive, et reportèrent leur activité vers l'agriculture et le commerce.

Cependant, la colonie languit jusqu'en 1765. A cette époque, la cour de Madrid songea sérieusement à utiliser une de ses

meilleures possessions du nouveau monde, et la mit sur un pied de défense respectable.

Le gouvernement britannique, enorgueilli par la conquête facile de la Trinité, avait conçu les plus vastes projets, et se proposait de soumettre successivement les autres Antilles, appartenant à l'Espagne. D'immenses préparatifs de guerre se faisaient à la Martinique, et tout portait à croire que Porto-Ricco en était le but secret (1). Ces conjectures furent bientôt réalisées.

Le 17 avril, au matin, on signala une escadre ennemie de 72 voiles, qui entrait au mouillage dans la baie de Cangrexos (2).

(1) J'ai rédigé cette notice sur des matériaux authentiques que m'ont fourni à Porto-Ricco même, des officiers français qui avaient contribué à défendre la place.

(2) Golfe situé sur la côte nord de Porto-Ricco à l'est de Saint-Jean, et communiquant à un vaste lac d'eau salée qu'on trouve à 2 kilom. de distance dans l'intérieur des terres.

Cette escadre, commandée par le vice-amiral Harvey, était composée de 7 vaisseaux, dont un à trois ponts, de 6 frégates, 2 corvettes, 4 brigantins et 53 bâtiments de transport. Elle portait

Aussitôt on battit la générale : les troupes de ligne, composées d'un régiment incomplet, de cinq compagnies de cavalerie, et les dix-huit compagnies de milice coloniale furent distribuées dans les postes essentiels, avec les armes et les instructions nécessaires. Le château Saint-Cristophe, près la porte de terre, fut confié à don Philippe Ramirès, commandant du génie ; celui de Morro à don : . . . . , commandant du corps royal d'artillerie ; le Saint-Antoine fut remis à don Ignace Mascaro, capitaine du génie ; et le Saint-Jérôme, à don Théomiro Del Toro. On plaça aussi dans les lieux les plus convenables de la rade, dix-huit chaloupes canonnières, sous les ordres de don Francisco de Castro, capitaine de frégate, et parent du gouverneur.

Cependant, au premier signal du danger, les Français, momentanément fixés à Saint-Jean (1), volèrent sur la place au nombre

5 régiments anglais, 4 régiments allemands, 1500 sapeurs et 600 artilleurs, aux ordres du général en chef Albercombrie.

(1) Les uns étaient des marins au service de la république, ou en activité sur des corsaires parti-

d'environ 300, précédés du citoyen Paris (1), agent maritime de la république à Porto-Ricco. Ils demandèrent généreusement à partager, avec la garnison, l'honneur de défendre la colonie. Le gouverneur accepta, avec reconnaissance, une proposition qui devenait pour lui le gage de la victoire; et cette nouvelle répandit un encouragement général parmi le peuple.

Cinquante Français furent aussitôt placés au fort Morro, qui défend l'entrée du port; cinquante autres à celui de la Princesse, en avant de la porte de terre; soixante dans les

---

culiers. Deux cents bâtiments et plus, enlevés à l'Anglais pendant la guerre, et conduits à Porto-Ricco, où ils avaient répandu l'abondance, sont une preuve de leur bravoure et des pertes essuyées par le commerce britannique. Les autres étaient de malheureux colons des îles Françaises, réfugiés sur une terre étrangère, nourrissant dans leurs ames l'amour de la métropole qui leur était toujours chère.

(1) Créole de l'île Saint-Pierre de Miquelon, officier de l'ancienne marine française, et qui a commandé avec distinction plusieurs corsaires dans la guerre actuelle.

batteries de Sainte-Hélène et Saint-Augustin, qui protègent l'entrée de la rade; cinquante artilleurs, commandés par Baron (1), allèrent renforcer la garnison du Saint-Jérôme; enfin, soixante autres furent incorporés dans un détachement de deux cents hommes du régiment fixe, commandé par MM. Viscarrondo, Linarès et Toro, qui avaient reçu l'ordre de se porter en avant avec six pièces de canon (savoir, deux à la disposition des Français, et quatre à celle des Espagnols), du côté de Cangrexos, pour s'opposer au débarquement de l'ennemi. Les Français, commandés par Baron, impatients de se mesurer avec les Anglais, n'attendent pas qu'on attelle les chevaux aux pièces dont ils sont chargés; ils s'élancent sur les traits des affûts, se les passent en bandoulières, traînent eux-mêmes les canons à une lieue de distance, et volent au champ du combat, en faisant retentir l'air de leurs chansons guerrières. Arrivés près du lieu de débarquement, ils y passèrent la nuit.

---

(1) Né à Honfleur, connu, dans le cours de cette guerre, par les prises nombreuses qu'il a faites sur les Anglais.

Le lendemain, à la pointe du jour, Baron fut chargé d'aller à la découverte, pour reconnaître la position et les forces de l'ennemi; il revint bientôt annoncer qu'environ 1200 Anglais étaient débarqués, et que déjà une avant-garde s'était mise en marche. A cette nouvelle, une partie du détachement se replia sur la ville, abandonnant quatre pièces, après les avoir enclouées : Baron, incapable de soutenir seul les efforts d'un ennemi qui s'avançait en bon ordre, ne voulut pas cependant céder le champ de bataille sans s'être mesuré avec les Anglais. Soutenu par quelques Français qui ne l'avaient pas quitté, résolus de partager sa fortune, il dirigea son artillerie sur l'ennemi et lui envoya cinq décharges; mais fatigué par une course pénible, et manquant des forces suffisantes, il fut contraint d'abandonner un de ses canons, et de se replier sur la ville. Arrivé à la porte de terre, Baron y rencontra le gouverneur occupé à rallier les fuyards.

Cependant, les républicains désespérés de voir qu'une de leurs pièces allait devenir la proie d'un ennemi victorieux, revolèrent à Cangrexos : un heureux succès couronna leur audace, et ils ramenèrent la pièce en triom-

phe. Mais les autres canons tombèrent au pouvoir de l'ennemi qui, supérieur en force, et soutenu par le feu de son escadre, débarqua environ 3000 hommes, et assit son quartier général à la maison épiscopale de Cangrexos.

Ce poste, situé à deux lieues de Saint-Jean et à une de la mer, sur le sommet d'une colline d'où l'on découvre un vaste horizon, parut au général Albercombrie plus convenable qu'un autre, pour observer son camp, sa flotte, et tous les mouvements des Espagnols.

L'Anglais s'était approché du magasin à poudre, situé à la pointe de Maria-Flores. Il était essentiel d'empêcher qu'il ne s'emparât de ce poste; ainsi le gouverneur donna ordre de le vider. Pour favoriser ce travail, les chaloupes canonnières mouillées dans la baie, protégeaient les ouvriers par mer, tandis que les forts Saint-Jérôme et Saint-Antoine faisaient un feu continuel sur l'espace situé entr'eux et le magasin: enfin une partie des poudres fut enlevée au bout de deux jours, et le reste jeté à la mer. Dans cette opération précipitée, deux hommes furent tués, quatre blessés et six faits prisonniers.

Le 19, le commandant du fort Saint-Jérôme fit mettre le feu aux cases des environs, qui pouvaient favoriser quelque entreprise ennemie.

A cinq heures du soir, une patrouille rentra en ville, avec un officier ennemi blessé, qui expira avant d'arriver chez le gouverneur.

A sept, le lieutenant de roi, don Benito Perez, à la tête de 1000 hommes, alla se porter entre le Saint-Jérôme et les nouvelles tranchées, afin d'empêcher l'ennemi de continuer les travaux qu'il avait commencés pour battre le fort.

A neuf, un détachement, commandé par Linarès, se porta du côté de Bayamond pour repousser l'ennemi qui tentait de pénétrer dans cette partie de l'île; il y arrêta sept Américains, dont un capitaine et deux nègres qui passaient dans le camp des Anglais.

A dix, le gouverneur apprenant que le feu des ennemis pleuvait sans cesse sur le Saint-Antoine, ordonna au brave Mascaro, qui y commandait, d'établir derrière ce poste une batterie de deux pièces.

Pendant la nuit, l'Anglais essaya de foudroyer les chaloupes canonnières de la baie;

mais l'artillerie des forts fit bientôt taire la sienne.

Le même jour, un parlementaire avait apporté au gouverneur la lettre suivante :

« A bord du *Prince de Galles*, le 18 avril 1797.

» MONSIEUR,

» Les commandants des forces de sa ma-
» jesté britannique, de terre et de mer, sont,
» dans ce moment, disposés à accorder au
» gouverneur de Porto-Ricco les termes les
» plus honorables, tant pour lui et sa gar-
» nison, que pour les habitants, au cas qu'il
» veuille rendre la ville et la colonie à sa
» majesté britannique : on y maintiendra la
» religion, les lois, etc. Mais si le gouver-
» neur refuse ces offres, il sera personnel-
» lement responsable de ne pouvoir obtenir
» une capitulation aussi honorable, lorsque
» nous viendrons à traiter avec lui. »

Signé RAPHAEL ABERCOMBRIE,
HENRI HARVEY.

Don Raimond de Castro répondit à cette letire avec le ton d'un chef incorruptible.

L'officier espagnol Palatino, chargé de

porter aux généraux anglais la réponse du gouverneur, annonça à son retour les détails de son entrevue avec eux. Depuis le commencement du siége, le pavillon français flottait à côté de l'étendard espagnol, sur tous les forts de la ville et des environs, excepté sur ceux de Saint-Antoine et de ...... où il n'y avait pas de Français. L'amiral Harvey, non content de témoigner à l'officier parlementaire sa surprise de voir ainsi deux pavillons différents, arborés sur les mêmes forts, demanda à Palatino s'il y avait beaucoup de républicains employés au service de la place? « J'en ignore le nombre; mais il s'en trouve partout où vous voyez flotter l'étendard tricolor. »

Sur ce rapport, le gouverneur invita M. Paris à retirer les pavillons tricolors, dont la vue offusquait l'ennemi, et en donna avis à l'amiral anglais, qui répondit le lendemain 21.... « J'ai eu l'honneur de recevoir la lettre de votre excellence, concernant le pavillon républicain qui flottait à côté de celui d'Espagne, sur les fortifications de votre ville; c'était une simple question de curiosité faite à l'officier, puisqu'il ne s'était jamais vu deux pavillons différents sur les

mêmes forts. Votre excellence est libre de faire flotter quel pavillon elle jugera à propos sur les forteresses de Porto-Ricco.... » Signé *H. Hervey* (1).

Plusieurs déserteurs, passés dans le camp des Espagnols, rapportèrent qu'un ingénieur français, M. de Fisson, au service des Anglais, avait été tué d'un boulet en allant reconnaître le fort Saint-Jérôme. Ils ajoutèrent que l'armée ennemie commençait à manquer de vivres; que la vue du pavillon républicain y avait jeté le découragement, et que la plupart des émigrés, qui en faisaient partie, étaient résolus de passer du côté des Espagnols, à la première occasion.

Pendant que ces nouvelles répandaient l'allégresse parmi la garnison, l'ennemi se présentait en force, à neuf heures du soir, pour surprendre les premiers postes. L'action s'engagea avec chaleur; tandis qu'un

(1) Le pavillon seul fut enlevé, mais les Français restèrent à leur poste. Ceux du fort Saint-Jérôme, entr'autres, montèrent sur les parapets pour annoncer à l'ennemi, par leurs gestes et leurs acclamations très-énergiques, qu'ils n'avaient pas désemparé.

feu de file, bien nourri, tenait l'Anglais en échec, M. de la Bussière, colonel de milice et Français d'origine, s'avança rapidement à la tête de mille hommes pour tourner les assiégeants. Cette diversion, jointe au feu croisé des forts et des chaloupes canonnières, força l'ennemi à une retraite précipitée.

Cependant M. Paris voulant mettre à profit les dispositions connues des Français employés au service de l'armée anglaise, fit remettre, dans le camp ennemi, au lieu même indiqué par les déserteurs, la lettre suivante, où l'on trouve le langage de la patrie, exprimé avec la sensibilité d'une mère tendre, qui s'adresse à des enfants égarés :

« *A tous les Français réunis sous la ban-*
» *nière britannique, pour l'attaque de*
» Porto-Ricco.

» Messieurs et chers compatriotes,

» Notre nouvelle alliance avec l'Espagne,
» la manière hospitalière et bienfaisante avec
» laquelle s'est conduit, envers nous, M. de
» Castro, gouverneur de Porto-Ricco, ont
» ému dans le cœur de tous les Français
» actuellement dans cette île, la sensibilité

» qui leur est si naturelle, et les sentiments
» de leur reconnaissance. Nos principes nous
» ont imposé le devoir de lui donner des
» preuves de notre dévouement, et nous
» avons saisi avec empressement l'occasion
» qui se présente, de partager avec lui les
» hasards de la guerre, en nous joignant à
» son armée pour repousser l'ennemi com-
» mun qui le menace.

» Les puissants moyens dont il a su s'environ-
» ner, ses talents militaires, ceux des chefs qui
» le secondent, le courage de nos compagnons
» d'armes, et la valeur de tous ceux qui por-
» tent le nom que nous aimons encore à vous
» conserver, nous assurent une victoire com-
» plète. L'avantage des localités, la fertilité
» du sol, nous promettent un avenir heu-
» reux; et si nos jouissances ne sont point
» parfaites, elles ne seront troublées que par
» le souvenir amer d'avoir enseveli, sous les
» ruines de nos ennemis, des victimes de leur
» bravoure, que la voix de la nature nous
» défend de méconnaître. Le même ciel nous
» a vu naître, la même mère nous a nourris,
» les mêmes liens nous ont unis, et s'ils ont
» été rompus, n'en accusons que l'intrigue,
» l'ambition et la perfidie d'une famille étran-
» gère.

» Les sentiments qui vous animent nous » sont connus : nous leur rendons justice, » puisque la source où vous les avez puisés » nous est commune........ L'honneur du nom » français a toujours été votre guide ; nous » n'avons jamais eu d'autre but : mais nous » avons agi en sens contraire, et peut-être » très-près d'être d'accord sur les choses, » nous n'avons erré que sur le mot, que sur » la direction des moyens.

» Quatre années d'incertitudes, d'une vie » pénible et fatigante, de grands efforts inu- » tiles, des injustices, sans doute, de la part » de vos chefs, et la certitude de leur ingra- » titude, doivent vous avoir démontré la fra- » gilité de leurs promesses et la fausseté des » principes d'après lesquels on vous fait agir » pour vous conduire au but, uniquement » calculé sur des intérêts particuliers diamé- » tralement opposés aux vôtres......

» Nous avons pour vous la parole de M. de » Castro qu'il vous accueillera en bon père ; » vous trouverez en lui un avocat, un pro- » tecteur auprès de notre mère commune ; » nous nous empresserons de vous ouvrir nos » bras pour vous y recevoir en frères et en » véritables amis.

» Venez donc partager avec nous la paix » et la tranquillité qu'il est si difficile de » trouver ailleurs : vous vous assurerez un » chemin pour rentrer, lorsqu'il en sera » temps, au sein de notre patrie, et nous » jouirons, en attendant, ensemble des bien- » faits d'un gouvernement sage et protecteur, » qui nous offre un asile assuré, et qui nous » garantit la disposition des fruits de notre » activité et de notre industrie, qu'il nous » mettra à même de faire valoir.

» Nous sommes avec attachement et con- » sidération,

» Messieurs et chers compatriotes,

» *Signé* Paris, *commandant les troupes françaises.* »

M. le gouverneur écrivit sur cette lettre l'apostille suivante :

« *Sera inviolable mi palabra : por ningun » motivo faltare a ella : acogere con la » mayor complacentia, a todos los Fran- » ceses à qui se dirige este exhorto ; y baxo » esta securidad, los aguardo con los brazos » aviertos.*

» Puerto-Ricco, 22 avril 1797. »

Signé Castro.

Cette lettre obtint une partie du succès qu'on devait en attendre. Environ cinquante émigrés vinrent se réunir sous les drapeaux espagnols : tous brûlaient du désir de tourner leurs armes contre les Anglais. Mais à peine furent-ils rendus en ville, qu'une prison devint la récompense de leur dévouement. Le gouverneur, soupçonnant à tort quelque trahison, les fit tous incarcérer, à l'exception de deux. En vain Paris s'intéressa pour eux, les Français détenus ne recouvrèrent leur liberté qu'après le siége....

Cependant, tandis que les batteries de la place et celles de l'ennemi jouaient sans cesse les unes contre les autres, plusieurs détachements disséminés dans la campagne harcelaient continuellement les différents postes anglais; l'un d'eux, aux ordres de don Francisco Andino, syndic du cabilde et bon militaire, ramena trente-trois prisonniers qui confirmèrent les détails précédemment donnés par les déserteurs, sur la détresse et le découragement des ennemis. On apprit d'eux que les Anglais avaient débarqué quatre mille hommes de troupes, mille travailleurs, toute leur artillerie, et construit quatre batteries.....

Le 23, de nouveaux déserteurs annoncè-

rent que la disette et le découragement continuaient de siéger dans le camp des Anglais qui avaient déjà perdu deux cents hommes, sans compter un plus grand nombre de blessés.

Depuis le commencement du siége, les travaux nécessaires pour entourer la ville de fossés, de tranchées, de chevaux de frise, se poussaient avec vigueur; ils furent enfin terminés le 24, et permirent aux Espagnols de prendre plus fréquemment l'offensive. Le même jour, les postes avancés firent 14 prisonniers.

Les Anglais avaient construit, dans une position avantageuse nommée l'*Olympe*, une nouvelle batterie de trois pièces pour battre avec plus d'avantage le Saint-Jérôme et le Saint-Antoine, déjà considérablement endommagés. Une bombe, lancée du premier de ces forts, fut dirigée avec tant de justesse, qu'elle tomba au milieu des retranchements ennemis. L'explosion subite qui en résulta fit augurer qu'elle avait incendié les poudres des assiégeants, et porté le trouble dans leurs lignes. Le soir, une frégate de 44 s'approcha du Saint-Jérôme, et lui tira quelques bordées; mais elle fut bientôt écartée par le feu d'une coulevrine de ce fort.

dirigé sur les chaloupes de la baie, aux ordres de don Francisco de Castro, qui fut obligé, plusieurs fois, de rétrograder pour empêcher leur destruction.

Un Irlandais nommé *Nègre*, habitant de Porto-Ricco depuis vingt-cinq ans, fait prisonnier sur son habitation par une patrouille anglaise, avait été conduit au général ennemi avec deux de ses nègres. Rendu à la liberté, il vint en ville, et publia les détails suivants d'une conversation qu'il avait eue avec Abercombrie : « Y a-t-il beaucoup d'eau dans la » ville? — Elle en est approvisionnée pour » plus de six mois. — Renferme-t-elle une » nombreuse population? — Si considérable » qu'elle manque de logement. — Y a-t-il » beaucoup de Français? — Je n'en connais » pas le nombre. » Sur ces réponses, le général anglais frappa la terre de son pied avec l'expression du dépit le plus prononcé, en disant qu'il avait été trompé sur les forces de l'île et les dispositions de ses habitants. En effet, Porto-Ricco avait dans ce moment sous les armes 16,000 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie, en comptant les recrues et les Espagnols de la campagne, qui accouraient

tous les jours à la défense de la capitale. Cinq déserteurs arrivés ce même jour annoncèrent que les ennemis avaient déjà perdu 600 hommes mis hors de combat par la mort, la maladie ou la désertion.

L'Anglais n'ignorait pas que le Saint-Jérôme était occupé par des Français dont les batteries incommodaient extrêmement les siennes. Furieux d'être arrêté par cet obstacle invincible qui neutralisait tous ses efforts, il battait avec acharnement ce château qui, inondé de bombes et de boulets, ouvert de toutes parts, n'était qu'un monceau de ruines. La plupart des intrépides soldats employés au service de ce fort avaient été mis hors de combat. Une bombe ennemie acheva d'en blesser dangereusement seize, parmi lesquels se trouvaient deux officiers. Sur cette nouvelle, le gouverneur fit inviter Baron à évacuer la place, après en avoir retiré les munitions, afin de se soustraire à une mort inévitable. Mais ce brave répondit, au nom de ses frères d'armes, qu'il avait fait serment de défendre ce poste, et qu'il s'ensevelirait sous ses décombres plutôt que de l'abandonner. Le salut d'une ville en état de siége demande des précautions extraordinaires qui

seraient tyranniques en temps de paix. En conséquence, le gouverneur acheva de faire arrêter et traduire en prison, par mesure de sûreté générale, neuf étrangers Irlandais, Danois, Français, Américains, la plupart domiciliés à Porto-Ricco.

Le 28, à dix heures du matin, quelques bâtiments de l'escadre anglaise mirent à la voile, et coururent différentes bordées devant la place. Le soir, ils multiplièrent leurs signaux, au point de faire craindre une attaque générale. Dans cette attente, les postes furent doublés.

En effet, le lendemain dès six heures, une fusillade terrible se fit entendre du côté du pont de Martin-Pena : c'était le résultat d'une attaque vigoureuse engagée de ce côté par un bataillon de 1200 hommes, et deux compagnies de cavalerie, aux ordres de MM. de Lara, lieutenant du régiment fixe, et Pepedia, officier de milice de Toa-Alta. Leur audace les aurait maintenus au-delà du pont, qu'ils avaient déjà franchi, si l'ennemi, sorti en forces de son quartier-général peu éloigné, et soutenu par le feu d'une batterie précédemment établie au même lieu, ne l'avait obligé de rétrograder en-deçà ; mais intimidés

par cette attaque brusque, les Anglais firent à l'instant sauter le pont au moyen d'une mine dont l'explosion précipitée coûta la vie à vingt d'entr'eux.

Deux heures après, le bouillant Pepedia ayant eu l'imprudence de se porter trop en avant, fut atteint d'une balle, et tomba mort. Le soir, un grand nombre de déserteurs annonça que la perte de l'ennemi avait été considérable ; qu'une division funeste régnait entre les deux généraux de terre et de mer ; que, découragés par l'attaque du matin et par leurs pertes nombreuses, ils paraissaient résolus d'abandonner le siége. Bientôt un incendie général des broussailles et arbustes qui environnaient le camp des ennemis, fit augurer qu'il était allumé pour favoriser leur fuite.

Le rapport unanime d'un grand nombre de déserteurs confirma, le 30, ces soupçons. L'ennemi, craignant d'avoir sur les bras toutes les forces de l'île, s'embarqua avec autant de désordre que de précipitation, abandonnant une partie de ses armes et de ses munitions.

A cette nouvelle, le gouverneur envoya un officier au poste de Miraflorès, et un pi-

quet de cavalerie vers la bouche de Cangrexos, pour constater la vérité des faits. L'un et l'autre revinrent bientôt, apportant l'agréable nouvelle qu'ils avaient trouvé le camp évacué d'hommes, mais garni de neuf canons de grosse artillerie, de six mortiers, deux obusiers, plus de cinq cents bombes, quatorze charrettes, quarante échelles; sans compter les poudres, fusils, sabres, boulets, viandes, farines, tentes; enfin, toutes les munitions de guerre et autres objets nécessaires pour un siége. Le général Albercombrie lui-même n'avait pas eu le temps d'embarquer cinq chevaux qui lui appartenaient.

Les journées des 1, 2 et 3 mai furent employées à réparer les ravages du siége, capturer les déserteurs ennemis disséminés dans l'île, vider le camp des Anglais, et à préparer la fête que l'on destinait aux vainqueurs.

Le 4, l'armée victorieuse, chargée des dépouilles de l'ennemi, rentra en ville, aux sons d'une musique guerrière. Le gouverneur, le lieutenant de roi, l'état-major, étaient à la tête. Après eux marchaient le corps royal d'artillerie, le régiment fixe, et la milice coloniale, suivis des Français qui s'avançaient sur huit de front, drapeau déployé, conduits par le capitaine Paris.

Le cortége se dirigea, en cet ordre, vers la cathédrale, où l'on chanta un *Te Deum*. Cette cérémonie religieuse et guerrière parut plus touchante et plus majestueuse encore, lorsqu'on vit les drapeaux espagnols et français suspendus à côté de l'autel, où ils flottent comme un monument de la victoire, consacré au Dieu des armées, et un gage de l'alliance cimentée entre deux nations généreuses.

Telle fut l'issue d'un siége imprudemment entrepris par six mille Anglais, devenus présomptueux depuis la conquête de la *Trinité*, contre une place, la plus forte, peut-être, de l'Amérique espagnole, après Carthagène et la Havane, défendue par une garnison nombreuse, aux ordres d'un gouverneur intègre, et par trois cents braves Français.

La perte de l'ennemi fut de cent cinquante prisonniers, deux cent cinquante morts, et trois cent dix blessés. Les Espagnols perdirent cent hommes, et environ deux cent quarante-trois blessés.

CONCLUSION.

Si l'histoire désigne à la censure publique les lâches qui trahissent la cause sacrée de la patrie, elle doit consigner dans ses annales

le nom des citoyens qui se dévouent généreusement au salut public. Ainsi, pour ajouter à la liste honorable des braves de l'une et de l'autre nation, qui se sont distingués pendant le siége, nous signalerons,

Parmi les Espagnols :

Don Ramond de Castro, gouverneur de Porto-Ricco, depuis le 20 mars 1796, mérite la reconnaissance nationale, pour avoir augmenté la force armée de l'île, approvisionné les magasins de vivres, les arsenaux d'armes, achevé rapidement les fortifications commencées, déployé, pendant le siége, les talents d'un général actif, et conservé à la métropole une colonie précieuse.

Aussitôt que ce gouverneur apprit la déclaration de guerre entre l'Angleterre et l'Espagne, il s'occupa des moyens d'augmenter la garnison de Saint-Jean : à cet effet il renforça de deux cent cinquante hommes l'école pratique d'artillerie; remplit pour six mois en farines et en salaisons les magasins de la ville; tira des villages de Loysa, Faxarde et Humacao, quatre cent soixante-quatre hommes pour compléter le régiment du fixe : ce corps, joint aux dix-huit compagnies de

milice coloniale et à celles des artilleurs et mineurs, ne formait qu'un total de trois mille cent soixante hommes. Don Ramond jugeant cette force insuffisante pour défendre l'île, organisa une compagnie de cent sept vétérants retirés du service, et une autre de cent huit Catalans. Les travaux nécessaires à la défense de la place furent confiés à une compagnie promptement organisée de nègres esclaves : il fit, en outre, un appel à tous les habitants de l'île, pour les engager à voler à la défense de leurs foyers, et cette exhortation patriotique obtint tout l'effet qu'on pouvait en attendre.

Don Benito Pérèz, lieutenant de roi, chargé de l'immense direction de toutes les opérations relatives à la défense de la place, bon militaire, plein de bravoure et d'honneur, actif et infatigable. Tantôt il se portait vers les postes qui réclamaient sa présence, tantôt dirigeait de son cabinet, avec autant de promptitude que de sagacité, le département confié à ses soins.

M. de Saint-Just, né Français, capitaine du régiment fixe, au service d'Espagne depuis quinze ans.

Don Pardina, officier du génie, qui ne quitta pas un instant les tranchées.

A ces noms, nous ajouterons ceux de MM. Viscarrondo (1) et Lizon, officiers du régiment fixe. Ce dernier chargeait lui-même sur ses épaules les sacs de terre qui devaient masquer les canons, pour encourager les soldats à imiter son exemple... Don Emilio, adjudant de la place... MM. Vincent Andino, officier de milice... Pons et Mendinuet, officiers d'artillerie.

Couro, sergent de milice, qui s'était emparé, dans une sortie, de seize prisonniers, parmi lesquels était le capitaine anglais Dower, se rendit chez le gouverneur pour lui rendre compte de cette expédition. Son excellence eut la faiblesse de lui présenter 200 piastres; mais le brave sergent, indigné d'une offre qui semblait mettre sa valeur à l'enchère, lui dit :

« Croyez, mon général, que l'intérêt ne
» m'a pas dicté cette action ; veuillez rendre
» plus de justice à mes sentiments, et ne

---

(1) Jeune officier plein de valeur, nouvellement arrivé d'Europe, où ses talents lui avaient fait obtenir le grade de lieutenant-colonel.

» doutez pas qu'il serait glorieux pour moi » de périr en sauvant mon pays ». A cette réponse, le gouverneur pria Couro d'accepter un brevet de sous-lieutenant.

Parmi les Français.

Aux noms des citoyens Paris et Baron, déjà cités avec éloge, nous joindrons ceux qui suivent :

Lobeau, capitaine du corsaire *le Triomphant;*

Daubon, capitaine du corsaire *l'Espiègle;*

Hirigoyen, commandant en second, sous Baron ;

Roussel, Larzac, Mallet, Chateau, aides-de-campdu citoyen Paris, sans cesse exposés au feu des batteries ennemies, et que leur vigilance portait rapidement dans tous les postes pour activer le service de la place.

Bernard, capitaine de prises, un des artilleurs du fort Saint-Jérôme, chargé de la direction d'un mortier, s'en servait avec tant de justesse, que la plupart de ses coups portaient sur les batteries anglaises. Il eut l'adresse de faire sauter une partie des poudres et des caissons du fort *l'Olimpe*, occupé par l'ennemi.

Parmi les officiers de santé.

L'homme sensible qui consacre ses talens, ses veilles, et souvent sa santé au soulagement des infirmes, est un être précieux qui mérite la reconnaissance de ses concitoyens. Non content de visiter les hôpitaux, où il respire trop souvent les miasmes putrides d'une atmosphère empestée, et de donner aux malades les secours nécessaires, il répand ses bienfaits sur les pauvres, dont il est le protecteur; verse dans leurs ames flétries par la douleur ou la misère, le baume de la consolation : tantôt il rend à la société un magistrat intègre, organe impassible des lois; un philosophe profond, dont les écrits lumineux ont agrandi l'horizon du génie; un sage, qui indique aux hommes la route du bonheur. Tantôt sa tendre sollicitude prolonge les jours d'un bon père, d'une épouse fidèle, d'un citoyen zélé. ... Mais comment caractériser son dévouement héroïque, lorsque, jour et nuit, au milieu des camps et presque sur le champ de bataille, où la mort vient d'entasser ses victimes, il rend à la patrie un valeureux soldat couvert de blessures honorables !

Nous citerons avec éloge les officiers de

santé de Porto-Ricco, qui ont donné, pendant le siége, cet attendrissant et sublime exemple.

A la tête de tous, nous placerons le jeune Geunon, chirurgien français du corsaire *l'Espiégle*, qui ne quitta pas un instant le fort Saint-Jérôme au moment du plus grand danger, pour donner, jour et nuit, aux nombreux blessés de ce poste, les secours de son art.

Après lui figurent honorablement don Francisco Oller, élève de l'école de Barcelone, chirurgien-major de l'hôpital de Porto-Ricco; et le docteur Louis-Raiffer, médecin de Paris, aggrégé à l'université de Santo-Domingo.

CHAPITRE XXV.

Administration politique et civile. — Revenus, Dépenses. — Régime ecclésiastique.

L'ILE est gouvernée par un commandant général, à la nomination du roi, et résidant à Saint-Jean. Ce chef, qui prend le titre de colonel, a la direction et la surintendance de toutes les affaires civiles et militaires : la force armée est à sa disposition. Il est le président du conseil des finances, et prononce, assisté d'un assesseur, sur toutes les causes civiles et criminelles qui lui sont déférées en seconde instance. Cependant on peut appeler de ses jugements à l'audience supérieure établie à......

Ordinairement la cour de Madrid envoie, ou nomme sur les lieux, un inspecteur pour épurer les comptes de chaque gouverneur à la fin de la gestion. Mais alors l'innocence opprimée et sans appui n'obtient pas toujours justice contre l'autorité riche et puissante.

L'administration générale est partagée en

deux arrondissements qui embrassent toutes les paroisses de la colonie. Les villes de Saint-Jean et de Saint-Germain en sont les chefs-lieux.

La juridiction de la première comprend toute la partie de l'île située entre la côte orientale, la rivière du Camuy au nord-ouest, et celle de Xacagua au sud-est. Elle s'étend sur dix-huit communes. Celle de la seconde s'exerce sur quatorze communes, et embrasse le reste de l'île.

Chaque arrondissement est administré par un cabilde, ou municipalité centrale, composé de deux *alcades* ordinaires, de six *régidors*, deux *alcades* de la *hermandad*, un procureur général et un secrétaire. Cette municipalité est présidée par le gouverneur, ou, dans son absence, par l'assesseur.

Toutes les affaires civiles et criminelles de l'arrondissement sont portées devant les alcades ordinaires. Les régidors sont chargés de veiller à l'approvisionnement du chef-lieu, et de régler le prix des denrées.

Les alcades de la hermandad (officiers de la gendarmerie), veillent à la tranquillité publique, et s'assurent de la personne des prévenus.

Le procureur général exerce l'honorable fonction de défenseur des droits et des intérêts du peuple.

Le tribunal de la *Hacienda* (conseil des finances) est composé du gouverneur, de son assesseur, d'un trésorier et d'un contador ou payeur. Ses attributions sont de percevoir les impôts, les droits de la douane et autres revenus royaux. Il ordonnance le paiement des troupes, les dépenses nécessaires à l'entretien des fortifications, et connaît de toutes les contestations relatives aux finances.

Chaque commune est immédiatement régie par un juge ou maire, à la nomination du gouverneur, et qui prend le titre de *teniente de guerra* (lieutenant militaire). Cet officier est chargé du matériel des milices ou gardes nationales ; il veille à la sûreté publique, à la police des prisons, à l'entretien des routes, à la répartition et à la perception des impôts, et promulgue les lois. Il agit d'après les instructions et sous les ordres du gouverneur.

Les citoyens inscrits sur la liste des milices jouissent des mêmes prérogatives que les troupes de lignes. Leurs officiers prononcent sur les délits personnels et sur les affaires particulières au corps. Ces milices sont généra-

lement utiles, et ont plus d'une fois sauvé la colonie de l'invasion étrangère. En 1778, elles étaient composées de mille neuf cents fantassins et de deux cents cavaliers.

Revenus et dépenses.

Les revenus du fisc consistent dans les objets suivants :

1° Dixmes perçues pour le compte du gouvernement. Avant 1765, elles ne rendaient que 81,000 liv. En 1778, elles s'élevèrent à 230,418 liv., et elles produiraient le double de cette somme, si on apportait plus d'exactitude et de bonne foi dans leur perception.

2° Droit de mutation, de deux et demi pour cent sur toutes les ventes qui se font dans l'île. En 1778, cette branche rapporta 20,000 liv.; en 1797, 36,000 liv.; terme moyen, 28,000 liv.

3° Les produits des douanes. Avant 1765, ils ne s'élevaient pas au-dessus de 6000 liv. Mais depuis l'ordonnance de ...... qui ouvre le port de la capitale à tous les bâtiments expediés par la métropole, ils ont produit 45,000 liv. en 1776, et 80,000 en 1778.

4° L'estampille ou timbre des esclaves, à raison de 5 francs 22 cent. par nègre importé

dans la colonie. Avant 1780, ce tribut honteux ne rapportait pas plus de 5,000 liv., tant était grand le nombre d'Africains introduits par fraude. Depuis l'édit du 25 janvier 1780, qui supprime, en ce point, le privilége de la compagnie, et permet aux colons de tirer eux-mêmes de l'étranger les esclaves dont ils ont besoin, cette branche de revenus a doublé.

5° La taxe de douze pour cent sur le rhum fabriqué dans la colonie. Cet impôt a produit, en 1778, 35,000 liv., et en 1790, environ 50,000 liv.; il s'éleverait au double de cette somme, si le gouvernement permettait la libre exportation des eaux-de-vie à l'étranger.

6° Une redevance de 82 centimes, imposée sur chaque portion de terre de 97,657 mètres (25,708 toises) mise en culture, et de 51 c. pour celle qui restera en pâtures. Ce tribut, destiné à payer l'habillement des milices, a été, jusqu'à ce jour, insuffisant pour cet emploi. En 1786, il ne rapportait que 7500 liv.

RÉSUMÉ.

REVENUS.	
Dixmes	238,418 fr.
Droit de mutation	28,000
Douanes	80,000
Estampille	10,000
Rhum	50,000
Redevance foncière	7,500
TOTAL	413,918

	DÉPENSES FIXES EN 1788.	
TRAITEMENT.	Du gouverneur	30,000 fr.
	Du lieutenant de roi	15,000
	Du sergent-major	6,000
	De deux adjudants-majors	6,000
	Du contador en chef	6,000
	Du trésorier	6,000
	Du garde-majeur	1,800
	Du garde-magasin	2,400
	De l'assesseur	4,000
	Des cinq officiers de la trésorerie	9,400
	Des 12 mariniers de la chaloupe royale	7,200
	Des percepteurs des impositions	5,500
	Du médecin de l'hôpital	3,800
	Des pharmaciens	8,500
ENTRETIEN.	Du château Morro	1,900
	D'un régiment d'infanterie	1,080,000
	Du corps de milice	180,000
	De l'hôpital général	110,000
	De l'hôpital de la Conception	1,080
	TOTAL	1,484,580

BALANCE par aperçu pour une année.

Recette	413,918
Dépense	1,484,580
Déficit	1,070,662

Ce déficit énorme est couvert par 2,439,290 livres, que Porto-Ricco reçoit annuellement du Mexique. L'excédant de cette somme sert à payer les objets non compris au tableau précédent, savoir :

Le corps du génie, celui de l'artillerie, la cavalerie, l'entretien des fortifications et autres ouvrages publics; quelquefois un deuxième régiment d'infanterie, selon les besoins de la garnison; les frais du culte; les administrations civiles; les tribunaux, etc., etc.

Jusqu'à ce jour, le gouvernement n'a destiné aucun fonds fixe pour les défrichements, les routes, l'éducation, etc.

Nota. Je ne donne point comme authentique le tableau précédent. L'administration des finances, à Porto-Ricco, est enveloppée des ombres du mystère qu'un étranger doit avoir peine à percer. L'augmentation de cultures, de commerce, de population et de dépenses depuis 1789, mais surtout pendant la dernière guerre, a dû apporter à plusieurs de ces articles des changements considérables.

Un tribunal ecclésiastique (l'officialité), composé de l'évêque, d'un vicaire général, un proviseur en second et un fiscal, prononce

sur toutes les affaires matrimoniales, ecclésiastiques et bénéficiales : mais ces décisions, en cas d'appel, doivent être confirmées par l'autorité séculière. Deux vicaires délégués de ce tribunal résident, l'un à Saint-Jean et l'autre à Saint-Germain.

L'évêque de Porto-Ricco est suffragant de l'archevêque de Santo-Domingo ; le siége épiscopal a eu trente-six prélats depuis 1511, époque de son érection, jusqu'au titulaire actuel D. Francisco-Ximenès Pérez.

Toutes les cures sont à la nomination du roi : à cet effet, l'évêque présente trois candidats au gouverneur qui en choisit un. Ces places sont rétribuées par le fisc, les unes à 1500 liv., les autres à 1000 liv. Ce fisc, réuni au casuel, forme, pour quelques pasteurs, un traitement de 5 à 6000 liv.

En 1788, on comptait, dans l'île, soixante-deux prêtres séculiers, quarante-cinq religieux franciscains ou dominicains, et dix-neuf religieuses. Ces moines peu aisés trouvent, dans la pitié des fidèles, un supplément à l'insuffiance de leurs revenus. L'état ecclésiastique ne jouit pas de priviléges aussi étendus que celui de la métropole. Ses propriétés foncières sont imposées comme celles des

autres citoyens. Pourquoi l'Espagne n'imite-t-elle pas cet exemple ?

Les cérémonies religieuses, celles, entre autres, qui ont pour but d'honorer *Marie*, sont très-multipliées. Voyez avec quel empressement les hommes, les enfants, et surtout les femmes courent aux processions du rosaire, qui se répètent une à deux fois par semaine, pendant la nuit! On voit alors trois à quatre cents dévots marchant sur deux de front, avec chacun une lanterne à la main : à leur suite viennent les moines qui chantent les litanies de la Vierge; leurs voix alternent avec le son de plusieurs guitares; un bedeau, portant une bannière entourée de sonnettes et de petites lanternes, ferme le cortége. Ces processions nocturnes sortent de l'église, tantôt à dix heures du soir, tantôt à minuit, parcourent les rues à pas lents, s'arrêtent un instant devant la porte de ceux qui font des aumônes au couvent, et durent trois à quatre heures.

CHAPITRE XXVI.

Générations mélangées. — Mœurs et usages. — Population. — Produits dès terres. — Commerce. — Température. — Ouragans. — Maladies.

Le mariage, ce premier lien des familles, a rapproché les Espagnols des indigènes de Porto-Ricco, et des nègres transportés d'Afrique. Ces mélanges, joints aux effets du climat, ont produit plusieurs races d'hommes dont chacune a sa couleur, son caractère et sa physionomie propre. Dans l'état actuel des choses, on compte à Porto-Ricco quatre classes d'habitants, bien distinctes.

1° Les blancs venus d'Europe : le climat agit sur eux avec plus ou moins d'énergie; ils sont, en général, maigres, souvent malades, mais les plus instruits et les plus industrieux de l'île.

2° Les créoles ou blancs nés en Amérique; ils sont bien faits, agiles, hospitaliers, braves, bons marins, mais inconstants, paresseux et jaloux des Européens.

L'air salin et dévorant des Antilles flétrit de bonne heure les femmes créoles : elles sont pâles comme des convalescentes, vieilles avant l'âge de trente ans, et d'autant plus promptement surannées, qu'elles ont connu trop tôt les plaisirs de l'amour. Cependant, ces femmes si languissantes, et qui semblent incapables de la moindre fatigue, se livrent à la danse avec passion, sont adroites à manier un coursier, et très voluptueuses. Elles aiment beaucoup les Européens. En général, les femmes du sud de la colonie sont plus belles et plus fraîches que celles du nord.

3° Les mulâtres forment seuls la majeure partie de la population : on comprend ordinairement sous ce nom les descendants d'un blanc et d'une négresse. Ils ont la peau tannée, les yeux petits et ternes, les cheveux crépus ; mais ils sont grands, bien taillés, plus forts et plus laborieux que les blancs ou les créoles. La plupart sont cultivateurs, ouvriers ou soldats.

4° Les nègres, dont les uns ont été transportés comme esclaves des côtes d'Afrique, et les autres sont nés aux Antilles ; ces derniers se divisent en deux classes : ceux-ci portent, comme leurs malheureux pères, les

chaînes de la tyrannie; ceux-là, sous le nom d'*affranchis*, sont marchands, ouvriers ou pêcheurs.

5° Les blancs purs, sans aucun mélange de sang étranger, sont fort rares : Raynal évalue leur nombre à 28,887, mais il n'en est pas la moitié : les races sont tellement croisées, que l'on ne rencontre, le plus souvent, que des visages basanés.

J'indique, dans la table suivante, le résultat de toutes ces générations mélangées (1).

---

(1) Les diverses générations qui proviennent de l'union des blancs avec les nègres et les métis, sont classées méthodiquement par Blumenbach... (*de l'Unité du Genre Humain et de ses Variétés. Trad. franç. Paris*, 1804, 160-169.) Cet ouvrage réunit une érudition profonde à beaucoup de sagacité.

Moreau de Saint-Méry (Description de Saint-Domingue, 1796-1797, 4 vol....) a esquissé le même tableau avec plus de précision. Du mariage d'un blanc et d'une négresse, considéré comme souche primitive, résultent, selon lui, neuf combinaisons de races mélangées qu'il appelle *sacatra*, *griffe*, *marabou*, *mulâtre*, *quarteron*, *métis*, *mamelouk*, *quarteronne* et *sang-mêlé*.

Suivant l'auteur des Recherches Philosophiques

Un blanc et une négresse engendrent un mulâtre :

mulâtre	négresse	grife.
grife	négresse	marabou.
blanc	mulâtresse	quarteron.
blanc	quarterone	métis.
blanc	métisse	tierceron.
blanc	tiercerone	blanc.

Mœurs et usages.

Les habitants de Porto-Riceo ont emprunté des anciens indigènes la frugalité, le désintéressement, l'hospitalité et plusieurs autres vertus qui les distinguent : ils ont aussi conservé le goût pour les liqueurs fortes, et la vie sédentaire de ces Indiens.

On trouve à la campagne quelques maisons bâties en pierre, et assez bien distribuées ; mais la plupart des autres sont construites sur le modèle de celles des anciens indigènes,

---

sur les Américains, tomé 1, page 230 (édition an 3), quatre générations mêlées suffisent pour effacer entièrement la couleur des blancs ou des nègres, selon l'ordre dans lequel le croisement des races a lieu. Mais Buffon observe très-bien que Paw ne cite aucuns garants à l'appui de son opinion. Hist. nat., t. 11, in-12, 1798, p. 286.

selon l'exigence du climat et des localités. On les nomme *ajoupa*.

Douze à vingt pilotis, fixés en terre et consolidés par des solives transversales, soutiennent à deux mètres d'élévation, un plancher en bois de quinze à seize mètres carrés : les clôtures sont construites avec des écorces de palmistes, appliquées par étage à des piliers plantés sur le sol : le toit est un tissu de feuilles de canne, ou de roseau sauvage : le bord inférieur en est très-saillant, pour écarter la pluie et diminuer l'incommodité du vent ou de la chaleur.

Cette maison est ordinairement divisée en trois pièces : celle de l'avant, très-ouverte, sert aux ébats des enfants ou à quelques travaux du ménage : la seconde, percée de larges ouvertures, renferme les meubles et les ustensiles de la cuisine : la dernière, plus close et plus étroite, est à la fois le magasin et le lieu de repos pour la famille. Au lieu de vitres qui entretiendraient une trop grande chaleur dans les appartements, les fenêtres sont garnies de gazes, de treillis ou de contre-vents.

La chaleur ne permet guère l'usage des lits de plumes. On dort ordinairement sur

des toiles fortement tendues par un châssis en bois. Les riches placent ce lit sous un large pavillon, nommé *moustiquaire*, en gaze ou en mousseline, qui permet à l'air de circuler librement, et arrête les insectes nuisibles.

L'ameublement répond à la maison. Vous ne trouvez là ni tapisseries, ni commodes, ni glaces : les siéges un peu concaves, ont le fond en bois ou en cuir : les vases de cuisine sont quelques pots de terre, ou des moitiés de cocos et de calebasses. Ces maisons n'ont point de cheminées. On allume le feu au milieu de l'appartement, entre quatre pierres brutes qui soutiennent les vases ou marmites destinés à la cuisson des mets.

La nourriture ordinaire de ces paisibles colons est une olle ou pot au feu, composé de riz, de patates, d'ignames, de giraumons, et de viande cuits ensemble, et assaisonnés de piment; des bananes crues ou rôties, des tablettes de cassave et du fromage sec, leur servent de pain; l'eau, le lait et le café de boisson; ils ont pour dessert les fruits de la saison, tels que cocos, avocats (1), goyaves,

(1) Laurus persea L.

abricots (1), etc. Ceux qui jouissent d'une plus grande aisance, ou qui demeurent aux environs des bourgs, ajoutent à ces mets un peu de vin. Je peins ici les mœurs du plus grand nombre des habitants de l'île : celles des riches colons se rapprochent davantage des usages européens. En effet, on trouve chez eux des liqueurs, des vins, des ameublements d'Europe ; en un mot, une manière de vivre et de jouir plus analogue au ton des grandes villes. Je reprends mes pinceaux pour achever le premier tableau.

Les enfants de l'un et de l'autre sexe restent nus jusqu'à l'âge de dix à douze ans, ou n'ont pour vêtement qu'une chemise.

Les hommes portent habituellement un caleçon de coton peint, qui descend jusqu'aux talons, une chemise, un mouchoir ceint autour de la tête, et un chapeau de paille ou de feutre orné d'un galon d'or ; ils usent rarement de bas et de souliers : jamais ils ne sortent sans être armés d'un sabre, et lorsqu'ils rentrent à la maison, leur premier soin est de fumer une cigare (2), ou de se

---

(1) Mammea Americana. L.

(2) Portion d'une feuille de tabac roulée en cornet.

bercer dans leurs hamacs. Ces sortes de lits mobiles sont faits avec le tissu filamenteux des longues feuilles d'aloès pitte (1) ou de ketmie à feuilles de tilleul (2) : on les suspend aux deux angles opposés d'un appartement. Les riches habitants se servent de hamacs en toiles de coton, garnis de franges ou de dentelles. On les tire de *Caracas* et de la *Havanne*.

Le costume des femmes est aussi simple ; elles marchent nu-pieds, ne portent qu'un jupon peint, et une chemise blanche finement plissée sur les manches, mais tellement lâche autour des épaules, que leur sein est fréquemment découvert. Leurs cheveux, rejetés en arrière, sont relevés avec un peigne : elles ont tantôt la tête nue, et tantôt ceinte d'un mouchoir : lorsque ces femmes vont à la messe, ou en visite, elles prennent des chaussures, une robe décente, et se couvrent la tête d'un large voile qui descend jusqu'à la ceinture. Au retour, elles quittent ces vêtements de luxe pour reprendre ceux de la maison.

---

(1) Agave fœtida L.
(2) Hibiscus tiliaceus L.

La plupart de ces colons sont, en général, d'une paresse et d'une insouciance inconcevables. Possesseurs d'une des meilleures îles du Nouveau-Monde, ils pourraient aisément acclimater, sur son sol, les productions d'Europe et des Indes, et fixer autour d'eux une heureuse aisance.

Dans chaque ménage, les gros travaux sont livrés aux esclaves du dehors ; les menus détails de la maison à ceux du dedans; en un mot, les maîtres ne font strictement que ce qu'il leur est impossible d'exécuter par d'autres. Couchés dans leurs hamacs, ils s'y bercent une partie du jour, occupés à réciter le rosaire ou à fumer.... Leurs enfants, élevés loin des villes, sans éducation, et vivant avec les jeunes nègres de l'un et de l'autre sexes, dans la plus grande familiarité, contractent trop souvent des habitudes corrompues, et deviennent cruels envers leurs esclaves.

Beaucoup de rivières et peu de ponts, de mauvaises routes, des pluies fréquentes et des savannes marécageuses, le défaut d'auberges, l'éloignement des maisons, etc., tout rend indispensable, aux colons, l'usage des chevaux. Ils s'en servent dans toutes leurs

sorties, pour aller à la messe, au bal, chez un ami, etc. Est-il question d'entreprendre un voyage de deux ou trois journées? l'habitant part avec des bananes, de la cassave et du fromage, pour toutes provisions; s'il arrive, à la fin du jour, près de quelques cabanes, il s'y arrête jusqu'au lendemain.... Si la nuit le surprend au milieu des forêts, il met pied à terre, soupe de ses provisions, et attache son cheval dans les pâturages. Il suspend ensuite son hamac à deux branches, et y dort avec sécurité. Des feuilles de bananiers ou d'héliconia, suspendues sur sa tête, le garantissent de la pluie. Ceux des habitants qui se livrent au commerce interlope, entreprennent avec la même facilité des navigations de trente à quarante lieues le long des côtes, ou d'île en île, sur un simple canot auquel ils adaptent une voile et un gouvernail.

Population.

La population d'un pays est ordinairement en raison directe du nombre des propriétaires. Plus ceux-ci sont multipliés, et plus ils cherchent à se reproduire dans d'autres eux-mêmes. L'application de cette vérité, à

Porto-Ricco, indique pourquoi cette île ne porte pas le sixième des habitants qu'elle pourrait nourrir. Lorsque les conquérants eurent exterminé la plupart des indigènes, ils partagèrent entre eux les dépouilles du peuple vaincu. Tel soldat, ou tel envoyé du gouvernement eut, pour sa part, plusieurs lieues carrées de savannes ou de forêts.

Cette première distribution vicieuse s'est perpétuée, jusqu'à nos jours, par les ventes et les successions. De-là ces immenses domaines occupés par un petit nombre de familles qui ne peuvent, faute de bras, en cultiver la centième ou même la millième partie; des vallées, des plaines fertiles, favorisées de tous les dons de la nature, restent incultes, et n'attendent que des bras pour se couvrir de riches moissons.

Avant 1778, un grand nombre d'émigrants espagnols ou canariens, guidés par l'espoir de la fortune, arrivaient chaque année dans la colonie avec quelques capitaux, et ne pouvaient obtenir de concessions territoriales. Forcés de promener leur inutilité dans les villes et les campagnes, ils en devenaient souvent le fléau. Frappé de ces abus, le gouvernement a ordonné (édit du 14 janvier 1778)

que les terres incultes et impossédées de l'île seraient distribuées à ceux des habitants qui auraient peu de propriétés, où qui même n'en auraient aucune. Ces derniers, désignés par le nom d'*aggrégés*, étaient alors au nombre de 7,835.

L'exécution commencée de ce réglement, dicté par la sagesse, a déjà sensiblement augmenté la population et les produits agricoles.

Avant 1765, on ne comptait à Porto-Ricco que 44,883 hommes de toutes couleurs; en 1772, la population était de 70,250 habitants. On l'évaluait, en 1778, à 80,660, dont 6530 seulement étaient esclaves. En 1794, elle était de 136,000, dont 17,500 esclaves. Ce dernier recensement a été fait par ordre du gouverneur, pour calculer les forces de la colonie pendant la guerre, et comparer le nombre des esclaves à celui des hommes libres.

Produits des Terres.

Au 1er janvier 1778, dit Raynal, Porto-Ricco avait 77,384 bêtes à cornes, 23,195 chevaux, 1515 mulets, 94,058 têtes de menu bétail; sur les plantations, qui étaient au nombre de 5681, on récoltait 2737 quintaux

de sucre, 1114 de coton, 11,163 de café; 19,556 de riz, 15,216 de maïs, 7458 de tabac; et 195 de mélasse. Dans les pâturages, dont on comptait 234, la reproduction annuelle était de 11,364 bœufs, de 4334 chevaux, de 952 mulets, et de 31,254 têtes de menu bétail.

Depuis cette époque, plusieurs de ces produits ont augmenté de moitié, entre autres ceux des troupeaux, du sucre, du coton et du café.

En 1775, la colonie vendit de cette dernière denrée à l'étranger 45,049 arrobes; mais la graine n'avait pas été nettoyée de sa première enveloppe, faute de machines propres à cet usage, ce qui en diminua considérablement le prix.

Les récoltes de l'île en bananes, en manioc, en haricots, ont également augmenté dans la proportion de la population. Le riz et les haricots donnent quelquefois trois récoltes par an, à cent pour un de bénéfice.

On cultive dans quelques jardins le pommier, le poirier, la vigne, l'artichaut, l'asperge, la laitue, la chicorée, plusieurs espèces de choux, la carotte, les salsifis, l'épinard et quelques autres légumes d'Europe. Mais en

général les plantes exportées des zones tempérées réussissent difficilement ici, où elles sont fréquemment la proie des insectes.

Nous avons dit qu'on évaluait la surface de Porto-Ricco à 720 lieues carrées, qui, à raison de 1000 hommes pour chacune de ces mesures, pourraient suffire à une population de 720,000 habitants.

Ainsi l'agriculture est bien éloignée du degré de perfection qu'elle pourrait atteindre. Un grand nombre de colons, dispersés sur leurs vastes domaines, se contentent de cultiver en maïs, en riz, en manioc, en bananiers, en patates, ce qui est nécessaire pour leur consommation; ils y joignent le lait de leurs vaches, les toisons de leurs brebis, les produits de la chasse, de la pêche, et le prix des bestiaux vendus à l'étranger; mais ils négligent d'utiliser plusieurs végétaux précieux qui croissent spontanément sur leur sol, tels que le rocou (1), le cacao (2), le quinquina (3), l'indigo (4), et de les cultiver en grand comme la canne et le cafier.

(1) Bixa orellana L.

(2) Theobroma cacao L.

(3) Cinchona caribæa L.

(4) Indigofera anil Lam.

D'autres obstacles ont retardé jusqu'à ce jour l'amélioration de la colonie, malgré les encouragements qu'elle a reçus du gouvernement.

1° Un absurde préjugé flétrit le travail des mains; l'agriculture, le premier, le plus honorable de tous les arts, est en partie abandonnée aux esclaves, comme une occupation vile et déshonorante (1), de sorte que 17,500 hommes sont chargés, presque seuls, de fournir aux besoins de 136,000 habitants.

2° Le défaut de routes praticables, de ponts et d'écluses. Si les eaux stagnantes avaient un débouché, si l'île était percée de grands chemins qui, en facilitant le transport des denrées, contribueraient à la circulation de l'air,... Porto-Ricco, une des colonies les plus fertiles du Nouveau-Monde, en deviendrait bientôt une des plus saines et des plus riches.

3° La défense de vendre à l'étranger le superflu des denrées.

---

(1) Si un blanc se faisait servir par un blanc, l'un et l'autre seraient déshonorés dans l'opinion publique. L'expression la plus insultante que l'orgueil puisse employer contre un créole, est celle-ci : « Il a des parents à la côte ».

4° Le non usage de la charrue, quoiqu'on pût l'employer utilement à la culture du maïs, du riz et des patates.

Commerce.

Avant 1778, le commerce de Porto-Ricco avec l'Espagne et les autres possessions de cette puissance, était peu important. Les courriers ou paquebots (1) exportaient de cette île une petite quantité de café, de Malaguette, et quelques cuirs dont la valeur ne passait pas annuellement cent mille francs. Ces exportations ont beaucoup augmenté.

Outre les objets ci-dessus mentionnés, l'Espagne tire actuellement de Porto-Ricco du sucre, du gingembre, du coton en laine et filé, du gayac, des oranges et autres fruits. Elle envoie à Saint-Jean une petite quantité de vins, d'huile, de draps, mais presque rien

(1) En 1764, un édit de Charles III établit des paquebots pour être expédiés, chaque mois, de la Corogne, à la Havane, ou à Porto-Ricco. Les dépêches passent delà, sur des bâtimens légers, à la Vera-Cruz et à Porto-Bello, qui les répandent ensuite sur le continent.

au reste de l'île. Les étrangers font seuls ce dernier commerce.

La plupart des habitants, surtout dans l'intérieur des terres, ne consomment pas d'autres denrées que celles du pays; mais beaucoup de colons, fixés sur les côtes, achètent de l'étranger des farines, des vins, des huiles, des eaux-de-vie, des salaisons, et se procurent par la même voie le linge, les armes, la quincaillerie, les bijoux, et les étoffes à leur usage. Cette préférence, généralement accordée aux fabriques étrangères sur celles de la métropole, provient de ce que les marchandises des Espagnols sont plus chères et souvent d'une qualité inférieure à celles des Français et des Anglais, qui viennent eux-mêmes les déposer sur les côtes de Porto-Ricco, et prennent des denrées en paiement. Ces liaisons procurent aux colons un bénéfice de 25 à 30 pour 100, dont ils seraient privés s'il leur fallait ne trafiquer qu'avec la capitale, seul port autorisé à faire le commerce.

En effet, la distance des principaux villages de l'île à ce port, le mauvais état des routes, le défaut de ponts et de barques pour traverser les rivières, entravent la circulation des denrées par terre, et en doublent le prix. Un

exemple rendra cette observation évidente. Ici le travail d'un homme est estimé à quatre réaux par jour, et celui d'un cheval à huit. Une bête de somme ordinaire ne peut porter que deux fanégues de café, ou huit arrobes, qui, à douze réaux chaque, font un capital de quatre-vingt-seize réaux ou douze piastres. Maintenant je suppose qu'un colon éloigné de la capitale de vingt lieues y fasse voiturer un sac de café; ce transport exigera au moins deux jours de voiture, et deux pour le retour. Ces quatre jours, à douze réaux de frais chaque, coûteront quarante-huit réaux ou six piastres : ce colon perd donc moitié sur le prix de sa denrée, s'il veut la transporter à Saint-Jean, où d'ailleurs il aurait des droits à payer. Ainsi il préfère la vendre à des étrangers qui fréquentent tous les points abordables de la côte, et qui lui donnent en retour des marchandises à moindre prix que celles des fabriques espagnoles.

Saint-Domingue, la Jamaïque, Sainte-Croix et Saint-Thomas sont les îles qui font avec le plus d'avantage ce commerce interlope. Les deux dernières exportent en outre la plupart des bœufs, des chevaux et des cuirs qui leur sont nécessaires. L'étranger, assuré de dicter la loi

aux colons, trop heureux de vendre au premier navigateur qui veut bien les visiter, fixe lui-même le prix des ventes et des achats.

Ces liaisons clandestines ont principalement lieu, avec plus ou moins d'activité, dans les petits ports de Faxarde et Jumacao, sur la côte orientale ; dans ceux de Guayama, Coamo, Ponce, et Yauco sur celle du sud ; Cabo-Roxo, Mayaguez, Anasco, la Aguadilla, à l'ouest ; d'Ysabelle et l'Arecive au nord.

Porto-Ricco tire de l'étranger une partie des vivres qu'il consomme. Les Etats-Unis lui fournissent des farines ; la Havanne de la cire, du sucre blanc ; la Marguerite, du sel, du poisson salé ; Saint-Domingue, du tabac, des porcs ; et la Côte-Ferme du riz. L'île emploie la majeure partie de son numéraire à payer ces denrées, qui cependant lui coûtent moins cher que s'il lui fallait les acheter de ses propres colons.

Ces abus, préjudiciables aux intérêts de la colonie et à ceux du fisc, subsisteront tant que les habitants n'auront pas la liberté de voiturer par mer leurs denrées à la capitale, sous prétexte que les barques de transport dont ils se serviraient pourraient favoriser le commerce interlope.

Depuis que l'Espagne est en paix avec la France et en guerre avec l'Angleterre, nos intrépides corsaires ont conduit dans les ports de l'île plus de deux cents prises faites sur l'ennemi commun; leurs ventes y ont répandu des marchandises de toutes espèces, et une grande quantité de numéraire; mais cette richesse accidentelle expirera à la paix, à moins que le gouvernement ne brise les liens qui s'opposent à la prospérité réelle de la colonie. Que la cour de Madrid en déclare tous les ports libres, ne fût-ce que pour trente ans, et Porto-Ricco verra bientôt tripler ses produits. Alors les navigateurs, qui aujourd'hui dictent la loi aux pauvres colons, deviendront leurs tributaires; et les troupeaux, les bois, les denrées de la colonie auront un débouché assuré.

Température.

Porto-Ricco est exposé à l'action du vent d'est, qui souffle constamment entre les tropiques. Ce vent commence à huit heures du matin, et dure jusqu'à cinq de l'après-midi (1).

(1) Le thermomètre, exposé à l'air libre dans le lieu où étaient déposées nos plantes, a fourni les observations suivantes. Pendant les mois de

Les vents du sud et de l'ouest charrient avec eux des pluies si abondantes, surtout depuis août jusqu'en janvier; qu'elles inondent les campagnes et répandent dans l'atmosphère une humidité souvent endémique (mais ils ne font pas beaucoup de mal dans la rade de Saint-Jean, parce que la ville, au pied de laquelle mouillent les bâtiments, est très-haute, et forme un bon abri). Les viandes s'altèrent promptement. En quatre jours, le cadavre d'un cheval ou d'un bœuf, exposé à l'air, est corrompu, dépecé et dévoré par des milliers de vers et d'insectes qui se reproduisent avec une prodigieuse fécondité.

---

juillet, août, septembre, lorsque le temps était beau et la brise faible, le mercure s'est soutenu entre le 28e et le 29e degré, de 11 heures du matin à 2. Mais quand l'atmosphère était nébuleuse et la brise un peu forte, il descendait de 26 à 24, durant le même intervalle. Aux autres heures de la journée, il y a des variations très-fréquentes. Pendant la nuit, l'élévation ordinaire du liquide est ~~de 16 à 17°. Il ne descend~~ à 15 ~~que dans les~~ temps de pluie.

Ouragans.

Si les ouragans, fléau le plus destructeur des Antilles, sont occasionnés par les vents du nord et de l'ouest, qui doivent, lorsqu'ils se rencontrent, se heurter avec une violence irrésistible, et renverser tout corps solide qui se trouve dans la direction de leur souffle (1), l'heureuse position de Porto-Ricco au nord-est des Antilles, la préserve ordinairement des ravages de ce terrible fléau. Les ouragans, peu communs dans l'île, se font rarement sentir à la fois sur tous les points de sa surface. Ils attaquent tantôt la côte du nord, tantôt celle du sud, plus souvent quelques portions isolées. En 1740, un ouragan désastreux ravagea le territoire de Ponce, sur la côte méridionale, et y détruisit une grande quantité de palmiers.

Le 28 août 1772 fut aussi une nuit de deuil pour toute la colonie. Depuis onze heures jusqu'à trois, la tempête exerça successivement ses fureurs dans les directions est, nord

---

(1) Raynal, liv. 10.—D'autres écrivains rapportent l'origine de ce fléau à l'électricité (Mentelle, Géogr. mathém., etc., tome 1, page 534).

et sud-ouest. Chaque rumb de vent était suivi d'un calme qui durait six à huit minutes; mais cette apparente tranquillité ressemblait au silence des tombeaux : le vent tournait brusquement du côté opposé à sa première direction, et soufflait alors avec violence par des rafales qui duraient environ une demi-heure. Cette tempête, accompagnée de pluie, de tonnerre, et d'un tremblement de terre, occasionna de grands ravages...... Des arbres furent déracinés, des plaines inondées, des plantations bouleversées, et plusieurs malheureux restèrent ensevelis sous les ruines de leurs habitations.

Maladies.

L'action simultanée de la chaleur et de l'humidité, des pluies fréquentes, des savannes marécageuses, une atmosphère trop souvent imprégnée de brouillards nuisibles, surtout dans les vallées où l'air circule difficilement au travers des forêts, les vents du sud-ouest et du nord, etc., occasionnent quelquefois plusieurs maladies graves.

A ces causes physiques et particulières au climat de l'île, se joignent les causes accidentelles et morales. Le défaut d'exercice, l'usage

immodéré des liqueurs et des boissons chaudes, les veilles, les passions de l'amour portées au dernier excès...... tout décèle l'effervescence que la chaleur porte dans le sang.

Delà ces maladies cruelles qui moissonnent plusieurs Européens nouvellement débarqués. Les plus communes dans la colonie sont : 1° le tétanos; non seulement les enfants nouveaux-nés y sont exposés jusqu'au septième jour de leur naissance, mais en outre ce mal attaque les hommes de tout âge et de tout sexe qui cherchent imprudemment, dans un air trop rafraîchi et trop agité, un soulagement aux chaleurs brûlantes et aux sueurs excessives qu'ils éprouvent; il se manifeste même chez ceux qui ont reçu quelques blessures profondes.

2° Les fièvres intermittentes, dans les campagnes; intermittentes, malignes ou tierces dans les villes.

3° Les fièvres catarrhales, suite des variations fréquentes de température, dans le même lieu.

4° La péripneumonie, l'ophtalmie, l'hydropisie, suite ordinaire des fièvres mal traitées et des obstructions.

5° La gale : un tiers de la population est

attaqué de ce mal honteux, par défaut de propreté ou de remèdes convenables.

6° Les pians : ils se terminent souvent par le *crabe*, sorte de mal qui attaque les muscles et la peau. Le malade éprouve alors des douleurs à la paume des mains et à la plante des pieds.

7° La petite-vérole : cette maladie était inconnue dans l'île avant l'arrivée des Européens.

8° Les maux vénériens : ils sont difficiles à guérir, à cause du mélange des races, et par la réunion de plusieurs virus qui attaquent souvent le même individu.

9° La dyssenterie, suite nécessaire du relâchement des organes, occasionné par la chaleur.

La modération et la sobriété dans l'usage de toutes les jouissances de la vie, sont le meilleur préservatif contre ces maladies destructives (1).

(1) Voyez sur les maladies des Antilles et du continent de l'Amérique méridionale, un mémoire du docteur Leblond, communiqué à l'Institut le 19 messidor an 13, et imprimé dans le *Moniteur*, 8 et 19 thermidor de la même année.

Dans ces régions brûlantes, l'influence du cli-

mat sur l'économie animale est subordonnée à la direction des vents, à la sécheresse ou l'humidité du sol, et à son élévation au-dessus de l'Océan ; elle varie aussi en raison des différentes races d'hommes qui habitent la zone tropiquaire. En général, les individus y dégénèrent d'autant plus, qu'ils sont transportés dans des températures plus opposées à celles du lieu de leur origine.

Ainsi, les nègres exportés d'Afrique s'accoutument facilement à la chaleur de la région chaude; les mulâtres et autres gens de couleur, nés dans le pays, participent de la constitution des noirs. Cependant, plus les croisements approchent de la couleur blanche, plus ils perdent de leur vigueur naturelle.

Les blancs originaires des zones tempérées, arrivant dans la région chaude des tropiques, y éprouvent une altération qui se manifeste par des sueurs, des éruptions, des fièvres. Ces symptômes sont une véritable naturalisation qui acclimate l'individu.

Mais les blancs des pays froids, transportés dans les Antilles, sont exposés au danger des fièvres putrides, malignes, et même de la fièvre jaune.

« En général, dit le docteur Lind, les hommes qui passent du lieu de leur naissance en des pays lointains, peuvent être assimilés à des végétaux transplantés dans un sol étranger, où ils ne peu-

vent être conservés et acclimatés qu'avec un soin extraordinaire ». (Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds, 1777 ; trad. par La Chaume, 1785.)

Voyez aussi : Mémoire sur les maladies de Saint-Domingue, leurs remèdes, etc., par feu Bourgeois, secrétaire de la chambre d'agriculture du Cap, inséré dans les Voyages intéressants en différentes colonies, par Nougaret, 1788, 410-504.

CHAPITRE XXVII.

Anecdote particulière à l'Auteur.

LA bonne foi devrait être le lien des nations, lors même que leurs gouvernements sont en guerre, et n'en former qu'une seule famille sous les auspices d'une mutuelle bienveillance. La société civile a pour base les vertus philanthropiques qui dictent à tous les hommes l'obligation de s'entre-secourir, quels que soient leur patrie, leur culte et leurs opinions. C'est à ce titre que j'ai cru devoir rendre le service suivant à un grand nombre de citoyens d'Europe et du Nouveau-Monde. Pendant notre relâche à Porto-Ricco, un corsaire français s'empara d'un bâtiment américain nommé l'*Ellice*, capitaine Harvey, parti de Londres pour New-York, en août 1797, et le conduisit à Saint-Jean où il fut vendu. Parmi les objets qui formaient la cargaison de ce navire, on trouva deux malles remplies d'environ mille quatre cents lettres adressées aux États-Unis par des négociants d'Italie, d'Angleterre, de Hollande, de Hambourg,

d'Altona, d'Ostende, de Brême et de Pétersbourg. Un heureux hasard fit tomber entre mes mains ces papiers, à l'instant où on allait les jeter au feu.

Mon intention fut d'abord de les employer à serrer mes herbiers : mais je reconnus bientôt, en les parcourant, qu'ils intéressaient la fortune, l'honneur et le repos d'un très-grand nombre de citoyens de toutes les classes : dès-lors, je les regardai comme un dépôt sacré que je devais remettre à leurs légitimes propriétaires. Je crus cet acte de justice d'autant plus indispensable, que je ne vis dans ces lettres aucune correspondance qui pût trahir les intérêts de la France.

Les papiers ci-dessous désignés, étaient dans le plus grand désordre, lorsqu'on me les remit. Je réunis, le mieux qu'il me fut possible, tous ces fragments, et, après plusieurs jours de travail, je formai du tout onze liasses dont voici la note.

Nº Ier. Cent cinquante lettres, dont les adresses ou les enveloppes étaient perdues.

Nº II. Soixante-quatre pièces.... Lettres de change, billets à ordre, — quittances, bans de mariage, — certificats, — protêts, — comptes courants, etc.

N° III. Soixante-onze lettres pour Baltimore.

N° IV. Trente-sept lettres pour Boston.

N° V. Douze lettres pour Charles-Town.

N° VI. Deux cent dix-sept pour Philadelphie.

N° VII. Soixante-sept pour différentes provinces des Etats-Unis.

N° VIII. Seize pour le Canada et la baie d'Hudson.

N° IX. Cent trente-quatre pour la Virginie.

N° X. Six cent trente-huit pour New-York.

N° XI. Lettres pour la Nouvelle-Orléans, la plupart de M. Morgan, négociant à Londres.

Ce travail terminé, j'eus le bonheur de rencontrer à Porto-Ricco même plusieurs Américains sur le point de partir pour la Nouvelle-Angleterre. Voici le nom de ceux auxquels je confiai, en secret, et sous leur récépissé, ce précieux dépôt qu'ils se sont chargés de remettre à sa destination.

Au docteur Thomas Henry, chirurgien du navire la Nouvelle-Jersey, de Philadelphie, capitaine Georges Clay, alors en rade

à Porto-Ricco..... Les neuf premiers paquets.

A M. Georges Talbot, citoyen de New-York, maison de MM. Murray, négocians.... le N° X.

Quelque temps après, je remis à M. Honoré Fortier, de la Nouvelle-Orléans, le paquet destiné pour cette colonie.

Telle est la conduite que j'ai tenue pour exercer un acte de justice dont le souvenir me rappellera long-temps une des meilleures actions de ma vie, puisqu'en remettant mille quatre cents lettres à leurs propriétaires, j'ai rendu service à des milliers de citoyens, de bons cultivateurs, d'épouses, de mères sensibles des deux mondes, que la perte de ces lettres eût peut-être plongés dans la douleur et l'infortune!!! Puissent la France, l'Angleterre et les Etats-Unis, nations faites pour s'estimer mutuellement, et qu'un intérêt commun, celui de l'humanité, devrait toujours réunir, cimenter les nœuds d'une amitié constante et sincère!

Nota. Je joins ici le texte anglais des certificats qui m'ont été délivrés par MM. Henry et Talbot.

I hereby acknowledge that I have received

from M. André-Pierre Ledru who, by the order of the French govetnment, is on a voyage to America, for the purpose of Making observations and inquiries in natural history, seven hundred and sixty eight letters, or commercial papers, as bills of exchange, ètc., adressed by different merchants of London, Liverpool, Birmingham, Manchester, etc., to their correspondents in the united states of America, viz in the towns of Philadelphia, Charles-Town, Baltimore, Boston, et in the states of Virginia et Carolina. — The whole of these papers where on board the ship Ellice, captain Harvey, who vailed from London bound to New-Yorck, in august 1797, and being taken by a French privater, Carried in to Porto-Ricco, and there condemned et sold; there papers were delivered to the said M. Ledru, by whom they are intrusted to my Care, to by delivered according to their respective address. — I, therefore delived te M. Ledru this receipt. Drawn up, and Visned, at Porto-Ricco. This first day of april 1798.

Signed : Tho. Henry Surgeon of the american ship New-Jersey, of Philadelphia.

I hereby acknowlegge to have received

of Citiz en Andre-Pierre Ledru who, by order of the French government, is on a voyage to America, for te purpose of Making observations and enquiries in natural history, six hundre thirty eight pieces consisting of letters for New-Yorck, bills of exchange, powers of attorney. etc., from differents towns in England, Holland and Hamburg. All there papers where ou board of the American ship Ellice, captain Williams Harvey of New-Yorck. Capt. Harvey left London in august 1797, and was captured by a French privater, and carried to Porto-Ricco, and there condemned et sold. These papers here put into my hands by citizen Ledru, to by sent to their respective destination.

I accordingly delives this to Citizen Ledru in testimoni. At the port of St. Johns Puerto-Ricco, 1 april 1798.

Signed : Geo. W. Talbot citizen of the un. states of America, resident in New-Yorck nº 27 Beckman.......... Ins. Murray y son, etc.

CHAPITRE XXVIII.

Histoire naturelle de Porto-Ricco.

Les rivières de Loquillo, du Sibuco au nord, celles de Mayaguès à l'ouest, de Manabon et de Daguao à l'est, roulent un sable chargé de paillettes d'or.

Le territoire d'Yauco et de Saint-Germain annonce, par des indices certains, la présence de ce métal qui n'est pas le seul que recèlent les entrailles de l'île. Nous avons parlé des eaux minérales de Coamo : cette commune offre aussi quelques traces de mines d'or autrefois exploitées. La Loysa coule sur un sable ferrugineux. On trouve dans les montagnes d'Anasco des pyrites et des marcassites qui présentent à la vue quelques particules d'or et d'argent, combinées avec le cuivre, le soufre et l'arsenic.

Le sol des montagnes est en général une argile rouge ou blanche, c'est-à-dire mêlée

d'ochre ou de craie; celui des plaines est plus noir et moins compact : l'un et l'autre sont gras et fertiles. Cette fécondité est le résultat des pluies qui inondent l'île pendant l'hiver, des nombreuses rivières qui l'arrosent en tout temps, des rosées abondantes de la nuit, et du détritus des arbres, que l'influence du climat décompose et réduit en terre végétale. Les bords de la mer, quoique plus sablonneux, sont cependant propres à la culture des cocos, des patates, du maïs, des haricots et autres légumes.

Il n'y a pas dans l'île autant d'oiseaux et de reptiles que dans plusieurs autres contrées de la zone torride, situées sous le même parallèle; mais son sol nourrit une immense quantité d'insectes, produit une grande variété de plantes, et ses côtes, ses rivières sont très-poissonneuses.

ARTICLE PREMIER (1).

ANIMAUX VERTÉBRÉS (2).

Mammifères.—Oiseaux.—Reptiles.—Poissons.

MAMMIFÈRES (3).

La liste des mammifères de Porto-Ricco est peu nombreuse. L'Europe lui a donné ceux de domesticité.

Les chevaux sont petits, mais agiles et vigoureux. On les dresse de bonne heure à une sorte de pas nommé l'*amble*. Les meilleurs coûtent 100 à 150 piastres. On les lâche ordinairement dans les savannes, où ils paissent en liberté une partie de l'année. Ce genre de vie les accoutume à supporter sans danger les variations et les intempéries de l'atmosphère;

(1) Les animaux dont le nom est précédé d'un astérisque ont été rapportés en France par Baudin et Maugé ; ils sont déposés dans les galeries du Muséum, à Paris.

(2) Epine dorsale formée d'une suite d'osselets nommés *vertèbres*. — Une moelle épinière.— Un cœur.—Sang rouge.

(3) Cœur à deux ventricules.—Sang chaud.— Des mamelles. (Animaux vivipares.)

mais il les rend un peu sauvages et leur donne un poil rude. Ceux qu'on élève à l'étable y sont nourris avec l'herbe des savannes, les tiges de patates et les sommités de cannes à sucre qui forment un excellent fourrage. Pour empêcher la dégénération des races, on les croise avec des chevaux exportés d'Europe ou des Etats-Unis.

Les mulets, quoique petits, ont plus de force et de résistance que les chevaux : leur pas est aussi plus sûr. Les habitants de la côte méridionale en vendent une grande quantité aux étrangers qui les préfèrent aux autres mulets des Indes occidentales pour le service des moulins à sucre.

En général, les taureaux et les vaches sont gras, forts, et d'un bon produit. Quelques propriétaires d'habitations très-étendues, telles que celle de Cannova dans la paroisse de la Loysa, en possèdent jusqu'à 300, qu'ils laissent errer et peupler dans les forêts. On les chasse au besoin avec des chiens dressés à ce genre d'exercice.

Les porcs ont le corps petit, les défenses longues de sept à huit centimètres (deux à trois pouces), et le poil hérissé comme celui des sangliers; mais ils dégénèrent prompte-

ment sous un climat trop chaud et trop humide. Les colons donnent en échange deux ou trois de leurs porcs pour s'en procurer un de race espagnole. Plusieurs de ces animaux sont sauvages. Leur chair est très-délicate.

On trouve sur la grande Cordillière quelques chiens provenant de ceux que les premiers conquérants ont importés au Nouveau-Monde; ils se rassemblent par troupes, et attaquent de front les gros animaux. Pris jeunes, ils s'apprivoisent facilement.

Les rats ont été transportés dans la colonie par les vaisseaux européens; ils s'y sont excessivement multipliés, et les ravages qu'ils occasionnent deviennent quelquefois le fléau des habitations. Ces animaux destructeurs ont éprouvé l'influence du climat. Ils sont plus gros et plus longs que ceux d'Europe : ils ont la queue blanchâtre, légèrement hérissée, et les oreilles repliées en arrière.

On connaît à Porto-Ricco trois espèces de chauve-souris, celles nommées le *fer de lance* (1), le *mulot volant* (2), et le *vam-*

---

(1) Vespertilio hastatus Gmel., 47.

(2) Vespertilio molossus Gmel., 49. C'est la plus commune.

pire (1). Cette dernière, plus dangereuse que les autres, suce, pendant la nuit, le sang des animaux endormis, et les fait quelquefois passer du sommeil à la mort. Sa langue est, comme celle des roussettes des Indes orientales (2), pointue, hérissée de papilles dures, très-fines, et dirigées en arrière. Elle s'en sert comme d'une tarière pour percer la peau et sucer le sang de ses victimes. Elle s'attache surtout aux doigts des pieds de l'homme. Les colons donnent à cette chauve-souris le nom de *perro-volador* (chien volant). Elle est de la grosseur d'un écureuil.

OISEAUX (3).

Oiseaux grimpeurs (4).

* Le perroquet à bandeau rouge ou papegai à ventre pourpre. *Psittacus dominicensis.* Buff., pl. enlum., 792.

---

(1) Vespertilio spectrum, *id.*, 46.

(2) Vespertilio vampyrus, *id*, 45.

(3) Cœur à deux ventricules.—Sang chaud.—Point de mamelles.—Des plumes.—Deux ailes. (Animaux ovipares.)

Nota. Les noms latins, sans autre indication, sont tirés du tableau de Daudin.

(4) Leurs pieds ont deux doigts en avant et

* La perruche pavouane. Buffon, 407. *Psittacus guyanensis*

Le petit ara rouge. *Ara aracanga.*

La perruche à collier. *Psittacus Alexandri.* Buff., 642.

Le sincialo ou perruche à longue queue (gros comme le loriot). Buffon, *ib.*, 550. *Psittacus rufirostris* (1).

Le pic rayé de Saint-Domingue. *Picus striatus.*

Le petit pic olive de Saint-Domingue. Briss., ta. 4, fig. 2. *Picus passerinus.*

* Le pic de Porto-Ricco (Annal. du Mus. d'hist. natur., pag. 285). *Picus portoricensis.* Le mâle et la femelle.

* L'épeiche ou pic varié de la Jamaïque. *Picus Carolinus.* Buff., 692.

* L'épeiche des Antilles. Buff., *ib.*, 195. *Picus major.* Gm., 436.

---

deux en arrière. Ces oiseaux grimpent sur les troncs d'arbres pour y chercher des fruits ou des insectes.

(1) Ces perroquets ont le vol très-élevé, le cri perçant et désagréable. Ils se rassemblent en bandes nombreuses. Leur chair est insipide et coriace.

* Le pic vert du Bengale. *Picus Bengalensis.*

* Le coucou tacco. Buff., *ib.*, 772 (Cri désagréable, queue large et bigarrée.) *Cuculus vetula.* Mâle et femelle.

* Le coucou cendrillard. *Cuculus dominicus.*

Le coucou des paletuviers. Buff., *ib.*, 813. *Cuculus minor* Gm., 411. Mâle et femelle.

* Le tamatia de Saint-Domingue. Buff., *ib.*, 206, fig. 2. *Bucco Cayanensis.* Var. B.

* L'ani des savannes. Buff., *ib.*, 102, fig. 2. *Crotophaga ani.* Mâle et femelle.

L'ani des paletuviers, nommé improprement *perroquet noir. Crotophaga major.*

Oiseaux de proie (1).

* Le vautour marchand ou urubu. *Vultur aura.*

Le faucon des Antilles, ou aigle mansfeni. *Aquila Antillarum.*

* L'émerillon de la Caroline. *Falco sparverius.* Buff., 465.

---

(1) Bec crochu et dur, à pointe aiguë, recourbé en bas, pieds courts, doigts armés d'ongles forts.

L'émerillon de Saint-Domingue, petit aigle. *Aquila nudicollis.*

* Une chevèche qui a beaucoup de rapports avec la chouette hurleuse (*strix ulula* L.); mais son bec est plus grand, plus fort et plus crochu; son ventre est d'une couleur roussâtre et uniforme, et elle n'a sur la poitrine que quelques taches longitudinales.

* Le harfang, *strix nyctea.* Buff., 458.

* La chouette ou grande chevèche de Saint-Domingue. *Strix Dominicensis.*

* La chouette nudipède. *Strix nudipes* Mus. Longueur, dix-neuf centimètres, plumage d'un fauve brunâtre en dessus, blanchâtre en dessous : tarses alongés, nus et bruns.

Passereaux (1).

Le tyran pipiri de Saint-Domingue. *Tyrannus pipiri.*

* Le petit noir aurore, gobe-mouche des Antilles. Buff., *ib.*, 566, fig. 2. *Muscicapa ruticilla.* Mâle et femelle.

---

(1) Ongles peu crochus, doigts de devant libres et sans membrane, ou soudés ensemble jusqu'à la première articulation. Un seul doigt en arrière; plumage et bec très-variés.

* Le figuier couronné d'or, gobe-mouche des Amazônes. Buff., *ib.*, 298. *Muscicapa coronata.*

Le gobe-mouche à ventre jaune (à peine gros comme un rossignol.) *Muscipula Cayanensis.*

La grivette de Saint-Domingue. *Turdus auro capillus.*

Le moqueur, ou merle cendré. *Turdus polyglotus.*

Le merle à gorge noire. *Turdus ater.*

Le merle olive de Saint-Domingue (guère plus gros qu'une fauvette.) *Turdus Hispaniolensis.*

* Le tylly, ou grive cendrée des Antilles. Buff., *ib.*, 560, fig. 1. *Turdus plumbeus.*

* Le merle du Labrador. *Turdus Labradorius.* Mâle et femelle. Gm., 832.

Le carouge, cul-jaune de Saint-Domingue. *Oriolus Dominicensis* Gm., 391.

Le tangara, ou l'esclave. (il ressemble beaucoup à la grive.) *Tanagra Dominica.*

Le gros bec verderin. *Loxia Dominicensis.*

* Un bouvreuil (nouvelle espèce). *Loxia Portoricensis* Mus. Longueur, dix-sept centimètres, bec noir, court et robuste; plumage

entier d'un noir foncé : dessus de la tête, dessous de la gorge d'un roux ferrugineux ; pieds et ongles noirs. Rapporté par Maugé. Le mâle et la femelle.

Le bruant olive (guère plus gros qu'un roitelet). *Emberiza olivacea.*

* Un corbeau semblable à celui d'Europe, mais dont le bec est croisé. *Corax crucirostra* Mus. Les deux mandibules sont repliées l'une sur l'autre. Cette structure du bec ne peut être, comme le prétend Daudin (1), une difformité accidentelle. Le bec est un organe si essentiel chez les oiseaux, que le moindre changement dans sa forme doit en apporter dans les habitudes de l'animal.

* Une corneille semblable, pour la taille, à la corbine d'Europe (*corvus corone* L.). Plumes d'un beau noir, garnies d'un duvet blanc à leur base; queue arrondie et plus longue que les ailes. Elle est placée au Muséum sous le nom de corneille à duvet blanc, *corvus leuco-gnaphalus.*

Ces corbeaux sont frugivores; leur chair, quoiqu'un peu noire, est bonne à manger.

---

(1) Ornithologie, t. 2, pag. 226.

La pie des Antilles. *Corvus caribæus.*

* La mesange bleue. Buff., *ib.* 3, fig. 2. *Parus cœruleus.*

Une espèce de rossignol d'un gris obscur, avec quelques plumes blanches; plus gros, mais moins harmonieux que celui d'Europe. On l'apprivoise facilement.

* Fauvette noire à épaules blanches.

* La fauvette cou jaune. *Sylvia pensilis.*

* La fauvette tachetée de la Louisiane. *Motacilla novæboracensis*, 752, 1.

Le figuier tacheté de la Louisiane. *Motacilla æstiva.* B. 58, 1.

Le figuier tacheté du Canada. *Motacilla æstiva, ib.* Var. B.

Le figuier fauvette ombrée. *Motacilla umbria.* Buff., 709, 1.

* Le figuier à gorge jaune. Buff., *ib.*, 731, fig. 2. *Motacilla Ludoviciana.*

~~Le suerier. *Certhia flaveola.*~~

* Le bimbelé, ou la fausse linotte. *Sylvia palmarum.*

* La fauvette à poitrine jaune. *Motacilla mistacea.* Mús.

* L'hirondelle de Saint-Domingue. Buff., *ib.*, 545, fig. 1. — *Hirundo Dominicensis*, Gm., 1025. Un tiers plus grosse et moins

noire que celle de France; plus grosse et plus noire que celle de Saint-Domingue.

* Le martinet à collier blanc. *Hirundo Cayanensis*. Buff., 725, 2.

* Le grimpereau sucrier. Edwards, av. ta. 122. *Certhia flaveola*.

Le martin-pêcheur huppé. *Alcedo Alcyon*. Var. Y. Gm., 452.

* Le manakin organiste. Buff., *ib*. 809, fig. 1 (oiseau charmant, gros comme notre chardonneret). *Pipra musica*. Gm., 1004.

Le manakin rupicole, ou coq de roche. *Pipra rupicola*.

Dans la classe brillante des oiseaux-mouches et des colibris (1), on admire :

Le vert perlé. *Trochilus dominicus*. Gm., 489.

Le plastron blanc. *Trochilus margaritaceus*.

---

(1) Combien de fois, dans mes excursions botaniques, n'ai-je pas considéré avec plaisir le vol précipité de ces charmants oiseaux, lorsque, les ailes étendues et perpendiculaires, réfléchissant sur leur plumage les plus riches couleurs, ils dardaient leur langue dans la corolle des franchipaniers, des mimosa, des bignones et autres arbrisseaux à fleurs odoriférantes !

Le plastron noir. *Trochilus mango.*

Le petit oiseau-mouche. *Trochilus minimus.* Gm. 500.

Gallinacées (1).

Cette île a reçu d'Europe les oiseaux de basse-cour, le coq, le canard, le paon, le dindon; du Mexique, le hocco noir (2), et de la Guinée, les pintades (3) qui furent transportées par les Génois, en 1508, aux Antilles, où leur plumage, ordinairement perlé ailleurs, a été légèrement modifié par le climat.

Celles qu'on voit à Porto-Ricco ont le ventre, le dessous et l'extrémité des ailes blancs. Les unes sont domestiques et les autres sauvages. Ces dernières, quoique plus petites, sont d'un goût plus délicat.

On trouve dans les savannes et aux environs des forêts :

---

(1) Doigts de devant réunis à leur base par une membrane. Bec convexe en dessus. Oiseaux granivores, à vol pesant.

(2) Crax alector.

(3) Numida meleagris.

*Le pigeon tourte. *Columba Carolinensis.* Buff., 175.

* Le pigeon à tête blanche. *Columba leucocephala.* (Il ressemble au suivant, excepté le dessus de sa tête, qui est blanc.) Gm., 772.

* Le pigeon caraïbe. *Columba caribæa.* Gm., 773.

* Le pigeon roux de Cayenne. *Columba Martinica.* Buff., 141. Var. B.

Oiseaux de rivage (1).

Le héron, grande aigrette. *Ardea egretta.*

Le crabier bleu à col brun. *Ardea cærulescens.*

* Le bec ouvert scolopacé. *Hians scolopaceus* Lacép. *Ardea scolopacea.*

* Le héron de la Louisiane, ou crabier roux à tête et queue vertes. *Ardea Ludoviciana.*

La bécassine. *Scolopax gallinago.*

L'alouette de mer. *Tringa cinclus.*

* Le pluvier doré. *Charadrius aureus.* Lacép. *Charadrius pluvialis.*

---

(1) Tarses élevés, jambes nues par en bas. Ces oiseaux ne nagent point, mais ils entrent dans l'eau pour y pêcher.

* Le pluvier sanderling, ou maubèche. *Parra calidris.*

Oiseaux nageurs (1).

Le flamant. *Phœnicopterus ruber.* Sur les bords de la Loysa.

Le castagneux de Saint-Domingue. *Colymbus Dominicus.*

* Le canard des bois, siffleur à bec noir. Buff., *ib.*, 804. *Anas arborea.*

* La sarcelle à queue épineuse. Buff., *ib.*, 967. *Anas spinosa.*

La sarcelle rousse à longue queue. *Anas Dominica.*

* Le canard gingeon. *Anas Americana* Gm., 526.

* La petite poule sultane. *Hydrogallina Martinica.*

* La poule d'eau. *Hydrogallina Chloropus.*

Le pélican blanc. *Pelecanus onocrotalus.*

La grande hirondelle de mer. *Sterna fuliginosa.*

---

(1) Jambes et cuisses courtes, doigts réunis par des membranes, ou élargis et aplatis en manière de rames.

REPTILES (1).

Lézards (2).

1° Le lézard tupinambis (3), long d'environ un mètre. Il est commun sur le territoire de Ponce. Ses habitudes sont assez douces. On le nomme *monitor*, parce que dans quelques contrées d'Amérique, notamment au Pérou et au Brésil, il accompagne fréquemment le caïman (4) et le fouette-queue (5), et annonce, par un sifflement particulier, la présence de ces dangereux reptiles.

2° L'anolis, ou lézard goîtreux (6). Il est fort vif, très-leste, et si familier qu'il se promène sans craipte dans les appartements et jusque sur les tables. Il est commun autour des habitations, dans les savannes. Il évite la grande chaleur et se montre ordinairement

---

(1) Cœur à un ventricule, sang froid, point de mamelles. (Animaux ovipares.)

(2) Corps sans carapace, à quatre pattes munies d'ongles crochus; mâchoires à dents enchâssées.

(3) Lacerta monitor. Gmel, 1059.

(4) Lacerta alligator.

(5) Lacerta caudiverbera.

(6) Lacerta strumosa. Gm., 1067.

après la pluie ou au déclin du jour. Sa longueur est d'environ douze à quinze centimètres.

L'anolis porte, vers la région de la poitrine, un goître ou vésicule d'un rouge pâle qu'il dilate à son gré, en y introduisant de l'air. Ce gonflement a lieu lorsque le reptile est irrité ou qu'il se fait entendre.

3° Le lézard sputateur (1), long à peine de six centimètres; il a le corps d'un gris foncé sur le dos et blanchâtre sous le ventre. Ces couleurs sont tranchées par onze bandes ou anneaux d'un brun presque noir. Il court le long des murs, dans les maisons, et est très-familier. Mais lorsqu'on l'irrite, il lance à son ennemi un crachat noir et vénéneux qui fait enfler la partie attaquée. Delà lui est venu le nom de *sputateur* ou *cracheur*. On guérit cette inflammation en y appliquant de l'alcool, du sucre ou du camphre.

4° Le lézard iguane (2) est commun sur la côte de Faxarde. Ses couleurs sont agréablement variées. Sa chair et ses œufs sont bons à manger. On le chasse avec des chiens

(1) Lacerta sputator. Gm., 1076.
(2) Lacerta iguana. Gm., 1062.

Il se nourrit de rats, qu'il poursuit quelquefois jusque dans les maisons. Les habitants apprécient son utilité et évitent de le détruire. Ces serpents, dont aucun n'est vénéneux, se nourrissent de lézards, de rats. Ils noircissent en vieillissant, et acquièrent alors des dimensions plus grandes.

4° La grenouille mugissante (1).

5° La grenouille des arbres. *Rana arborea.* Lin. var. ☰ : *Rana Americana rubra* Seb., Gm., 1054.

Ces deux reptiles se tiennent ordinairement sur les arbres, dans les lieux humides, et font entendre le soir un bruit assez intense, fort désagréable.

POISSONS (2).

Les côtes de Porto-Ricco nourrissent une grande quantité de poissons. Outre ceux dont nous avons déjà parlé, qui fréquentent habi-

(1) Rana ocellata. Lin., Gm., 1052.—Encyc., quadr. ovip., pag. 655.

(2) Cœur à un ventricule.—Sang froid.—Des branchies au lieu de poumons.—Point de pattes. —Nageoires soutenues par des rayons.

tuellement les parages des Antilles (1), les espèces que l'on prend le plus communément à l'aide du filet (2), appartiennent aux classes suivantes de l'ichtiologie :

Cartilagineux (3).

Plusieurs espèces de raies.

La baudroie chauve-souris. *Lophius vespertilio* Gm., 1480.—Comestible.

La baudroie tachée. *Lophius histrio* Gm., 1481.—Comest.

La baliste monoceros. *Balistes monoceros* Gm., 1462.

La baliste vieille. *Balistes vetula* Gm., 1467.—Comest.

Le coffre à deux épines. *Ostracion bicaudalis* Gm., 1441.

Le coffre sans épines. *Ostracion triqueter.* Gm., *ib.*

---

(1) La scie, le requin, les poissons volants, le dauphin, le marsouin, la dorade.

(2) On pêche fréquemment au filet dans la baie de Saint-Jean et à l'embouchure des rivières, tant pour le service des vaisseaux en rade que pour la consommation des habitants.

(3) Nageoires garnies de cartilages, au lieu d'os.

Le hérisson oblong. *Tetrodon oblongus* Gm., 1446.

Les deux-dents longue-épine. *Diodon hystrix* Gm., 1448.—Comest.

Le deux-dents courte-épine. *Diodon atinga* Gm., 1451.

L'hippocampe ou cheval marin. *Syngnatus. Hyppocampus.* Gm., 1457.—Comest.

Apodes (1).

La lamproie ou murène-flûte. *Murena helena* Gm., 1132.—Comestible.

Pectoraux (2).

La dorée. *Perca chrysoptera* Gm., 1314.

La becune (paracuta) *Perca.* Elle atteint quelquefois vingt à vingt-quatre décimètres.

La scorpene truie. *Scorpæna scrofa* Gm., 1215.

Le chætodon arqué. *Chætodon arcuatus* Gm., 1243.

Le chætodon enfumé. *Chætodon faber* Gm., 1263.—Comest.

---

(1) Point de nageoires inférieures.

(2) Nageoires inférieures au-dessous de la poitrine.

Le chætodon strié. *Chætodon striatus* Gm., 1249.—Comest.

Le chætodon chirurgien. *Chætodon chirurgus* Gm., 1259.—Comest.

Le chætodon iagague. *Chætodon saxatilis* Gm., 1253.—Comest.

Le chætodon lancéolé. *Chætodon lanceolatus* Gm., 1254.

Le spare bridé, long à peine de six centimètres. *Sparus capistratus* Gm., 1250.—Comest.

Le scombre pelamide. *Scomber pelamis*, 1330.—Comest.

Le tringle grondeur. *Tringla gurnardus* Gm., 1342.

Le grison. *Labrus grisæus* Gm., 1283.

Abdominaux (1).

La trompette-petimbe. *Fistularia tabacaria* Gm., 1387.

L'atherine poisson d'argent. *Atherina menidia* Gm., 1396.

Le cailleu tassart. *Clupea thrissa* Gm.,

(1) Nageoires inférieures derrière celles de la poitrine.

1406. (Deux espèces, l'une comestible, l'autre vénéneuse et marquée de taches jaunes. Son venin agit sur les nerfs, mais non sur le sang.)

Le quatre-dents perroquet. *Tetrodon testudineus* Gm., 1444.

L'albule ou mulet. *Mugil albula* Gm., 1398.

Le petit espadon. *Esox brasiliensis* Gm., 1393.

Le papon. *Teuthis hepatus* Gm., 1362.

ARTICLE DEUXIÈME.

ANIMAUX SANS VERTÈBRES (1).

Mollusques.—Crustacés.—Arachnides.—Insectes. Radiaires.—Polypes.

MOLLUSQUES (2).

Sèche commune. *Sepia officinalis* Gm., 3149.

---

(1) Corps dépourvu de colonne vertébrale et de squelette articulé.—Système nerveux.—Vaisseaux sanguins ou un vaisseau dorsal.

(2) Corps mou, non articulé, muni d'un manteau de forme variable. — Cerveau. — Nerfs. — Branchies. —Cœur musculeux.

Sèche calmar. *Sepia loligo* Gm., 3150.

Une sèche plus petite que l'officinale. *Sepia media* Gm., *id.*

On nomme improprement *raisins de mer* (uvæ marinæ) des amas d'œufs de sèches que l'Océan roule sur ses bords. J'en ai rapporté de Porto-Ricco.

Oscabrion écailleux. *Chiton squamosus* Gm., 3203.

Oscabrion ponctué. *Chiton punctatus* Gm., *ib.*

Oscabrion marbré. *Chiton marmoratus*, id., 3205.

Balamite ou gland-de-mer-tulipe. *Balanus tintinnabulum* Lin. — *Lepas tintinnabulum* Gm., 3208.

Balanite striée. *Balanus striatus* Brug.

Coronulle des tortues. *Coronulla testudinaria* Lam. — *Lepas testudinarius* Gm., 3209. Il s'attache ordinairement à la carapace de la tortue franche.

Baudin et Mauger ont rapporté en France une grande quantité de coquilles terrestres ou marines, la plupart encore indéterminées. Plusieurs sont absolument inconnues et doivent constituer des espèces ou même des genres nouveaux.

On remarque dans cette collection :

Patelle à huit rayons. *Patella octo-radiata* Gm., 3699.

Patelle petite mitre. *Patella mitrula* Gm., 3708.

Patelle voûtée. *Patella fornicata* Gm., 3693. — *Crapidula fornicata* Roissy, hist. nat. des mollusques, 5238.

Haliotide canaliculée (oreille à rigole.) *Haliotis canaliculata.*

Nérite peloronte (gencive saignante). *Nereis peloronta* Roissy, 5273.

Helicine de Mauger. *Helicina Maugeri* Daudeb., Méth. conch., page 65.

Sabot pie (la veuve.) *Turbo pica* Lin. *Monodonta pica* Lam.

Turritelle imbriquée. *Turritella imbricata* Roissy, 5308. *Turbo imbricatus* Lin.

Achatine variée (perdrix.) *Achatina variegata* Roissy, 5354. *Bulla achatina* Gm., 3431.

Bulle ampoule (muscade.) *Bulla ampulla* Gm., 3424.

Buline bouche-rose (fausse oreille de Mydas.) *Bulimus hæmastomus* Roissy, 5336. *Helix hæmastoma* Gm., 3649. Saint-Thomas. Forêts.

Helice clausilie. *Helix clausilia* Draparn.

Porcelaine brune. *Cypræa fusca* (nouvelle espèce.)

Columbelle marchande. *Columbella mercatoria* Roissy, 66. *Voluta mercatoria* Gm., 3446.

Columbelle siger. *Columbella rustica*, id. 3447. *Voluta rustica* L.

Mitre pontificale. *Mitra pontificalis* Lam. *Voluta papalis* Gm. 3459, var. B.

Tonne huilière. *Dolium olearium* Roissy, 6, 39. *Buccinum olearium* Lin.

Tonne-pomme. *Dolium pomum* Roissy, 6, 41.

Rocher cornu. *Murex cornutus* L.

Rocher chicorée. *Murex ramosus* Gm. 3528.

Pyrule melongène. *Pyrula melongena* Roissy, 6, 67. *Murex melongena* L.

Fasciolaire - tulipe. *Fasciolaria tulipa* Roissy, 6, 77. *Murex tulipa* L.

Turbinelle chapiteau (aigrette). *Turbinella capitellum* Roissy, 6, 81. *Voluta capitellum* L.

Strombe géant (lambis). *Strombus gigas* Roissy, 6, 86.

Canne imbriquée (gâteau feuilleté). *Chama imbricata* Lam.

Vénus verruqueuse. *Venus verrucosa* L.

Vénus mercenaire. *Venus mercenaria* L.

Vénus maculée (canne truitée). *Venus maculata* L.

Sanguinolaire rose. *Sanguinolaria rosea* Lam.

Anomie épiphie (pelure d'oignon). *Anomia epiphium* L.

Donace. *Donax trunculus* Gm. 3263.

Telline aurore. *Tellina rosea* Gm. 3238.

Arche velue. *Arca pilosa* Gm. 3314.

Arche de Noé. *Arca Noë* Gm. 3306.

Crustacés (1).

On trouve sur les grèves, et au pied des collines voisines de l'Océan, un grand nombre de crabes, dont les plus communs sont le crabe ruricole ou tourlourou (2), ainsi nommé, parce qu'il vit habituellement à terre, et ne se rend sur les rivages de la

(1) Corps et membres articulés, recouverts d'une peau crustacée, divisée en plusieurs pièces.

(2) Cancer ruricola. Gm., 2966.

mer que pour s'y baigner et y déposer ses œufs.

* Le crabe coureur (1), ainsi désigné, parce qu'on le voit courir le soir, avec célérité, sur le rivage de la mer. Les crabes coureurs se rassemblent alors par bandes, se recherchent, s'évitent, se battent, et les vainqueurs mettent quelquefois à mort les vaincus. Quoique petits, ils sont hardis, et pincent fortement les bâtons qu'on leur présente. Il serait imprudent de marcher nu-pieds au milieu d'eux.

* Le crabe nain (2) : il vit ordinairement sur le *fucus natans*. On le trouve aussi parmi les différentes espèces de varecs que la mer, perpétuellement agitée, arrache de son fonds et roule sur ses bords.

Le crabe corallin (3) : corps d'un beau rouge, plus large que long, chaperon trilobé.

* Le crabe maculé (4) : plus large que long, orné en-dessus de cinq à sept taches d'un rouge sanguin, chaperon trilobé.

---

(1) Cancer cursor. Gm., 2963.

(2) Cancer minutus. Gm., 2965.

(3) Cancer corallinus. Gm., 2968.

(4) Cancer maculatus, 2968.

* Le crabe défenseur (1) : plus large que long, armé d'une épine forte, longue et pointue ; chaperon quadridenté.

* Le crabe granulé (2) : plus large que long ; convexe, granulé ; pattes antérieures très-grosses. Ce crustacé s'approche rarement du rivage : on ne peut le prendre qu'en s'enfonçant un peu dans la mer.

* Le crabe peint (3) : corselet plissé de chaque côté, et antérieurement bidenté ; couleurs variées. Pendant le jour, il reste sur les grèves pour y chercher sa nourriture.

* Le crabe longimane (4) : chaque côté du test est garni de cinq dents ; jusqu'ici on ne connaissoit ce crabe que dans les mers orientales.

* Deux espèces de grapses (5).

Le scyllare des Antilles (6).

---

(1) Cancer defensor, 2970.

(2) Cancer granulatus, 2973.

(3) Cancer grapsus, 2967.

(4) Cancer longimanus, 2979.

(5) Cancer tenui-crustatus et grapsus cruentatus. Latreille.

(6) Scyllarus æquinoctialis. Fabr.

Les écrevisses et les crevettes, peu nombreuses en espèces, le sont beaucoup en individus, et fournissent un bon comestible. On pêche sur les bords de l'Océan l'écrevisse squille (1).

L'écrevisse sauterelle (2).

La crevette gammarelle (3).

La sauteuse, ou pou de mer (4), et dans les eaux douces de la Loysa, de Toa, etc., l'écrevisse cancer (5).

ARACHNIDES (6).

Le scorpion fauve (7).

Le scorpion d'Amérique (8), plus petit

---

(1) Cancer squilla, 2988.

(2) Cancer pennaceus, 2988.

(3) Cancer gammarus, 2985. Assez semblable à la crevette des ruisseaux (cancer pulex), mais plus petite.

(4) Cancer locusta, 2992. Un peu plus grande que la crevette des ruisseaux.

(5) Cancer carcinus, 2986.

(6) Stigmates et trachées pour la respiration, — yeux, — pattes articulées, — point de métamorphoses.

(7) Scorpio griseus. Degeer.

(8) Scorpio americanus. Gm., 2962.

que celui d'Europe et d'Afrique; mais les piqûres du crochet aigu et mobile, qui termine sa queue articulée, sont plus dangereuses. Commun dans les lieux obscurs et humides des maisons, sous les pierres, dans les troncs de bois pourri. Ses piqûres occasionnent l'inflammation et la fièvre. On les guérit par l'application d'un linge imbibé d'eau-de-vie.

Les araignées carnivores et guerrières ont dû se propager rapidement dans une île dont le climat est très-favorable à la multiplication des insectes. Celles qu'on rencontre le plus fréquemment à Porto-Ricco, sont :

L'araignée à brosses (1),
mamelonée (2),
cancriforme (3),
tétracanthe (4),
récluse (5),
et l'araignée aviculaire (6). Le corselet de

(1) Aranea clavipes, 2954.
(2) Aranea mammata. Olivier.
(3) Aranea cancriformis, 2955.
(4) Aranea tetracantha, 2951.
(5) Aranea nidulans, 2955.
(6) Aranea avicularis, 2957.

cette dernière, nommée *oua-oua* par les habitants, est brun, plat et ovale. — L'abdomen est noirâtre, velu, et terminé par des mamelons. Ses pattes, longues d'environ six centimètres, sont grosses, très-velues, armées de deux forts crochets, et brillent, à la plante, d'une belle couleur d'or. Ses pinces et tenailles, longues de deux centimètres, sont dentées. Cette araignée est la plus grande des espèces connues. Sa morsure est quelquefois mortelle. Le meilleur remède est l'usage des cannes à sucre, prises comme aliment.

Plusieurs galeodes.

Les quadrupèdes domestiques nourrissent, comme ceux d'Europe, plusieurs insectes parasites qui s'attachent à leur peau, s'y enfoncent, sucent leur sang, et les tourmentent.

On trouve sur les bœufs et les chevaux la mitte américaine (1) et la tique (2). La première, nommée *nigua* par les habitants, a le corps ovale, aplati, à bords épais, et d'un rouge foncé, avec une tache blanche. La

(1) Acarus americanus. Gm., 2926.
(2) Acarus ricinus, *id.*, 2926.

seconde est ovale et arrondie : mais ces insectes sanguivores sont à leur tour la pâture des oiseaux.

L'ani des savannés et l'ani des paletuviers se perchent sur le dos des quadrupèdes qui paissent dans les champs, en détachent les insectes, plongent leur bec dans les plaies de la peau, et en arrachent les tiques qui s'y sont nichés.

* La scolopendre malfaisante (1).

Cet insecte hideux, mais moins dangereux que le scorpion, a huit yeux, vingt paires de pattes et vingt articles à chaque antenne. Son corps, composé de vingt-deux segments, est long quelquefois de dix-sept à dix-huit centimètres. Il est de couleur marron. Ses yeux sont noirs, et le dessus de sa tête est rouge.

* L'iule obscur (2).

Il ressemble, pour la couleur et pour les formes, à l'iule sabuleux d'Europe (iulus sabulosus) ; mais il est beaucoup plus grand. Corps composé de soixante-quatre anneaux... deux cent quarante pattes. On le trouve dans

---

(1) Scolopendra morsitans, *id.*, 3016.

(2) Iulus fuscus, *id.*, 3020.

les lieux humides et sur l'écorce des arbres pourris. Il n'est pas dangereux.

INSECTES (1).

La famille des insectes est, après celle des polypes, la plus nombreuse du règne animal. Toute la sagacité des Fabricius, des Olivier, des La Treille, ne suffirait pas pour les connaître tous, pour décrire leur organisation, peindre leurs mœurs et leurs métamorphoses.

Je me bornerai à indiquer ceux que nous avons observés ou rapportés en France.

Les insectes que l'on rencontre le plus fréquemment à Porto-Ricco, appartiennent aux ordres suivants.

Coléoptères (2).

Lucane interrompue. *Lucanus interruptus* L. Encyc. 21. (*Passalus* Fab.).

Lucane élaphe. *Lucanus elaphus* Fab. Ency. 4.

---

(1) Corps subissant une ou plusieurs métamorphoses; ayant, dans l'état parfait, des yeux, des antennes, des stigmates, et six pattes articulées.

(2) Deux ailes pliées sous des étuis durs,—bouche munie de mâchoires.

* La passale pentaphylle. *Passalus pentaphyllus* Latreille. (Antennes en massue et à cinq articles. Stries des élytres et côtés du corselet ponctués).

* Passale, var. du précédent, couleur châtain.

* Passale denté. *Passalus dentatus* Fab.

* Passale, var. du précédent.

* Scarabé. *Scarabæus aenobarbus* Fab. Gm. 1532.

* Scarabé tytan, mâle. *Scarabæus tytanus* Fab. Gmel. 1532.

* Scarabé, var. du précédent.

* Hanneton châtain, var. *Melolontha castanea* Encycl. 28.

Hanneton marqué. *M.signata* F.Encyc. 45.

* Hanneton douteux. *M. dubia* Encyc. 51.

* Hanneton barbu. *M. barbata* Latreille, (forme du hanneton douteux; d'un brun foncé, luisant, lisse; extrémité de l'abdomen velue).

* Hanneton cylindrique, var. *M. cylindrica.* Corps d'un brun foncé, pointillé et luisant; chaperon un peu échancré; élytres d'un brun plus clair; corps cylindrique; grandeur du hanneton roux (*M. fusca*), mais un peu plus étroit.

* Carabe aplati. *Carabus complanatus* Fab.

* Lamie scorpion. *Lamia scorpio* Oliv. Encyc. 11.

* Lamie...... (quatre esp. indét.).

* Bupreste enfoncé. *Buprestis impressa* Fab. Encyc. 67.

* Taupin émeraude. *Elater virens* Fab.

* Taupin (nouv. esp.), plus long et plus étroit que le taupin ferrugineux. Corselet finement ponctué. Elytres à stries nombreuses ponctuées, et d'un fauve moins sombre que celui du reste du corps. Antennes et pattes, marron clair.

* Taupin, trois autres espèces indéterminées.

* Téléphore, N. E. ayant quelques rapports avec la cantharide rayée. (*Cantharis vittata* Fab.).

Bord extérieur, suture, et ligne centrale des élytres d'un rouge pâle, sur un fond noir cendré.

Les insectes désignés vaguement sous le nom de *mouches à feu*, offrent pendant la nuit un spectacle amusant. On en compte dans l'île plusieurs espèces : ceux de la première (fulgores) portent autour des yeux

un cercle brillant de liqueur phosphorique; ils se plaisent au milieu des cannes à sucre.

Les insectes de la deuxième espèce, nommés en espagnol *cucuyos* (1), portent, près des ailes, deux petites ampoulettes de liqueur lumineuse; leur vol instantané éclaire alternativement l'atmosphère, selon qu'ils étendent ou ferment les ailes.

Les mouches à feu de la troisième classe, nommées *cucubanos* (lampyris) (2), sont plus grandes et plus lumineuses que les autres; elles font de nuit la chasse aux petits insectes qui leur servent de pâture : la partie postérieure de leur abdomen est remplie d'une matière si lumineuse qu'elles décrivent, en volant, une longue trace scintillante. Un seul de ces insectes procure assez de lumière pour permettre de lire ou écrire, sans le secours d'aucune bougie. Les habitants des montagnes s'en servent pour marcher dans les sentiers les plus obscurs : les femmes en ornent quelquefois leurs chapeaux ou en tressent

---

(1) Elater phosphoreus.—E. noctilucus L.

(2) Nous avons rapporté en France les espèces connues sous le nom de *lampyre marginé* et *lampyre fauve*. Ency., n.os 19 et 34.

des colliers qui brillent alors de reflets éclatants. Cette belle espèce de porte-lanterne ne perd, dans la captivité, sa propriété phosphorique qu'au bout de quinze jours, et la recouvre avec la liberté.

* Diapere.

* Opatre. *Opatrum clathratum* F. Gm. 1634.

* Opatre (trois espèces indéterm.)

* Prione.

* Callide. *Callidium glabratum* Latreille.

* Callidie verdoyante. *Clytus virens* Fab.

* Callidie (deux espèces indéterm.)

* Tragosite caraboïde. *Tragosita caraboïdes* F.

* Tragosite verdoyante. *Tragosita virens* F.

* Tragosite (deux espèces nouv.)

* Chrisocomele.

* Altise corselet blanc. *Altica albicollis.* Oliv. Ency. 8.

* Altise bicolor. *Altica bicolor* F. Ency. 14.

* Altise (sept autres espèces indéterm.).

* Galeruque (ayant quelques rapports avec le G. jamaïcensis.)

* Galeruque (trois espèces nouv.)

* Criocere (cinq espèces indéterm.)

* Brente nasillard. *Brentus nasutus* F. Ency. 7.

* Le charanson annulé. *Curculio annulatus* L. Ency., 154.

* Le charanson palmiste. *Curculio palmarum* L. Ency., 3.

* Le charanson six-moucheté. *Curculio sexguttatus* F. Ency., 173.

* Charanson *Curculio viridi affinis*. Latreil.

* Charanson. *Curculio punctato affinis* id.

* Charanson. *Curculio nigro affinis* id.

* Charanson (quatre espèces indéterm.)

* Casside.

* Coccinelle (deux espèces indéterm.)

Orthoptères (1).

* Le kakkerlac ou blatte américaine. *Blatta americana* L.

Cet insecte nuisible s'est prodigieusement multiplié dans les maisons, les sucreries, sur les vaisseaux, etc. La forme aplatie de son corps mou et flexible, lui permet de s'insinuer par le trou des serrures, dans les malles,

---

(1) Deux ailes pliées sous des étuis mous. Bouche armée de mâchoires.

les armoires, les magasins ; il ronge les étoffes, détériore les meubles mal soignés, gâte ou dévore les comestibles, et répand sur les métaux une liqueur fétide qui les oxide. Il court avec agilité, fuit la lumière, se promène sur la figure des personnes endormies, et dépose souvent ses larves dans les caisses à farine ou à biscuit.

* Blatte (espèce nouv., indéterm.)

Les chats détruisent un grand nombre de blattes.

Un grillon (1) semblable à celui d'Europe (2), mais les deux filets qui terminent l'abdomen sont bifides à leur extrémité.

*Courtillère ou taupe-grillon (3), plus petite d'un quart que celle d'Europe.

* Sauterelles, quatre espèces nouvelles, une jusqu'ici inconnue, et les trois autres ayant de grands rapports avec les.................

locusta myrtifolia Fabr.
locusta acuminata id.
locusta lilifolia id.

---

(1) Grillus assimilis. Gm., 2060.
(2) Grillus domesticus, *id.*
(3) Achaeta grillo-talpa. Fab.

Mante jamaïcienne. *Menta jamaïcensis* F. Ency., 42.

Mante ceinturonnée. *Menta cingulata* L. Ency., 49.

*Mante.

*Phasmes (six espèces indéterm.)

Nevroptères (1).

* Termite morio. *Termes morio* F.

* Ascalaphe (cinq espèces indéterm.)

*Panorpe ou mouche-scorpion, qui se rapproche du panorpe tipulaire. L. (*Bittacus* Latreil.)

Hyménoptères (2).

* Ichneumon, quatre espèces nouvelles, dont une présente des rapports avec l'ich. avancé. * *Ich. porrectorius* F. Ency., 10.

Les fourmis de Porto-Rico (3) sont plus fortes et se multiplient avec plus de rapidité

---

(1) Quatre ailes nues, — abdomen dépourvu d'aiguillon.

(2) Quatre ailes nues, inégales, — bouche munie de mandibules et d'une trompe.

(3) Formica atrata-fœtida, — saccharivora, — omnivora, etc.

que celles d'Europe. Rien n'est à l'abri de leur voracité ; elles se glissent au travers des plus petits interstices, et deviennent le fléau des plus riches magasins. Mais les plus étonnantes de toutes sont celles nommées en français *pous de bois*, et en espagnol *comegen*. (Elles appartiennent au genre *termès*.) Cette espèce de fourmis construit en commun, sur les arbres, les édifices, ou sur la terre, une sorte de ruche arrondie, ayant quelquefois deux mètres de circonférence, disposée intérieurement en cellules irrégulières, et faites avec une substance jaunâtre, friable, qu'on croit être l'excrément même de l'insecte. De cette ruche partent plusieurs chemins couverts, composés de la même matière, larges d'un centimètre, et qui s'étendent quelquefois à un quart de lieue de distance. Les fourmis, à l'abri sous cette voûte, s'en servent pour communiquer avec les cannes à sucre, les cuves de sirop, etc. Malheur à l'insecte qui se trouve sur leur passage! il est à l'instant dévoré.

Ces fourmis sont petites, de couleur rouge, armées de mâchoires si fortes qu'elles corrodent le bois le plus dur, et s'y creusent, en peu de temps, les communications nécessai-

res : on ne peut les détruire qu'avec l'eau bouillante.

* Pepsis étoilé. *Pepsis stellata* F.

* Sphex (trois espèces indéterm.)

* Chlorion ichneumon. *Chlorion ichneumoneum* Fabr.

Les guèpes sont aussi incommodes que nombreuses : on en distingue plusieurs espèces (1). Les unes s'établissent dans les maisons, sous les charpentes, les couvertures où elles construisent leurs guépiers, gros à peine comme la moitié d'un œuf : d'autres plus sauvages cachent leur demeure sous l'écorce des arbres pourris ou dans la terre. Toutes sont hardies, voraces, et font la guerre aux autres insectes.

A la vue de cette multitude d'abeilles sauvages qui se multiplient avec tant de facilité dans l'île, on gémit sur la négligence des habitants, qui ne se donnent pas la peine d'utiliser cet insecte précieux en le cultivant

---

(1) Vespa attenuata, — flavipes, — americana, — tricolor, — lineata. Gm., 2748, etc., et une variété, apportée à Paris, de la guèpe phthisica. Fab.

dans des ruches, comme l'ont heureusement fait, depuis quelques années, les colons de l'île de Cuba. Ceux de Porto-Ricco se contentent de ramasser, dans les bois, les produits des abeilles sauvages (1). Ces abeilles sont noires, luisantes, se fixent dans les vieux troncs d'arbres et changent facilement de domicile; leur cire est de couleur obscure; les naturels la solidifient en la mêlant avec d'autre cire blanche. La lumière qu'elle procure est un peu faible : le miel, qu'on emploie aux mêmes usages que celui d'Europe, s'aigrit promptement.

* Nomade.

* Bembex vespiforme. *Bembex signata* F. Ency., 2.

* Hylée. *Hylæus*.

---

(1) L'abeille perce-bois, *apis violacea*. Elle ressemble à celle d'Espagne; mais elle est plus grande et plus grosse dans toutes ses dimensions.

L'abeille d'Antigoa, *apis antiguensis*. Elle ressemble à l'abeille perce-bois. Sa couleur est en général noire.

L'abeille hémorrhoïdale, *apis hemorrhoïdalis* Gm., 2770, etc.—Abdomen cuivré; ailes couleur de sang.

Lépidoptères (1).

Des milliers de papillons (2), de bombices, de phalènes (3), de noctuelles (4) embellissent le feuillage des arbustes, la verdure des campagnes; et les couleurs éclatantes de leurs ailes le disputent à celles des fleurs les plus brillantes.

---

(1) Quatre ailes membraneuses recouvertes d'une poussière écailleuse.

(2) Papilio asterias,—p. asius,—p. anchises,—p. turnus,—p. protesilas,—p. stelenes,—p. achilles,—p. Teucer,—p. carinenta,—p. ricini,—p. charitonia,—p. melpomène,—p. piera,—p. sésia,—p. sennæ,—p. portlandia,—p. caricæ,—p. thaïs,—p. acis,—p. proteus,—p. crisias. Fab., et 30 autres espèces indéterminées. *Voyez* Gm., 2225.

(3) Phalena hesperus,—p. cecropia,—p. polyphemus,—p. prometheus,—p. erythrinæ,—p. luna,—p. credula sulphurata,—p. hyalinata,—p. æstuata,—p. costata,—p. pyraliata,—p. politata,—p. sybaris,—p. nitœris, etc. Gm., 2400, etc.

(4) Noctua inclyta. Fab., etc., 19 autres espèces indéterm.

Hémiptères (1).

* Cigale.

* Cigadelle.

* Punaise. *Cimex victor* Gm., 2140.

* Punaise (six espèces indéterm.)

* Corée (trois espèces indéterm.)

* Lygée.

* Macrocephale cimicoïde. *Macrocephalus cimicoïdeus* Swed.

Diptères (2).

Le mosquite, espèce de cousin (3), est un insecte sanguinaire, très-commun dans les lieux humides, les forêts et au bord des ruisseaux. Il tourmente opiniâtrément les hommes, mais surtout les Européens nouvellement débarqués; sa piqûre occasionne une légère inflammation, et son aiguille pénètre quelquefois au travers des vêtemens.

Lorsqu'au milieu des forêts, je m'arrê-

(1) Deux ailes cachées sous des élytres membraneux; un suçoir au lieu de mâchoires.

(2) Deux ailes nues, un suçoir.

(3) Culex pipiens. Gm., 2886.

tais un instant pour botaniser, des milliers de mosquites, voltigeant autour de moi, se précipitaient sur ma figure, sur mes mains; alors écartant leurs pattes longues et déliées pour se procurer un appui plus solide, ils enfonçaient de suite leur aiguillon dans ma chair. Leur-abdomen était bientôt gonflé de sang qui rougissait ma peau lorsque j'écrasais ces insectes cruels pour m'en débarrâsser.

Les mosquites d'Amérique ont, comme leurs analogues les cousins communs d'Europe, le corps cendré et l'abdomen rayé de huit bandes noirâtres; mais ils sont plus gros et plus alongés.

Le cousin *maringouin* (1), quoique long à peine de deux millimètres, n'est ni moins cruel ni moins incommode que le mosquite; il a d'ailleurs les mêmes habitudes et vit dans les mêmes lieux.

* Taon à pattes rousses. *Tabanus rufipes* Latreil.

* Taon (deux espèces indéterm.)

---

(1) Culex pulicaris. Gm. 2888.

* Mouche.
* Syrphe.

Aptères (1).

La chique (2), puce commune sur les gens pauvres ou malpropres, s'introduit dans le corps calleux des pieds, au-dessous des ongles, dans le talon, et y acquiert bientôt le volume d'une lentille (3), par l'accroissement des œufs qu'elle porte dans un sac au-dessous de l'abdomen. Si on néglige d'extirper cette puce, ses œufs éclosent promptement dans la plaie et occasionnent un ulcère difficile à détruire. Les malheureux esclaves, obligés de marcher nu-pieds, portent quelquefois 150 à 200 chiques (4).

Les négresses sont très-adroites à extirper cet insecte; elles appliquent ensuite sur la plaie des cendres de tabac.

On sait que plusieurs insectes prennent la

---

(1) Trompe articulée, point d'ailes.

(2) Pulex penetrans. Gm., 2924.

(3) Ervum lens. L.

(4) Presque tous les nègres avancés en âge ont les pieds perclus et tuméfiés par la grande quantité de chiques et d'ulcères dont ils sont attaqués.

teinte du végétal qui les nourrit; il en est de même du pou de l'homme, il devient noir sur les nègres.

Radiaires (1).

Les eaux de la rade de Saint-Jean, rarement agitées par la tempête, nourrissent plusieurs radiaires echinodermes (2) ou mollasses (3), dont la structure délicate ou l'enveloppe fragile résisteraient difficilement à l'action des mers orageuses. Ce sont quelques espèces d'oursins (4), d'asteries (5), d'holothuries (6) et de méduses (7).

---

(1) Corps dépourvu de tête, de pattes articulées, de cerveau et de moelle longitudinale;--organes disposés en manière de rayons.

(2) Les échinodermes sont recouverts d'un cuir dur ou d'un test solide composé de plusieurs pièces réunies. Ils sont tentaculés, armés d'épines articulées, et pourvus, sur leur face inférieure, d'une bouche orbiculaire.

(3) Corps mou, gélatineux, transparent et dépourvu d'épines.

(4) Echinus araneiformis, — e. reticulatus, — e. caribæorum. Gm., 3782, etc.

(5) Asterias reticulata, — a. araneica, — a. granularis. Gm., 3160.

(6) Holothuria physalis. Gm., 3139.

(7) Medusa unguiculata. Gm., 3159.

Polypes (1).

Les polypes ou zoophytes sont des animalcules presque microscopiques, renfermés dans des cellules calcaires ou cornées, coriaces ou fibreuses : ils habitent dans la mer, dont ils élèvent sans cesse le fond, et se multiplient en grand nombre par des gemmes ou bourgeons. La nature paraît les avoir destinés à générer la terre calcaire.

On trouve sous les eaux qui baignent les côtes des îles danoises et de Porto-Ricco un grand nombre de productions zoophytes, dont les plus communes sont des madrepores (2), des millepores (3), des coralli-

(1) Corps mou, gélatineux, n'ayant d'autre organe connu qu'un canal intestinal dont l'entrée sert de bouche et d'anus.

(2) Madrepora lactuca, — m. virginea, — m. muricata, — m. porites, — m. astroites, — m. galaxea. Gm., 3756, etc. Madrepora prolifera. Sloane, Jamaï., 1. 18. 3.

(3) Millepora alcicornis, — m. compressa. Gm., 3782, etc.

nes (1), des éponges (2) et des gorgones (3).

Baudin et Maugé ont rapporté en France des échantillons de tous les oursins, madrepores, millepores, éponges et gorgones cités dans les deux dernières sections.

ARTICLE III.

Topographie végétale.

Lorsqu'en Europe le printemps pare nos campagnes de fleurs, la verdure des prairies, la fraîcheur des ruisseaux, l'ombrage des bosquets inspirent une mélancolie délicieuse qui n'est interrompue que par le ramage des oiseaux ou les chansons naïves de quelques bergères. En Amérique, la nature présente

---

(1) Corallina opuntia, — c. corniculata, — c. fragilissima, — c. penicillus. Gm., 3836, etc.

(2) Spongia fistularis, — spongia aculeata, — sp. officinalis, — sp. oculata. Gm., 3817, etc. S. labirinthiformis, sp. nov.

(3) Gorgonia anceps, — g. pinnata, — g. sanguinolenta, — g. setosa, — g. juncea, — g. ventalina, — g. flabellu. Gm., 3798.

On trouve souvent adhérentes à la base de ces gorgones des huîtres parasites.

un aspect différent : ici, ce sont des forêts aussi anciennes que le monde, et que la hache du bûcheron n'a jamais mutilées; là, des montagnes dans leur état primitif ou portant l'empreinte des révolutions du globe.

Dans l'Europe, habitée depuis long-temps par des peuples civilisés, l'homme ayant détruit d'immenses forêts et multiplié la culture des terres pour subvenir à ses besoins, l'empire de Flore s'est rétréci à mesure que celui de Cérès a étendu ses limites.

Mais dans une grande partie de l'Amérique, où la nature encore sauvage, et pour ainsi dire vierge, conserve l'empreinte de sa première jeunesse, le botaniste trouve une ample moisson à faire. Telle est l'île de la Trinité, où je regretterai toute ma vie de n'avoir séjourné qu'une semaine, parce que 2000 Anglais, armés de canons et de baïonnettes, n'ont pas voulu permettre à cinq paisibles naturalistes d'y rester plus long-temps.

Telle est celle de Porto-Ricco, que sa fertilité, sa position et son étendue ont enrichie des plus beaux végétaux du Nouveau-Monde. La température de cette île change, pour ainsi dire, de lieue en lieue, à mesure qu'on

s'éloigne des bords de la mer pour s'enfoncer dans l'intérieur des terres.

Une large zone de sables forme en partie la première enceinte; cette zone embrasse plusieurs champs cultivés et de vastes savannes couvertes d'un grand nombre de graminées et d'arbustes. Du milieu de ces plaines courent çà et là des chaînes de montagnes irrégulièrement groupées et revêtues de forêts. Au pied de ces monts croissent la *sensitive* et l'*ananas*, tandis que leur cime est couverte de neiges.

Dans l'esquisse suivante des productions indigènes de *Porto-Ricco*, j'ai suivi pour ainsi dire la carte topographique de la nature, qui a couvert l'île de plantes, en raison du sol et de la température, sans consulter nos méthodes et nos systêmes (1).

On trouve dans les savannes sablonneuses et sur les rochers des bords de la mer, le tripsac hermaphrodite,—des rottbolles, des

(1) La Flore de Saint-Thomas et Sainte-Croix, dont la publication doit suivre celle du voyage, présentera le tableau des végétaux qui croissent dans ces îles, d'après la méthode de Jussieu. Elle sera ornée de plusieurs gravures.

éleusines, des racles et des paturins, — des palmiers, le bactrys....... L'avoira de guinée, le rondier flabelliforme, — des agavés, — le raisinier à grappes, —le wolkameria épineux, —les morelles mammiforme...... polygame...... et à piquants rouges, —les cestraus, —le daphnot des Antilles, — les sébestiers, — des liserons et des quamoclits, — le franchipanier blanc, —les jaquiniers à bracelets et en arbre, —l'éléphantope rude, —les pectis, —le caléa de la Jamaïque, — le parthène multifide, — l'allione incarnate, —l'ernodea des rivages, — l'argemone du Mexique, —le kakile maritime, —les mosambes, —les helictères, —le waltheria d'Amérique, —des corettes, —des tribulus, — le pharnace molhugine, — plusieurs cactiers, — le turnera ulmi-feuille, — la suriane maritime, —des icaciers, — le campêche épineux, —le guilandina bonduc, —des galegas, —le stylosanthe visqueux, —des comoclades, — des dodones, — des euphorbes, — des médeciniers, — le mancenilier, — les crotons, — l'amyris maritime, — des câpriers, — le ptelea visqueux, — l'acacie de Porto-Ricco, — l'erythale arbuste, — des héliotropes, — des pittones, — des dentelaires, — le rondeletia triflore, — des gardenes, — des corossols, —

l'aristoloche trilobée,— des eugenies,— des myrtes, — des passevelours, — des cadelaris, —des amaranthines, — des patagones et des mygindes, etc.

Les lagons d'eau de mer stagnante produisent des avicennes,—des mangliers et des paletuviers qui servent d'appui à plusieurs arbrisseaux grimpans, tels que la bignone équinoxiale, l'échites biflore et le bejuco ou hippocratea, etc.

Les marécages, etc.

Un grand nombre de cyperacées qui se rapportent aux genres choin, sclerie, fuirène, scirpe, souchet, killingie, — des paspales, dont plusieurs constituent de nouvelles espèces,— la fléchière à feuilles de plantin,— le menianthe des Indes,—des polygales,—des buchneres, — des lindernes, — la gerarde pourpre, l'ophiorize mitréolée,—les jussies, —les œschynomènes,—le pongat des Indes, —le sauvagesia de Cayenne, etc.

Dans les savannes de l'intérieur croissent abondamment un grand nombre de graminées, — le chou palmiste, — le cocotier des Indes, — des commelines et des éphémérides; — des amaryllis et des pancrais; — l'avocatier, — l'hermandier sonore, — les rivines,

—les petiveres, des vervenes,— le chinopode capité, — le capraire biflore, — la belladone à feuilles de nicotiane, — des coquerets et des piments, — les calebassiers, — l'asclépiade de Curaçao, — beaucoup de plantes syngénésiques, telles que la cacalie porophylle, l'agerate fausse-conyse, l'éléphantope à épis; — des bidents, des coreopes et l'oldenlande à corymbe, — des mauves, — des malachres, des urènes et des abutilons;—le goyavier, — plusieurs acacies, — les clitores et les crotalaires, — les *tragies*, — les spermacoces et le rolandra à feuilles argentées, etc.

Le bord des rivières est ombragé par les gouets ou arums, — le matouri des prés, — la bignone élégante, — la lobélie à longues fleurs, — la ketmie à feuilles de tilleul, — des ptérocarpes, — le legnotis elliptique, — l'acacie feuille de hêtre, — l'ægyphille de la Martinique, —les callicarpes, etc.

A l'ombre des grands arbres, ou au bord des forêts et autour des plaines mises en culture,

On trouve le panic à larges-feuilles, et le panic arborescent, — les pharelles et les olyres, — l'ananas sauvage, — l'alpinia à

grappes, — les balisiers, les gingembres et les raisiniers, — des ruellies et carmantines, — des chionanthes, — des cotelets ou bois guitare, — les durantes, — les camaras, — plusieurs morelles, — l'aouaï cerbère, — le symplocos de la Martinique, — des eupatoires et conyses, — des gratgals, — le ciocoque à baie blanche, — les psychotres, — les moureillers ou malpighies, — la portesie ovale, — des pavons, — le rocou, — les lappuliers, — le myrte-piment, — des melastomes, — les hirtelles, — plusieurs casses, — l'érythrina ou bois immortel, — le bois yvrant, — des sainfoins, — le geoffræa sans épines, — le securidaca effilé, — l'acajou à pommes, — le connare pinné, — des poivriers, — le lygiste à épis, — les tinneliers, — des *cisses*, — le *varronia globuleux*, — les *laugiers*, — le *brunsfelsia*, — le guettarda feuilles rudes, etc.

Les forêts et les montagnes boisées offrent des acrostiques, — des polypodes, — des doradilles, — des ptérides, — des adianthes, et en général une très-grande variété de fougères, toutes intéressantes par leur port et leur fructification; — le cocotier de Guinée, — des heliconias, — des lauriers, — les caïmitiers

à feuilles d'or, — les sapotilliers, — le quinquina des Caraïbes, — le siderode ou bois de fer, — le cafeyer monosperme, — l'aralie en arbre, — le ginseng élégant, — le knepier bijugué, — le cupani d'Amérique, — le clusier rose ou figuier maudit, — le mammeï, abricotier, — les orangers, — la cannelle blanche, — le trichilia monbin, — l'acajou meuble et l'acajou à planches, — le quararibé ou mirodia turbiné, — le fromager pyramidal, et le fromager à sept feuilles, — le cacoyer, — le guazuma ulmifeuille, — le canang élevé, — les gayacs, — le laurier malaguette, — l'acomas à grappes, — le courbaril, — l'angelin à grappes, — le monbin myrobolan, — le gomart d'Amérique, — les clavaliers, — le sablier, — des figuiers, — le bois trompette, — le chêne noir des Antilles, — la *morisone d'Amérique*, — des *micoucouliers*, — des *gommiers*, etc.

On trouve ordinairement implantés sur le pied de ces arbres des pothos et des angrecs, le polypode phyllitide et le polypode à nervures épaisses, — l'acrostique-citronnier, — la doradille-saule et adianthoïde, — l'hémionite lancéolée, — la ptéride linéaire. Leur tronc nourrit l'acrostique sorbier ; — le polypode

piloselle et serpent, — la ptéride lancéolée, — l'acacie et la bignone griffe de chat, — le cactier parasite; et leurs branches portent le gui-trinerve; — des loranthes, — des caragates etdes pitcairnes.

La plupart de ces arbres sont entourés de lianes tellement entrelacées qu'il est difficile de pénétrer au centre des lieux qu'ils occupent. Le margrave à ombelles, — les bignones, — les pauliniers, — les banistères, — les dolics, — les grenadilles, — l'acacie caroubier, — l'érythrina, — l'angrec rouge, — la vanille, et cent autres arbrisseaux d'un port agréable, courent le long de leurs branches, s'élancent d'un arbre à l'autre, descendent quelquefois jusqu'à terre, s'y enracinent, se redressent de nouveau, et couvrent ainsi plusieurs kilomètres carrés.

ADDITION à l'Histoire naturelle de Porto-Ricco;

Par M. SONNINI.

MON dessein, ainsi que je l'ai annoncé au commencement de cet ouvrage, était de donner une notice succincte sur tous les animaux que M. Ledru n'a fait qu'indiquer. J'ai rempli, dans le premier volume, la tâche que je m'étais imposée. Inutile pour le savant, ce travail me paraissait offrir quelqu'intérêt au plus grand nombre des lecteurs auxquels l'histoire naturelle est étrangère, et je m'y livrais avec d'autant plus de zèle, que le voyage de M. Ledru me paraissait devoir y gagner, non pas sur le choix, mais sur le nombre de ses lecteurs. Une longue maladie est venu déranger mes projets, enchaîner ma bonne volonté, et faire tomber ma plume. Forcé d'interrompre mes travaux, je n'ai pas dû suspendre la publication d'un ouvrage dont plusieurs journaux ont déjà inséré l'annonce, et que les savants et le public éclairé désirent avec impatience. Ce que j'aurais pu ajouter de plus à cet ouvrage aurait été loin de compenser le retard que mes additions auraient apporté à satisfaire le juste empressement qui s'est généralement manifesté pour posséder enfin un

voyage trop long-temps attendu. Mon silence, en ce cas, devenait un devoir, et j'aime à me flatter que l'on m'en saura gré. Je terminerai mon travail par quelques notions d'histoire naturelle relatives à Porto-Ricco.

Les espèces de perroquet de Porto-Ricco sont :

Le *petit ara rouge*, duquel j'ai déjà parlé p. 300 du premier volume.

Il en est de même du *perroquet à bandeau rouge*, page 300, et de la *perruche à collier*, ibid.

La *perruche*, ou plutôt la *perriche pavouane* (*psittacus Guianensis*). Cette espèce est très-commune dans les contrées de l'Amérique méridionale, voisines de l'équateur. Les individus qui la composent se réunissent ordinairement en bandes très-nombreuses et très-criardes. Ils sortent quelquefois des forêts, leur séjour habituel, pour se jeter dans les plantations de café, où ils font de grands dégâts.

La *pavouane* apprend facilement à parler, et elle articule très-distinctement ; mais elle est méchante, et elle souffre rarement qu'on la touche ou qu'on la caresse.

Sa queue fait à elle seule la moitié de sa longueur totale. Tout son plumage est d'un vert foncé. Il y a du jaune, et quelquefois du rouge sous les ailes ; et des taches rouges sur les côtés du cou distinguent l'oiseau adulte.

Le *sincialo* (*psittacus rufirostris*), autre perruche

dont tout le plumage est teint en vert-jaunâtre, avec du jaune sous les ailes et la queue. Le bec est noir, et l'iris d'un beau jaune-orangé. La grosseur de l'oiseau est, à peu près, celle du merle.

Sincialo est le nom que cette perriche porte à Saint-Domingue, et qui a été adopté comme une dénomination spécifique. C'est une espèce très-babillarde, mais son babil est agréable, et si elle parle beaucoup, elle parle bien.

Je placerai ici une observation nouvelle que l'on doit à M. de Humboldt, au sujet de la faculté d'articuler des paroles, dont la nature a doué plusieurs espèces de perroquets et de perruches, tandis qu'elle l'a refusée à d'autres espèces du même genre, tels que les *aras*, qui n'apprennent jamais à imiter la voix de l'homme. Cette différence remarquable provient, suivant les belles observations du voyageur célèbre que je viens de nommer, de la conformation de l'os hyoïde. Dans les perroquets, qui articulent des mots, cet os est mince et alongé à sa pointe; dans les aras, au contraire, l'os hyoïde a une masse extraordinaire. L'intervalle entre les deux cornes est rempli en partie d'une membrane osseuse qui se rétrécit vers la pointe, et est soudée à un os carré qui a plus d'un quart de pouce de large. C'est cet appendice singulier, ou cet os en forme de spatule, qui

entre dans la pointe de la langue, et qui la rend inflexible dans les *aras* (1).

Il a été question de l'*épeiche* ou *pic varié de la Jamaïque*, et du *pic vert du Bengale*, à la page 311 du premier volume; mais il existe d'autres espèces de *pics* à Porto-Ricco.

1° Le *pic rayé de Saint-Domingue* (*picus striatus*) a du rouge sur la tête; du gris sur le front, la gorge et l'espace entre le bec et les yeux; des raies olivâtres sur le fond noir du dessus du corps, des taches jaunes sur les ailes qui sont noirâtres; du rouge sur le croupion, du gris sombre sous le cou et à la poitrine, enfin du noir sur la queue.

2° Une espèce plus petite, dont la taille n'excède pas celle d'une alouette, a quelque conformité de couleurs avec l'espèce précédente; mais elle en diffère principalement par les raies, lesquelles au lieu d'être sur le dos, et à l'extrémité, traversent alternativement de brun et de blanc sale tout le dessous du corps. C'est le *petit pic olive de Saint-Domingue* (*picus passerinus*), rare à Saint-Domingue, et plus commun sur le continent.

3° M. Maugé a découvert à Porto-Ricco une espèce de *pic* qui était inconnue des naturalistes. Daudin en a donné la description dans les *Annales*

(1) Voyage de MM. Humboldt et Bonpland, deuxième partie, page 17.

du Muséum d'histoire naturelle, page 285, sous la dénomination de *pic de Porto-Ricco* (*picus Porto-ricensis*).

Cet oiseau a la grosseur du merle commun; le dessus de la tête, du cou et du dos, d'un noir foncé, à reflets légèrement verdâtres; les ailes et la queue d'un noir mat; la gorge, le devant du cou, le milieu de la poitrine et du ventre, d'un rouge de sang; les côtés de la poitrine et du ventre, ainsi que le dessous des ailes, de couleur brune; le front, le devant des yeux, le bord des paupières et le croupion blancs; enfin le bec et les pieds noirs.

Le cri de ce *pic* est moins aigre et moins sonore que celui du *pic-vert* d'Europe; on ne l'entend guère que dans la saison des pluies, et jamais dans les grandes chaleurs. Cet oiseau est vif dans ses mouvements, et très-alerte lorsqu'il grimpe. Il se nourrit de larves et d'insectes.

4° L'*épeiche des Antilles* différant peu, si toutefois il diffère, de l'*épeiche* ou *pic varié d'Europe* (*picus major*), je me dispenserai d'en parler plus au long.

Trois espèces de *coucous* ont été observées à Porto-Ricco, savoir :

Le *coucou tacco* ou simplement le *tacco*, d'après son cri habituel (*cuculus vetula*). Il est un peu moins gros que le *coucou* d'Europe; ses couleurs ne sont pas brillantes, mais il conserve en toutes

circonstances un air d'arrangement et de propreté qui font plaisir à voir. Il a les parties supérieures d'un gris un peu foncé ; le devant du cou et de la poitrine d'un gris cendré, une teinte rougeâtre sur des nuances de gris ; le reste du corps fauve, les ailes d'un roux vif, et terminées d'un brun verdâtre ; la queue d'un gris-blanc, avec du blanc à sa pointe. La langue est cartilagineuse, et terminée par des filets.

C'est un animal utile, puisqu'il se nourrit d'insectes, de lézards, de rats, et d'autres animaux nuisibles qui pullulent sous le climat chaud et humide de l'Amérique. Cet oiseau possède en outre une aimable disposition à la familiarité ; il se laisse approcher et prendre à la main, sans songer à se défendre.

Guenau de Monbeillard a donné le nom de *cendrillard* à un *coucou* de l'Amérique dont le gris cendré est la couleur dominante, et la taille celle du *mauvais*.

La troisième espèce de *coucou* est le *coucou des paletuviers* ou *petit vieillard* (*cuculus seniculus* Lath.). Sa première dénomination indique les lieux qu'il aime à fréquenter ; il vit fréquemment sur les paletuviers qui bordent les côtes basses et limoneuses, et il se nourrit des insectes, et spécialement des grosses chenilles qui dévorent ces arbres.

J'ai été à portée de faire, sur le vivant, à la Guiane, où cette espèce est assez commune, la

description du mâle et de la femelle. Tout le dessus du corps et des ailes du mâle est d'un gris cendré-clair; une bande longitudinale d'un gris plus foncé, part du coin de l'œil et marque les tempes; le dessous du corps et des ailes est jaune; les pennes de la queue, à l'exception des deux du milieu, sont terminées par du blanc et brunâtre en-dessus comme en-dessous; celles du milieu sont entièrement grises. Les pieds et les doigts sont noirâtres.

Les couleurs de la femelle sont plus claires que celles du mâle. Elle a du blanc à la gorge et au haut de la poitrine.

M. de Azara, qui a vu aussi ces *coucous* au Paraguay, mais seulement en été, dit que leur nid ressemble à celui des pigeons, et que la ponte est de trois œufs d'un blanc verdâtre. Du reste, ces oiseaux sont peu farouches; leur plumage est doux, leur forme élégante, et leur instinct disposé à la familiarité.

On avait appelé *barbus* plusieurs espèces d'oiseaux d'Afrique et d'Amérique portant à la base du bec des poils roides et dirigés en avant. Buffon, qui a écrit l'histoire des oiseaux avec toute la sagacité d'un génie supérieur, a séparé les oiseaux à barbe de l'ancien continent de ceux du Nouveau-Monde, et il a appliqué à ces derniers la dénomination de *tamatia*, que les naturels du Brésil donnent à une espèce de ce genre.

Ces *tamatias*, naturels aux climats chauds de l'Amérique, sont épais de corps et de physionomie. Une grosse tête, que termine un bec court convexe et hérissé de soies roides à sa base; deux doigts, un en avant et deux en arrière, de même que les *perroquets*, les *pics*, les *coucous* et les *anis*, forment les principaux caractères de la conformation extérieure des *tamatias*. Leur naturel répond parfaitement à leur figure massive. Tristes, silencieux, solitaires, stupides et paresseux, on les voit passer des heures entières, immobiles sur la même branche, dans l'endroit le plus fourré des bois. Ils prennent rarement leur volée, et ils se laissent approcher de très-près. Les gros insectes forment le fond de leur subsistance.

L'espèce que M. Ledru a vue à Porto-Ricco est celle que l'on distingue par la désignation de *tamatia à tête et gorge rouges* (*bucco cayanensis*). Il n'a du rouge que sur le front, le reste du dessus de la tête étant jaune; il a un petit trait de la même couleur au-dessus de l'œil; du noir aux côtés de la tête, sur le dos, la queue et les ailes; du jaune sur les parties inférieures. Cette espèce se rencontre communément dans les forêts de la Guiane, où j'ai eu souvent occasion de l'observer.

Les *anis* sont encore plus maussades que les *tamatias*, et surtout plus extraordinaires, tant par leurs formes que par leurs habitudes. *Anî* est le nom que ces oiseaux portent au Brésil, et ce nom ne diffère

que très-peu de celui que leur donnent les naturels du Paraguay. Les habitants de nos colonies d'Amérique les ont nommés *bouts de petun*, *perroquets noirs*, *oiseaux diables*, etc. Toutes ces dénominations peignent d'un seul trait les *anis*, dont le plumage, le bec et les pieds sont entièrement noirs. Leur bec est court, plus épais que large, crochu, fortement aplati sur les côtés, arqué et élevé en arête tranchante; la langue est plate et effilée à sa pointe; le corps est alongé et svelte : les ailes sont courtes, et les doigts disposés deux en avant et deux en arrière.

Ces oiseaux, si sombres et si laids à l'extérieur, réunissent les qualités sociales et aimables que l'on ne trouve pas toujours dans des êtres d'une nature plus parfaite. Les *anis* vivent, nichent et couvent en commun, et jamais aucune querelle ne vient troubler l'accord qui règne au milieu de familles et de troupes paisibles et nombreuses qui ne se séparent point. Cette douceur dans le naturel, cet instinct de communauté, ne se perdent point dans l'esclavage; les *anis*, qui s'apprivoisent très-aisément, deviennent dociles, et s'attachent à leurs maîtres. On assure aussi qu'ils apprennent à parler aussi bien que les perroquets. Cependant, quoique j'aie habité long-temps un pays où les *anis* sont très-communs, je n'en ai jamais rencontré qui articulassent des paroles. On se soucie même peu de se charger de pareils élèves qui ont une

mauvaise odeur ; c'est pour ces animaux un motif de sécurité, car leur chair ne pouvant se manger, à cause de la puanteur qu'elle exhale, on ne cherche point à jeter le désordre et la mort au milieu de sociétés que la nature semble avoir formées pour servir de modèle.

On connaît deux espèces d'*anis*, l'une, aussi grande que le geai d'Europe, se tient dans les paletuviers : c'est le *diable des paletuviers* des créoles de Cayenne (*crotophaga major*) ; l'autre, qui fréquente les savannes, est de moitié moins grande ; à Cayenne, *diable des savannes* (*crotophaga ani*).

M. Ledru fait mention de deux oiseaux de proie dont j'ai déjà parlé au premier volume ; savoir : le *petit aigle* (*aquila vel falco nudicollis*), page 298, et le *vautour marchand* ou *urubu* (*vultur aura*). J'ajouterai, au sujet de ce dernier oiseau, quelques notes recueillies par M. de Humboldt (1). « Les *vautours urubus* se rassemblent souvent en bandes de quarante ou cinquante. Lorsque l'air est très-serein, on les voit monter à des élévations extraordinaires. On dirait que la grande transparence des couches d'air les invite à passer en revue un grand espace de terrain que, dans un temps plus couvert, la vue perçante de ces chasseurs aériens ne pourrait saisir. »

(1) Ouvrage précédemment cité.

Deux autres espèces d'oiseaux de proie diurnes sont indiquées par M. Ledru, comme existantes à Porto-Ricco.

1° L'*aigle mansfeni* (*falco antillarum*), de la taille d'un gros faucon, et de couleur brune. Moins vorace et moins farouche que les autres oiseaux du même genre, celui-ci n'attaque que de faibles reptiles, se laisse approcher et prendre dans les piéges. Aussi les naturels du pays l'ont-ils appelé, dans leur langage, *oiseau sans bonheur.*

2° L'*émérillon de Cayenne*, ou *émérillon de la Caroline* (*falco sparrerius*), se trouve au midi de l'Amérique, depuis la Guiane jusqu'à la Caroline. La couleur dominante de son plumage est un roux-vineux, moins foncé sous le corps qu'en-dessus ; les côtés et le derrière de la tête sont tachés de noir sur un fond cendré ; les ailes sont d'un brun sombre : la queue est d'un roux noirâtre, terminée de noir avec un liseré blanc. Cette espèce offre tant de variétés de couleurs, qu'elle a été souvent présentée comme des espèces différentes dans les ouvrages des naturalistes, et le mâle et la femelle comme des oiseaux distincts.

Des quatre oiseaux de nuit rapportés de Porto-Ricco par les naturalistes de l'expédition, deux sont décrits par M. Ledru. Il me reste à dire un mot de la chouette *harfang* et de la *chouette* ou *grande chevêche de Saint-Domingue.* J'ai peine à croire que le *harfang* (*strix nyctea*), qui est par-

ticulier au nord de l'Amérique, se trouve à Porto-Ricco, et il y a toute apparence qu'il s'agit ici d'une espèce du genre très-variable des *chouettes*, voisine du *harfang*. Je soupçonne que l'oiseau indiqué par M. Ledru est une grosse *chouette* toute blanche, assez semblable au *harfang*, qui est conservée au cabinet d'histoire naturelle de Paris.

Un bec plus grand, plus fort et plus crochu qu'il ne l'est dans les autres espèces, distingue la *chouette de Saint-Domingue* (*strix Dominicensis*), laquelle ne diffère, du reste, de la *chouette commune* que par la teinte rousse qui est répandue uniformément sous son ventre, et par des taches moins nombreuses sur la poitrine.

Il est quelques espèces d'oiseaux qui tiennent autant des *pie-grièches* que des *gobe-mouches*, avec lesquels la plupart des ornithologistes les ont rangés. On leur a donné le nom de *tyrans*, pour exprimer leur force, leur audace, leur méchanceté. Un de ces petits *tyrans*, commun à la Guiane, au Paraguay, aux Antilles, etc., a reçu la dénomination de *titiri* ou de *pipiri*, à cause de son cri aigu. M. Latham a jugé, avec toute apparence de raison, que cet oiseau devait être mis au nombre des oiseaux de proie (*lanius tyrannus*). Le naturel du *titiri* est en effet sanguinaire, querelleur, intrépide, opiniâtre, furieux même, lorsque d'autres animaux l'approchent : l'homme ne l'intimide pas; et si sa taille répondait à

sa férocité, il serait le plus dangereux des tyrans de l'air. Mais le *titiri* n'est pas plus grand que le merle. Il a, comme les oiseaux du même genre, le bec long, fort et crochu à la pointe, la langue aiguë et cartilagineuse. Du gris, tirant sur le brun aux parties supérieures, et sur le blanchâtre aux inférieures, est la couleur dominante de son plumage; le dessus de la tête est orangé dans le mâle, et jaune dans la femelle. Quelques disparités de couleurs se font remarquer sur divers individus; en sorte que l'on peut raisonnablement douter que le *titiri* de Cayenne et le *pipiri* de Saint-Domingue, quoique très-voisins l'un de l'autre, soient réellement de la même espèce.

On a appelé *gobe-mouches* des oiseaux qui se nourrissent de mouches et d'autres insectes volants, et qui ont, comme les *tyrans*, avec lesquels ils sont apparentés de très-près, le bec large, garni de moustaches à sa base, presque triangulaire, et crochu à son extrémité. La nature a placé un très-grand nombre d'espèces et d'individus de ce genre dans les climats chauds, les plus favorables à la propagation des insectes. C'est-là qu'adonnés à une chasse continuelle, ils rendent de vrais services à l'homme de ces contrées, en se chargeant, avec d'autres espèces, de la destruction d'animaux incommodes dont la prodigieuse multiplication, si elle n'éprouvait point d'obstacles, aurait bientôt changé les plus beaux et les plus

riches pays de la terre en solitudes qu'aucun homme ne pourrait ni habiter ni fréquenter.

Deux espèces de ces utiles chasseurs se trouvent à Porto-Ricco, le *petit-noir-aurore* (*muscicapa ruticilla*), guère plus grand que notre *pouillot*, et qui réunit sur son plumage les trois couleurs dont Buffon a composé sa dénomination; et le *gobe-mouche à ventre jaune* (*muscicapa cayanensis*) qui porte autour de la tête une espèce de diadême blanc, et une couronne orangée sur le sommet; le dessus de son corps est brun et sa gorge blanche.

L'Amérique nourrit un genre très-nombreux de petits oiseaux voisins des grives, des fauvettes, des gobe-mouches, desquels on a souvent de la peine à les distinguer; ce sont les *figuiers*. Celui qui est *couronné d'or* (*sylvia coronata* Lath.), de même que les autres espèces, fait sa ponte dans le nord de l'Amérique, et passe l'hiver dans le midi. Outre sa couronne d'or pur, cet oiseau porte un bandeau noir qui lui enveloppe la tête en passant sur les yeux. Le dessus du cou, le dos et la poitrine sont d'un bleu d'ardoise; le croupion est jaune, les ailes et la queue sont noires, et tout le dessous du corps est blanchâtre.

Le *figuier tacheté* (*sylvia aestiva* Lath.) a les mêmes habitudes que le *figuier couronné*; la tête, ainsi que toutes les parties inférieures, d'un beau jaune, avec des taches rougeâtres à la poitrine et

sur les flancs; les parties supérieures d'un vert d'olive. Cet oiseau ne diffère point du *figuier du Canada*, décrit par Brisson.

Buffon a décrit deux oiseaux de ce genre sous la même dénomination de *figuier à gorge jaune*. L'espèce qu'indique M. Ledru est le *figuier à gorge jaune et à joues cendrées* (*sylvia ludoviciana* Lath.). Cette distinction nécessaire a été établie par M. Vieillot qu'il est impossible de ne pas citer quand l'on écrit sur les oiseaux. Indépendamment des deux attributs que désigne le nom composé de cette espèce, elle a du vert d'olive foncé et légèrement teinte de jaune sur les parties supérieures, des taches rougeâtres sur le jaune de la poitrine, du blanc-jaunâtre sur le ventre, et deux bandes transversales blanches sur les ailes.

L'oiseau indiqué par M. Ledru par le nom de *grivette de Saint-Domingue*, est la *grivelette* (*turdus auro-capillus*). Au contraire des autres *grives*, cet oiseau place son nid à terre, au milieu de feuilles sèches; sa ponte est de cinq œufs blancs, mouchetés de brun, et il ne niche que dans les Etats-Unis; il est solitaire, et fréquente les bois épais et à portée des ruisseaux. Cette petite *grive* est à peu près de la grandeur du *cujelier*; elle est couronnée d'une couleur orangée plus vive sur le mâle que sur la femelle; ses joues sont blanches : sa poitrine est tachée de noir sur un fond jaunâtre;

du reste, un brun roux règne sur les parties supérieures, et du blanc sur les inférieures.

Le *moqueur* ou *merle cendré* (*turdus polyglottus* Lath.) est un oiseau fameux par le charme et les accents de sa voix sonore et flexible : je ne l'ai pas rencontré à la Guiane, pays où les oiseaux sont si nombreux et si variés, et il ne paraît pas avancer vers le midi du nouveau continent, au-delà du Mexique; mais je l'ai vu, pour ainsi dire, par les yeux d'une amitié éclairée. M. Vieillot, qui a observé le *moqueur* avec toute l'attention qu'il apporte dans toutes les recherches dont il enrichit l'ornithologie, m'a communiqué la note suivante au sujet de cet oiseau singulier.

« Il semble que les différentes positions et les » passions du *moqueur* aient leur chant particulier. » Est-il tranquille et sans crainte? son chant est » faible et même languissant. S'il s'abat à terre, » une roulade précipitée se fait entendre à l'ins- » tant; s'il s'élève, son gosier semble suivre par » gradation le mouvement de ses ailes. Est-il in- » quiet? son chant a des phrases courtes et coupées. » Est-il en colère? ce ne sont plus que des éclats » qui dégénèrent en cris continuels. Ne peut-il » vous éloigner de son nid? il prend un ton plain- » tif; et si on s'en écarte, il déploie toute la beauté » de sa voix et lui donne la plus grande étendue. » A ces brillantes qualités du chant, il joint celle

» de se faire entendre pendant presque toute l'an-
» née, et d'aimer l'homme, dont la vue seule
» suffit pour l'y exciter; aussi c'est dans les en-
» virons des lieux habités qu'il fixe sa demeure.
» Son chant lui a valu à Saint-Domingue le nom
» de *rossignol;* mais il n'a pas la douceur ni la
» mélodie du chantre de la nature; sa voix est
» beaucoup plus forte, et ne serait point agréable
» dans un appartement. Il se fait entendre environ
» une heure avant le lever du soleil, et quelques
» moments après le coucher de cet astre; mais il
» ne chante pas la nuit comme le rossignol, même
» dans le temps des amours. Il remue la queue
» de bas en haut, et la porte souvent relevée:
» alors les ailes sont pendantes. Il est hardi et
» courageux; il se bat avec les petites espèces d'oi-
» seaux de proie, et vient à bout de les chasser des
» arbres qu'il a adoptés. Il se nourrit d'insectes,
» de baies, et de graines de piment. »

Non seulement le *moqueur* chante avec action et avec goût, mais il a le talent de contrefaire le ramage et les cris des autres oiseaux. Avec quelques soins, on peut l'élever en cage, et il récompense les petites attentions qu'on lui donne, par l'agrément de son chant et par sa facilité à imiter la voix des animaux dont il est entouré.

Sa grosseur est celle du *mauvis*, mais il est plus alongé. Un arc blanc surmonte ses yeux; toutes ses parties supérieures sont d'un gris cendré, et

les inférieures d'un blanc sale : ses ailes sont noirâtres.

L'oiseau à large plaque noire sur la gorge et la poitrine, présenté par Buffon, ou plutôt par Guenau de Montbeillard, comme une espèce de *merle*, sous la dénomination de *merle à gorge noire de Saint-Domingue* (*turdus ater*), n'est point un *merle*. Mauduyt avait déjà fait cette remarque dans l'*Encyclopédie méthodique*, et M. Vieillot l'a confirmée dans le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*. Ce prétendu merle doit être rangé avec les *carouges*. Son plumage est d'un gris-brun sur le corps, et d'un jaune-verdâtre, tacheté de noir, en-dessous. La pièce noire de la gorge et de la poitrine est bordée d'une large bande roussé. Le *carouge* est plus commun au nord de l'Amérique qu'à Saint-Domingue.

Voici un oiseau qui, au premier aspect, n'a rien de fort remarquable, et qui cependant appartient, en quelque sorte, à l'histoire de la géographie, puisqu'il a donné son nom, *tilly* ou *chili*, à une portion considérable de l'Amérique méridionale (1). Le mot *chili* est l'expression du cri de cet oiseau, et il est devenu la dénomination du Chili,

(1) Dans mon édition de Buffon, tome 9, page 543, en rapportant les observations de Molina au sujet du *tilly*, il s'est glissé une faute très-grave de typographie ; on y lit : *Amérique septentrionale* au lieu d'*Amérique méridionale*.

parce que cette espèce de grive (*turdus ater*) est très-commune dans le pays. Le mâle de cette espèce est entièrement noir, avec une tache jaune sous les ailes; son chant est doux et sonore. Le plumage de la femelle est d'un cendré foncé, à l'exception de la gorge et du ventre, qui sont de couleur blanche. Ces oiseaux font leurs nids sur les arbres, avec de la terre détrempée. Leur ponte est de quatre œufs. Leur chair a une odeur désagréable, et ils ne supportent point la captivité.

C'est encore mal-à-propos que l'on a donné la dénomination de *merle* (*merle de Labrador*, *turdus labradorius*) à une espèce de *troupiale* d'un noir brillant, et à reflets verts et pourprés.

Les habitants de Saint-Domingue ont appelé *esclave doré* l'un des plus beaux oiseaux de l'Amérique, désigné par les ornithologistes sous la dénomination de *carouge de Saint-Domingue* (*oriolus Dominicensis*). Un jaune brillant couvre le bas du dos et du ventre, le croupion, les jambes, le dessous des ailes et leurs petites couvertures supérieures; et cette couleur reçoit encore plus d'éclat par le contraste du noir velouté qui tranche agréablement avec le jaune.

Ce *carouge* choisit de préférence les palmiers pour se percher et suspendre leurs nids en forme de bourse. Son naturel est défiant et farouche, et son chant court, mais fort. La femelle, selon M. de Azara, pond communément trois œufs

blancs et tachés de roux. Cette espèce porte, au Paraguay, le nom de *guirakuro*, c'est-à-dire *oiseau noir et fâcheux* (1).

Un autre *esclave* pour les habitants de Saint-Domingue est une espèce de *tangara* (*tanagra Dominica*). Son esclavage n'est point réel, et il ne gît que dans la prédilection que cet oiseau montre pour les palmistes sur lesquels il se tient presque toute l'année. Le fond de son plumage est brun en-dessus et blanc-sale en-dessous.

Le *verderin* est une espèce de *verdier* (*loxia Dominicensis*) qui n'a rien de remarquable ni dans la distribution et le choix de ses couleurs, ni dans ses habitudes. Un vert-brun en-dessus, un roux sombre en-dessous, et du noir sur les ailes, composent son modeste vêtement.

Je ne pousserai pas plus loin cette nomenclature de laquelle j'ai décrit les objets les plus saillants, et je ne dirai plus qu'un mot sur un sujet plus important.

Un voyageur moderne qui a visité Porto-Ricco, a publié sur cette île des renseignements dont l'extrait ne peut manquer d'avoir de l'intérêt dans un ouvrage consacré, en grande partie, à l'histoire

(1) Voyage dans l'Amérique méridionale, traduction française, tome 3, pages 178 et 179.

d'une des plus riches colonies que les Européens possèdent dans le Nouveau-Monde.

Le terrain de Porto-Ricco est très-fertile : tout y croît à souhait. Son port est commode ; cependant cette colonie est restée dans l'enfance. M. Robin (1) voit les causes de cet état de langueur dans l'éloignement des habitations entre elles, et dans le défaut de communications, tant par terre que par eau. L'indolence des administrateurs et des habitants ne leur permet pas d'imiter les industrieux Américains des Etats-Unis, qui pratiquent des chemins dans les contrées les plus agrestes. Le transport des denrées est pénible et coûteux. Dans l'impossibilité de vendre les productions de sa terre, et de se procurer en échange les objets qui lui sont nécessaires, le colon est condamné à une décourageante pauvreté.

« Ce qui contribue principalement à cet état de » choses, trop ordinaire dans les colonies espagnoles, ajoute M. Robin, ce sont d'abord les trop » vastes concessions faites par le gouvernement à » des particuliers qui n'ont ni la volonté, ni la » capacité, ni les moyens de les mettre en valeur. » ..... Aussi les habitants de Porto-Ricco dé» frichent à peine quelques lisières de terre pour

(1) Voyage dans l'intérieur de la Louisiane, de la Floride occidentale, et dans les îles de la Martinique et de Saint-Domingue, pendant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806 ; par C. C. Robin, tome 1, pag. 242 et suiv.

» des plants de bananiers, dont le fruit est leur » pain ordinaire; ils n'ont de cannes à sucre que » ce qui leur en faut pour en fabriquer un sirop qui » leur tient lieu de sucre..... Les arbres à café » y deviennent de la plus haute taille; mais aussi » peu soignés que les cannes à sucre, il s'en faut » bien qu'ils en récoltent tout ce qu'ils pourraient » produire.... C'est, dans cette colonie, beau» coup pour un habitant d'avoir quatre ou cinq » nègres; et pour le produit c'est bien peu, quand » le maître et sa famille ne sont pas vigilants. Ils » nourrissent, il est vrai, abondamment du bétail, » et cependant la ville de Porto-Ricco est une des » villes du monde où l'on mange la plus détestable » viande, par un réglement vexatoire qui, pré» textant l'avantage du pauvre, propage la pau» vreté.

» Chaque habitant doit fournir alternativement, » pour la consommation de la ville, une certaine » quantité de viande; elle lui est payée à un prix » si modique, qu'on en donne en détail la valeur » de deux livres pour un *picaillon* (6 sous un liard). » Ces habitants ne livrent alors que leurs plus ché» tives bêtes, et vendent secrètement ce qu'ils ont » de meilleur aux Anglais, aux Américains qui » abordent en contrebande les côtes. Mais cette » viande, acquise à si vil prix pour les besoins de » la ville, se dépèce de cette manière: d'abord la » provision du gouverneur, puis celle des officiers,

» puis celle de l'évêque, puis du clergé, puis des » moines; après, les hôpitaux, les soldats, enfin » les habitants. Les Catalans, cette plus utile » portion des citoyens, sont servis les derniers, » même après les nègres employés par le gouver- » nement. . . . .

» . . . . Il n'est pas de gouvernement qui donne » autant à ses sujets, qui cherche autant à les » soulager, soit dans leurs entreprises, soit dans » leur adversité, que le gouvernement espagnol : » il n'en est pas cependant qui ait plus de pauvres. » Voulant toujours donner, il est obligé de tout » faire. Ces trésors qu'il répand, passant par les » mains des subordonnés, y restent en partie, et » deviennent pour eux des émoluments qu'ils re- » gardent comme attachés à leurs places; delà ces » innombrables dilapidations. Ces subordonnés, » distributeurs ordinaires des bienfaits du mo- » narque, acquièrent une autorité arbitraire dont » souvent ils abusent. Les gouvernés sont d'autant » plus vexés, qu'ils paraissent recevoir davantage, » et que leurs réclamations prennent l'apparence » de l'ingratitude. »

CHAPITRE XXIX.

Terme de l'expédition aux Antilles. — Retour en France.

Notre carrière dans le Nouveau-Monde est terminée. Heureux si nous l'avons remplie avec le succès qu'en attend la France ! Mais il ne suffit pas d'avoir formé une collection précieuse en zoologie, en botanique, en minéralogie ; tous nos soins doivent être dirigés maintenant vers la conservation des objets qui la composent, et leur prompt transport en Europe.

L'arrimage ou placement des plantes vivantes n'a pas été facile à bord d'un bâtiment de médiocre grandeur ; il a fallu pour cela descendre dans la cale, déjà lestée de cent barriques d'eau, tous les objets d'équipement, et y faire coucher les matelots. A ce moyen, l'entrepont, entièrement vide, a pu recevoir les deux cent sept caisses de plantes. Celles

qui contenaient des arbrisseaux, trop grands pour un étage de cinq pieds, ont été placées au fond des écoutilles de la cale. Le capitaine avait eu préalablement la précaution de faire enlever une partie des planches du gaillard, et d'y substituer une claire-voie solide en caillebotis, afin d'introduire, à volonté, un air pur nécessaire à la conservation des plantes. Chargé spécialement des herbiers, je les ai renfermés dans des caisses solides, bien closes et bien goudronnées, pour les préserver des insectes et de l'humidité.

Tous nos préparatifs de voyage sont terminés...... J'ai pris congé de mes amis..... Paris, Raiffer, de don Benito et de sa famille..... après leur avoir exprimé tout ce que la reconnaissance me dictait de plus affectueux.

S'il est doux pour un voyageur de rencontrer, à deux mille lieues de sa patrie, des hommes généreux et sensibles qui savent ajouter à l'honnêteté de leurs procédés cette délicatesse qui en augmente le prix..... il est bien pénible de s'en séparer. Tel est le sentiment que j'éprouve en m'éloignant, peut-être pour toujours, de ces aimables colons dont les services et l'obligeante amitié ont embelli mon séjour à Porto-Ricco.....

Déjà le signal du départ flotte sur les mâts du navire..... J'entends de loin les cris des matelots, le hissement des voiles..... Le patron du canot m'appelle.... tout l'équipage est rendu à bord..... On lève l'ancre..... Moi seul je tiens encore à cette terre qui possède Francisca!!.... O mon amie! fuir loin de toi, à l'autre extrémité de l'Océan! ne plus te revoir!.... Mais l'ivoire qui me retrace les traits charmants de ta figure reposera pour jamais sur mon cœur!!

Nous appareillâmes de Porto-Ricco le 13 avril 1798, à midi : il ventait est bon frais. Lorsque nous fûmes au large, le capitaine s'occupa des moyens de préserver nos plantes vivantes des avaries ordinaires sur mer, et de celles que pouvait amener un changement de température, depuis le 18e jusqu'au 50e degré de latitude. A cet effet, il fit élever sur chaque écoutille un toit en gaules réunies par une de leurs extrémités, et recouvert de grosses toiles goudronnées. Il fit adapter un semblable appareil sur les caillebotis dont j'ai parlé. On enlevait ces couvertures mobiles pendant le beau temps pour renouveler l'air de l'entrepont et vivifier les plantes aux rayons bienfaisants du soleil. Mais aussitôt qu'un

horizon rembruni, un vent de nord, une mer houleuse annonçaient le froid ou l'orage, on fermait exactement toutes les ouvertures. Lorsque, malgré ces précautions, de grosses lames endommageaient nos plantes, mon collègue Riedlé les arrosait d'eau douce. Le capitaine, lui et moi, nous visitions tous les jours cette forêt flottante pour veiller à sa sûreté, examiner les progrès plus ou moins lents de la végétation, et terminer le catalogue que j'avais commencé....

Le 25 avril, les vents, devenus tantôt est, tantôt nord-est, furent presque toujours contraires jusqu'au 4 mai, et nous contraignirent souvent de porter à l'ouest en fausse route. Le 5, ils devinrent plus favorables. Nous étions alors par les 23° de latitude et 64° de longitude. A cette époque, le capitaine fit cingler directement à l'est pour éviter la rencontre des corsaires bermudiens.

Jusqu'au 14, les vents, quoiqu'inconstants, continuèrent de nous être propices, parce que leur variation tombait entre le nord et le sud-ouest. Le 15, ils furent très-violents et très-froids : nous étions alors au 40° de latitude. Ainsi nous redoublâmes de précautions pour conserver nos plantes. Le 16, une brume

épaisse, et qui dura plusieurs jours, adoucit un peu l'atmosphère, mais elle nous fit éprouver toutes les incommodités d'une excessive humidité.

Au 20 mai, les plantes étaient intactes...... Nous avions une belle mer et un bon vent.... Tout nous promettait une issue favorable. Déjà nous goûtions le plaisir de déposer bientôt, au Muséum de Paris, le fruit de vingt mois de travaux..... Mais l'élément capricieux et terrible qui nous portait sur son dos menaça tout-à-coup de détruire cette collection chérie, et de nous engloutir avec elle. Dans la nuit du 20 au 21, un coup de vent du nord-est souleva les flots et nous présenta tous les symptômes d'une violente tempête.... Heureusement nous avions ce vent en poupe, car s'il eût été contraire, et qu'il eût fallu naviguer au plus près, alors les lames, extrêmement grosses, nous frappant en travers, auraient vraisemblablement brisé les panneaux et inondé les écoutilles, qu'il était d'ailleurs très-difficile de fermer, à cause des cocotiers qui en masquaient l'entrée. Les flots étaient si gros, qu'à chaque instant leur sommet tombait sur le pont.

Quoique le capitaine eût augmenté le nom-

bre des toiles goudronnées qui recouvraient les caillebotis, ces précautions ne purent empêcher que cent à cent cinquante arbrisseaux ne fussent avariés par l'eau de mer qui filtrait au travers des plus légers interstices. Bientôt le vent, de plus en plus violent, nous chassa avec tant de rapidité qu'il fallut carguer toutes les voiles, excepté la misaine et le petit hunier. Certes, si le gréement du *Triomphe* n'eût pas été meilleur que celui de la *Belle-Angélique*, nous eussions probablement couru les mêmes dangers qu'aux environs des Canaries.

L'après-midi du 22, le roulis devint si dur que plusieurs caisses de plantes, arrimées à tribord, dérapèrent brusquement sur basbord, et que celles qui étaient placées au fond des écoutilles de cale rompirent leurs amarrages. Peu s'en fallut qu'elles ne brisassent le tronc d'un cocotier, d'un chou-palmiste, et d'un cafier, les plus beaux arbres de notre jardin. Le danger était d'autant plus pressant que ces caisses, une fois élancées et mises en mouvement, suivaient l'oscillation irrégulière du navire, et formaient un excédant de poids, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Le capitaine, occupé depuis quarante-huit heures à donner sur le pont les ordres urgents, ne pouvait quitter ce poste où sa prudence et son sang-froid étaient si nécessaires. Ainsi il ordonna au charpentier, au maître d'équipage et au calfat, d'employer tous les moyens possibles pour éviter le double danger dont nous étions menacés. Cette opération pénible ne fut terminée qu'au soir, et nous délivra d'une cruelle inquiétude. Pendant cette tempête, l'Océan présentait la nuit un spectacle imposant et sublime, celui du sillage (1). J'emprunterai les couleurs de M. Bernardin de Saint-Pierre pour peindre ce phénomène.

« Les flots qui bouillonnent autour de la » proue du navire paraissent en feu; le » bâtiment vogue au milieu de plusieurs cer- » cles lumineux, brillants de serpentaux et » d'éclairs qui s'en échappent dans toutes les » directions. Le sommet de chaque lame est » éclairé par une lumière phosphorique, et » les globules d'eau que les vents dispersent » au loin, en forme de pluie, ressemblent

(1) L'opinion des physiciens sur la cause de ce phénomène n'est point unanime. Suivant Via-

» aux étincelles que produirait une étoffe
» d'argent électrisée dans l'obscurité. . . . .

---

nelli (*a*), Linnæus (*b*), Nollet (*c*), Blumenbach (*d*), etc., cette scintillation est produite par une infinité de petits animaux lumineux répandus à la surface de l'Océan. Ce dernier cite entr'autres une espèce de ver néréide (*e*) extrêmement petit, très-agile, et commun dans toutes les mers. Leroy, médecin de Montpellier (*f*), l'attribue à une matière phosphorique qui brûle et se détruit lorsqu'elle donne de la lumière, se consume et se régénère continuellement dans la mer.

D'autres, comme Le Gentil (*g*) et l'auteur du Dictionnaire de la marine (*h*), rapportent à l'électricité la couleur brillante des ondes pendant le sillage du vaisseau. Peut-être ces causes concourent-elles ensemble à produire le même effet. Il

(*a*) Nuove scoperte intorno le Luci notturne dell' aqua marina. Venise, 1749.

(*b*) Amænitates academicæ: tom. 5, pag. 202.

(*c*) Mémoires de l'Académie des sciences, 1750, pag. 57.

(*d*) Manuel d'histoire naturelle, tome 2, page 24.

(*e*) Nereis noctiluca. Gmel., 3115.

(*f*) Académie des sciences; sçav. étrang., tome 3, in-4, p. 143.

(*g*) Voyages dans les mers de l'Inde.

(*h*) Encyclop. méthod., art. *Mer*.

» A la poupe, le sillage n'est pas moins étonnant. La marche rapide du vaisseau occasionne des bouillonnements, des remous, des tourbillons d'un blanc vif, parsemé de points azurés si variés et si éclatants, qu'on les prendrait pour ceux d'un métal en fusion, fortement agité » (1).

Le 23 mai après midi, les vents diminuèrent un peu; le 24 ils étaient entièrement

---

est vraisemblable que les mers qui contiennent une immense quantité d'animalcules phosphorescents, tels que le golfe de Paria, celui du Mexique, les eaux de Batavia, des Maldives et du Malabar, doivent, au plus léger mouvement, dégager des étincelles lorsqu'elles sont en contact avec une atmosphère chargée de fluide électrique.

Lalande a fait insérer dans la traduction française du premier voyage de Cook (*a*) une note savante sur les auteurs qui ont parlé de ce phénomène. Voyez aussi les observations de Forster (*b*) et les Tableaux de la Nature, par Humboldt, trad., Paris, 1808.

(1) Voyage à l'Ile de France, 1773, t. I.

(*a*) Tome I, page 55. Voyez aussi Journal des Savants, 1777, déc.

(*b*) Deuxième Voyage de Cook, tome 5, page 53.

appaisés, quoique la mer fût encore très-enflée; elle l'était au point que le roulis cassa la vergue du grand hunier, qu'il fallut de suite remplacer par un autre. Trois jours suffirent à peine pour nettoyer les plantes et consolider les caisses.

Le 25, nous fûmes chassés par un navire qui, meilleur voilier que le nôtre, l'eut bientôt atteint. Nous hissons pavillon français : à l'instant ce navire arbore le même étendard et se fait connaître : c'était un corsaire de Bordeaux, armé de trente-deux pièces de canon, en croisière depuis cinquante jours, pendant lesquels il avait déjà fait beaucoup de prisonniers à l'ennemi.

Avec quel plaisir je revis les couleurs chéries et les intrépides défenseurs de ma patrie! Les deux bâtiments marchèrent bord à bord pendant vingt minutes, sur deux lignes parallèles...... La musique du corsaire exécuta des airs guerriers et patriotiques, auxquels nous répondîmes par de nombreuses acclamations !

Le 2 juin au matin nous découvrîmes les côtes d'Angleterre. Deux heures après, une frégate ennemie, *la Nymphe*, qui nous suivait depuis le point du jour, envoya un offi-

cier nous visiter. Le capitaine lui exhiba nos collections, son passe-port et ses journaux. Il se rendit ensuite à bord de la frégate, et en revint quinze minutes après, libre de continuer sa route. Le soir du même jour, un autre bâtiment nous somma, par un coup de canon, de mettre en panne et d'attendre ses ordres. Un officier de ce bâtiment vint à bord du *Triomphe*, en fit rapidement la visite, et retourna avec Baudin vers la *Minerve*, dont le capitaine nous conduisit, le 4, au milieu d'une division anglaise qui croisait dans la Manche.

Le commodore Stracham, commandant de cette division, composée du vaisseau *le Diamant*, de 50 canons, cinq frégates, deux bombardes et un cutter (1), accueillit honnêtement Baudin, mais il ne voulut lui permettre de débarquer au Havre, qu'il était spécialement chargé de bloquer étroitement. En vain Baudin lui allégua la nécessité où

(1) Le commodore avait en outre sous ses ordres deux corvettes qui croisaient sur la pointe de Barfleur, deux frégates entre les Basquets et l'île d'Aurigny, et une autre entre la Heve et le cap d'Antifer.

il était de relâcher promptement dans ce port, pour mettre ses plantes à terre et les transporter le plus tôt possible, par la Seine, au jardin national de Paris, Stracham persista dans son refus, et consentit seulement à nous laisser débarquer à Dieppe. « M. le commo-» dore, lui dit Baudin en prenant congé de » lui, il eût été plus glorieux pour vous de » favoriser une expédition entreprise pour » le progrès des sciences, que de bombarder » nos ports que vous ne détruirez jamais. »

Durant cette conférence, qui dura trois heures, nous restâmes en panne au milieu des vaisseaux anglais, dont la plupart s'approchèrent du *Triomphe* à portée de pistolet. Les sabords de leurs batteries basses étaient ouverts; chaque canonnier était à sa pièce...... Les matelots, appuyés contre les bastingages, nous regardaient d'un air menaçant, et nous entendions les ordres donnés par les maîtres d'équipages....... D'un mot nous pouvions être foudroyés.......

Baudin, revenu à bord du *Triomphe*, se dirigea vers le nord-est de la Manche; mais à peine eûmes-nous perdu de vue la division de Stracham, qu'une corvette anglaise, la *Mouche*, vint sur nous, toutes voiles dehors.

L'officier qui la commandait nous parla avec tant d'arrogance et de grossièreté, que nous crûmes qu'il était ivre ou qu'il avait l'intention de nous couler, et ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il nous laissa continuer notre route.

Enfin, le 6, Baudin s'approcha des Dunes; et lorsqu'il eut doublé le cap d'Antifer, il dépêcha vers le village d'Etretal un officier chargé de prendre un pilote côtier pour nous conduire à Fécamp, où nous relâchâmes le 7 juin 1798, à neuf heures du matin.

CHAPITRE XXX ET DERNIER.

État sommaire des collections rapportées en France par les naturalistes de l'expédition. — Table des degrés de latitude et de longitude, observés pendant la navigation de la Belle-Angélique, de la Fanny et du Triomphe.

Nos collections seraient moins incomplètes, si nous n'avions point été fréquemment contrariés par les éléments, les maladies, par la pénurie du numéraire dans des régions où l'or seul fait souvent estimer les hommes, et quelquefois même par celle des objets de première nécessité.

Nous avons rapporté en France et déposé au Muséum national de Paris les objets suivants, recueillis tant à Ténériffe qu'à la Trinité, Saint-Thomas, Sainte-Croix et à Porto-Ricco, savoir:

450 Oiseaux empaillés.

4000 Papillons et autres insectes.

200 Coquilles.

7 Caisses de madrepores, crâbes, oursins, asteries, gorgones, éponges.

200 Échantillons de bois.

1 Caisse de minéraux de Saint-Thomas.

4 Caisses de graines, renfermant environ 400 espèces différentes.

8000 Plantes desséchées en herbiers, formant 900 espèces.

207 Caisses ou barriques contenant 800 plantes et arbrisseaux vivants, en tout 350 espèces.

Il ne m'appartient point de parler avantageusement d'une expédition à laquelle j'ai eu l'honneur d'être associé; il me suffira d'invoquer le témoignage de Baudin, et de citer les rapports officiels des professeurs administrateurs du Muséum de Paris. On peut aussi consulter les journaux de 1798, entre autres le Magasin encyclopédique (1) et la Décade philosophique (2).

Ajouterai-je que notre expédition aux Antilles se distingue de celles dont le gouvernement avait précédemment fait les frais, par une circonstance qui lui est particulière?

---

(1) Quatrième année du journal, t. 2, p. 114; —t. 3, p. 249.

(2) Sixième année, n°s 27-34; — an 7, n°s 32-33; — an 8, n°s 1-4-11.

Nos collections ont été exactement remises au Muséum de Paris. Baudin et ses collaborateurs n'en ont pas soustrait une plante vivante, un oiseau, un insecte, etc. Les échantillons doubles des plantes sèches et des graines sont les seuls objets que le botaniste et le jardinier se soient permis de partager avec le Muséum, du consentement exprès des professeurs.

EXTRAIT DES LETTRES ÉCRITES PAR LE CAPITAINE BAUDIN.

Sainte-Croix de Ténériffe, 29 novembre 1796.

Au citoyen de JUSSIEU, directeur du Muséum, au jardin des Plantes, à Paris.

.....« Nous avons déjà six grandes caisses de plantes vivantes (1) que Riedlé assure ne pas être au Muséum. Le citoyen Ledru, dont la santé est un peu dérangée, est également satisfait de ce que contient l'herbier

(1) Ces caisses sont restées à Ténériffe, entre les mains du commissaire français, que la guerre maritime a empêché de les expédier en France. Nous avons aussi laissé dans cette île cinquante-six échantillons de bois, —une momie de Guanche bien conservée, donnée au capitaine Baudin par don Emmanuel Eduardo, officier d'artillerie, —deux grandes caisses de madrepores, et trois de productions volcaniques.

qu'il a commencé. C'est une grande satisfaction pour moi, après les malheurs que nous avons éprouvés, d'avoir pour compagnons de mauvaise fortune des personnes aussi laborieuses et d'un caractère semblable à ceux que vous m'avez choisis, et dont je ne puis trop vous remercier. »

Île de Saint-Thomas, 18 juillet 1797.

Au ministre de la marine et des colonies.

.... « Ne doutez nullement, citoyen ministre, que le zèle et l'infatigable activité des citoyens Ledru, Maugé et Riedlé, ne remplissent l'attente du gouvernement. Je puis même vous assurer, d'après ce que nous avons déjà rassemblé, que nous porterons dans notre patrie des objets dignes d'elle, etc. »

Saint-Jean de Porto-Ricco, 1er octobre 1797.

Au citoyen de Jussieu.

. . . . « Le jardinier Riedlé a fait une maladie très-sérieuse, suite de l'excès de travail. Si nous sommes aussi riches en plantes vivantes, ce n'est qu'à lui qu'on en doit l'obligation. . . . . . Les citoyens Ledru et Maugé n'ont pas mis moins de zèle, chacun dans leur partie, en sorte que tout va bien. »

RAPPORT

SUR

LA COLLECTION D'HISTOIRE NATURELLE

DU CITOYEN BAUDIN.

Partie zoologique, relative aux animaux sans vertèbres, c'est-à-dire aux coquillages, aux insectes, aux oursins, aux madrepores, etc.

Fait le 4 mars 1799, aux administrateurs du Muséum, par M. de Lamarck, professeur de zoologie.

Parmi la belle collection de productions naturelles que le capitaine Baudin et ses compagnons de voyage ont recueillies dans l'île de Ténériffe, et ensuite dans les Antilles, à la Trinité, à Saint-Thomas et à Porto-Ricco, et qu'ils ont rapportées au Muséum, la partie relative aux animaux sans vertèbres n'offre pas moins d'intérêt que les autres, et même c'est peut-être la plus riche et la plus précieuse en objets rares ou nouveaux et in-

connus, et tous d'un grand intérêt. L'énorme quantité d'objets qui se trouvent dans cette partie de la collection du capitaine Baudin, ne permet pas d'entrer actuellement dans les détails suffisants pour la faire bien connaître. Il faudra beaucoup de travail et bien du temps pour déterminer tous les objets dont il s'agit. Je me bornerai, pour l'instant, à déclarer:

1° Que la collection d'insectes que ce voyageur, si zélé pour les progrès de l'histoire naturelle, a remise au Muséum, consiste en quatorze boîtes à doubles fonds, c'est-à-dire remplies tant dans le fond du couvercle que dans le fond intérieur (ce qui équivaut à vingt-huit boîtes pleines seulement dans le fond), et en quatre autres boîtes de moitié plus petites. Dix des grandes boîtes ne contenant que des lepidoptères (des papillons, des phalènes, etc.), et qui enrichissent singulièrement, ou même complètent, en quelque sorte, l'abondante collection du Muséum dans cette brillante division de l'entomologie. Parmi ces dix grandes boîtes, huit offrent les plus beaux lepidoptères, la plupart appartenant au genre papillon et au genre sphinx. Il y en a environ

deux cents par boîte. Les deux autres boîtes, qui contiennent environ six cents individus chacune, à cause de la moindre grandeur de ces individus, flatteront peut-être moins agréablement la vue de l'amateur, mais elles intéresseront bien davantage le naturaliste, la plupart des voyageurs ne s'étant attachés jusqu'à présent qu'aux objets qui les frappaient par le brillant du coloris ou par une grandeur ou une forme extraordinaire. Les lépidoptères petits ou obscurs, tels que les phalènes ou les noctuelles, avaient été négligés. Plus éclairé, le capitaine Baudin a recueilli et préparé lui-même, à Porto-Ricco, le plus qu'il lui a été possible, de ces lepidoptères, et il en a rempli les deux boîtes dont il est question. On y trouve les espèces les plus intéressantes, et parmi elles, un grand nombre qui sont tout à fait nouvelles. Voilà donc une collection précieuse de lepidoptères, qui va à peu près à deux mille huit cents individus, que l'on peut réduire, à cause des doubles, à six ou sept cents espèces, dont une grande partie n'est pas encore connue.

Les quatre dernières boîtes renferment des insectes qui appartiennent à d'autres ordres, et ne sont pas moins intéressants. Parmi les

insectes connus, on y verra avec plaisir les suivants :

Elater virens F. —*Erotylus gibbosus* * F. (1).—*Cassida taurus* F.—Tr. *brachicerus apterus* * F.—*Brachicerus obesus* *.—*Oria maculata* * Oliv.—*Pimelia striata* * F. — *Carabus complanatus* F., qui, suivant l'observation de Baudin, répand, comme le *carabus crepitans*, par l'anus, lorsqu'il est menacé de quelque danger, une vapeur faisant l'effet d'un caustique.

On y verra, en outre, le *membracis foliata* * F. —le *blatta gigantea* * F. — le *dorylus helvotus* * F. — le *tarentula reniformis* * F. —Plusieurs galeodes; le *midas illucens* * F., etc. Outre ces espèces connues, on en trouve qui ne le sont pas, et qui appartiennent aux genres *macrocephalus* Oliv.—*endomyclus* * F.—*diaperis* * Geoff. — *scarites* * F. — *ascalaphus* * F. —*panorpa* * Lin.—*pneumora* * Thung. —*delphax* * F. ; et enfin il faut ajouter à ces es-

---

(1) Les insectes et les coquilles dont le nom est suivi d'un astérique, proviennent du voyage de Baudin dans l'archipel Indien.

pèces quelques insectes auxquels on ne peut assigner une place parmi les genres connus.

Les quatre petites boîtes méritent une attention particulière; elles sont le fruit de la sagacité et de la patience du citoyen Maugé, infatigable collaborateur du citoyen Baudin. Ces quatre boîtes contiennent environ cinq à six cents insectes, si frais et si bien préparés, qu'ils semblent sortir des mains de la nature. Parmi les insectes, il en est un grand nombre que nous n'avons pas aperçu dans les autres boîtes, et qui font regretter que le citoyen Maugé n'ait pas eu un plus grand théâtre d'observation.

2° Que les coquilles qui font partie de cette belle collection sont nombreuses; qu'elles remplissent actuellement quatorze tiroirs; que la plupart sont brutes, ou telles que la nature les offre, et que parmi elles on distingue trois individus d'un nouveau genre très-voisins des pernes, et qui appartient à une espèce tout à fait inconnue.

On voit aussi parmi ces coquilles un *helix hæmastoma*, un *conus glaus* * d'un grand volume, un *conus augur* *, un *cypræa fusca* (espèce nouvelle), un *voluta pontificalis* * d'un grand volume, quelques olives

rares et indéterminées, l'oreille à rigole (*haliotis canaliculata*), une lingule, et beaucoup d'autres, mais plus communes.

Ajoutez à toutes ces coquilles, une jolie collection de limas terrestres appartenant aux genres *bulimus*, *helix* et *planorbis*, tous recueillis par le citoyen Maugé. Ces limas, ramassés, les uns dans l'île de Ténériffe, les autres à Porto-Ricco, présentent une série de trente-quatre espèces très-intéressantes, et parmi lesquelles près des deux tiers sont nouveaux.

3° Une grande boîte de près de deux mètres de longueur, contenant des crâbes, des oursins et des étoiles de mer, mais dont un certain nombre d'individus a souffert dans le transport de Fécamp à Paris.

4° Six caisses de différentes grandeurs, contenant des madrepores d'un grand volume, et dans une intégrité admirable, parmi lesquels on distingue de très-beaux individus du *madrepora prolifera* (Sloa. jam. hist. 1, tome 18, f. 3), que Linné confondait avec le *madrepora muricata*. Ces mêmes caisses contenaient aussi un grand nombre d'individus appartenant à quelques espèces de gorgones, et quelques éponges.

Tel est l'aperçu des nombreux et précieux objets relatifs aux animaux sans vertèbres, que nous devons au courage et au dévouement pour la science, du citoyen Baudin et de ses compagnons de voyage.

Paris, 14 ventose, an 7 de la république.

LAMARCK,
professeur de zoologie.

EXTRAIT du Rapport fait aux professeurs du Muséum, sur les plantes vivantes et les graines, par M. Thouin, *l'un d'eux, jardinier en chef de cet établissement.*

Paris, juin 1798.

...... « L'envoi des plantes vivantes est composé de huit cents individus, depuis deux pouces jusqu'à dix - ~~huit~~-pieds de haut, et depuis six lignes de circonférence jusqu'à un pied et demi.

» Ces huit cents individus forment trois cent sept espèces différentes, composant cent quarante-un genres déterminés, et sans doute davantage après un plus mûr examen, et lorsqu'on aura observé les individus actuellement méconnaissables. Des cent quarante-un genres, soixante-sept, et deux cent trente-une espèces différentes manquaient à la collection nationale.

» Le mérite principal de cet envoi con-

siste dans le choix des espèces, la force des individus, le nombre de beaux palmiers et d'arbres fruitiers qu'il contient.

» L'envoi des graines est composé de quatre caisses, dont trois renferment les semences recueillies aux îles de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas et Porto-Ricco, par le citoyen Anselme Riedlé. Celles-ci sont au nombre de plus de trois cents espèces.

» La quatrième caisse, contenant les graines récoltées par le citoyen Ledru, botaniste de l'expédition, forme un nombre de plus de trois cents espèces différentes » (1).

---

(1) Cette caisse, que j'expédiai de Fécamp à Paris, le 15 juin, contenait au total 316 espèces de graines distinctes et étiquetées. M. Thouin me répondit par la lettre suivante :

Au citoyen Ledru,

« J'ai reçu les graines que vous avez eu la bonté de nous envoyer, estimable citoyen. Les plus urgentes à mettre en terre ont été semées sur-le-champ, et les autres mises en réserve pour être semées au printemps prochain. Nous avons ré-

servé des graines en quantité suffisante pour votre grainier, et pour en faire part au jardin du département de la Sarthe, suivant vos intentions. Votre coup d'essai dans la carrière des voyages, mon cher concitoyen, est un coup de maître : recevez-en mon compliment sincère, etc. »

Paris, 25 juin 1798.

THOUIN.

Extrait du Rapport fait au ministre de la marine, le 20 juillet 1798, par M. de Jussieu, *au nom des administrateurs du Muséum national.*

« Citoyen Ministre,

» Je suis chargé, par l'administration du Muséum, de vous adreser ses remercîments pour les ordres que vous avez donnés, etc.... Les plantes ont été réunies dans la plus grande de nos serres chaudes, qu'elles remplissent entièrement. Nous devons des éloges au citoyen Baudin et à ses zélés coopérateurs. Jamais il n'avait été apporté en Europe de collection aussi considérable, en pleine végétation et aussi bien choisie. Nous sommes étonnés qu'on ait pu rassembler cette quantité en aussi peu de temps, et plus encore, qu'on ait trouvé les moyens de la faire tenir dans un seul navire, et de la conserver pendant un long trajet, malgré les mauvais temps que l'on a éprouvés. Ajoutez encore les précautions qu'il a fallu prendre depuis Fécamp

jusqu'à Paris. Ces diverses circonstances réunies nous donnent l'idée des moyens du citoyen Baudin, qui doit être proclamé l'un des voyageurs qui ont le plus mérité de l'histoire naturelle.

« De Jussieu. »

Extrait du registre des délibérations de l'assemblée des professeurs du Muséum. — Séance du 24 vendémiaire an 7 (15 octobre 1798).

« On lit deux lettres du citoyen Ledru au directeur du Muséum. Par la première, le citoyen Ledru annonce au directeur qu'il lui adresse, pour être déposés au Muséum, les herbiers qu'il a formés pendant le cours de ses voyages aux îles de Ténériffe, Saint-Thomas, Porto-Ricco et Sainte-Croix. Ces herbiers contiennent environ neuf cents espèces de plantes.

» Par sa seconde lettre, le citoyen Ledru demande qu'on lui fasse le don de quelques plantes étrangères prises dans les espèces très-

nombreuses en échantillon, parmi celles de Cayenne, de l'Ile-de-France, et de l'herbier de Dombey.

» Accordé, et renvoyé au professeur de botanique. »

Signé B. G. E. L. Lacépède,
secrétaire.

TABLE

Des degrés de latitude et de longitude, des variations de la boussole et du thermomètre, observés pendant la navigation de la *Belle-Angélique*, de la *Fanny* et du *Triomphe*.

ROUTE du Havre aux îles Canaries.

1796.	LATITUDE observée ou estimée.		LONGITUDE estimée ou observée.		VARIATION de la boussole.		
octob.	deg.	min.	deg.	min.	deg.	min.	
3	48	6	12	17			
4	47	44	13	23			
5	46	26	12	42	19	50	N. O.
6	44	52	14	22	......	......	id.
7	44	6	15	2	......	......	id.
8	44	28	16	2	......	......	id.
9	43	46	16	21	......	......	id.
10	42	43	17	3	21	......	id.
11	42	8	17	30	20	......	id.
12	41	37	18	3	.....	......	id.
13	42	32	20	6	......	......	id.
14	42	11	19	42	......	......	id.
15	40	8	21	2	......	......	id.
16	38	21	22	52	18	......	id.
17	35	49	24	58	......	......	id.
18	34	43	27	25	......	......	id.
19	34	11	29	17	......	......	id.
20	33	1	29	22	......	......	id.
21	31	49	28	35	......	......	id.
22	31	1	27	53	......	......	id.
23	30	29	27	13	......	......	id.
24	28	50	21	20	......	......	id.
25	Vue des îles Canaries.						

Route de Téneriffe à l'île de la Trinité.

1797.	Latitude observée ou estimée.		Longitude estimée ou observée.		Variation de la boussole.		
mars.	deg.	min.	deg.	min.	deg.	min.	
17	26	21	20				
18	25	24	21	18	19		
19	24	36	21	32	19	......	N. O.
20	23	27	22	35	......	......	......
21	22	43	23	58	18	30	id.
22	21	27	23	50	17	2	id.
23	20	51	28	14	15	25	id.
24	20	31	30	50	13	22	id.
25	19	50	33	28	11	54	id.
26	19	5	35	36	10	18	id.
27	18	27	37	31	9	3	id.
28	17	48	39	11	8	24	id.
29	17	14	40	54	7	12	id.
30	16	45	42	32	5	50	id.
31	15	56	44	0	5	......	......
avril.							
1	15	1	45	42	4	20	id.
2	14	9	47	27	2	45	id.
3	13	16	49	12	2	0	......
4	12	41	50	44	0	58	id.
5	12	2	52	17	0	50	id.
6	11	29	53	37	0	23	id.
7	10	58	54	56	1	15	N. E.
8	10	12	56	42	1	40	id.
9	10	11	58	51	2	5	id.
10 Vue de l'île de la Trinité.							
21	11	17	......	......	......	......	......
22	12	7	......	......	5	33	N. E.
23	13	0	......	......	2	13	id.
24	14	2	......	......	3	46	id.
25	15	11	......	......	3	46	id.
26	16	20	......	......	4	2	id.
27	17	30					
28 Vue de l'île de Sainte-Croix.							
29 Arrivée à Saint-Thomas.							

Relâche à Porto-Ricco, 16 juillet 1797.

Route de Porto-Ricco en France.

1798.	Latitude observée ou estimée.		Longitude estimée ou observée.		Variation de la boussole.			Hauteur du thermomètre	
avril.	deg.	min.	deg.	min.	deg.	min.		à minuit.	à midi.
14	19	44	68	36	4	......	N. E.		
15	20	59	68	20	4	16	id.	20°	
16	22	29	67	15	3	30	id.	19 30"	
17	23	14	65	51	3	3	......	id.	
18	0	0	......	......	2	......	......	17 30	
19	23	17	63	57	2	......	......	19	
20	24	26	64	30	3	......	N. O.	17 30	
21	25	57	65	52	......	......	......	17	
22	27	7	67	28	......	......	......	......	16° 30"
23	27	1	65	42	2	......	......	......	
24	26	53	64	58	2	......	......	15 30	16 30
25	26	38	63	36	2	......	......	16	15 30
26	26	41	63	13	7	......	......	15	0
27	27	14	63	43	2	......	......	15	15
28	28	4	64	7	1	30	......	15	16
29	28	41	64	36	2	59	......	15	15 ⅓
30	28	46	64	36	5	30	......	15	......
mai.									
1	28	51	63	35	4	......	......	16	16 30"
2	29	39	64	5	5	57	......	15	17
3	30	32	64	15	4	3	......	......	15
4	31	9	64	0	5	52	......	15	17
5	0	0	0	......	4	20	......	16 30	15 ⅓
6	33	23	63	16	5	3	......	15 ¼	16
7	34	55	60	44	7	9	......	16	15 ⅓
8	35	54	58	48	8	30	......	15	17
9	36	1	57	12	11	22	......	......	15
10	36	54	56	2	11	15	......	15	16
11	37	15	53	10	11	15	......	15	15
12	38	2	49	53	2	0	......	......	17
13	38	26	47	5	3	50	......	16	17
14	39	18	44	39	4	29	......	16	16
15	40	7	42	4	5	21	......	14	16
16	0	0	0	0	16	20	......	15	13 30
17	41	37	37	27	18	30	......	13 30	14
18	0	0	0	0	0	0	......	14	13
19	43	4	34	38	20	45	......	12 30	13 0
20	0	0	0	0	0	0	......	0 0	0 0
21	44	27	32	27	19	0	......	13 0	12 30
22	0	0	0	0	20	2	......	12 30	14 0

Route de Porto-Ricco en France.

1798.	Latitude observée ou estimée.		Longitude estimée ou observée.		Variation de la boussole.			Hauteur du thermomètre	
mai.	deg.	min.	deg.	min.	deg.	min.		à minuit.	à midi.
23	0	0	0	0	20	2	......	10°	10°
24	49	37	21	23	21	6	......	....	10
25	50	2	17	48	21	50	......	10	10
26	50	2	13	21	22	9	......	10 30"	10
27	50	0	0	0	23	5	......	11	11
28	50	45	13	43	25	......	......	....	11 30"
29	49	51	12	16	27	50	......	13	12 30
30	49	18	11	12	27	50	......	12	12 0
31	0	0	0	0	0	0	......	12	11
juin.									
1	0	0	0	0	0	0	......	11	0
2	0	0	0	0	0	0	......	12	11 30
3	0	0	0	0	0	0	......	0	11 30
4	0	0	0	0	0	0	......	11	0 0

Addition par M. Sonnini.

Les deux lettres suivantes, extraites des *Annales des Voyages*, recueil que M. Malte-Brun rédige avec autant de talent que de succès, trouvent naturellement ici leur place, et terminent convenablement cet ouvrage.

Voyage de M. Ledru, naturaliste de la première expédition du capitaine Baudin.

« Nous avons reçu la lettre suivante, que nous nous faisons un devoir de publier sur-le-champ, en désirant qu'elle attire l'attention du public sur l'utile et intéressant ouvrage dont elle contient l'annonce.

« Paris, le 24 octobre 1807.

» Monsieur,

» Je vous prie d'insérer dans le journal Géographique dont vous êtes le rédacteur, l'annonce de l'ouvrage suivant, que je me propose de livrer incessamment à l'impression : « Voyage aux îles » de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas, Sainte-

» Croix et Porto-Ricco, exécuté par ordre du gou-
» vernement français, depuis le 30 septembre
» 1796 jusqu'au 7 juin 1798, sous la direction
» du capitaine Baudin, pour faire des recherches
» et des collections relatives à l'histoire naturelle,
» avec des observations sur le climat, le sol, la
» population, l'agriculture, les productions de ces
» îles, le commerce, les mœurs et le caractère de
» leurs habitants; par André-Pierre Ledru, l'un
» des naturalistes de l'expédition, membre de la
» société des arts du Mans, correspondant de
» celle de Tours, ex-professeur de législation à
» l'école centrale du département de la Sarthe ».

» Ce voyage fut entrepris pour aller à l'île espagnole de la Trinité recueillir les restes d'une collection précieuse d'histoire naturelle, sauvée du naufrage et appartenant à M. Baudin. Mais des circonstances imprévues lui ont donné une autre direction que celle qui avait été arrêtée par le ministre de la marine. Une tempête nous a jetés sur les îles Canaries. Les Anglais, maîtres de la Trinité lorsque nous abordâmes dans cette île, ne nous permirent pas d'y demeurer plus de huit jours; enfin le capitaine, qui ne voulait point revenir des Antilles en Europe sans avoir justifié la confiance du gouvernement, se détermina à relâcher successivement aux îles danoises et à Porto-Ricco.

» Depuis mon retour en France, Ténériffe a

été visité une seconde fois par Baudin ; et l'un des savants attachés à cette nouvelle expédition, M. Bory de Saint-Vincent, a publié des *Essais sur les îles Fortunées*. Cet ouvrage est surtout recommandable par l'histoire des Guanches, premiers habitants des Canaries, et par la description géographique de ces îles. Quant à l'histoire naturelle de Ténériffe et à l'état actuel de cette île, je n'ai pas cru que le travail de M. Bory dût me dispenser de publier mes idées sur le même objet. La description d'un pays intéressant par son climat, ses productions, et par l'aménité de ses habitants, présente un large tableau qui peut exercer le crayon de plusieurs peintres.

» La Trinité, placée au nord-est de l'Amérique méridionale, et au sud des Antilles, est, par sa position, une des colonies les plus importantes du Nouveau-Monde. En 1782, on y comptait à peine 3,900 habitants, et en 1801 sa population était d'environ 22,800. M. Bourgoing l'évalue à 60,000; mais je pense qu'il y a exagération dans le calcul de ce savant.

» Les Antilles danoises, bien connues de la métropole par les ouvrages de West et Oxholm, ne sont que superficiellement décrites dans nos traités de géographie. J'en excepte celui auquel vous venez, Monsieur, d'attacher votre nom. J'ai recueilli sur les lieux, auprès des administrations supérieures, des documents authentiques qui agran-

diront le tableau que vous en avez tracé. L'île de Porto-Ricco, quoique très-fréquentée, surtout depuis 1789, est moins connue en France que ne l'est la Nouvelle-Hollande. La plupart de nos géographes, faute de matériaux, n'ont donné sur cette belle colonie que des notions vagues et insignifiantes.

» L'ouvrage que je publie contiendra des notions générales sur l'histoire naturelle des îles dont j'esquisse le tableau, et spécialement une Flore de Ténériffe. (Je publierai dans un autre temps celle de Porto-Ricco.)

» Il ne m'appartient point de parler avantageusement d'une expédition à laquelle j'ai eu l'honneur d'être associé; il me suffira de dire que nous avons rapporté en France et déposé au Muséum de Paris les objets suivants. (Suit l'énumération des objets d'histoire naturelle déposés au Muséum, telle qu'on l'a vue dans le chapitre précédent.)

» Huit mille plantes desséchées en herbiers, formant neuf cents espèces.

» Deux cent sept barriques contenant huit cents plantes et arbrisseaux vivants.

» Des écrivains plus instruits relèveront mes erreurs, et seront à leur tour critiqués. Telle est la marche des sciences; elles forment un édifice immense dont les fondements datent des premiers

âges du monde, et que chaque génération agrandit successivement.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» LEDRU ».

» Nous ajouterons à cette annonce de l'auteur, que plusieurs savants célèbres, tels que MM. Jussieu, Cuvier, Decandolle et autres, s'intéressent en faveur de l'ouvrage de M. Ledru. C'est un augure de son mérite et de son succès. M. Decandolle vient de donner à un nouveau genre de plantes le nom de *Ledrusia*. »

Lettre relative au Voyage de M. Ledru.

« Nous avons reçu de la part d'un voyageur, naturaliste non moins habile que laborieux, la lettre suivante :

« Paris, le 29 février 1808.

» MONSIEUR,

» J'ai lu dans le troisième cahier du tome Ier de vos Annales des Voyages et de Géographie, une lettre de M. Ledru. Ce naturaliste paraît dans l'intention de publier la relation du voyage qu'il a fait sur le premier bâtiment que le gouvernement confia à M. Baudin.

» Cette relation peut, à mon avis, être très-instructive. Plusieurs auteurs ont, à la vérité, écrit sur les lieux dont il y sera question; mais c'est une chose dont il faut être bien convaincu, et que j'ai toujours cherché à prouver dans mes ouvrages, que les pays les plus fréquentés sont presque toujours les moins bien connus. Votre travail sur cette Pologne, dont on a tant écrit, en est la preuve. Vous êtes, en vérité, le premier qui nous en ayiez donné une juste idée; croyez-en quelqu'un qui a visité ce triste pays en s'appliquant à l'observer.

» Il reste à M. Ledru beaucoup de choses à dire sur la Trinité et les autres Antilles qu'il a dû parcourir. Je suis même persuadé que Ténériffe, dont j'ai donné une description détaillée, et qui a eu, dans don Viera y Clavijo, un historien profond, offre encore beaucoup de faits qui nous ont échappé; mais une chose de la plus haute importance, c'est le projet que paraît avoir le voyageur dont il est question, de donner au public la *Flore des Canaries*.

» Je n'ai point prétendu publier, dans mes *Essais sur les îles Fortunées*, un catalogue complet des végétaux de cet archipel si riche; je me suis exprimé positivement à ce sujet (1). Mon but a été

(1) « Borné au catalogue raisonné des végétaux que nous avons trouvé à Ténériffe, et que la saison nous a permis de

de prouver, en mentionnant méthodiquement ce que j'avais recueilli dans mes excursions, qu'il y a peu de points du globe mieux situés pour la botanique.

» Comme dans beaucoup d'îles montueuses, on trouve aux Canaries la zone torride, la zone tempérée et la zone glaciale; dans toutes les saisons on y rencontre, dans un petit espace, des rochers, des rives humides ou brûlantes, des côtes perpendiculaires ou des plages inclinées, des collines, des vallons, des marais, des plateaux, des chaînes de hautes montagnes, des noyaux primitifs, enfin des parties entièrement volcaniques. Ces expositions variées sont tantôt nues, tantôt ombragées d'antiques forêts. Joignez à cela la position de l'archipel entre l'ancien et le Nouveau-Monde, le voisinage d'un continent, et le peu d'herborisations faites dans l'intérieur : est-il une plus belle carrière ouverte au botaniste?

» J'avais long-temps espéré que Broussonet s'occuperait de ce travail désiré de tous les savants. La mort a enlevé cet homme estimable à la science et à ses amis. Ainsi M. Ledru n'a aucun concur-

---

reconnaître...... les naturalistes ont déjà beaucoup décrit d'espèces sous le nom de *canariennes*, et je ne crains pas d'avancer qu'ils n'ont pas connu la moitié des végétaux propres aux îles dont nous nous occupons. » *Essai sur les îles Fortunées*, chap. V, page 303.

rent à craindre. Au reste, comme je pense que chacun doit encourager de tout son pouvoir les bonnes entreprises, et qu'il est ridicule d'enfouir dans ses collections ce qui peut contribuer à la perfection d'un ouvrage utile, je préviens M. Ledru que mon herbier lui est ouvert.

» S'il veut me faire le plaisir de le visiter, il y trouvera beaucoup de choses nouvelles qui me sont parvenues depuis la publication de mes ouvrages. Tout ce que je possède sur les Canaries est à son service. »

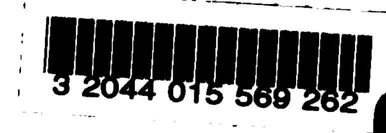
TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU 2e ET DERNIER VOLUME.

ERRATA.

Tome II.

ge 9, *ligne* 16 : 4684, *lisez* 4632.
17, 8 : jours. Je, *lisez* jours (6 juillet 1797). Je.
21, 6 : 4,500,000, *lisez* 450,000.
27, 1 : 90, *lisez* 90,000.
28, 17 : 103, *lisez* 113.
30, 2 : 3326, *lisez* 33,026.
Idem, 3 : 362, *lisez* 3062.
40, 15 : passages, *lisez* parages.
Idem, 16 : Fortole, *lisez* Tortole.
42, 21 : *Sanctæ crucis*, lisez *Cassida sanctæ crucis*.
44, 3 : pelchellus, *lisez* pulchellus.
45, 6 : sur, *lisez* sous.
Idem, 23 : Fhaarup, *lisez* Thaarup.
49, 7 : jours, ce, *lisez* jours (26 juillet), ce.
57, 24 : jours, goûte, *lisez* jours (12 octobre), goûte.
63, 5 : couché, *lisez* coucher.
64, 15 : route, *lisez* cóte.
70, 12 : dont, *lisez* et dont.
87, 2 : 309° 20' 36", *lisez* 309° 20' 30".
92, 15 : les forts Saint-Cristophe, *lisez* le fort Saint-Christophe.
97, 3 : 53', *lisez* 33'.
126, 18 : des forces, *lisez* de forces.
159, 23 : pitié, *lisez* piété.
162, 3 : vieilles, *lisez* vieillies.
184, 2 : décèle, *lisez* seconde.
248, 22 : la Flore de Saint-Thomas, *lisez* la Flore de Porto-Ricco, Saint-Thomas.
288, 18 : ne voulut lui, *lisez* ne voulut pas lui.
321, 11 : *après* service, *ajoutez* Signé BORY SAINT-VINCENT.


3 2044 015 569 262

